






UNIVERSIDAD COMPLUTENSE
5320547105

Revisado 13-V-58

HISTOIRE

DE LA

RAISON D'ÉTAT

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

HISTOIRE

DE LA

RAISON D'ÉTAT

PAR

J. FERRARI



Così va il mondo.



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1860

PRÉFACE

Ce n'est pas la justice qui fonde les royaumes, ni la vertu qui distribue les couronnes ; le crime peut présider à l'origine des empires, l'imposture crée parfois de vastes religions, et une évidente iniquité fait souvent paraître et disparaître les États, comme si le mal était aussi nécessaire que le bien. Une nature également indifférente à Dieu et à Satan explique seule les libertés, les servitudes, les partis, les guerres, les révolutions, les sectes qui les enfantent et celles qui les résolvent ; seule, elle dispense le caractère, les passions, l'énergie, toutes les forces qui enchaînent la fortune à la suite de ses élus ; le drame des principes n'arrive qu'après, comme une œuvre fictive, capricieuse et changeante.

Cette vérité surgit pour la première fois des batailles italiennes, au milieu de perpétuelles révolutions qui emportaient une multitude d'États sans

diètes, de villes sans lien, de citoyens sans lois, d'hommes sans patrie. Les déceptions qui se multipliaient firent désespérer de la morale, et on chercha un principe supérieur à tous les principes, une raison supérieure à la raison elle-même, pour s'élever au-dessus de tous les gouvernements, à l'imitation du souverain pontife, qui règne sur toutes les nations. Bientôt 424 écrivains enseignèrent hardiment l'art de mener les rois, de surprendre les peuples, de flatter les chefs, d'écraser les rebelles, de dominer les événements, l'art, en un mot, de produire de grands effets par de petites causes, en bouleversant les États par une sorte de nécromancie politique. On exhuma de l'antiquité cette doctrine mystérieuse qui avait sacrifié tant de victimes humaines à l'aveugle divinité du Salut public, et, cette fois, on songea à lui immoler l'Église elle-même avec toutes ses traditions. En vain, un prélat de la cour de Rome, Monseigneur de la Casa, s'efforça d'arrêter cette nouvelle insurrection contre les dieux du moyen âge. Quand il la dénonça à Charles-Quint, sous le nom jusqu'alors inconnu de *Raison d'État*, cette parole, plus puissante que sa pensée, se retourna contre lui et retentit chez toutes les nations où 470 écrivains nouveaux répondirent à ceux de l'Italie, pour chercher la raison des États au sein des nouvelles révolutions de Luther, de Richelieu et de la Fronde.

La politique est si éphémère, ses traités même les plus abstraits obéissent tellement aux circonstances du moment, que longtemps il me fut impossible de m'orienter au milieu de cette littérature aujourd'hui

perdue dans les coins les plus inexplorés des bibliothèques. Je n'y vis d'abord que des écrivains bizarres, solitaires, se succédant au hasard, se copiant de même, tombant dans de continuelles redites, les uns scolastiques, les autres pédants et trop souvent odieux, tantôt à cause de leur perfidie systématique, tantôt de leur bassesse illimitée. Autant de têtes, autant d'avis; nul fil apparent qui ralliât des théories si diverses; partout des transitions brusques, des constrastes imprévus. Celui-ci apprend à conspirer, celui-là à réprimer les conspirations; ici on fait l'éloge du prince, là de la république : l'un vous propose le modèle de David, l'autre celui de Tibère. D'abord on se fatigue, bientôt on se perd au milieu de tant de préceptes, si ouvertement contradictoires. En effet, on naît politique; personne n'enseigne le tact, la présence d'esprit, l'à-propos, le coup d'œil, la parole impérative, le silence créateur qui décident des grandes actions. Les situations seules inspirent les héros; chaque révolution enfante ses chefs : la vieille république produit César, le jeune empire élève Trajan; aucun maître n'apprend à se résoudre promptement dans les diverses alternatives de la vie. Loin de là, chaque maxime se présente accompagnée de la maxime contraire; si l'une conseille la clémence, l'autre recommande la terreur, et les plus grands écrivains nous jettent dans l'irrésolution en ouvrant à tout propos des avis opposés.

J'aurais donc laissé les politiques italiens à leur sommeil séculaire, si tout à coup je ne m'étais aperçu qu'inutiles dans l'action, condamnés à une éternelle

stérilité dans la pratique, leurs préceptes acquièrent un sens nouveau dès qu'on les considère comme l'expression de lois générales auxquelles les hommes obéissent à leur insu. Ces lois, en effet, ne dirigent pas ceux qui fondent les monarchies ou les républiques; mais tout État sera toujours monarchique ou républicain; ils ne guident pas ceux qui flattent ou qui tuent, mais toute démarche, en présence d'un adversaire, ne sera jamais qu'un piége ou une attaque; enfin, pour employer une comparaison tirée de l'art poétique, on n'apprend rien au poëte, en lui disant que tout drame se divise en actes, mais on révèle au philosophe que la représentation scénique a besoin de repos, d'intervalles, de retours, de distances mystérieuses, ou que la fable a sa cadence comme le vers, sa mesure comme les colonnes d'un édifice, et son dénoûment comme la coupole d'une cathédrale. La Raison d'État enseigne à son tour les distances, les intervalles, les retours qui alternent les gouvernements, le rhythme qui les oblige, dans l'espace aussi bien que dans le temps, à se succéder d'une manière déterminée avec tels ou tels chefs. Le monde a toujours obéi à ces lois qu'il a toujours ignorées et que la politique italienne a entrevues sous la forme absurde du précepte.

Le jour où je saisis cette idée, la confusion des théories se dissipa devant moi comme par enchantement; je dominai le chaos des opinions, je suppléai au silence des écrivains, je comblai les lacunes et restituai la continuité du progrès à des théories qui

semblaient la nier. Mon travail cessa d'être aride, je lus un autre livre dans chaque livre, j'entendis la voix unique du Destin à travers tant de voix discordantes, et je me plus dès lors à la monotonie de ces écrits où je voyais se confirmer les lois générales avec tant d'obstination et où les hommes qui se croyaient maîtres de la nature n'en étaient que les plus aveugles instruments. Peu m'importait désormais leur bassesse ou leur perfidie; seule, impassible, implacable, la Raison des États les classait à la suite des monarchies ou des républiques, des révolutions ou des réactions, juste au moment où la divine comédie de l'histoire réclamait leur apparition avec un rôle prédestiné.

Pour expliquer ce spectacle saisissant, je devais transporter le lecteur en dehors des batailles du jour, au-dessus des événements contemporains, dans une région supérieure à toutes les nations, à une hauteur où les hommes disparaissent dans les masses qu'on voit enfin se mouvoir avec la précision du nombre. Sans s'écarter des mille voies obscures et tortueuses de la biographie, on ne pouvait se placer dans la grande route des partis où tous les hommes finissent par aboutir. La politique des nations écrase celle des savants. J'ai donc dû diviser mon ouvrage en deux parties distinctes et presque opposées. Dans la première je montre comment les peuples naissent deux à deux, voués à une guerre éternelle; comment ils fondent les États les uns contre les autres en n'écoutant que les suggestions de la guerre; comment leurs traditions constamment doubles se retrempent

l'une l'autre en s'interrompant tour à tour par des formes incendiaires et néfastes. Après avoir exposé le travail de la nature et la gravitation générale des États avec ses déviations périodiques, il m'a été permis de suivre, dans la seconde partie, la raison des États telle que l'ont conçue les écrivains qui se sont succédé en se combattant, soumis eux-mêmes à l'ordre, à la symétrie et aux contrastes de la guerre universelle. Les grandes lignes étant ainsi tracées, chaque individu a pris aisément sa place, les abréviations sont devenues faciles; j'ai pu hâter le pas, accélérer la marche, traiter militairement les détails et les pédanteries trop nombreuses. Ma tâche simplifiée ne m'imposa plus que de mettre à la place d'une scolastique superflue une statistique exacte des auteurs, un classement rigoureux de leurs rêveries, un dénombrement complet qui développât en chiffres la force de leurs idées. Ici je n'ai épargné ni les voyages ni les recherches; les bibliothèques de Milan, de Paris, de Florence, m'ont révélé leurs trésors, et je n'ai pas négligé les manuscrits politiques, plus précieux que les livres dans les époques de silence.

Cependant, si j'attends quelque indulgence des philologues, que j'ai mis en mesure de vérifier mes assertions les plus personnelles, je ne dois pas dissimuler aux politiques que je parle d'une science occulte, tuée par la publicité moderne et solennellement proscrite par la Révolution de 1789. La justice trône seule désormais dans les papiers publics; les gouvernements la représentent, leurs ennemis eux-mêmes la prêchent avec un surcroît d'ardeur, et la

vertu reçoit partout sa récompense. On ne voit plus l'homme dans l'inexorable alternative de se faire l'esclave d'un chef ou d'une loi, d'une tradition ou d'une révolution, d'une patrie ou de la guerre universelle. On pourrait se croire sous le règne de la grâce. Que ferons-nous donc, nous qui étudions le règne de la force? Dissimulerons-nous sous des contours efféminés les rudes vérités de la nature? Mentirons-nous parce que la science n'est plus à la mode? Ou exigerons-nous que les rois deviennent philosophes? Non, nous nous adresserons à ceux que l'amour du vrai amène dans la république des lettres, aux solitaires qui n'ont aucun rôle à jouer, aux historiens habitués à considérer les peuples de haut et de loin, en un mot, aux philosophes pour lesquels il n'y a ni parti ni patrie. Montrons l'homme tel qu'il est, sans sermons ni pruderie, et sachons nous suffire assez pour dédaigner les vides consolations de l'erreur.



HISTOIRE

DE LA

RAISON D'ÉTAT

PREMIÈRE PARTIE

LA POLITIQUE DES PEUPLES

SECTION I

PHÉNOMÈNES DE LA GUERRE

CHAPITRE PREMIER

LES CONQUÊTES

Tout progrès enfante une conquête. — Toute conquête conduit à la monarchie universelle. — Exemples anciens. — Exemples modernes.

Rien ne répugne à la nature comme de faire les hommes libres et égaux. Elle prodigue la vie sans règle ni mesure; elle se plaît à la lutte, aux contrastes; la discorde est son élément, la guerre semble son but dernier; partout nous trouvons le règne de la force. Prenez la fa-

mille : l'homme commande à la femme, le père à l'enfant, le maître au domestique qu'il ravale au rang du bœuf et de l'âne : considérez l'État; il est la proie du plus fort qui donne le nom de rebelles aux vaincus : regardez l'humanité; le blanc condamne le nègre à l'esclavage, toutes les races se disputent le sol les armes à la main; nulle part on ne voit deux peuples, deux climats, deux terres, deux situations qui s'équilibrent spontanément comme deux quantités mathématiques. Les lots du globe seraient artificiellement distribués par un génie bienfaisant à des tribus égales en nombre, en force et en dispositions que les reflets seuls du soleil ou les caprices des nuages sèmeraient encore d'un côté la misère, de l'autre la richesse, partout cette amère différence qui nous rend ennemis, guerriers et conquérants.

Un bouclier plus facile à manier, une épée mieux forgée, une pique plus longue ou plus légère, une invention nouvelle, un dernier perfectionnement; bref, le moindre avantage, suffit pour donner aux uns la victoire et aux autres la défaite, de même qu'à la course un pouce de distance décide du triomphe. Or, une première conquête étant accomplie, l'inégalité grandit : deux fois plus nombreux, plus aguerri, mieux armé, le peuple victorieux fait main basse sur ses faibles voisins, il devient le noyau d'une avalanche, il augmente ses forces en marchant et il entraîne tous les peuples dans son tourbillon dévastateur, pour ne plus se reposer que dans la monarchie universelle. Nous sommes sur la terre comme des gladiateurs dans le cirque et comme si la couronne du monde était offerte au plus fort sortant de la mêlée universelle.

En effet, les premières légendes des anciens parlent de

Fou-hi, de Sésostris, de Ninus, de Sémiramis, qui subjuguent en quelques jours la moitié du genre humain. Les premières pages de l'histoire montrent d'abord les Perses de Cyrus soudain maîtres de toutes les régions depuis l'Égypte jusqu'à l'Inde, et bientôt les Grecs d'Alexandre dont l'expédition féerique dompte la moitié de la terre habitée. Plus tard les Parthes deviennent en peu de temps si puissants, que les Césars les redoutent et que Rome copie leurs chasses et leurs modes. Les Huns d'Attila, que personne ne connaissait en 250, s'étendent en deux siècles depuis la grande muraille de la Chine jusqu'aux remparts de Paris. Cent ans suffisent à l'islamisme pour régner depuis les Pyrénées jusqu'à l'Oxus, et, en moins de cent ans, les Mongols de Gengiskhan improvisent un empire qui enveloppe, dans son extravagante étendue, d'un côté la Chine, la Perse, la Tartarie, et une foule de royaumes intermédiaires; de l'autre la Russie, la Hongrie et la Pologne, encore aujourd'hui attardées, grâce à cette épouvantable invasion.

Les conquêtes d'une rapidité moins convulsive montrent encore mieux la tendance de toute nation à s'emparer de l'univers. Ainsi, pourquoi Rome dévore-t-elle, les uns après les autres, les Latins, les Étrusques, les Grecs, les Gaulois, tous les peuples du monde connu? Par cela seul qu'une fortune, une vertu, ou un hasard primitif lui ont accordé un avantage préalable, un temps d'avance sur tous les États des alentours. Elle subjugue les Samnites, parce qu'elle a vaincu les Latins; elle dompte Carthage, à cause qu'elle avait broyé les Samnites; elle entraîne tous les peuples dans son orbite, car, à chaque conquête elle a augmenté son poids, dont la gravitation

rompt enfin l'équilibre de la terre. La même cause donna à la Chine une population de trois cents millions d'hommes, depuis cinq mille ans soumise à un même chef, à un même gouvernement, aux mêmes lois, et si compacte dans sa fusion intérieure, qu'elle absorbe désormais jusqu'aux invasions étrangères en renversant ainsi jusqu'aux lois de la conquête. Que si nous tournons nos regards vers les régions solitaires de la jeune Amérique, nous voyons encore la civilisation s'y manifester par les deux empires de Mexico et du Pérou, c'est-à-dire par deux grandes invasions organisées, par deux conquêtes expansives, par deux États destinés à envahir les deux parties de ce continent, en imitant les Romains, les Chinois ou les Mongols.

CHAPITRE II

LES CAPITALES

Qu'est-ce qu'une capitale? — Babylone. — Rome. — Paris. — Immortalité des capitales.— Leurs ruses. — Leurs haines. — Leurs amours.

Toute ville est une œuvre de guerre et le premier fruit d'une conquête expansive. Entourée de remparts, protégée par des tours, isolée par des fossés, on la bâtit afin qu'elle règne sur le sol en dominant les fleuves, les gorges, les plaines, les côtes, tous les endroits par où l'ennemi peut la surprendre. Sans doute les arts, les plaisirs, les joies de la paix s'y donnent rendez-vous, et ses habitants semblent ne se réunir que pour mieux fraterniser entre eux ; mais à qui dérobent-ils leur bonheur? à des voisins ; sur quoi se fonde leur fraternité? sur la nécessité de combattre dans les mêmes rangs, et leurs fêtes seraient de courte durée, si les sentinelles cessaient de veiller.

En se multipliant, les villes forment l'État ; et c'est encore l'art militaire qui les engendre, les rallie entre elles, les hiérarchise et les subordonne à une capitale régnante, comme le quartier général d'une armée, ou comme le navire amiral d'une flotte. Toute capitale représente le mouvement d'une conquête. Elle dirige les combattants, distribue les rôles à des cités subalternes, les anime, les façonne, les transforme en relais pour arriver à la frontière, et fait de l'État un être organisé avec un rayonnement d'entrepôts, de bazars, de fabriques et de forts cor-

rélatifs à l'irradiation des forteresses, des arsenaux et des forces guerrières. C'est ainsi que la superbe Babylone s'élève sur le sol enchanté qu'arrosent les quatre fleuves de l'Éden, dans ces lieux où la terre se confond avec le ciel. Un immense emplacement sert tout ensemble de repaire aux armées et d'abri aux rapines. Des rois conquérants y vivent au milieu de festins merveilleux, faisant construire des édifices titaniques par des myriades de captifs et entourant la ville de bastions si formidables, que leur vue seule arrête l'ennemi. Ses victoires s'étendent par l'extermination des royaumes, et, vaste comme une province, remplie de terres vagues qui nourrissent ses habitants, elle agit comme un inépuisable volcan dont les éruptions ensevelissent les régions inférieures prédestinées à l'esclavage. Dès son origine, le grand empire de la Chine tourne également autour d'une capitale gigantesque, et quand, après une longue crise de près de mille ans, un empereur rétablit l'unité primitive, Nien-Yong surgit au milieu d'épouvantables dévastations, où les villes disparaissent par centaines et les hommes par millions. Nous ignorons l'origine de Thèbes aux cent portes et de ses monuments granitiques, mais nous la voyons sortir d'une guerre aux nomades, qui s'enfuient refoulés dans les profondeurs de l'Arabie, et nous entendons encore leur cri dans la Bible qui attribue la fondation des villes à Caïn, meurtrier de son frère. Rome, à son tour, ne se développe-t-elle pas par une longue série de fratricides héroïques qui commencent avec l'assassinat de Rémus, s'étendent avec la ruine de toutes les cités du Latium, du Samnium, de l'Étrurie, se multiplient par le ravage de l'Afrique, de l'Espagne, de la Gaule, de l'Allemagne, de la Grèce, de l'Asie,

et se terminent à la réorganisation complète de la terre, en remplaçant d'innombrables capitales par un seul centre de six millions d'habitants, ravitaillé par des routes éternelles et appuyé en sous-ordre par de grandes succursales, telles que Milan, Aquilée, Trèves, Cologne et Antioche? Quelques-unes parmi ces villes reçurent le nom de seconde Rome, et toutes, modelées sur la capitale, régnèrent sur de vastes contrées, où, servant d'entrepôt, elles s'offraient aussi comme étapes aux légions qu'elles lançaient aux confins.

Pour être moins dévastateurs et moins sanguinaires, les centres fondés depuis l'ère chrétienne ne sont pas moins implacables contre les obstacles qu'ils rencontrent. La plus parfaite parmi les capitales modernes, Paris, semble naître avec la France; au milieu d'une grande plaine, sur un fleuve docile, dans des terres fertiles, presque toujours habitée par ses rois, on la dirait dispensée de la funeste nécessité de ravager les alentours; la nature paraît seule en avoir fait le point de ralliement des Français. Cependant son existence tient à une longue série de dévastations quasi romaines, et son heureuse position ne sert qu'à la destiner aux conquêtes. Elle vit en combattant la Bretagne, la Gascogne, la Provence, la Lorraine; sa centralisation ne s'étend qu'en refoulant la triple invasion de l'Allemagne, de l'Angleterre et de l'Espagne; sa prospérité sème la désolation dans les cités détrônées. Que de victimes autour de la nouvelle Lutèce! Arles, Toulouse, Rouen, Rennes, Aix, ont été des capitales riches, florissantes, redoutables; Provins, Abbeville ont compté parmi les plus grandes villes du moyen âge, et aujourd'hui elles égalent à peine la Rochelle et Soissons; et leurs municipalités ne

peuvent ni couper un bois, ni contracter une dette, ni faire grâce d'un jour de prison sans la permission de leur ancienne ennemie. — On pourrait croire que Milan, jadis plus heureuse que Lutèce et déjà siége des empereurs, n'avait qu'à survivre pour continuer à être le centre de la Gaule cisalpine; mais dans la géographie politique, survivre, régner, combattre sont synonymes, et pour garder sa place au milieu de la Lombardie, il fallut que la ville de Bellovèse recommençât sa carrière, imitât Paris et subjuguât plusieurs fois l'une après l'autre toutes les localités voisines, depuis les plus misérables bicoques de la Martesana et de Seprio jusqu'à l'ambitieuse Pavie, qui voulait lui opposer un royaume. Que dis-je? L'élégante Florence, la petite Rome, comme l'appellent ses chroniqueurs, cette fée qui se nourrit d'art et de poésie, cette nouvelle Athènes vouée au culte de la liberté sous toutes les formes, ne s'empare de la Toscane qu'à force de luttes et de batailles, rasant Simifonti, assiégeant Prato, s'avançant à pas de fourmi, recommençant sans cesse d'effroyables combats contre Pise, Pistoie, Sienne, Arezzo qui lui résistent jusqu'aux derniers jours de la renaissance italienne, toujours prêtes, même à travers les révolutions postérieures, à renouveler leurs anciennes levées de boucliers.

Fondés par des conquêtes séculaires, où le travail de l'homme explique celui de la nature, les grands centres acquièrent une sorte de vitalité organique qui les rend infiniment supérieurs aux vues des individus, aux desseins des conquérants, à nos volontés, à nos partis pris, à nos colères d'un jour. Démantelées plusieurs fois, leurs murs se relèvent comme s'ils repoussaient seuls; dévastées, saccagées, elles réparent leurs désastres, et quelques an-

nées suffisent à reproduire leur splendeur; détruites, elles ressuscitent de leurs cendres comme Babylone, qui renait à Ctésiphon, à Séleucie, à Bagdad, ou comme Rome qui remplace la perte d'une domination universelle par la conquête d'une suprématie spirituelle. C'est que les routes y ramènent le commerce, les choses y reconduisent les hommes; les villes, jadis subalternisées, y cherchent encore leur point de croisement; des forteresses de relais y réclament leur base stratégique, l'expérience du passé sert de leçon à l'avenir, et à défaut de réflexion la superstition des habitudes replace la civilisation dans l'enceinte qui lui a servi de berceau. Ainsi Jérusalem détruite par les Assyriens se lève de nouveau à la voix de ses prophètes qui n'avaient cessé d'attendre Cyrus; Milan se joue de la colère de Frédéric Barberousse qui a semé le sel sur ses ruines; et il faut que le monde moral tourne sur son axe pendant mille ans pour qu'un grand centre laisse ses débris dans le sable du désert ou dans les marécages d'un port obstrué. Enfin, lorsqu'une capitale tombe, ne fût-ce que pour un jour, on peut dire sans exagération que sa chute retentit dans le monde entier. Elle suppose de nouvelles invasions, de terribles déplacements, une espèce de tremblement de terre, l'apparition de Sésostris, d'Attila, de Gengiskhan, de Charlemagne, de ces météores qui se montrent à de rares intervalles pour éblouir et attrister le genre humain.

Semblable à l'araignée au centre de sa toile, toute ville régnante possède un instinct qui l'éclaire, une adresse qui se confond avec ses besoins; elle a des tendances persévérantes, des ruses naturelles, des desseins invariables; elle parle un langage qui emprunte ses signes à la géographie politique et qu'on entend toujours, même dans le silence de

l'histoire, même dans le tumulte des révolutions. Partez de cette incontestable donnée que chaque capitale veut s'étendre, qu'elle ne souffre aucune rivale, qu'avide à l'infini, elle exploite toutes les forces, profite de toutes les occasions, ne s'oublie devant aucun événement, ne recule devant aucun sacrilége, et vous comprendrez pourquoi Madrid défend constamment la monarchie, l'inquisition et le roi, lorsque Saragosse ou Cadix, Séville ou Tolède proclament les juntes et se déclarent insurgées. Ce sont des centres détrônés dont la capitale espagnole combat les prétentions sous toutes les formes. Pour la même raison, Paris combat les ligues, les accuse de rébellion, et la populeuse Lyon lui paraît républicaine pendant tout le moyen âge, quoique aux jours de la République elle la mitraille, l'accusant de royalisme. Les capitales italiennes, toutes consacrées par une victoire sur une ville inférieure et jadis indépendante, se montrent sans cesse guelfes quand la rivale subjuguée suit les gibelins ou réciproquement gibeline quand elle suit les guelfes. Otez cette manœuvre de la haine et Milan ne saurait régner sur Pavie, ni Parme sur Plaisance, ni Florence sur Pise, ni Rome sur Bologne, ni Naples sur Palerme. On conçoit donc que Londres reste fidèle aux anglicans, puisque Édimbourg suit toujours les puritains, que Byzance s'engage chaque jour davantage dans l'arianisme en présence de Rome vouée à la trinité catholique et que dans des temps plus reculés Rome elle-même regrette les infamies de Néron, de Tibère, de Caligula, en présence des césars vertueux qui arrivent des provinces, à la suite de Galba, lui apporter l'insurrection de ses sujets et le joug de l'étranger. Enfin d'où vient le plus splendide des dualismes, l'hérésie manichéenne, cette poétique apothéose de la lumière et des ténèbres, de la

vertu et du crime, de la communauté et de la propriété, de tous les contrastes de la politique, de la morale et du culte? Elle vient de Persépolis opprimée par Gundischapor, de l'ancien centre asiatique supplanté par la capitale sassanide; seul il se prétend voué au culte d'Oromaze, de même que Rome seule prétend connaître la véritable nature du Christ, et Cosroë ne sauve l'empire persan et son siége renouvelé qu'en égorgeant cent mille manichéens. Enfin, quel que soit l'État où vous êtes né, passez la frontière, vous vous sentirez hors de la protection du sol organisé, vous vous trouverez chez l'étranger et alors vous comprendrez mieux votre patrie, votre nationalité qui vous aura armé d'antipathies, de préjugés, de proverbes, de dérisions contre les autres peuples, et vous arriverez à cet axiome fondamental que, dressé pour le combat, avide par nécessité, par éducation, par tradition, partout vous regardez vos voisins comme vos ennemis. Qu'est-ce qu'être Français? C'est haïr l'Allemagne, jalouser l'Angleterre, railler l'Italie, se moquer de l'Espagne et rêver les conquêtes des croisés, de Louis XIV ou de Napoléon. Et d'où vient ce froid glacial qui nous pénètre par tous les pores à l'approche d'un Anglais? de son égoïsme chiffré, de la seconde nature du commerce qui lui fait transporter l'inimitable flegme du comptoir dans toutes ses actions, en présence de tous les peuples, dans les situations les plus héroïques ou les plus tragiques de la vie.

Les amours des capitales et leurs sympathies ne sont pas moins intéressées que leurs haines. Voyez la docilité de Constantinople sous les Turcs qu'elle avait combattus à outrance avant 1455! Cette soumission s'explique par cela seul qu'avant cette époque les mulsumans lui avaient enlevé

l'Asie Mineure, tandis qu'en s'établissant eux-mêmes dans la ville de Constantin ils lui assurent l'obéissance, non-seulement de l'Asie Mineure, leur siége provisoire, mais de presque toutes les provinces révoltées ou perdues. Londres semble endormie ou insouciante de ses intérêts quand elle accepte pour roi le fils de Marie Stuart, son ennemie. La grande cité voudrait-elle recevoir des ordres d'Édimbourg? Au contraire, en se donnant à Jacques, elle prend l'Écosse qui le suit et que, cette fois enfin, elle décapite moralement. N'est-elle pas merveilleuse la tendresse des czars pour les populations schismatiques opprimées par l'islamisme? C'est qu'ils convoitent l'empire de Byzance; c'est qu'ils commencent par protéger des croyants dont ils veulent s'emparer; c'est que partout les protecteurs sont des maîtres dans l'attente, soit qu'ils promettent la liberté, soit qu'ils se disent des frères, soit qu'ils arborent la croix, soit qu'ils glissent mystérieusement dans nos mains le symbole démocratique du triangle.

Par une dernière bizarrerie, ces capitales, ces nations si jalouses des voisins, si habiles à saisir leur faible, si impitoyables contre les étrangers, prodiguent les témoignages d'amitié aux nations les plus lointaines. La France multiplie sans cesse les avances à l'Écosse, au Portugal, à la Pologne : d'une sensibilité maladive, elle fraternise continuellement avec les Italiens insurgés; les catholiques d'Irlande l'attendrissent; les Turcs de Byzance lui inspirent un grand intérêt; les républicains de l'Amérique méritent son appui, et, tandis que ses armées marchent sur Bruxelles, sur Madrid, sur Vienne, ses élans fraternels cherchent les extrémités de la terre. C'est ainsi qu'elle se sert de ses alliés lointains pour frapper les voisins ses enne-

mis : lorsque l'Anglais, l'Allemand et l'Espagnol se liguent contre Paris, ils se voient menacés sur les derrières par Édimbourg, Lisbonne, Varsovie ou Byzance, et partout on obéit sans exception à ce principe que les ennemis de nos ennemis sont nos amis.

On conçoit donc que les anciens aient parlé du secours magique que la Terre donnait à Antée, et on conçoit aussi qu'ils l'aient représentée par le symbole du serpent. Elle en a l'astuce, les forces invisibles, les piéges mortels, les secours inespérés; c'est elle qui égare par de faux guides l'armée de Frédéric Barberousse; qui fait échouer les Avares sous Byzance instruite mystérieusement de toutes leurs manœuvres; qui fait naufrager les Arabes dans le Pont, où le feu grégeois les dévore; qui évente les attaques, déjoue les surprises, et poste des paysans sur toutes les routes, dans chaque taillis des tirailleurs, à chaque avenue des barricades, et, parfois, à Béthulie, sous Sagonte, à Pise, à Rimini, à Saint-Marin (car il n'y a pas de si petit espace qui ne puisse singer un empire), de ces ressources soudaines, inespérées, héroïques et capricieuses, qui mettent au néant les entreprises les mieux concertées.

CHAPITRE III

LES MONARCHIES

Fondées par les capitales. — Elles résument le règne de la force. — Dominations intellectuelles à l'imitation des dominations politiques.

Si les conquêtes créent les capitales, celles-ci enfantent les monarchies. C'est déjà une monarchie que le règne de la force, car on ne conçoit nulle guerre sans capitaine, nulle bataille sans le droit de vie et de mort dans le chef qui commande. C'est encore une véritable monarchie que la domination d'une capitale sur les provinces; tout y est privilége, tout y conduit aux distinctions, et de loin le citoyen se voit déshérité, condamné à la dépendance, à l'obéissance, à l'ignorance. Dans l'impossibilité de connaître le gouvernement, n'est-il pas forcé d'accepter des révolutions inconnues, des ordres incompris, une humiliation continuelle? Mais dès que la capitale dirige la guerre permanente contre les voisins, la force des choses concentre le pouvoir, et les conditions mêmes de toute guerre, je veux dire le silence, la rapidité et la soudaineté des décisions exigent qu'on écarte la foule, qu'on se méfie du nombre et que tout tienne à la pensée d'un chef. Aussi les grandes conquêtes sont-elles dues à des rois; leurs armées partent d'une capitale sous une direction unique, et, quelle que soit la meilleure forme de gouvernement, la guerre choisit toujours la monarchie.

Que les républiques sont rares au milieu de la guerre

universelle! Que leur durée est précaire, éphémère et pour ainsi dire forcée! Et encore les voit-on obligées d'obéir à des maîtres! Leurs chefs sont des rois en puissance, leurs factions des tyrannies effrénées : parlez-vous des villes libres de l'Allemagne, elles vivent sous l'empereur : de celles de l'Italie? elles se donnent sans cesse à Naples, à Milan, à la France. Non contentes de la royauté annuelle du consulat, l'ancienne Rome nomme en quelques années plus de cinquante dictateurs. A Venise, à Raguse, à Florence, à Lucques, les magistrats n'ont été le plus souvent que des inquisiteurs mensuels, et, par un terrible contre-sens, les États libres considèrent les généraux destinés à les défendre comme leurs plus redoutables ennemis. Au milieu de la plus brillante civilisation républicaine, ne voyons-nous pas Périclès commander à la Grèce? Dans la plus barbare liberté, chez les Goths, les Huns, les Vandales qui envahissent l'empire romain, chaque peuple ne suit-il pas des rois?

Même en dehors de la politique tous les instincts nous suggèrent de nous élever : l'envie, l'émulation, la vanité, la jalousie, l'amour même, quel sentiment n'aspire à régner! Nous avons vu que la famille, ce rudiment de la société, forme déjà une monarchie, que l'homme règne sur la femme, le père sur le fils, le maître sur l'esclave ; mais le vieillard règne à son tour sur la tribu, le plus fort dans le camp, le plus éloquent sur la foule, le plus sage dans le sénat ; l'art se développe royalement par ses magiques adulations prodiguées aux chefs victorieux, et tandis que les poëtes ne parlent que de sceptres, de couronnes, de conquêtes, la littérature et la science constituent elles-mêmes de grandes monarchies intellectuelles à la suite

d'Homère ou de Platon, de Dante ou de Machiavel. Qu'on le place dans le passé ou dans le plus lointain avenir, l'âge d'or implique la domination des capacités qui suppose à son tour des autorités constituées et en définitive un pontife dans le monde, puisqu'il serait impie de contester le rang suprême au plus digne. Cette papauté se présente d'autant plus nécessaire que dans la sphère mitoyenne la nature semble tâtonner, hésiter, se plaire à la répétition, à la monotonie, à l'équivalence; puis elle s'élève soudain en plaçant ses véritables chefs à d'incommensurables hauteurs. Certes les philosophes distingués sont nombreux dans la Grèce, dans l'Italie du moyen âge et surtout chez les modernes ; mais combien d'Aristotes comptons-nous? Qui a pu inventer tout à coup la métaphysique, la physique, la logique dans toutes ses formes, la rhétorique, la poétique, l'histoire naturelle et mériter qu'on le comparât même de loin au génie de Stagire? d'ailleurs quelle distance entre Alexandre et ses généraux? quel abîme entre Charlemagne et les rois de son temps? Que ces grandes inégalités soient créées au hasard ou par un mystère organique ou par cela seul que des positions uniques dans leur genre n'admettent qu'un seul occupant comme la boussole n'accorde le prix de sa découverte qu'à un seul inventeur, l'effet reste le même, il n'est pas moins royal. On veut toujours des couronnes. Pour obtenir l'humilité de ses adeptes, le christianisme promet aux derniers de ce monde les premières places dans le ciel; et pour formuler une idée de toutes les perfections, la philosophie donne à Dieu le trône de l'univers.

CHAPITRE IV

LE DESPOTISME

Ses avantages. — Sa discrétion — Son équité. — Ses progrès dans l'histoire de France ; — de Rome ; — et de Byzance.— Son influence dans la religion catholique ; — et dans celle du bouddhisme.

La tendance de toute véritable monarchie est d'étendre ses frontières en développant son despotisme. D'ordinaire, on désigne sous ce nom de despotisme un gouvernement odieux, livré à une série de caprices qui partent d'en haut pour dévorer la fortune des citoyens et menacer leurs vies, et on ne reconnaît à ses chefs d'autre mérite que celui d'un orgueil effréné, soutenu par un vain entourage de femmes, d'eunuques, de courtisans et de favoris. On répète qu'ils se fondent sur la crainte, qu'ils stérilisent la terre, qu'ils étouffent toute vertu, qu'ils proscrivent le génie et qu'ils détruisent l'industrie en coupant l'arbre à la racine pour en cueillir quelques fruits. Sardanapale dans son harem, Balthazar dans son festin, Louis XIV à Versailles, voilà les types et les souvenirs du gouvernement dont nous parlons. Tel est, en effet, son caractère aux yeux des peuples libres, qui l'abhorrent justement chez eux; cependant ce serait s'aveugler volontairement que de méconnaître les qualités qui le rendent indispensable aux multitudes agglomérées dans les grandes monarchies.

Comment les plus hardis publicistes ont-ils défini la souveraineté de l'État? Ils l'ont déclarée une, indivisible,

absolue ; ils lui ont attribué le droit de dire et de se dédire, de faire les lois et de les abroger, de disposer sans contrôle de la vie et des biens des citoyens, et ils l'ont mise au-dessus de la morale, car, s'il fallait suspendre l'exercice d'un droit sous prétexte qu'on en abuse, ni le propriétaire ne garderait sa propriété, ni l'homme sa liberté, ni l'État sa souveraineté. Or la politique à son tour ne tient pas moins à s'assurer le droit de dire que celui de se dédire, le droit de faire des lois que celui de les abroger, d'accorder grâce, de proclamer des exceptions, de varier la constitution et l'organisation de la société. Car tout change autour de nous ; on ne plonge jamais deux fois dans le même fleuve, les scènes de la guerre ne sont jamais les mêmes, et l'État enchaîné à une loi inflexible, à un système préétabli, et dans l'impossibilité de se transformer indéfiniment, serait condamné à sombrer, comme le navire forcé de marcher toujours en avant avec les mêmes voiles, sous le même vent, dans la même direction. Malheur à la nation qui ne saurait changer de principes et qui prétendrait s'imposer impérieusement à la nature ! C'est dans cette faculté de pouvoir manœuvrer au milieu des récifs de la réalité que consiste le despotisme, au reste toujours distinct du gouvernement tyrannique. Son rôle n'est nullement d'opprimer, d'abuser du suffrage universel qui le sanctionne, de trahir l'enthousiasme qui le crée ou l'adoration qui le conserve, de gaspiller à dessein les forces ou les richesses de la monarchie ; en apparence, et peut-être en réalité fantasque, inique, absurde, son intérêt lui conseille d'entretenir l'enthousiasme et l'adoration, de sauver la patrie, de reculer ses frontières et de la faire prospérer. Que tantôt il emprisonne les mécontents et tantôt les comble

de faveurs ; qu'un jour il aille à la messe et l'autre au sermon ; qu'une fois il massacre les huguenots et une autre fois les chefs de la Ligue ; qu'ici conquérant, il réduise en esclavage d'entières nations ; que là libérateur, il s'obstine à multiplier les concessions et les bienfaits, le despote est libre à l'infini ; tout lui est permis, le pouvoir discrétionnaire règle seul sa conscience, et sans ce pouvoir il ne serait ni roi, ni conquérant, ni guerrier.

Quels que soient les vices du despotisme, la qualité qui le rachète, c'est d'être l'ennemi de cette légalité que Platon dénonçait, il y a deux mille ans, à la vindicte des philosophes. Rien de plus triste que ses aveugles injonctions ; tantôt obscure et cruelle comme un oracle, tantôt débonnaire et stupide comme une idole, elle ne s'enquiert ni des intentions ni de la moralité des accusés. Tout extérieure, son lourd niveau s'abat pour frapper indistinctement le plus grand criminel et l'homme momentanément égaré ; son inaction laisse passer également le vice sans punition et la vertu sans récompense. Quand elle commande, elle n'admet aucune dispense ; quand elle se tait, elle n'admet aucun précepte ; sans prévoyance, sans intelligence, en la voyant, immobile et surannée, comme à Sparte ou à Londres, perpétuer des inégalités monstrueuses ou des corruptions sans nom, on regrette ou du moins on comprend comment se propagent les monarchies. Joint que dans les guerres sa force enchaîne l'action à la délibération, aux parlements, aux diètes, à des lenteurs insensées, à la divulgation des secrets, aux provocations dangereuses, à l'exaltation enfantine, aux paniques absurdes, aux plans obstinés des partis et à l'impossibilité de s'arracher aux catastrophes, même en modifiant la loi. Effecti-

vement, dès qu'à la place d'un chef on proclame la loi, il faut la subir jusqu'au bout; on doit la rendre immobile à dessein, l'éterniser, s'interdire de la modifier et lui sacrifier la raison, l'urgence, le progrès, sans aucune rémission : la faculté de la changer détruirait son prestige, dissiperait la superstition qui la protége, l'opinion qu'elle est irrévocable, supérieure au gouvernement, indéfiniment supérieure à toutes les volontés. Aussi les chefs des anciennes républiques multiplient-ils les plus bizarres précautions contre la force du temps et de l'expérience. Engagés dans une lutte fantasque contre l'invisible inimitié des idées, on les dirait des borgnes inquiets et jaloux de maintenir l'aveuglement universel. Lycurgue veut mourir en exil, parce que ses compatriotes lui ont promis de ne pas toucher aux lois avant son retour; Charondas exige que tout novateur fasse sa motion la corde au cou, et qu'il subisse le dernier supplice si elle n'est point acceptée; Zaleucus s'arrache un œil pour honorer la loi qui aveugle son fils innocent; afin de ne pas altérer la vieille loi des douze tables, les Romains dénaturent les faits par des suppositions imaginaires, et leur droit devient une comédie où l'on s'efforce de tromper, de démontrer artificieusement que le peuple n'a pas marché, et que les mœurs nouvelles et la nouvelle humanité ne donnent aucun démenti à la barbare législation des décemvirs. Quoi de plus? la légalité abhorre tellement la raison, que, lorsqu'il s'agit de nommer des magistrats, elle préfère le choix du sort à la décision des hommes; lorsqu'il faut, comme à Gênes ou à Venise, élire le chef de l'État, elle s'en rapporte à d'aveugles ballottages pour exclure la délibération des assemblées, et, quand il s'agit d'administrer, elle abolit l'interprétation même du code et l'équité

du juge, en sacrifiant de propos délibéré le sentiment moral à l'injustice écrite. Or le despotisme anéantit les lois hétéroclites, les fictions prétoriennes, les ballottages absurdes, les vertus capricieuses, la jurisprudence qui tue le droit.

Une fois admis, le despotisme se développe rapidement comme la monarchie, la centralisation et les conquêtes. Dans la France de l'an mil tout seigneur était maître chez lui, d'entières provinces ne relevaient du roi que d'une manière nominale, les libertés féodales étaient si fortes, qu'elles s'élevaient jusqu'au droit de guerre. Bientôt la trêve de Dieu réduisit de la moitié les combats ; les croisades exilèrent les seigneurs, les ordonnances de saint Louis supplantèrent les barons et généralisèrent la justice du roi ; plus tard, des royaumes disparurent, la Normandie perdit son parlement, Toulouse son comte, la Provence son roi ; sous Louis XI l'armée royale écrasa les longues rébellions des villes et des barons, et plus tard encore, dans la nuit de la Saint-Barthélemy, nous assistons à un massacre universel, organisé, centralisé et supposant l'action du roi une et identique dans toutes les provinces, comme Hugues Capet ou saint Louis ou Louis XI n'auraient osé l'espérer. Mais que de libertés protégeaient encore les citoyens ! Vous aviez çà et là des parlements, des quasi républiques, de monstrueuses immunités : Lyon avec le droit de garnison, partout des lois spéciales, des coutumes locales, de petits États, d'innombrables franchises. Sous Louis XIV tout cède à l'unité du faste, sous Robespierre tout succombe à une Saint-Barthélemy philosophique, sous Napoléon tout plie sous le niveau du Code, et on ne cesse de demander au chef de l'État les secours, l'ordre, les routes, les pro-

tections, les réformes qu'un peuple républicain ne veut devoir qu'à ses libres associations.

Si des actes jadis prohibés sont aujourd'hui tolérés ou permis à tout le monde, ce n'est pas la liberté, mais le progrès qui les a amnistiés en déplaçant les questions. Quitter Versailles pour aller à Port-Royal, ce n'est plus dénoncer au public les débauches du roi; professer le protestantisme, ce n'est plus décomposer la France, s'allier à l'Angleterre et fraterniser avec l'Allemagne. Rien donc de plus naturel que les jansénistes soient libres et les calvinistes tolérés. Cependant renouvelez leur audace, appliquez-la à des idées contemporaines, attaquez le Code ou la propriété, ou l'exercice des cultes, ou l'unité de la France, ou la monarchie, et vous verrez que le progrès de la police n'est pas moins considérable que celui de l'industrie et des arts. Nous ne pouvons pas même nous dire plus humains que nos devanciers; les philosophes de la Révolution n'ont-ils pas décrété des massacres qui auraient fait reculer les bourreaux de Charles IX? Les prêtres de la sainte alliance n'ont-ils pas organisé une répression que Léon X eût maudite? La poste, la vapeur, le télégraphe, ne sont-ils pas venus successivement accélérer l'obéissance des subalternes? L'art militaire n'a-t-il pas transformé le soldat en une machine faisant partie de la cavalerie, de l'artillerie et des équipages? De même, les Romains de la république commençaient par donner à leurs sujets le titre d'alliés, ceux de l'empire étaient tellement asservis, que pas un fugitif ne pouvait se dérober aux peines qui le menaçaient, et sous les césars de Byzance le servilisme arrivé à l'apogée punissait de mort jusqu'aux rêves contre l'empereur. Nulle part l'intelligence ne se raffine sans créer

une foule d'arrêts, d'ordonnances, de décisions mobiles, rapides, changeantes, qui nous surprennent et nous emportent à tout instant pour faire de nous la partie d'un tout incompris ou le rouage d'un mouvement inconnu, et de toutes manières un être complétement dénaturé. On dirait, au reste, que le despotisme semble inséparable de l'usage de la raison, puisque dans toutes les situations imprévues, dans toutes les positions désespérées, soit que des esclaves se révoltent, soit qu'un danger menace la patrie, soit que des hordes tartares, en s'étendant rapidement, provoquent mille ennemis, soit que des capitaines improvisent des armées comme Wallenstein, c'est toujours à l'arbitraire qu'on demande le salut.

Les religions confirment enfin d'une manière éclatante les avantages du pouvoir discrétionnaire. Pourquoi l'Église catholique, assaillie par tant d'hérésies, attaquée par tant de rois, niée par tant de philosophes, a-t-elle néanmoins surmonté toutes les révolutions et mis en déroute ses innombrables adversaires? Pourquoi a-t-elle proclamé encore de nos jours l'Immaculée Conception sur les ruines de la philosophie et des écoles modernes, de même qu'elle avait proclamé jadis la divinité du Verbe incarné sur la ruine des théories de Platon? Parce qu'elle obéit à un chef infaillible, parce que son pontife, divinisé, à l'exception près des miracles, possède la faculté de lier et de délier, parce que, n'étant lui-même lié qu'au point de vue du dogme, il lui est permis d'ajourner les préceptes, de convoquer des conciles, d'absoudre les peuples du serment de fidélité et de dispenser les fidèles de l'obligation d'obéir aux lois. C'est ainsi que le catholicisme a prospéré à la suite de tous les missionnaires, depuis les apôtres du moyen âge jus-

qu'aux jésuites de la Chine et du Paraguay; c'est ainsi que les divinités païennes de l'Orient, de la Scandinavie, des Slaves, des Germains, ont pris peu à peu la forme de la divinité chrétienne et que mille concessions faites à la faiblesse de l'homme, accompagnées de mille surprises habilement dirigées contre l'ignorance universelle, ont pu faire triompher la plus philosophique et la moins attrayante des religions. Son chef s'est tant méfié de la lettre et des lois, qu'il n'a laissé aucun écrit. Ses disciples seuls ont recueilli sa parole, mais les conciles l'ont interprétée, un pontife s'en est constitué dépositaire, et, toujours vivante, elle a fondé un despotisme qui défend jusqu'à la lecture de la Bible, pour accepter tous les progrès du genre humain. Quelle prodigieuse distance entre le christianisme féodal de Charlemagne et le christianisme spirituel de Grégoire VII! Que de révolutions n'a-t-il pas admises pour passer de l'aveugle adoration des croisés aux raffinements intellectuels de saint Thomas, et plus tard aux miracles artistiques de Léon X!

Un autre culte encombre une vaste région de l'Asie, opposant au christianisme une plus haute antiquité et un plus grand nombre d'adhérents. Mais qui a soumis au Lama tant de peuples si divers depuis le Thibet jusqu'au Japon? Qui lui a fait détrôner tant de divinités enfantées par l'imagination asiatique, aussi anciennes que le monde et aussi absurdes que l'ignorance humaine? Qui l'a rendu supérieur aux philosophes de l'Inde, aux lettrés de la Chine, aux guerriers de la Tartarie, aux magistrats du Japon et à tous les sages de l'Asie? Qui lui a donné une si prodigieuse quantité de martyrs, de confesseurs, de pénitents, de moines, de voyants et de docteurs? Çakiamouni mort

depuis vingt-cinq siècles sans laisser une parole écrite, fondateur d'une église sans textes, premier prédécesseur d'une série de pontifes qui le représentent encore vivant aujourd'hui, ennemi de toute loi qu'il considérait comme un aveugle caprice, de toute propriété qu'il regardait comme un empêchement au salut, de toute caste qui se réduisait pour lui à une apparition éphémère, de toute autorité extérieure, matérielle, qu'il redoutait comme un piége pour l'esprit et un danger pour le cœur. A ce prix le bouddhisme pouvait donner des ordres impossibles, faire adorer des reliques révoltantes, outrager la raison par des dogmes insensés, couvrir l'Asie de fanatiques mendiants et parodier à son tour, de même que le christianisme, la république de Platon, l'État sans loi, le discours sans écriture, l'intelligence sans mémoire, l'esprit sans préjugés.

CHAPITRE V

LA DÉMOCRATIE

Inséparable du despotisme. — Ses progrès sous les seigneurs italiens; — sous les rois de France; — sous les grands conquérants; — sous les papes de Rome; — et sous les empereurs de la Chine.

Si nous généralisons les avantages du despotisme, nous le trouvons créateur de la démocratie, prise dans le sens le plus vaste. En s'avançant par la destruction des castes, des priviléges, des droits acquis; en supprimant d'anciennes libertés, en violant l'antique légalité, comment se ferait-il pardonner ses méfaits si ce n'est à force de bienfaits? De quelle manière obtiendrait-il ses absolutions multipliées sans compenser ses crimes par de grandes réformations? Proscrit-il les révolutionnaires, il propage la révolution; combat-il des royalistes, il fortifie la monarchie. Défend-il de penser, il sonde le ciel, la terre, les lois de la nature, celles de l'humanité, et tire d'une science occulte des innovations inattendues qui étonnent les républiques. Tandis que Gênes refuse les offres de Christophe Colomb, Ferdinand le Catholique lui donne une flotte et découvre l'Amérique; tandis que les États libres pourrissent dans leurs vieilles législations et deviennent les places fortes de tous les préjugés, les Césars font paraître les meilleures lois sur la propriété et la famille. Constantin abat d'un coup la servitude du paganisme, Justinien et les médiocres compilateurs du Bas-Empire détruisent soudainement une multi-

tude d'abus transmis par l'ancienne république, et, si la Grèce libre foulait aux pieds les ilotes et les éginètes, mutilant, aveuglant, massacrant ses esclaves, l'empire de la Chine surpassait tous les États par la douceur avec laquelle il traitait ses parias. C'est encore à l'époque des seigneurs que paraissent invariablement les meilleurs statuts italiens auparavant rendus impossibles par les sectes qui bouleversaient les républiques. Plus tard chaque État se renouvela au milieu d'une crise effroyable, ses plébéiens arrachèrent le sceptre à tous ceux qui le prenaient, des tribuns réclamèrent l'abolition des dettes, la suppression de la rente et jusqu'à celle de l'hérédité. Mais qui accomplit les réformes? Michel Lando l'insurgé de Florence? les sans-culottes de Bologne? les gueux de Gênes? les nombreux chefs de Sienne ou de Pavie? Non, ce furent les Médicis, fondateurs de la monarchie toscane, les Sforza, réformateurs de Milan, et tous les seigneurs rétablis ou renouvelés. De même, dans la révolution qui bouleverse alors l'Europe, ce ne sont ni les Hussites, ni Jean Cade, ni Inglebert, ni Harvat, ni aucun des chefs plébéiens de l'époque qui renouvellent les États, ce sont au contraire Louis XI, les Tudor, les Habsbourg, les Vasa, les fondateurs du despotisme moderne.

Rien ne répugne plus au progrès de la démocratie que les délibérations des parlements, les droits des assemblées ou les franchises des villes. Même républicaines, même incendiaires, les diètes le font avorter ou le précipitent vers l'absurde. Là où chaque tribun veut surpasser son émule, la fièvre de la contradiction s'empare des orateurs; dès que l'un attaque l'hérédité, l'autre en veut à la propriété, l'autre à la famille, et dans la république d'Athènes

Aristophane se moque déjà des femmes révoltées contre le joug des maris, à l'instant où ceux-ci s'insurgent contre celui du gouvernement. Sans doute, il est facile de faire l'éloge des parlements : le moindre dépit contre un maître l'embellit de couleurs si agréables, que personne ne résiste à la tentation de le répéter. Mais la discussion suppose des intérêts communs, les mêmes principes adoptés, la certitude que l'on s'arrêtera devant la raison, l'assurance que personne n'apportera son épée à l'assemblée, qu'on n'y viendra ni conspirer, ni cabaler, ni tendre des piéges au peuple, ni forger des fers à la plèbe, et que la délibération ne tombera que sur les moyens de résister à un même ennemi, ou de vérifier des faits incertains ou d'y appliquer des lois hors de doute. Mais quelle assurance, quel accord, quel débat peut-on obtenir au milieu de cette incertitude universelle qui s'appelle démocratie ? Quelle institution, quel principe, quel dogme se dérobe à ses atteintes ? Ici chaque parti n'entend que soi ; chaque sectaire ne suit que son chef, les opinions flottent au gré des batailles, et faute d'un chef c'est la guerre qui règne.

Tout despote profite donc aux multitudes : plus il est jaloux, inique, fastueux, décidé à imposer l'adoration de sa personne par les mystères du luxe, de l'étiquette et du culte, plus ses vices mêmes l'enchaînent au char de la démocratie, qu'il précipite vers les abîmes de l'avenir de toute la fougue de ses passions. Néron naturalise l'Achaïe, Charlemagne propage le christianisme, Henri VIII donne le protestantisme à l'Angleterre, Ivan IV réforme le schisme des Russes ; ces êtres diaboliques étaient, dans leur temps, plus utiles que des saints. Rendez à la modération Pierre I[er], ou à la modestie Louis XIV ; les strelitz subsisteront en Rus-

ries, les barons en France. Peu importe l'antre d'où souffle le vent, il faut que l'orage éclate, que l'atmosphère soit bouleversée, que ses miasmes se dissipent.

Même les conquêtes se développent comme les inévitables scandales de la démocratie. Toute victoire s'annonce déjà comme un exploit plébéien. Quand Alcibiade bat les Spartiates, la multitude d'Athènes massacre les Quatre-Vingts; quand Rome triomphe, le sénat perd ses priviléges; et, au contraire, quand Athènes essuie la déroute de Nicias en Sicile, quand les Thébains sont vaincus par les Denophiles, quand Rome est cernée par l'ennemi, c'est l'aristocratie qui l'emporte. Mais, si les multitudes s'enhardissent dans l'État du vainqueur, leur succès est mille fois plus grand chez les vaincus, où toute nouvelle domination se présente au nom d'une plus vaste démocratie. Aussi étaient-ce les peuples opprimés qui frayaient la route aux phalanges d'Alexandre; chez une foule de nations les insurgés contre l'ancienne Rome s'alliaient à l'invasion des Germains pour constituer la liberté de l'Occident, et les Ottomans eux-mêmes arrivaient à Constantinople bénis par les provinces grecques, qu'ils délivraient de la fiscalité byzantine. En parcourant l'histoire des invasions on s'étonne toujours du petit nombre des conquérants, mais la surprise cesse quand on s'aperçoit que des populations frémissantes devançaient leur victoire, et qu'elles renonçaient à leur ancienne indépendance pour renverser leurs tyrans indigènes. Que de fois les multitudes conquises n'ont-elles pas trahi par une sournoise inertie les colères de faux tribuns qui voulaient les asservir de nouveau sous prétexte de combattre la domination étrangère! C'est ainsi que dans l'ancienne Gaule elles détestaient tous les chefs de l'insur-

rection contre les Romains, alors maîtres du nivellement universel.

Partout les arts, le commerce, l'industrie, consacrent l'œuvre du despotisme et de la force : partout les règnes les plus heureux se montrent à la suite des dévastations monarchiques. Pour trouver l'élan de la littérature grecque, il faut le chercher sous Périclès ; les beaux jours de la littérature romaine commencent sous César, et Virgile reçoit la protection d'Auguste. La littérature se développe en Italie sous Léon X, chef de l'invasion espagnole ; en Espagne sous Philippe II, chef de la réaction européenne ; en Angleterre sous le règne despotique d'Élisabeth ; en France sous Louis XIV, le plus absolu des rois ; et ce sont les despotes éclairés du dix-huitième siècle qui ont prodigué les plus grandes faveurs aux arts et aux sciences dans l'intérêt de la monarchie et de l'égalité. Cherchez des poëtes, des philosophes, des orateurs dans la république de Sparte, vous n'en trouverez pas un ; cherchez-les dans celle de Florence, Dante, Pétrarque, Boccace fuient leur patrie pour hanter les cours de Ravenne, de Milan ou de Naples ; Aristote suit Alexandre, Platon s'offre à Denys, tyran de Syracuse, tandis que la littérature grecque des meilleurs temps des républiques est unanime à préférer les tyrans.

Si on hésitait à croire que les institutions les plus humaines arrivent toujours à la suite du despotisme, le grand exemple de la papauté catholique dissiperait seul tous les doutes. Quelle religion la surpasse dans le développement de la fraternité universelle ? quel culte poussa plus loin la solidarité des secours réciproques ? quelle secte a découvert, même en imagination, des associations, des partages,

des communautés, que ne puisse admettre cette monarchie cléricale qui puise sa force dans l'ascétisme et ses élans dans les couvents? De nos jours le socialisme en a été réduit à parodier le despotisme du saint-siége. Il a proclamé un Dieu plus que catholique, des chefs semblables à des papes, à des popes, à des archevêques. Ses adeptes n'ont-ils pas été des Franciscains moins le froc, des Dominicains moins la Bible, des ermites moins la foi? Mais ne parlons que du passé; partout où l'Église a secondé les rois, les castes se sont dissoutes, les multitudes se sont affranchies, et les nobles ont marché de catastrophe en catastrophe. N'est-ce pas l'Église qui a donné à Constantin la victoire sur le formidable monopole de la conquête romaine? A qui les barbares ont-ils dû d'être admis dans l'empire pêle-mêle avec les Romains? Qui a renversé l'aristocratie des Goths et celle non moins barbare des Lombards? Qui a engagé tous les rois des invasions, francs ou allemands, polonais ou hongrois, scandinaves ou saxons, à réprimer les grands au profit des multitudes? Toujours l'Église; et les successeurs de Clovis, en se dévouant à Rome, se sont toujours trouvés, à toutes les époques de l'histoire, les chefs du royaume le plus démocratique de l'Europe. De même en Asie, ce sont les lamas qui ont anéanti les castes que la liberté sacerdotale des brahmanes protége encore dans l'Inde, et les empereurs ont poussé le nivellement de la Chine jusqu'à l'abolition de toute distinction héréditaire, en sorte que tout y est livré à la mobile hiérarchie du mérite, des services rendus et des grades distribués d'après le résultat d'examens solennels.

CHAPITRE VI

LES RÉVOLUTIONS DANS LES MONARCHIES

Leurs chefs constamment républicains; — font table rase du gouvernement; — mais leurs idées ne triomphent que lorsqu'ils sont sacrifiés; — et que la monarchie se renouvelle.

La destinée se plaît à multiplier les douleurs; notre nature se développe sous le cri des besoins, et la nature des États demande à son tour des douleurs et du sang, non-seulement pour se rajeunir et s'étendre, mais aussi pour se conserver et lutter contre la mort. Quelque prospère que soit une nation, une pensée assombrit donc le front du despote; parmi les fêtes, au milieu des ovations, il rencontre des regards mystérieux, il sait que des poignards cherchent sa poitrine, que des conspirateurs épient l'instant de le frapper, et qu'il suffit d'une main hardie et d'un orage imprévu pour transformer soudain les adorations en fureurs.

En effet, tout gouvernement a ses adversaires, ses mécontents, ses ennemis domestiques qu'on appelle opposition et qui, sous les rois, se compose de rebelles, de bannis, de révolutionnaires, jaloux de détruire la monarchie en proclamant la république. De quoi se plaignent-ils? Sont-ils transportés par des passions? Est-ce l'ambition qui arme leur bras? Est-ce l'amour de l'humanité qui les pousse au régicide? Sont-ce des héros ou de grands criminels? Peu importe, ce sont d'implacables fu-

ries : la Discorde les a produits, son démon les inspire; ils veulent la guerre contre la paix, la paix contre la guerre. si le despote est entreprenant, ils crient à la dilapidation ; est-il avare de la fortune publique, ils le poussent aux grandes entreprises, opposant résolûment un non à toutes ses affirmations, et, comme l'essence du despotisme consiste dans l'arbitraire, ils le combattent en proclamant une loi réelle ou imaginaire.

Or le jour arrive où le despote cesse de répondre à l'esprit de son temps ; attaché à des idées fausses, attardées, inadéquates, il résiste aux innovations urgentes que le peuple réclame, et alors les idées nouvelles refluent vers l'opposition, l'orage éclate, l'insurrection se déclare permanente : c'est le moment de la liberté républicaine. On ne se souvient plus de la vieille monarchie que comme d'un songe dont on se réveille; sa longue tradition ressemble à une longue erreur fondée sur l'ignorance des multitudes et sur la violence des chefs, et l'instant présent l'emporte tellement sur le passé dans la chétive raison des mortels, que l'on croit l'ère des despotes close à jamais. D'entières générations naissent avec la naïve persuasion qu'on n'osera plus les ramener au silence des vieux temps; la liberté de tout dire semble l'état naturel du genre humain; on entend chaque jour le fracas d'un jugement universel.

C'est ainsi que la France a proclamé la république en 1793, et qu'auparavant elle a accepté les quasi-républiques de Coligny, du Bien public, des Anglais, des ducs de Bourgogne, du prévôt des marchands et d'une foule de novateurs y compris les prédicateurs des croisades, dans lesquelles saint Louis lui-même joua le rôle de tribun contre son

propre gouvernement. Sous les Visconti de Milan, toutes es révolutions, en 1402, en 1447, et même antérieures, ont été constamment républicaines. Que demandaient les adversaires de Charles-Quint ou de Philippe II en Espagne? les fueros, les antiques libertés, les constitutions, les républiques. C'étaient encore des républiques ces interrègnes multipliés que proclamaient les capitaines sous les derniers empereurs d'Occident ou dans les derniers temps de Byzance; et si nous remontons jusqu'à l'antiquité la plus reculée, l'Égypte en révolution institue une république fédérale en 698 avant l'ère, tandis qu'à la même époque Babylone interrompt sa monarchie, et Manassé, roi de Juda, revenant à l'idolâtrie, ménage une sorte d'intermède républicain à la tyrannie de l'implacable Jéhovah.

Cependant, au milieu du bruit on aperçoit peu à peu la nécessité du silence et l'urgence d'un chef. Car, si la destruction est nécessaire contre l'ancien régime et s'il faut frapper d'un même coup les hommes et les abus, cependant la haine contre le passé demeure stérile, les colères dissolvent l'État, les conquêtes s'en vont, les provinces se révoltent en imitant la liberté du centre, chaque capitaine veut être indépendant, et les capitales jadis vaincues reviennent au combat en attaquant la république au nom de leur propre république. Habitué à obéir ou à commander, chaque chef, chaque peuple ne conçoit la liberté qu'en se créant une monarchie; dans la France révolutionnée, la Vendée, la Bretagne, la Lorraine, le Midi marchent en plusieurs directions opposées; dans la Toscane agitée, Pise, Arezzo et Sienne se révoltent contre Florence; dans la Lombardie insurgée, Lodi, Como, Crémone et Pavie se détachent de Milan; aux jours des troubles dans les Deux-

Siciles, Palerme se révolte contre Naples, Messine contre Palerme, et la révolution ne s'accomplit réellement que lorsque l'unité se rétablit plus forte qu'auparavant par le sacrifice de tous les chefs. Ainsi, dans tout royaume, les révolutions sont républicaines au début pour devenir monarchiques à la fin. L'intervalle de la liberté ne sert qu'à créer des martyrs; les révolutionnaires ne paraissent que pour proposer les réformes, et leurs idées ne triomphent que le jour où ils périssent sacrifiés par le despote.

C'est donc à tort que l'on borne le nom de révolution à la révolte républicaine; toute vraie révolution forme un drame complet avec son commencement, son milieu, sa fin, et se développe tragiquement comme la conquête, première cause de la monarchie elle-même. Si on s'arrête au moment de l'insurrection, le drame paraît une cause sans effet, et ses héros périssent et s'évanouissent en pure perte. Alors le prévôt des marchands se montre en vain à Paris, le duc de Bourgogne détrône inutilement le roi, les huguenots combattent en vain, la Fronde n'a pas de sens, la Convention ne laisse aucun résultat. Si, au contraire, on ne regarde que la fin, on voit l'effet sans la cause, on assiste au rétablissement de la monarchie, qu'on trouve plus forte sans savoir pourquoi. On ne comprend ni d'où vient la sagesse de Charles VI qui arrive après la mort du prévôt, ni la force de Louis XI qui réprime les troubles fomentés par le duc de Bourgogne, ni la démocratie de Charles IX qui écrase les huguenots, ni l'éclat de Louis XIV qui fait taire le parlement, ni la gloire de Napoléon qui renverse la République. Mais combinez les deux moments distincts, et vous aurez la cause et l'effet, le commencement et la fin, le délire sacré et l'implacable raison, la théorie dans sa

forme impossible et la pratique dans son aspect odieux. Le prévôt des marchands annonce une démocratie que Charles le Sage réalise, le duc de Bourgogne provoque une liquidation géographique et financière que Louis XI accomplit, les huguenots repoussent la vieille monarchie qui cède la place au régime plùs démocratique des Bourbons, la Fronde abolit la centralisation perfide et sanguinaire de Richelieu pour exiger celle plus franche et plus humaine de Versailles, et la Convention demande le Code que Napoléon publie.

Règle générale : dans la monarchie, à chaque phase de troubles en succède une de splendeur, et pour emprunter nos exemples aux religions qui généralisent la politique d'une manière si claire et si absolue, les plus grands pontifes paraissent constamment à la suite des bouleversements les plus profonds de l'Église. Grégoire le Grand arrive après l'invasion gothique et la profanation arienne du saint-siége ; Grégoire VII, après un triple schisme et une longue série de pontifes assassinés, Léon X, après l'insurrection républicaine du grand schisme et du concile de Constance; Sixte-Quint, après l'humiliation de la Réforme, et chacun d'eux s'élève avec la prétention de faire cesser un désordre qui vient menacer la foi. En effet, les chefs qui résolvent les révolutions font cesser leurs troubles, leurs calamités, leurs démolitions ; ils rétablissent l'État compromis, la religion agitée, ils opèrent, en un mot, une véritable restauration. On conçoit donc qu'à toutes les époques, les grands fondateurs des religions se soient constamment déclarés destinés à rétablir un culte antérieur contre l'oubli des siècles et la corruption des sociétés. Bouddha, Zoroastre, le Christ, Mahomet mettaient

réellement la dernière main à leurs révolutions. Grâce à eux, les longs interrègnes des dieux ont cessé, les républiques de l'incrédulité, de l'athéisme, des philosophes, des solitaires, des hommes indépendants, des hérésiarques indomptables se sont évanouies; les troubles qu'elles avaient entraînés à leur suite se sont effacés; on n'a plus vu l'anarchie de leurs dévastations nécessaires, et toute leur force disciplinée, exploitée, soumise à la loi suprême qui réclame les illusions du ciel dans l'intérêt de la terre, a opéré une véritable rédemption avec de nouvelles papautés et de nouveaux gouvernements.

CHAPITRE VII

LES RÉACTIONS DANS LES MONARCHIES

Elles sont à leur tour républicaines ; — Mais elles passent aussi vite que les explosions révolutionnaires.

A toute révolution succède régulièrement son inévitable réaction qui la considère comme un accident, une surprise, un sacrilége momentané destiné à bientôt disparaître. C'est alors que les ingénus de la vieille monarchie s'éprennent d'un amour soudain pour la liberté des interrègnes; ils s'attachent aux anciennes lois, aux institutions décrépites, aux droits acquis; ils forment une véritable opposition, une sorte de république sinistre et suffoquante, qui empoisonne de ses miasmes l'atmosphère de la monarchie régénérée. L'État souffre dans toute son étendue; semblable au malade qui éprouve la sensation douloureuse de ses pulsations, de ses digestions, de tous ses mouvements intérieurs, il sent le joug des résistances s'appesantir sur tous ses organes avec une intolérable pression. Le progrès conquis s'évanouit, le peuple retombe dans son passé; on le ramène vers son berceau qui devient pour lui le lit de Procuste. Il voit ses idées contestées, ses dogmes mis en doute; ses moindres velléités rencontrent une objection émise dans des formes légales, avec des prétentions parlementaires, et son despote devient soudain bonhomme, fainéant, respectueux pour les formes, incapable de rien décider sans s'astreindre aux plus fastidieuses

consultations ; rien ne se fait plus que par l'entremise des sénats, des chambres et des hommes solennellement incapables. S'il s'agit de réformes urgentes, de mesures indispensables, on discute, on délibère, on réfléchit, on s'attendrit et rien n'aboutit.

Quoique la forme des réactions soit aussi républicaine que celle des révolutions, ces deux phases se distinguent aussi nettement que le jour et la nuit. Dans le feu des révolutions on ne parle que de détruire; l'insurrection éclate avec une force magique; elle emporte, elle broie ses propres chefs, les pousse à la gloire, à la mort et les condamne par l'absurde à donner la couronne au prétendant qui achève le mouvement. Au contraire, dans les réactions tout est prévu, tout préconçu; elles s'avancent avec préméditation, calculant leurs surprises, préparant leurs explosions, se traçant d'avance le plan de leurs attentats et conspirant sans cesse sous prétexte de légalité. Rien d'analogue entre la liberté des huguenots et celle de la Ligue, la première créatrice de la démocratie moderne, la seconde délétère et funeste; aucune ressemblance entre la république foudroyante de Robespierre et les trente-deux ans de liberté et d'impuissance que les alliés ont imposés à Paris. Entre la liberté des révolutions et celle des réactions, il n'y a d'autre conformité que celle de l'état anormal, de l'interrègne, de la suspension forcée du pouvoir discrétionnaire et souverain, bref de la douleur qui préside également à la naissance et à la mort.

La paix forcée des réactions passe aussi rapidement que les tumultes créateurs du progrès. Si elle continuait, c'en serait fait de l'État ; un parlement conservateur à Vienne ne serait pas moins funeste à la domination autrichienne

qu'une assemblée incendiaire beaucoup trop prolongée; un sénat de boyards à Moscou serait la ruine de la Russie. On se hâte donc de renverser ces foyers de misère, les révolutionnaires s'insurgent contre la fausse révolution, les tribuns se révoltent contre les chambres rétrogrades, et au moment où ils rêvent d'autres lois, d'autres chambres et de plus vastes assemblées, la multitude effrayée applaudit à un coup d'État qui rétablit enfin la monarchie réparatrice avec un surcroît de vitalité, d'énergie et de progrès. C'est le dénoûment traditionnel de tous les retards parlementaires de la France, et quand Paris accueillait Henri IV en haine des odieuses libertés de la Ligue, le royaume rajeuni, l'Espagne déjouée, et la popularité proverbiale qui s'attachait au souvenir du roi montraient assez qu'en dehors de la couronne il n'y a pas de salut pour un pays unitaire. C'est d'ailleurs après les réactions que l'on comprend mieux la valeur de la révolution revendiquée, les conséquences qui en découlent et les conditions qui la rassurent; les deux fanatismes opposés du progrès et du recul tombent également, et l'oscillation que les partis ont communiquée à l'État détermine le milieu où doit demeurer le pouvoir.

CHAPITRE VIII

LES NATIONALITÉS MONARCHIQUES

Enthousiasme pour les rois. — Vanité des populations monarchiques. — Leurs délicatesses parisiennes. — Leurs traditions littéraires. — Leurs mépris pour les vertus républicaines. — Un Chinois à Sparte.

Puisque la domination d'un seul homme est la loi des monarchies et que détruites elles renaissent pour ainsi dire toutes seules de leurs cendres et se recomposent des grains de leur propre poussière, il faut s'attendre à ce que les mœurs, premier fondement de toute loi, soient préalablement façonnées pour le règne d'un seul chef, de sorte que le peuple, en dehors de cette forme, ne puisse trouver son assiette. C'est ce qui arrive réellement. Cette succession progressive de termes où la conquête, la capitale, le nivellement, la force du pouvoir discrétionnaire, le perfectionnement des centralisations, se tiennent et s'enfantent réciproquement; cet édifice à la fois étrange et fantasque où les rêves ambitieux de notre vanité se faisant centre de l'univers, élèvent peu à peu un chef sur tout un peuple que la vanité nationale fait à son tour centre et règle de tous les peuples, ne fût-ce qu'en idée; en un mot le développement de notre pensée naturellement conquérante à l'infini prédispose à la forme monarchique toutes les idées que nous recevons soit de nos pères, soit de nos contemporains amis, ennemis ou indifférents. Des myriades d'images viennent ainsi fondre sur le moule monarchique, une

infinité d'idées tombent comme une pluie d'atomes dans notre esprit unitaire, l'alluvion s'élève peu à peu, se durcit, se pétrifie, et des soudures indissolubles attachent à l'idée d'un roi tous les fils de notre existance. Pendant la Révolution de 89, la foule de royalistes était si profondément ébranlée que les uns mouraient de douleur, les autres bravaient tous les dangers par la seule impossibilité de concevoir la vie en dehors du gouvernement monarchique, et lorsque la monarchie se rétablit l'enthousiame éclata avec une telle force, sous Napoléon, sous les Bourbons, sous tout le monde, que l'on aurait pu douter une seconde fois de la raison des peuples. A toutes les époques, dans toutes les monarchies, les intervalles de Ligue, de Fronde ou de liberté causent un frisson d'horreur et d'épouvante qui bouleverse toutes les idées, paralyse tous les travaux et profane tous les sentiments. « Dans un royaume sans roi, « disait, il y a trois mille ans, un poëte de l'Inde, les nuages « orageux refusent la pluie, la main de l'homme n'ense- « mence plus les champs, les fils se révoltent contre les « pères, les femmes contre les maris, les disciples contre « les maîtres, personne ne règne plus sur ses propres « passions. Les Brahmanes troublés par la tourbe impure « des ennemis s'abstiennent des sacrifices, les citoyens « suspendent la construction des maisons, des jardins, « des fontaines, les réunions joyeuses disparaissent, on in- « terrompt la marche des affaires, les poëtes eux-mêmes « ne trouvent plus leur voix pour chanter. Les jeunes filles « cessent de jouer, de se parer, de danser, les amants « d'aimer, les marchands de voyager, les armées de com- « battre. »

Il serait impossible de dénombrer les liaisons factices

par lesquelles on dresse l'automate humain à l'habitude de servir, le rendant aussi fier de son état que la femme chinoise d'avoir les pieds mutilés, ou la femme de l'Inde de se brûler sur le corps de son mari. Sans compter le respect irréfrénable que l'homme éprouve pour le plus fort, l'impossibilité où il est de se croire l'égal d'un chef formidable et la bonne humeur générale que cette prétention réveillerait dans les spectateurs indifférents, il est certain que l'expérience des monarchies fonde une tradition qui attache à l'obéissance toute idée de succès ou de bonheur. L'éducation apprend à ramper avec adresse, l'étiquette et la civilité domptent les esprits à force de révérences, la vanité prodigue les admirations à ceux qui dispensent les faveurs de la fortune, et une fois le principe posé que toute bassesse obtient sa récompense, cette bassesse se transforme en vertu. Malheur à ceux qui violent le cérémonial, qui se livrent à l'inconvenance d'une franchise républicaine, qui croient à la force de la parole, à une justice inflexible, à une loi qu'on ne doit point violer! Rien n'égale l'aversion que soulèvent les Brutus besoigneux, les Catons avortés, les rebelles en faillite. On ne veut d'autre héroïsme que celui des temps anciens, ou des souvenirs mythologiques, ou des îles situées dans les espaces imaginaires de la pensée où l'on tient en réserve des vertus redoutées dans la pratique de la vie pour les évoquer dans les temps de troubles et de calamités publiques.

Comme chaque vice peut tourner en vertu et chaque défaut supposer une heureuse qualité, les peuples monarchiques compensent leur servilisme par des mœurs douces, fraternelles, secourables. Chaque individu sait y être père et fils, commander et obéir, improviser l'ordre dans

le désordre, s'attacher soudainement à un chef qui dissipe la confusion. Même les beaux esprits se hiérarchisent, le génie forme des académies unitaires; la France a la sienne qui distribue des couronnes sollicitées de tout le monde, la Chine, dix fois plus grande, subordonne tout au jugement de l'empereur. Il en résulte une manière de voir, de sentir, de juger, de vivre composée d'une foule de détails qui conspirent à fortifier le règne d'un seul chef sur tous les citoyens; ce qu'il fait semble toujours bien, ce qu'il pense paraît toujours admirable. Les mandarins de la Chine, respectent tellement le despotisme, qu'ils représentent Yao, leur premier empereur, déshéritant son fils *parce qu'il aimait à disputer*. Ils conçoivent au reste si peu la résistance, qu'ils portent à leurs colliers des boules de poison pour se tuer aussitôt qu'ils ont encouru la disgrâce de l'empereur.

Croyez-vous que le sujet d'une monarchie absolue se sente humilié en présence d'un État républicain? Ce serait oublier notre nature. Quoi qu'il arrive, chaque peuple se croit toujours le premier de l'univers, l'Anglais parce qu'il règne sur les mers, le Français parce qu'il garde le feu sacré de la révolution, le Russe parce que dans un avenir prochain il voit le monde à ses pieds, l'Allemand parce qu'il veille sur le dépôt précieux des traditions, l'Italien parce qu'il obéit au pape et à l'empereur. Les Grecs méprisaient les barbares, les Mèdes et les Perses foulaient aux pieds les gloires des autres peuples. On sait si le chrétien prend en pitié le musulman, si celui-ci lui rend ses dédains; le noir Éthiopien déclare que Dieu créa directement son pays, tandis qu'il commettait aux anges de former les autres parties de la terre. Pour les Esquimaux, les Européens sont des bar-

bares, pour les Cherokes des *riens*, les Iroquois s'appellent les hommes par excellence, comme si tous les autres n'étaient que des animaux inférieurs, et jusqu'au chétif Lapon s'attache tellement à ses neiges et à ses nuits de trois mois que, transporté dans un climat plus heureux, il meurt de douleur. De même l'habitant d'une monarchie ne comprend que ses idées; des gouvernements libres, il ne voit que les défauts, les formes roides, l'odieuse légalité, les lenteurs mortelles, l'égoïsme gothique, les mœurs âpres, dures, insolentes, l'absence complète de cordialité, d'entente, de fraternité, de politesse et de manières. Une sorte de catéchisme l'enferme dans ses préjugés monarchiques, lui suggère une réponse à toute objection, une accusation à toute vertu opposée à la sienne; enfin l'amour d'une dynastie nationale, une tradition mêlée aux souvenirs vénérés du culte, et. à défaut de tout, la langue seule, avec ses insidieuses suggestions, lui conseille le mépris des républiques et de leurs libertés incomprises.

On dirait de premier abord que le peuple de Paris, prêt à toutes les formes, dressé à toutes les hospitalités, d'une curiosité maladive pour les idées qui tranchent sur la monotonie de sa tradition, ressemble à Alcibiade dans ses tendances cosmopolites. Mais ses regards errants se fixent-ils avec intelligence sur les diètes de l'Allemagne, sur le parlement des Anglais, sur les usages de l'Espagne, sur l'anarchie de l'Italie? Considérez-le dans son assiette ordinaire, quand aucun dépit ne le dénature, quand aucun caprice ne le saisit; non-seulement il écarte fièrement les gouvernements qui blessent son idolâtrie pour le roi, mais il dédaigne jusqu'à leurs créations les plus littéraires et inoffensives. Offrez-lui la tragédie de Shakspeare ou le drame de

Lopez de Vega; il exige qu'on les mutile; offrez-lui le scepticisme de Kant ou l'athéisme de Fichte, son Université le réfute; sa langue, inimitable de clarté, de précision et de rapidité, dédaigne les élégances mystérieuses, les vérités subtiles, l'imagination vagabonde des peuples étrangers aux formes de sa monarchie militaire. Que si peu à peu il revient sur ses jugements et si à la longue ses hommes les plus raffinés se laissent docilement entraîner par cette république des lettres, qui s'élève au-dessus de toutes les injustices nationales et tend à effacer toutes les distinctions du temps et des races, ce n'est pas à cette hauteur qu'il faut considérer les nations, au contraire, on doit les prendre dans leurs hostilités réciproques, dans leurs révolutions synchrones, et si on consulte l'opinion des Français de Philippe le Bel sur Dante ou de ceux de Charles IX sur Shakspeare, ou même de ceux du premier Empire sur Gœthe ou sur Kant, nul doute qu'elle n'exprime le rapport seul de la haine.

Enfin, je dis plus : je suppose qu'un Chinois du temps de Confucius fût arrivé à Sparte, cette république dont toutes les histoires vantent la sagesse et l'héroïsme, en aurait-il compris la merveilleuse simplicité, l'entente musicale et la force foudroyante? aurait-il admiré cette espèce d'église dans un temple antique, sans remparts, sans commerce, sans industrie, sans poëtes, sans philosophes, sans histrions, et néanmoins si terrible et si imposante dans sa grandeur taciturne, que ses dix mille citoyens menaient la splendide anarchie de la Grèce et mettaient en déroute le vaste empire de Cyrus? Aurait-il envié ces jeunes gens si modestes, que sans rougir les jeunes filles luttaient dans le cirque avec la nudité des déesses? ces héros si soumis

aux lois saintes de la patrie, qu'ils lui sacrifiaient jusqu'aux tragiques jalousies du mariage; ces mères si dévouées à la liberté, qu'elles fêtaient le jour où leurs fils mouraient en combattant; ces familles si guerrières, que leurs maisons n'avaient ni foyer, ni couche nuptiale, ni repas intimes, en sorte que tout était commun, les chevaux, les jeux, les fêtes, l'éducation, les chasses, les esclaves, et jusqu'aux meubles généreusement livrés au vol domestique pour développer l'adresse des enfants? L'habitant de la Chine n'aurait vu qu'une république prétentieusement absurde, une terre mal cultivée, une civilisation à peine ébauchée, des citoyens rogues et maussades, des hommes durs et orgueilleux, des familles dévorées par des jalousies réciproques, des chefs exaltés les uns contre les autres et une dissimulation si raffinée, un effacement si complet de toute franchise que, par un miracle d'hypocrisie et de haine tout homme devenait délateur gratuit, gendarme zélé, sbire enthousiaste. Et quelle pitié lui aurait inspiré tant d'artifice pour discipliner des soldats, tant de cruauté pour endurcir la jeunesse, tant d'efforts pour dénaturer le citoyen, jusqu'à amener les adolescents à se faire fustiger à mort devant l'autel de Diane, jusqu'à obliger les pères à jeter du haut du Taygète les nouveaux-nés légèrement déformés, jusqu'à ordonner, comme un divertissement public, la chasse aux esclaves, des massacres périodiques, des épouvantables iniquités, tandis que chez lui, dans le Céleste Empire, l'État combattait à la fois la grande Tartarie, le Thibet et le Japon, sans que l'habitant de Nien-Yong ou de Canton, se doutât d'être en guerre ou interrompît un instant ses travaux, ses loisirs et les délicieuses intimités de sa vie domestique! D'ailleurs à quoi bon tant de vertus

inhumaines, pour maintenir des républiques microscopiques, des villes moléculaires et d'éternelles divisions en dépit du grand roi, qui aurait pu créer une nouvelle Chine sur l'Hellespont et faire de tant de peuples un seul tout impénétrable à l'ennemi ? Non ; de retour dans sa patrie, notre voyageur n'aurait parlé des Spartiates que pour montrer jusqu'à quel point de perversité, de corruption et de ridicule on pouvait tomber en oubliant les saintes doctrines de l'unité monarchique. Quant aux fêtes, aux jeux et à l'adresse des Lacédémoniens, il y avait tant de baladins en Chine, qu'elle pouvait en remontrer à l'univers, et le Tartare qui dort à cheval ne reçoit de leçon de personne sur l'art d'endurer les fatigues.

CHAPITRE IX

LES FÉDÉRATIONS

Leur origine. — Hostiles aux monarchies. — Chacune d'elles se forme en combattant un empire, — tandis que dans les religions tout schisme fédéral lutte contre une papauté unitaire.

Nous avons vu que la plus légère supériorité d'un pays sur l'autre déterminait une conquête, que le noyau de cette conquête, une fois fixé dans une capitale, amenait l'avalanche d'un empire et qu'aucun empire ne tombait que pour faire place à une plus vaste monarchie. Cependant tant de monarchies improvisées se sont rapidement évanouies, les plus éblouissantes dominations ont disparu au bout de quelques siècles, et nous ne sommes pas plus près de la monarchie universelle qu'aux temps de Ninus ou d'Alexandre. D'où vient donc cet avortement continuel de l'unité? de ce que la conquête est la moitié seulement des phénomènes de la vie politique, dont l'autre moitié se développe par les fédérations destinées à résister aux invasions unitaires.

Par cela seul qu'un peuple menace tous les autres, il les oblige à s'unir, à se liguer, à lui opposer la force du nombre, des secours mutuels, des diètes obstinées, des obstacles multipliés renaissant à chaque pas, dans chaque ville que la confiance réciproque des alliés rend aussi forte qu'une capitale, de sorte que tout centre ambitieux se voit arrêté par mille capitales militantes. Après les pre-

mières surprises, tout conquérant doit donc compter avec les fédérés; après les premières défaites les faibles même combattent, ne fût-ce qu'avec le courage de la peur, et c'est pourquoi l'histoire montre partout les nations deux à deux, les unes unitaires, les autres fédérales, les unes conquérantes, les autres indépendantes. Cette dualité est si naturelle, si universelle, les deux termes de l'unité et de la fédération se supposent et se tiennent tellement qu'en voyant le premier on découvre sur-le-champ le second. En effet, à quoi tendent les diètes des Tartares? à démembrer l'empire chinois. Quel est le but des Arabes de Moïse? de démolir Thèbes aux cent portes. Pourquoi se révoltent les dix tribus d'Israël? Pour résister à la centralisation de Jérusalem, au royaume de Juda. Que font les Grecs sous Troie? ils détruisent un empire; et à Salamine? ils résistent à l'unité de Xerxès. L'émir de Cordoue s'opiniâtre contre les ligues espagnoles, les Longobards de Pavie s'épuisent en efforts contre les républiques romaines. Que la France s'oublie un instant, et elle se verra partagée par l'Angleterre, l'Allemagne et les nombreux alliés de la race germanique. Que le Danemark veuille se souvenir de la gloire des Canuts ou de la Sémiramis du Nord : la Suède, le Holstein, le Sleswig, la double fédération des Scandinaves et des Allemands sera prête à le déchirer. Dans le nouveau monde, ce n'était pas Cortez qui renversait l'empire du Mexique; sans la république de Tlascala, sans ses amis innombrables, sans les deux cent mille fédérés qui appuyaient le misérable groupe des Espagnols, ces derniers auraient glissé dans leur sang. Le Pérou n'était pas non plus solitaire et isolé, mais il plongeait dans un milieu de fédérations si sauvages et si guerrières, qu'il fut plus difficile à Pizarro

d'arriver jusqu'aux Incas que de détruire leur empire.

Rome, ce type des empires, n'a-t-elle pas toujours vécu en combattant les ligues et les ligueurs? Ne s'est-elle pas frayé sa route au milieu des fédérations? A sa dernière heure, n'a-t-elle pas succombé aux forces supérieures des *fœderati?* C'est à tort que les historiens s'étonnent de voir tant de monde se précipiter sur les Romains; ce n'est pas une multitude improvisée qui les accable, ce n'est pas un miracle de fécondité qui crée tant de peuples nouveaux dans une si courte période; ce n'est pas une mystérieuse révolution de la Suède ou de l'Asie qui multiplie les invasions; c'est que les confins de l'empire s'arrêtaient dans les régions germaniques et orientales, non pas à cause de quelques peuplades qu'on aurait facilement réduites, mais grâce à des résistances fédérales que la terre étrangère nourrissait à des distances indéfinies. Et qu'arrivait-il lorsque l'empire détruit, les barbares campés en Bourgogne, en Pannonie, en Gaule, en Allemagne, en Égypte, en Afrique, montraient une fédération là où les Césars avaient régné? On voyait tous les termes renversés, l'unité au nord comme si le soleil avait changé sa course, et Attila menaçant d'écraser les fédérés sous l'avalanche de ses Huns. Trois siècles plus tard, Charlemagne semble l'héritier d'Attila, et, plus tard encore, la fédération européenne se constitue dans les traités de Westphalie en détruisant la monarchie universelle de Charles-Quint.

Si toute la terre était uniforme et fertile comme les provinces de Flandre ou de Lombardie, si on écartait les accidents des climats, des montagnes, des déserts, des inondations; si on supprimait les caprices de la vitalité humaine, on irait des côtes de l'Atlantique à celles de la mer Pacifique

en traversant des nations alternativement unitaires et fédérales, comme la France et l'Allemagne, la Russie et la Tartarie. Que si, au contraire, on renversait les conditions actuelles d'un grand État en faisant, par exemple, de la France unitaire un État fédéral, alors la force seule des contrastes suffirait à jeter l'Allemagne sous un roi, les Russies en fédération, la Tartarie en monarchie, la Chine en république et le Japon sous un despote.

Mais ces contrastes ne se bornent pas à déterminer les formes politiques; ils pénètrent dans les religions, ils se font jour dans les dogmes, ils opposent église à église, civilisation à civilisation, un continent à l'autre. La religion du Céleste Empire soumet le fils au père, les vivants aux morts, le monde à Dieu : au contraire, le Jupiter de l'*Iliade* se borne à présider le conseil des dieux comme Agamemnon préside aux dissensions des Grecs. La papauté catholique se développe désarmée et fédérale à l'époque même où le mahométisme unitaire et armé multiplie ses conquêtes; plus tard, quand le mahométisme perd son kalife et devient tout à fait fédéral, la théocratie catholique organise sa hiérarchie unitaire dans l'Europe de Grégoire VII. Comment ne pas reconnaître l'opposition de l'unité et de la fédération entre la foi de Rome et les professions protestantes? Et dans la lointaine Asie, que fait le bouddhisme? il s'arrache aux castes brahmaniques et aux fédérations de l'Inde; il tourne le dos à une mystagogie effrénée qui engendre les dieux au hasard, et il se réfugie au Thibet, où il obtient des Tartares sa donation temporelle, son gouvernement ecclésiastique et le moyen d'imiter Rome à l'égard de la Chine, de la Tartarie et du Japon. Même le paradis se montre aux croyants, représenté, tantôt par un dieu qui

captive nos regards et les fixe dans l'éternel ravissement d'une heureuse servitude, tantôt par la liberté des voluptés musulmanes et païennes qui font errer les héros, au gré de plaisirs variés, au milieu des houris, dans de fantastiques élysées.

CHAPITRE X

DÉVELOPPEMENT DES FÉDÉRATIONS

Forme variée des fédérations. — Comment elles associent les peuples à leur insu. — Comment elles se fixent en Grèce par les amphictyons, — en Italie par le Pape et l'Empereur, — et en général par l'absence de toute capitale, — ou par des capitales dualisées à l'imitation de Sparte et d'Athènes ou de Vienne et de Berlin. — Leur progrès se réalise par le fractionnement, — et leur étendue se proportionne à la force économique des empires qu'elles combattent.

Dénombrer les formes que peuvent prendre les réunions fédérales est chose impossible; autant vaudrait vouloir nombrer les fleurs qui ont paru sur la terre. Variées, étranges, capricieuses à l'infini, tantôt elles se présentent rapides comme les ligues italiennes, tantôt éternelles comme les confédérations germaniques. Chez certains peuples un temple suffit à les constituer, et elles écoutent en Phénicie l'oracle de l'Hercule tyrien; en Grèce, la pythonisse de Delphes; chez les Juifs, la voix de Jéhovah, et en Italie, le pontife qui couronne l'empereur des Romains. Au contraire, en Lycie, en Suisse, en Hollande, c'est un pacte rationnel qui maintient l'union en fixant, avec une sorte d'arithmétique sociale, les tributs et les troupes à fournir. Les fédérés peuvent être républicains ou soumis à des princes, ou mêlés de républiques et de monarchies. On conçoit encore qu'ils vivent sur le pied de l'égalité ou qu'ils établissent une hiérarchie; qu'ils soient souverains dans une diète ou sujets d'un empereur. Quelle

énorme différence entre les provinces unies de la Hollande et les soixante royaumes de l'Inde, où ces rayons planent sur le fractionnement des castes sacerdotales et guerrières!

La simple juxtaposition de plusieurs peuples animés d'un même intérêt, comme celui des barbares qui combattaient les Romains, ou des Espagnols qui chassaient les Maures, suffit pour qu'on les considère comme fédérés, quoique aucun lien apparent ne les unisse. Les plus puissantes fédérations, celles qui se montrent les plus vastes, les plus splendides dans l'histoire, et qui jettent des racines indestructibles dans le sol, loin de nous offrir la forme régulière et rationnelle d'un contrat écrit, se fondent sur des données sous-entendues, sur l'attente silencieuse d'un secours réciproque, sur l'implicite certitude de marcher vers un même but, certitude qui semble parfois mépriser jusqu'aux apparences de la ligue. Quelle est la plus grande fédération de l'Europe? Celle de l'Allemagne, et on y voit des guerres intérieures, des combats sans solution, les États les plus hétérogènes, une foule de ligues partielles qui semblent protester contre la ligue générale ou la réduire à rien. Mais qu'on l'attaque, que la France veuille la menacer, ou la Pologne y faire une trouée, ou le Danemark entamer quelque province, ou l'Italie lui soustraire quelques terres, le corps germanique sortira victorieux de toutes les guerres, quoique la pensée de son union semble perdue dans le sommeil magique de Frédéric Barberousse.

D'où vient la grandeur de l'Italie? qui l'a faite? Pourquoi ses poëtes, ses philosophes, ses politiques étonnent-ils le monde et rivalisent-ils avec les Grecs anciens? Dirons-nous que l'Italie n'existe pas, parce qu'aucun notaire n'a

rédigé son pacte fédéral? qu'elle n'est pas une nation, parce que ses créations surpassent celles de tous les peuples? qu'elle n'est pas indépendante, parce que ses chefs continuent de régner par les idées, là où les Romains régnaient par les armes? Ses peuples se combattent, ses hommes se déchirent; pas une diète qui les réunisse; aucune ligue visible; partout des batailles municipales, des guerres de sectaires, des luttes effroyables, l'appel à l'étranger érigé en principe. Mais au jour de Noël de l'an 800, le pape couronna Charlemagne empereur, et, depuis ce jour, l'Italie est une dans la cérémonie symbolique du couronnement, une dans la tradition pontificale et impériale, aussi ancienne que Jésus-Christ et César, une dans la succession de ses révolutions qui renouvellent le monde périodiquement tous les cent ans jusqu'en 1530, et acceptent depuis tous les renouvellements conçus à l'étranger. Pas un État italien que le pacte de Charlemagne n'enchaîne aux deux chefs de la chrétienté, pas une ville qui ne reste ainsi associée à la cause de l'Église et de l'Empire; pas un village qui ne vive dans la légitime attente que tout appel à l'étranger le plus hostile, fait au nom des deux grands pouvoirs de la chrétienté, ne doive tourner à son plus grand avantage, toujours inséparable de l'intérêt catholique.

Enfin, quel lien réunissait les cent quarante États de la Grèce? l'amphictyonie? mais elle n'embrassait que douze peuples; toute religieuse, elle ne veillait que sur le trésor de Delphes, ne jugeait que certains crimes, comme celui des Athéniens qui avaient mis une inscription au temple de Neptune avant de l'achever. L'amphictyonie admettait le droit de guerre intérieure; son temple de Delphes accueillait mille monuments d'inimitié, des statues, des mausolées,

des couronnes, des trophées, des dons, qui rappelaient une foule de victoires remportées par un peuple sur l'autre. Le conseil suprême des douze peuples était si nul, que, dans tout le cours de son histoire, Thucydide ne l'a pas nommé une seule fois. Il ne donna pas signe de vie durant la guerre du Péloponèse; pendant vingt-huit ans de la plus affreuse discorde civile, il n'ouvrit pas même la bouche pour apaiser les combattants; il ne se fit pas non plus entendre, dans la guerre de Sparte contre les Æniens, les Mélésiens et les Dolopes, ni lorsque Argos combattit les Épidauriens, quoique la première lutte intéressât les amphictyons et la seconde fût une guerre sacrée. Les affaires de la nation furent toujours dirigées par des assemblées subalternes, comme celles de Délós, de Corinthe, d'Athènes, chef de soixante-dix villes, ou par des ligues particulières comme celles des Béotiens, des Arcades ou des Étoles. Mais l'amphictyonie était religieuse : elle avait sa Rome à Delphes, son Christ dans la divinité d'Apollon, sa papauté dans la tradition de Deucalion, ses couronnements dans les jeux Olympiques, et cela suffisait à séparer les Grecs des barbares, à donner une même inspiration aux poëtes, aux philosophes, aux politiques; à subordonner les guerres internes à un but supérieur, à imprimer un tel caractère aux œuvres de cette nation, qu'aujourd'hui encore les barbares seuls de l'intelligence peuvent le méconnaître quand ils en voient le plus humble fragment.

Je conçois que Thucydide n'ait pas parlé des amphictyons. Que d'historiens italiens ont fait abstraction du pacte pontifical et impérial! Qui en connaissait l'existence au quatorzième siècle? Qui le soupçonnait au quinzième? Machiavel s'en douta-t-il un seul instant? C'est la

marque constante des grandes fédérations d'être si libres, si spontanées, qu'on s'aperçoit à peine de leur existence, et qu'il faut presque des calamités publiques pour en rappeler la loi fondamentale. C'est au déclin seulement de la Grèce, quand l'inspiration hésite et que la poésie se flétrit, que Philippe de Macédoine force les Athéniens et les Spartiates à se souvenir de l'amphictyonie et de ce temple de Delphes où tant de poëtes, de philosophes et d'artistes avaient déposé leurs couronnes comme un hommage naturel, et c'est de même dans des temps de malheur que plus tard Charles-Quint rappela aux Italiens qu'il y avait un pontife, un empereur, un pacte qui les réunissait et une religion à laquelle tenait la vie même de leur patrie. Donc aucune règle pour définir les fédérations, si ce n'est qu'elles s'opposent à des dominations unitaires, aucun principe pour les reconnaître, hormis celui qu'en combattant une capitale menaçante comme Paris ou Pékin, Rome ou Babylone, elles se composent d'une foule de centres ou d'États se suffisant à eux-mêmes et ne formant un plus grand État qu'en présence de l'étranger. L'absence d'une capitale, l'absence d'un centre prépondérant, voilà le principe, le signe distinctif de toutes les ligues, qu'elles s'étendent à un continent ou qu'elles se bornent à quelques cantons. De là le soin avec lequel les Allemands déplaçaient sans cesse la résidence impériale ou le siége des diètes. De là leur assemblée, actuellement reléguée dans une ville de second ordre, à Francfort, loin de Vienne, loin de Berlin, loin des cités qui pourraient jouer le rôle de métropole. Les Suisses ont fait voyager longtemps leur parlement fédéral et ne l'ont récemment fixé à Berne, qu'en multipliant les assurances et les compensations aux autres villes. Les États-Unis ont

adopté Washington, dans une situation excentrique et sur un territoire neutralisé, pour qu'aucun État n'eût à redouter son influence, et pour que Washington elle-même renonçât à l'espoir de régner.

Malheur aux fédérations forcées d'oublier cette condition première de leur existence! Pourquoi la ligue lombarde a-t-elle disparu en si peu de temps? A cause que Milan, déjà capitale aux temps des Romains, valait autant que les autres villes lombardes. Qui transformait la ligue hollandaise en un royaume? Amsterdam, trop vaste et trop bien située pour vivre sur le pied de l'égalité avec les Provinces-Unies. Dans une fédération une capitale en paralyse les forces, menace les alliés, répand une irradiation antipathique et répulsive, et, au lieu de promettre la liberté contre les agressions de l'étranger, elle annonce pour son compte une conquête intérieure. Si elle étend son influence, elle ébauche une centralisation bâtarde, odieuse, à contre-sens de tous les instincts, et si insensée, que l'ennemi, en devenant protecteur des opprimés, accomplit sa conquête à l'amiable. Tel était le tort d'Oristani quand elle s'insurgeait contre les Pisans, pour faire un royaume unique de la Sardaigne ; les Pisans triomphaient toujours en protégeant Cagliari, Tempio, Torres, toutes les villes fédérales de leur colonie. Tel était aussi le tort des centres italiens qui tentaient de ressusciter à leur profit le royaume des Lombards; ils étaient toujours battus par les autres villes intéressées à appeler à leur secours le pape et l'empereur. Une fédération ne peut avoir de capitale que lorsqu'elle l'équilibre par un autre centre non moins influent. Alors la division se rétablit, la liberté se rassure, les influences se balancent; Sparte impose à Athènes, Florence contient

Milan, Berlin fait opposition à Vienne, et le centre dualisé répond à l'absence de toute ville prépondérante.

Il en résulte que les fédérations se perfectionnent en se fractionnant et en multipliant les États. Plus la capitale ennemie s'étend, plus ils lui opposent la force du nombre et l'élan des libertés. Quand Paris subjugue la Normandie, l'Aquitaine, la Provence et tous les grands fiefs, l'Allemagne, composée d'abord de sept États, porte peu à peu jusqu'à trois cents le nombre de ses fédérés. La Suisse, bornée au serment du Grütli, entre Schwitz, Uri et Unterwald, étendue ensuite à huit et plus tard à treize cantons, accomplit sa révolution, équivalente à celle de 89, qui double la centralisation de Paris, en portant à vingt-deux le nombre de ses États, sans, au reste, gagner un pouce de terrain. Même dans leurs victoires, les fédérations prennent le contre-pied des capitales; elles ne cherchent ni à faire des conquêtes ni à multiplier leurs sujets, elles n'aspirent qu'à décomposer le sol ennemi, à y propager les libertés locales, à s'y faire des amis. C'était le but de Florence quand elle envahissait la Lombardie des Visconti, où elle ne demandait qu'à voir revivre les républiques du moyen âge; c'était encore le même but quand les Allemands ou les Anglais visitaient la France, où ils apportaient sans cesse la liberté des villes et des franchises communales ou féodales.

Au reste, l'économie politique détermine seule la composition et la décomposition des États en tenant la balance des richesses, et les frontières varient d'après des vicissitudes apparemment guerrières ou politiques, mais au fond toujours industrielles et commerciales. Une capitale s'enrichit-elle comme Babylone, plaignez les Juifs, ils y seront déportés, ils y expieront leur péché d'indigence et non pas

ceux dont parlent les prophètes. Les Grecs lancent-ils leurs navires dans tous les ports de la Méditerranée, plaignez les successeurs de Xerxès, la misère corrompra leur raison. Paris a-t-il à souffrir la crise d'une rude pauvreté, voilà son roi cédant la Bourgogne à son fils, voilà ses fiefs révoltés, ses vassaux ligués avec les Anglais, les Allemands, sa raison s'éteint et il cède la couronne au roi d'Angleterre. Ses ennemis sont-ils saisis à leur tour par la crise financière, toutes leurs conquêtes leur échappent, leurs armées s'arrêtent, la Pucelle les chasse, Louis XI triomphe, Paris respire. Enfin, pourquoi ne peut-on jamais vaincre une grande capitale? pourquoi ses voisins seront-ils toujours fédéraux? Parce qu'on ne peut vaincre la nature du sol, là très-riche, très-heureuse, très-fertile en ressources, ici fractionnée, éloignée du centre, intéressée aux ligues, et toutes les batailles seront toujours des luttes économiques entre des fédérations et des centres.

CHAPITRE XI

LES RÉPUBLIQUES

Caractère républicain des diètes, — leurs contrastes. — Leurs nuances en opposition avec les nuances des monarchies unitaires. — États intermédiaires. — Venise ennemie de Byzance et de l'Italie. — L'Angleterre hostile à la France et à l'Allemagne. — Le Japon en guerre avec la Chine et la Tartarie.

Députés ou rois, les membres d'une diète agissent comme des tribuns; en combattant une monarchie, ils deviennent forcément républicains. C'est l'absolutisme de Paris qui enseigne la liberté aux Allemands, c'est le despotisme de Nien-Yong qui apprend aux Tartares à conserver leurs diètes. Des guerres continuelles obligent les peuples voisins à se contrecarrer sans cesser; leurs appréhensions réciproques, pendant les intervalles de la paix, les forcent à préparer d'avance les contrastes; une longue série de mesures, lentement ajoutées les unes aux autres, forme une prodigieuse opposition, et, appliquée au commerce, à l'industrie, à tout, elle finit par constituer une rivalité où les institutions politiques obéissent aux règles de la stratégie. D'après ces règles, on prend toujours l'ennemi à rebours; s'avance-t-il, on s'arrête; recule-t-il, on s'avance; lance-t-il sa cavalerie à votre poursuite, formez vos carrés; vous assiége-t-il, retranchez-vous derrière vos remparts; lève-t-il le siége, poursuivez-le dans la campagne; est-il splendide dans ses démonstrations, écrasez-le par l'exactitude de vos mouvements; a-t-il les avantages

de la fougue, ayez ceux de la prudence. Ce sont encore les mêmes principes dans le combat personnel de l'escrime : quand l'adversaire attaque, on se défend; quand il demeure immobile, on l'attaque, et on évite comme la mort la cacophonie d'imiter son coup en même temps. Dans d'autres combats, la femme résiste à la force du mari par les armes de son sexe, la grâce, la ruse, la dissimulation, une patience à toute épreuve, un attrait irrésistible. A armes égales elle tomberait dans l'esclavage, à armes équivalentes, elle règne quelquefois. Telle est aussi la force de la république en présence de la monarchie : voulons-nous comparer les deux formes comme si elles étaient du même genre ? nous efforçons-nous de les considérer comme si, de l'une à l'autre, il n'y avait que la différence du plus au moins ? Les termes de comparaison nous manquent et la diversité profonde des avantages nous met dans l'impossibilité de choisir, de même que, d'une manière absolue, nous ne saurions opter entre l'attaque et la défense, entre la cavalerie et l'infanterie, entre la charge à fond et le bataillon carré. Mais les avantages de la république répondent exactement aux défauts des monarchies; elle n'est ni capricieuse, ni fantasque, ni mobile; elle oppose à sa rivale la résistance d'une pesanteur formidable; elle se sert des diètes et des parlements pour ameuter contre son ennemi chaque motte de terre, chaque pavé du sol ; elle exagère l'importance de chaque individu jusqu'à en faire un Spartiate des Thermopyles ; dès lors, peu importe qu'elle ne possède ni la rapidité, ni l'unité des rois ; peu importe que ses citoyens n'obéissent pas comme des sujets, qu'ils ne soient pas prompts comme des esclaves ; peu importe même que la monarchie puisse l'accabler momentanément de ses irruptions sou-

daines, de ses soldats silencieusement concentrés sur un point par surprise, et de ses armées improvisées par l'enthousiasme du servilisme; enfin, peu importe que le roi puisse railler ses lourdes diètes ou ses colères naïves, ou son action lente, entravée, automatique, cette supériorité, irrésistible au commencement de la lutte, au moment de l'attaque, s'évanouit vers le milieu de la guerre, quand le mouvement révulsif transforme l'apparente discorde en discussion et la lenteur extrême de l'action en une insurrection où l'on dirait que les montagnes elles-mêmes s'ébranlent et marchent sur l'ennemi. Alors l'heureuse mobilité de la monarchie engendre la défaillance; l'obéissance fait place à la débandade; aux attaques heureuses succèdent les désastres épouvantables; en un mot, le bilan se rétablit sans que jamais les armes soient les mêmes. De là la vanité des débats politiques sur la meilleure forme de gouvernement, où il s'agit toujours de choisir entre le roi et le sénat, en opposant non pas les raisons aux raisons, mais les coups aux coups. Les deux formes se cachent réciproquement leurs mérites et leurs défauts; le roi se moque du sénat, le sénat des courtisans. D'un côté, tout est régi avec la discipline d'une armée, de l'autre, tout se meut spontanément en vertu d'un instinct harmonique. Sous un roi, les forces réunies se multiplient comme celle des fils dans la corde; l'unité de Pythagore protége la monarchie; le souverain bien de Platon y transporte son type; l'État imite l'ordre du ciel, qu'un seul soleil éclaire. Mais ici encore, cette unité factice se dissipe devant la république des étoiles, où chaque lumière devient un soleil, où chaque astre se meut indépendant, où l'union est partout parce que l'unité ne l'étouffe nulle part. Comment donc choisir la ré-

publique, si ce n'est parce qu'elle résiste à la forme opposée?

Cette opposition n'est pas absolue comme celle du blanc et du noir; fuyants et relatifs, les termes de la guerre développent leurs contrastes d'après une série indéfinie de nuances. Rien n'empêche que la Grèce ne soit considérée comme une ligue devant l'unité athénienne, et qu'ensuite Athènes elle-même ne figure dans cette ligue contre l'unité des Perses, laquelle, encore dépourvue de capitale avant la fondation de Persépolis, pouvait jouer aussi le rôle d'une quasi-fédération contre l'unité plus stricte de Babylone. Même réflexion sur les gouvernements unitaires, où tel État, monarchique à l'égard de la Suisse, pourrait sembler républicain en présence du Grand Turc. La diversité des voisins force souvent les nations à se donner des gouvernements intermédiaires entre les extrêmes des formes opposées. Ainsi l'Angleterre est à la fois unitaire contre la Hollande, la Flandre et la diète de l'Allemagne, et fédérale contre la monarchie rivale de la France. Son parlement flotte entre le royaume et la fédération. C'est une cour suprême, et c'est en même temps une ligue de lords; sa royauté flotte également entre le despotisme de Paris et la présidence impériale de l'Allemagne; son organisation n'oscille pas moins entre la prépondérance d'une capitale avec Londres et les franchises des villes libres avec ses municipalités si indépendantes. Sa terre même, isolée comme un royaume, grâce à la mer qui l'entoure, et divisée comme une fédération, grâce à la chaîne capricieuse de ses montagnes, fortifie cette double position et se prête à son développement merveilleux. Montesquieu, qui considérait la Grande-Bretagne au point de vue de la France, la dé-

clare une fédération rentrée; les Allemands, au point de vue opposé, pourraient la dire une monarchie républicaine, et ce sont ces deux forces si diverses qui lui permettent de vivre et de prospérer au milieu de deux nationalités si contraires.

Son exemple explique Venise placée à son tour entre l'unité de Byzance et la fédération italienne. Pendant dix siècles elle reste unitaire contre l'Italie avec son doge inviolable et son centre de Rialto, tandis qu'elle s'oppose fédéralement à Byzance avec son sénat de familles souveraines et ses provinces où elle ne cesse de respecter ses sujets comme ses alliés. A sa mort on trouva Bergame, Vérone, Padoue, Udine, Cividal soumises aux pactes signés plusieurs siècles auparavant dans les termes absurdes du moyen âge, sans que jamais la métropole les eût altérés par aucune tentative de centralisation, d'usurpation ou d'empiétement. Jamais elle ne manqua même un instant à sa double hostilité contre ses deux grands ennemis, et elle grandit si bien à contre-sens de leur fortune, qu'à ses plus mauvais jours Byzance dut lui livrer le quart de ses provinces, et à son époque la plus néfaste, l'Italie bouleversée par les condottieri, vit les troupes de la République en Lombardie, dans la Romagne, dans les ports du Midi, partout. Mais supposez que la haute Italie eût été aussi unitaire que Byzance, nous aurions vu la fédération pure à Venise; avant Charlemagne, en effet, quand les Lombards s'étendaient jusqu'à Tarente et qu'ils plaçaient ainsi les lagunes entre deux États monarchiques, Venise n'avait aucun doge, Rialto ne se vantait pas d'être capitale et il n'y avait que la Vénétie maritime, une fédération de soixante-douze îles dominées par douze îles majeures dont les tribuns se réu-

nissaient dans la diète d'Héraclée; cette fédération ne céda la place à la forme anglaise que le jour où Charlemagne brisa le royaume de Pavie.

Dans les plus lointaines régions de l'Asie nous découvrons une autre Venise, une autre Angleterre, le Japon à deux faces pour résister à la fédération quasi germanique des Tartares et à l'unité plus que française des Chinois. Le considérez-vous dans ses rapports avec les Tartares, vous le voyez unitaire comme la Chine, vous y trouvez le despotisme impérial d'un chef de qui tout émane comme par une sorte de force végétative; tout tient au Mikado, rien ne se fait sans sa permission; il est père, pontife et roi; les citoyens sont ses esclaves au double point de vue religieux et politique : une adoration sans limites le transforme en un dieu vivant auquel s'attache le salut de la patrie. Mais tournez le regard vers Pékin, la scène change et le Japon représente alors la liberté tartare toute-puissante dans le Siagoun qui enlève le pouvoir temporel au Mikado, dans le conseil des Treize, qui laisse le Siagoun lui-même avec une autorité purement nominale, dans les soixante-quatre seigneurs de la terre, maîtres de leurs fiefs comme autant d'empereurs, et enfin dans l'organisation générale du pays enveloppé par une sorte de police mystérieuse qui paralyse tous les chefs au profit des multitudes. Rien de plus étonnant que de voir l'appareil du despotisme, les formes les plus absolues, réduites à des représentations théâtrales, à des comédies juridiques. Le Mikado n'agit pas, ne pense pas, ne bouge pas, ne se montre pas, ne peut pas même se mouvoir. L'étiquette le surcharge d'une foule d'obligations si vexatoires et si minutieuses, elle lui impose une telle immobilité de corps et de posture que presque, toujours, pour

gagner au moins la liberté de se mouvoir, le malheureux abdique en faveur d'un de ses fils, en sorte que le Mikado reste toujours mineur de droit et de fait. L'histoire du Japon le laisse dans son palais toujours vénéré et constamment garrotté, comme un doge de Venise, ou un roi chevelu, ou un Bretvalda d'Albion. Le Siagoun, qui est censé exercer le pouvoir exécutif et qu'on décore du titre fastueux de prince des princes, de chef des guerriers, n'est à son tour qu'une momie animée ; et, accablé par le cérémonial, il imite souvent le Mikado en abdiquant pour respirer. Les grands subissent le même sort, chacun d'eux semble maître absolu de la vie et de la mort de ses sujets ; on ne lui parle qu'à genoux, comme s'il était d'une nature supérieure ; mais sous la garde de deux secrétaires, obligé de se lever, de se coucher à des heures déterminées, forcé de s'abstenir de tout commerce même charnel, avec les habitants, d'envoyer sa famille à Yedo en otage, d'y résider lui aussi une moitié de l'année, ou une année sur deux, et enfin méthodiquement contraint de se ruiner par des dépenses insensées, il finit par abhorrer sa propre dignité, par la craindre et par y renoncer à l'imitation de ses deux chefs supérieurs. Autant le conseil de Pékin tremble devant le fils du ciel, autant les autorités japonaises redoutent le conseil de Yedo, mais par compensation en présence des Tartares toute la féodalité se trouve fixée, centralisée et bridée par l'unité occulte d'un espionnage sans exemple dans ses infatigables inquisitions.

Malgré ou plutôt à cause de ces États intermédiaires, la loi générale des contrastes ne règne pas moins dans toute sa rigueur. Toute république s'oppose à une monarchie, toute liberté joue le rôle de république devant un

État despotique, toute tradition est mi-partie de conquêtes monarchiques et de libres résistances, toute histoire est double ou triple, comme celle de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne. C'est ainsi que les Scandinaves se partagent en trois peuples, deux républicains en Suède et en Norvége, et un monarchique, à Copenhague. Autrefois les Slaves se divisaient à leur tour en trois États, deux monarchiques, en Pologne et en Hongrie, et le troisième fédéral, dans les Russies. Aujourd'hui que la Russie est monarchique, unitaire et conquérante, elle s'oppose à presque toute la fédération européenne. L'ancienne monarchie du Portugal se centralisait à Lisbonne pour résister aux ligues espagnoles; et l'Espagne moderne fixe à Madrid ses rois pour lutter contre la fédération universelle des Turcs, des protestants et des Français. C'est la même loi dans les petites races, chez les Boïens où la liberté de Bologne combat Parme et Modène; chez les Cénomans qui forment le groupe luttant de Vérone, Brescia et Mantoue; chez les Senons partagés entre Rimini, Pesaro et Sinigaglia; chez les Ombriens qui mettent aux prises Spoleti, Narni et Terni. Que de cités grecques dans la même scission! Rhodes s'élève en supprimant deux autres villes; Halicarnasse combat les cinq cités qui l'entourent; Thèbes veut écraser quatre républiques de la Béotie; Syracuse livre un combat mortel à Sergeste, Sélinonte et Agrigente. Dans une tradition plus lointaine, Ésaü, le chasseur nomade et fédéral, s'escrime contre la fourberie agricole et civi ue de Jacob, et, de nos temps, l'Américain sédentaire des États-Unis achète encore l'héritage des Peaux-Rouges pour un plat de lentilles. Nulle ville, nul village ancien ou moderne qui, bien étudié, ne soit le débris d'une de ces étoiles binaires qui passent par

milliers dans la nuit du genre humain, et qui laissent des traces bizarres, mais frappantes, dans les populations où le monde moral entasse ses alluvions comme le monde physique. Nulle nation dont les formes saillantes et les mœurs arrêtées ne révèlent confusément sa destinée guerrière, de même qu'un château fort impose au voyageur qui le regarde sans en comprendre la destination. Ces tours, ces fossés, ces terres accidentées, ces angles malicieux, ces dentelures sinistres, ces incommodités artificielles combinées avec une incontestable prévision, annoncent qu'une pensée perfide a présidé à cette œuvre, et, même en ignorant son but, on redoute son action. Voulez-vous vous en rendre compte, songez à l'ennemi, à l'agression, à l'artillerie, aux échelles, aux assaillants ; regardez les voisins, leurs passages, leurs retraites. Telle est aussi l'explication des parlements, des sénats, des diètes, des pouvoirs constitutionnels que les républiques montrent si diversement agencés, et qui répondent à d'autres pouvoirs qui s'élèvent menaçants sur une terre ennemie. Au reste, libre à tout le monde d'intervertir nos termes : au lieu de considérer les ligues comme une défense contre les conquêtes, leurs centres et leurs rois, ce seront, si l'on veut, les ligues qui nécessitent la résistance des capitales et la garantie des royaumes. Peu nous importe que le premier coup de fusil ait été tiré par les Anglais ou par les Français, et que le premier tort, comme on dit, soit venu des Tartares ou des Chinois. L'hostilité seule est nécessaire, la dualité seule est de rigueur, et chaque donnée, quelle qu'elle soit, enfante la donnée opposée.

CHAPITRE XII

LA LÉGALITÉ

Sa force régicide. — Elle combat les Titus et les Néron, — l'équité et l'arbitraire, — le bon sens et la mauvaise foi, — la morale et l'inquisition, — la démocratie et l'anarchie. — Légalité des protestants, — des musulmans, — des juifs, — et des brahmanes.

Dans toute ligue, les États restent distincts comme autant de souverainetés; aucune puissance ne saurait les contraindre à une obéissance qui dépasse le pacte de l'union. Entre eux point de confusion, nulle solidarité : ce ne sont plus les membres d'une même famille; à proprement parler, l'intérêt général n'existe pas pour eux, il n'y a que l'intérêt de chaque fédéré, son bien individuel, son droit particulier. On ne reconnaît d'autre Grèce que celle liée par son contrat fédéral pris à la lettre, d'autre Allemagne que celle représentée par ses souverains dans la Diète. Qui autoriserait les amphictyons à ensabler Corinthe pour étendre le Pyrée, ou les Allemands à détruire Berlin pour fortifier leur nation? C'est ainsi que la légalité devient le premier attribut des républiques et des fédérations.

Sans l'existence menaçante des monarchies, personne n'aurait jamais songé à éterniser les lois et à bannir toute discrétion de la vie politique : un pacte immobile aurait toujours été proclamé fléau de l'État qu'il régit. Mais dès qu'il s'agit de combattre les caprices du despotisme, sa théologie ennemie, sa scolastique subtile, ses équivoques

captieuses qui masquent ses brusques revirements ; dès qu'en un mot il est question de se mettre en garde contre une invasion d'erreurs rapides et dévastatrices, alors la légalité devient la guerre au roi, le salut de la patrie. Elle écarte le pouvoir des chefs, les réformes anarchiques, les novations subversives : dure, inique, antique comme le destin, hors de proportion avec les mœurs, en contradiction avec les idées, accablante par les devoirs qu'elle impose, pourvu qu'elle soit respectée et vénérée, sa muette injustice laisse le citoyen maître de toute action non défendue. Il n'a plus à craindre ni lois, ni édits, ni ordonnances, ni plébiscites; une fois sa dette acquittée, personne ne l'entrave; sa maison est sacrée, sa famille inviolable. Les Titus disparaissent, mais on ne voit plus de Néron ; on ne remporte plus les victoires d'Alexandre, mais on repousse son joug ; on ne multiplie plus les triomphes souvent inutiles et stériles, mais personne ne sacrifie les intérêts de l'État aux erreurs d'une famille, personne ne l'entraîne inopinément dans des combats insensés, personne ne le surprend par des paix sans raison, personne ne le pousse à des entreprises qui se dénouent par des catastrophes nationales. Aucun dominateur, nul usurpateur, ou, s'il faut un souverain, on le soumet à la loi, au conseil; on le réduit à un simple veto, on le traite comme un mineur, comme un homme incapable de donner une place, de prononcer un discours, d'avoir une volonté, une pensée ; son corps, condamné à une vie végétale, survit seul au régicide prononcé par la loi.

L'inconstance des réformes s'évanouit donc avec le cortége de ses mortelles inquiétudes ; l'amère incertitude, qui s'attache à un pouvoir perpétuellement légiférant, cède la

place au calme d'institutions éternelles, d'arrêts irrévocables, de lois désormais confondues avec celles de la nature. Les subtilités des gouvernements raisonneurs disparaissent à leur tour, et l'opinion reprend son empire ; on n'impose plus de vénérer les fautes d'un chef, d'un casse-cou, d'un forban, comme d'admirables inventions ou comme des systèmes dictés par une incomparable sagesse. Dans les tribunaux, des juges automatiquement attachés à la lettre de la loi remplacent les juges trop ingénieux, chez qui l'habitude de l'équité et le mépris de l'interprétation littérale ouvrent la voie à une jurisprudence qui fait profession d'appuyer le gouvernement ou de combattre l'anarchie, et, en définitive, de fausser les poids de la balance et d'arracher le bandeau à l'aveugle Thémis.

Le choix des fonctionnaires, cette libre nomination par laquelle la monarchie acquiert l'unité et la rapidité, dût-elle confier à des adulateurs publics les fonctions les plus importantes, s'efface avec ses préférences capricieuses ou corrompues, grâce à la loi qui substitue la décision du sort à celle de l'intelligence, les ballottages fortuits aux délibérations des assemblées, les pairies héréditaires aux élections tumultueuses et l'hérédité dynastique aux redoutables adoptions des Césars. La guerre aux séditions, la guerre aux tyrannies autorise tout; on n'hésite pas à bannir un juste, car en tolérant Aristide on s'expose à mille bouleversements; on n'hésite pas non plus à sacrifier Spurius pour assurer cinq cents ans de république aux Romains.

Enfin, la légalité échappe soudain aux dangers de la moralité monarchique en lui opposant hardiment le vice tout à coup transformé en droit. Le droit au vice n'est-il pas la première garantie de toute liberté? L'aveugle loi

respecte donc toute maison bien qu'ignoble et suspecte, bien qu'elle soit l'asile d'un voleur, car si on y pénètre pour arrêter un malfaiteur, bientôt ce sera pour y examiner vos réunions, puis vos actions, et, enfin, pour vous emmener vous-même. Le gouvernement respecte également toute immoralité légitime, car, dès qu'il joue le rôle du père, il n'y a plus de limite au pouvoir, et l'amour du pontife pour ses sujets finissait par l'effroyable folie de la sainte inquisition. Par la même raison, on se révolte contre toute idée de fraternité qui, introduite dans le gouvernement, autorise le vol à main armée; on ne repousse pas moins l'intervention de la théologie, qui sonde tout, envahit tout, et ne laisse pas dans l'univers un coin libre où notre moi puisse se reposer. Enfin, l'Allemand, l'Anglais, le Suisse poussent le droit jusqu'à l'injure, c'est là leur force; ils sont résolûment impies, c'est là leur grandeur; ils vendent effrontément leurs voix dans les élections, c'est là leur franchise. L'État ne s'en trouve que plus fort, le citoyen pense, vote et agit en ne consultant que soi, et le bien public demeure assis sur les intérêts des fédérés, sur la force des choses, sur le roc de l'égoïsme, et non pas sur des bergerades improvisées comme des intermèdes entre un pouvoir écrasant et une opposition défaillante.

Autant la monarchie protége la démocratie, autant la république fuit la populace et méprise les multitudes. C'est dans ses lords que l'Angleterre puise sa force; dans ses innombrables princes que l'Allemagne trouve sa grandeur; six cents familles tenaient Venise à leur merci en l'isolant du continent italien; la Tartarie imite la féodalité des Germains, et le Japon l'oligarchie vénitienne. Carthage n'était-elle pas confiée aux grands? Et le sénat de Rome ne diri-

geait-il pas toutes les entreprises en refusant sans cesse toutes les réformes à la plèbe et n'accordant que peu à peu les plus indispensables droits aux citoyens? Sans doute, on conçoit, on voit des républiques démocratiques, on cite souvent Athènes et Florence; mais ce n'est qu'avec de grandes réserves qu'on devrait mettre en avant ces deux admirables exemples. A part les orages qui les bouleversaient ou les tyrannies qui les apaisaient, ces deux républiques, loin de former des États indépendants comme Rome ou l'Angleterre, n'étaient que des membres, l'une, de la fédération grecque, l'autre, de celle de l'Italie. A la place de Venise, jamais Florence n'aurait seule tenu tête pendant quatorze siècles à Byzance et à l'Italie; jamais non plus Athènes n'aurait résisté à la Perse, et nulle part on ne vit un État plébéien qui ait imité l'aristocratie du Japon depuis vingt-huit siècles, indépendant contre la monarchie la plus vaste, la plus cohérente, la plus absorbante de l'Asie.

La guerre contre l'arbitraire jette dans la légalité, d'une manière bien plus forte et plus solennelle, toutes les religions républicaines issues d'une rébellion contre un despote spirituel. Que faisaient, par exemple, les protestants en s'insurgeant contre les indulgences, les absolutions, les injonctions fantasques, les canonisations unitaires et les reliques romaines du pontife suprême? Ils faisaient appel à la lettre de la loi, et aujourd'hui encore ils détruisent la suprématie de saint Pierre en considérant chaque verset de l'Écriture comme la vérité absolue. Chez eux, pas d'interprète, pas de médiateur, pas de chef paternel qui cache le livre sacré pour devenir la voix vivante des croyants, et les soumettre à la centralisation d'une église. L'islamisme, né d'une insurrection et d'une guerre contre l'unité impériale de Byzance,

s'en tient à son tour au Coran, et ne veut ni sacerdoce, ni tradition, ni papauté. Les kalifes étaient à peine des capitaines constitutionnels, électifs; d'abord l'assassinat précipitait leur succession; plus tard, vers 710, les plus grandes conquêtes se firent sous le plus paisible des kalifes; plus tard encore, le chef de Bagdad ne fut plus qu'un dignitaire captif de l'émir, et, enfin, ils disparurent sans que la religion fût altérée et sans qu'elle cessât de laisser chaque croyant libre interprète du Coran. De même que le protestant, renfermé dans son moi, tolère autour de lui tous les cultes, à l'exception du catholique, le musulman, indépendant par son origine, respecte toutes les religions, et jusqu'à celle des croisés. A son tour, le schisme de Photius, né d'une lutte contre la religion monarchique du pontife romain, refuse de réunir de nouveaux conciles, de décréter de nouveaux dogmes, d'élever plus haut sa hiérarchie sacrée et de pousser l'arbitraire de l'absolution dans la voie que lui ouvre la dévotion de l'Occident. Comparés à nos évêques, ses popes ne sont que des muftis, depuis mille ans immobilisés. Mais la religion qui les surpasse toutes dans la stricte observance de la lettre de la loi, celle qui a donné son nom à l'habitude d'obéir aveuglément à un code inaltérable jusqu'à devenir injurieux, le judaïsme remonte à deux mille ans sans qu'un nuage de doute ou une lueur de bon sens ait troublé la foi de ses adeptes dispersés, qui attendent encore le Messie comme au temps de Jérusalem. Enfin, le brahmisme, entièrement fédéral, s'obstine depuis quatre mille ans à suivre la lettre des Védas, d'autant plus opiniâtre dans sa superstition légale que, semblable au protestantisme, il résiste par l'aristocratie des castes à la papauté démocratique des bouddhistes. Tout

change à chaque instant dans les religions despotiques; si Jésus-Christ ressuscitait, il ne saurait plus se reconnaître dans le pape, et, sans trois ans de séminaire, il ne se mettrait pas au courant de la théologie catholique. Çakiamouni ne pourrait non plus se persuader d'avoir fondé le bouddhisme. Au contraire, rien n'a changé dans les religions républicaines, et, de retour dans ce monde, Luther, Photius, Mahomet, Caiph et les auteurs des Védas, trouveraient leurs successeurs exactement dans leurs idées, et se rendormiraient dans leur tombeau sans aucune inquiétude.

CHAPITRE XIII

LA LIBERTÉ

Elle transforme les citoyens en héros. — Elle fait des Juifs un peuple immortel. — Elle crée la richesse des États libres. — Les grands hommes des républiques, — et les philosophes presque tous sortis des villes fédérales.

Jusqu'ici nous n'avons vu que les négations sur lesquelles se fonde toute fédération républicaine, mais la liberté, fille directe de la légalité, donne d'autres résultats. C'est par elle que des États aux rois fainéants, aux doges immobiles, aux sénats sans humanité, surpassent les triomphes des Alexandre, des César, des pontifes, des hommes qui répandent à grands flots la démocratie et la lumière. Tout homme libre vaut un roi; un invincible orgueil lui dit que la destinée du monde dépend de lui; autant de citoyens, autant de héros, et les républiques sont aux monarchies comme le jour à la nuit. Encore aujourd'hui ne semblent-elles pas les intervalles lucides du genre humain?

Voyez les juifs : d'après leur code cruel, on les dirait en arrière de trois mille ans; leur nation dispersée, persécutée, foulée aux pieds, n'existe plus que dans leur imagination ou dans des rites puérils et surannés. Mais l'antiquité de leur livre, en les plaçant les premiers parmi les croyants fidèles à la lettre de la loi, leur donne une grandeur mystérieuse qui étonne les religions plus récentes. Ils se tiennent librement, se secourent, marchent au même but, à des distances infi-

nies, et, semblables à des magiciens, ils suppléent au nombre, à la force, à l'autorité, par la féerie de l'or et de l'argent, deux divinités qu'on adorera jusqu'à la fin des siècles. De même, le protestant, en apparence captif, de la confession d'Augsbourg, lit Kant dans l'Évangile et Bruno dans la Bible. A ses yeux, le catholique n'est qu'un esclave dans les fers ou révolté. Le Russe en est-il à Photius parce qu'il a refusé de marcher sous la tutelle du pape? Son pouvoir vaut ceux de l'Europe, son empire contre-balance le monde civilisé, son czar confond le pontife. Enfin, le brahmane, fidèle au texte des Védas, serait-il inférieur au bouddhiste maître de l'Asie? Celui-ci ne comprend même pas sa philosophie, et les plus profondes théories de l'Orient germent précisément dans les castes libres et légales des Indous.

Parlerons-nous des phénomènes économiques? Mais la richesse fuit les monarchies et s'obstine à protéger les républiques grecques, à suivre les navigateurs de Carthage, à favoriser les communes italiennes, à veiller sur la prospérité des Anglais. C'est de Florence que part la lettre de change, de Venise qu'on apprend à manier la rente, de Gênes que se répand l'enseignement miraculeux de la banque. L'Espagne découvre le nouveau monde dans son élan fédéral contre les Maures, et les colonies échappent ensuite à sa monarchie absolue, qui perd par le commerce ce qu'elle avait acquis par les armes. Cela s'explique : l'industrie veut occuper libre et seule le terrain des affaires; le commerce demande la garantie d'une loi aveugle, inerte, lui permettant tout à l'infini; là où ses ombrageuses espérances craignent un obstacle, sa pensée hésite, ses capitaux s'envolent, ses bras cessent de travailler; la paresse, la méfiance, la fourberie anéantissent toutes les ressources.

Passons aux phénomènes politiques. Comment s'illustrent les monarchies? Par l'éclat seul des rois, parce que seuls ils sont libres, et au-dessous de Charlemagne, de Gengiskhan, de Timour, les meilleurs ministres gardent une attitude obséquieuse, qui les laisse dans des positions subalternes. Sans doute les révolutions éclairent les monarchies, mais leurs personnages offrent quelque chose de si forcé, de si désolé et de si invariablement tragique, qu'on les prendrait plutôt pour des malheureux que la fatalité condamne à des œuvres avortées, que pour des grands hommes destinés à vivre dans la mémoire des nations. Qui sait le nom des meilleurs ministres ou des plus grands conspirateurs chinois, assyriens ou persans? Comment comparer les barons français, si invariablement sacrifiés aux lords anglais, si constamment sacrificateurs? Le théâtre si splendide de l'Espagne centralisée grave-t-il dans l'esprit du lecteur des souvenirs éternels comme Hamlet, Macbeth ou Falstaff? De tous ses innombrables personnages un seul survit à l'oubli, c'est l'ombre de don Juan de Marana qui sort des tombeaux du moyen âge et de l'époque des ligues espagnoles, où la loi de l'honneur régnait inexorable comme la destinée des anciens. Ni les saints du ciel, ni les rois de la terre, ni Dieu même ne dispensent d'obéir à ses capricieuses injonctions, et elle crée le Cid, les chevaliers de trois mille sept cents combats contre les Maures, les mille paladins fabuleux des légendes et réels des croisades : tous, semblables à Jephté ou à Agamemnon, ils auraient immolé leur fille, et après avoir rempli leur temps de leur gloire aussi libre et personnelle que la richesse du marchand génois ou vénitien, ils lèguent à don Juan la pensée de rester seul avec les démons de l'enfer, et avec sa vie,

quelle qu'elle fût, contre la théocratie de l'inquisition pontificale et contre l'effroyable monarchie de Philippe II. Ce sont encore les républiques qui, dans l'antiquité classique, produisent les gloires sans tache, les modèles au dessein parfaits, les véritables inventeurs de la vertu, aussi véritablement découverte que la boussole par Flavio Gioja, ou l'Amérique par Christophe Colomb. Jamais l'intervalle qui s'écoula depuis Lycurgue jusqu'à César ne s'effacera de la mémoire du genre humain; ce que pensait Plutarque de ses héros, nous le pensons tous aujourd'hui; Aristide, Scévola, Thémistocle, Caton, Brutus, Marius, Sylla, forment, pour ainsi dire, notre vocabulaire; leurs noms sont les mots dont nous nous servons encore pour parler de la vertu civique; leurs figures dominent celles des saints agenouillés et humiliés devant les autels; leurs actions rejettent dans un rang inférieur celles des chevaliers agités par une sorte de folie théocratique; leur attitude au milieu des républiques rappelle sans cesse la force d'Atlas portant le monde sur ses épaules, et dans leurs exploits les plus tyranniques on remarque encore une pensée de défense, de ligue, de liberté, qui couvre de son manteau poétique les faiblesses de l'homme.

Enfin, la science des sciences, celle qui cherche le secret de l'univers et dont les arrêts expriment le plus haut degré de l'élévation humaine, refuse péremptoirement son inspiration aux habitants des capitales et aux ministres des rois. Quels sont les philosophes de Ninive, de Babylone, de Péking? Quel sage naît à Thèbes ou à Memphis?—Au contraire, dans le monde libre et fédéré de la Grèce, les penseurs pullulent et ils paraissaient çà et là d'une manière si spontanée et si solitaire, que soixante-deux philosophes sans prédécesseurs

et sans successeurs naissent dans soixante-deux villes diverses et toutes secondaires, comme Stagire, patrie d'Aristote, Colophone, qui sert de berceau à Xénophane, Hiéropolis, où paraît Épictète, et Lycopolis, d'où vient le grand pontife du verbe platonicien, Plotin. De grandes écoles paraissent dans des cités chétives, hors des routes et sans renom. La dialectique se développe à Mégare, la métaphysique à Élée, la physique à Abdère. Cittium, Cyrène, Samos, Milet, écrasent de leur fécondité la trop riche Corinthe, qui ne donne aucun inventeur au monde de l'esprit, et c'est à sa décadence qu'Athènes doit ses onze philosophes. Mais que produit ce gouffre universel de Rome? Le centre des conquêtes ne donne absolument personne, et, pour trouver encore des amis de la sagesse, il faut les demander à Alexandrie, qui en compte douze, dont quatre de premier ordre, parce qu'elle est une ennemie fédérale de la grande ville unitaire. C'est à ce même titre qu'elle devient le laboratoire du christianisme destiné à détrôner la ville de Romulus. Le christianisme triomphe-t-il enfin des Romains? Byzance devient-elle la nouvelle capitale du monde transformé? La philosophie s'en écarte, elle ne veut ni maîtres ni esclaves.

Le même phénomène se reproduit avec une exactitude merveilleuse pendant le moyen âge et dans les temps modernes. C'est la misérable vallée d'Aoste qui donne saint Anselme, le grand métaphysicien de l'ère des évêques; c'est la vulgaire Novare qui produit Pierre Lombard aux investigations sacriléges; c'est le pauvre château d'Aquino qui nourrit l'Ange de l'école, et Bagnorea non moins insignifiante fournit le séraphique Bonaventure. Campanella naît à Stilo, Bruno à Nola, Telèse à Cosenza, et même de nos

jours Galluppi vient de Tropea et Rosmini de Rovereto ; toutes villes de dernier ordre. Hors d'Italie, nous devons à la solitaire Irlande Érigène, seule lumière d'un siècle de fer; à Nantes, à Compiègne, à Champeau, les premiers docteurs qui secouent les ténèbres de Paris; à Ilchester Roger Bacon, dont la pensée pénétrante devine un nouveau monde industriel; à Dunstan le grand Scott, dont l'eccéité éblouit les scolastiques; à Occam le grand philosophe qui illustre le nom de cette obscure bourgade en arrêtant le mouvement réaliste et nominaliste du moyen âge. On trouve aussi à Gœrlitz Jacob Boehm, l'étonnant interprète de l'extase; à Ensiedlen, berceau fédéral de la Suisse, Paracelse, qui transforme l'antique cosmogonie; à Cartes le réformateur français, le premier des modernes; à Kilkim l'idéaliste anglais Berkeley; à Malmesbury, Hobbes; à Voington Locke; à Ramonneau, Fichte. Nous avons ainsi compté plus de cent quarante villes chétives où s'élèvent des philosophes solitaires sans antécédents, sans successeurs, sans école. Mais personne à Rome, ni à Milan, ni à Madrid, ni à Tolède, ni à Vienne d'Autriche; Paris lui-même ne donne que Helvétius, philosophe des beaux esprits, et, Malebranche, qui voit tout en Dieu comme ses contemporains voyaient tout dans le roi. La littérature, la poésie, l'histoire, la morale pratique, puisent seules leurs forces dans les grands centres, d'ailleurs inimitables dans les œuvres d'un spirituel servilisme. La métaphysique n'habite d'autres capitales que celles détrônées, avilies, condamnées à voir pousser l'herbe dans leurs rues et à souffrir l'humiliation d'une véritable capitale qui les écrase. Ici la pensée se surpasse, comme pour tenir tête à la nature; et si, dans le monde ancien, Alexandrie accable de sa supériorité Rome souveraine,

dans les époques postérieures, Rome détrônée accable de sa supériorité toutes les villes du monde. D'ailleurs Trébisonde et Venise humilient Constantinople; Pavie, centre déchu des Lombards, oppose Lanfranc et Cardan à Milan, si pompeusement stérile; Cordoue, à l'agonie en présence de Rome et de Tolède, produit Sénèque, Averroès et Maimonide, les trois plus grands philosophes des Latins, des Arabes et des Juifs; Édimbourg écrase Londres, son orgueilleuse rivale en donnant le jour à cinq grands philosophes, dont Hume qui met l'univers en doute. On connaît au reste les gloires métaphysiques de Berlin, Kœnigsberg, Genève et Leipsick, villes fédérales qu'on peut comparer à Pavie, Edimbourg, Alexandrie et Cordoue, prises dans leurs jours de déclin, ou à Persépolis quand elle opposa le manichéisme à la nouvelle capitale des Sassanides. Pour nous résumer, les villes italiennes, la fédération germanique dans le sens le plus vaste, et les villes les plus excentriques de la Grande-Bretagne, sont celles qui brillent le plus dans l'histoire de la philosophie depuis les barbares; et, lorsque même, les monarchies de l'Europe donnent des penseurs, ce sont les régions fédérales comme Édimbourg ou Kœnigsberg qui opposent aux dogmes monarchiques des capitales la philosophie du doute, cette grande franchise de l'homme qui s'élève au-dessus des religions. Par le doute, l'esprit conquiert le droit de tout discuter, la possibilité de détrôner tous les dieux, l'indépendance du *moi* en dépit des phénomènes les plus frappants de la raison et du sens, la contemplation tranquille de toutes les batailles politiques et morales, de toutes les conquêtes spirituelles et temporelles des despotes les plus opposés si incapables de captiver le philosophe. Jamais au sein de Rome ou de Paris, de Babylone ou de

Péking, un homme sûr de l'immortalité de son nom aurait osé offrir la coupe amère du scepticisme à une nation de guerriers ou de marchands. C'eût été se suicider et à défaut d'une résolution individuelle, la civilisation, les convenances, l'entraînement de la monarchie ou même d'une république révolutionnaire, l'eussent obligé à réduire son scepticisme à une préface, à un commentaire, à une hypothèse bientôt repoussée en faveur d'un préjugé.

CHAPITRE XIV

LES RÉVOLUTIONS DANS LES RÉPUBLIQUES ET DANS LES FÉDÉRATIONS

Despotismes incendiaires des républiques.— Leur durée momentanée.— Leurs solutions républicaines.—De même les unités incendiaires qui s'improvisent au sein des fédérations disparaissent rapidement vaincues par le progrès du fractionnement. — Expansion éphémère d'Athènes sous Périclès, — de Milan sous les Visconti, — de Paris sous Louis XIV et Napoléon Ier.

Les parlements vieillissent comme les cours, et, aux jours où leurs chefs tournent contre le nouvel esprit de l'époque, il faut qu'un pouvoir discrétionnaire les fasse taire en apportant à la république le bienfait monarchique du silence. C'est alors que règne le parti de l'opposition contre la liberté, c'est-à-dire la réunion des hommes que la loi met en suspicion, poursuit ou écrase pour étouffer le despotisme dans son germe. Ces doges dont Venise espionnait jusqu'à la moindre pensée, ces rois que l'Angleterre voulait rendre inutiles et fainéants, ces dictateurs que Florence proscrivait, ces hommes supérieurs auxquels Athènes réservait le privilége odieux de l'ostracisme, et en général ces parias politiques au ban de toutes les assemblées, voilà les chefs des révolutions dans les États républicains. Rien de plus dramatique que leur apparition. Voyez le doge Foscari, semblable au lion enchaîné, et impatient de donner l'Italie à sa sombre patrie; voyez la race épouvantable des Plantagenet que la plèbe anglaise suit attendrie dans ses san-

glantes péripéties ; regardez les Tudor tout à coup devenus despotes, imposant à la plus fière des nations de changer de religion, et mille fois plus obéis que des rois de l'Asie ; considérez enfin Cromwell, qui donne à la libre Angleterre quatre années de despotisme. Il est impossible de ne pas leur reconnaître un cachet de grandeur équivalente pour le moins aux perturbations opposées du prévôt des marchands, du duc de Bourgogne, des huguenots et de la Fronde dans la monarchie française. Le temps de Périclès à Athènes, ou d'Arteveld à Gand, sont des temps d'exception, des moments de révolution, où l'État, qu'il soit d'une élégance grecque ou d'une rusticité flamande, détruit une liberté odieuse et suspend une légalité intolérable pour faire table rase et tirer du néant de la multitude une nouvelle couche d'élus au banquet décevant de la vie politique.

Mais il faut que la république triomphe, que la révolution devienne libre et légale, que les proscripteurs soient proscrits, les dictateurs exilés, et que la loi immole enfin les doges comme Faliero, les despotes comme Richard III ou Cromwell. Si Venise n'était pas prompte à revenir de son anarchie monarchique, si l'Angleterre ne détrônait pas vite ses tyrans, si elle ne forçait pas Richard III à disparaître et le fils du Protecteur à abdiquer, l'État serait ouvert aux monarchies voisines, mal protégé par un faux semblant d'unité, exposé au malheur extrême d'une conquête étrangère. Ainsi, dans les monarchies les révolutions sont d'abord républicaines et monarchiques à la fin ; au contraire, dans les républiques les révolutions sont au commencement monarchiques, et dans la solution républicaines ; point d'exception à cette règle, à moins que l'État ne touche à son heure extrême, où la mort le surprend préci-

sément parce que les contrastes politiques cessent de défendre son existence.

Nous avons dit qu'on pouvait considérer toute fédération comme le développement d'une république dont les sénateurs recevraient le titre de souverains. On s'explique donc les révolutions fédérales par la loi républicaine appliquée à la diète. La diète n'est-elle pas essentiellement libre, légale et intéressée au maintien des divisions fédérales? Ne veille-t-elle pas, jalouse, contre toute innovation, sur les confins intérieurs, sur la souveraineté de chaque État? N'exclut-elle pas d'avance toute idée paternelle, fraternelle, théologique et despotique, portant un État à gérer les affaires de ses voisins? Ne montre-t-elle pas contre ses membres prépondérants toute la méfiance des républiques pour les doges inquiets, pour les rois trop actifs, pour les généraux trop glorieux, pour les citoyens trop bienfaisants, pour les réformateurs trop importants? On ne saurait en douter, et toute ligue permanente confie la tâche de défendre sa tradition à un État que sa faiblesse intelligente intéresse au maintien de la division, de la liberté, de la légalité, tandis que le rôle de pouvoir opposant échoit toujours à un État ambitieux, étendu, puissant, impatient de rompre le frein de la loi fédérale. La Grèce veut que Sparte veille sur ses traditions, qu'elle s'oppose à toute mutation et qu'elle ne cesse de combattre la splendide Athènes, qui rêve des conquêtes sous prétexte de démocratie, de fraternité, d'humanité, de philosophie. Dans l'Italie du moyen âge, nous trouvons d'abord le plus faible des hommes, le pontife, chargé de combattre le royaume de Pavie au nom des républiques de Venise, Amalfi, Naples, Gaëte et Sorrente. Plus tard, devenu tribun des peuples, il combat toujours les pre-

miers empereurs francs, italiens et allemands, qui semblent à chaque moment sur le point de transformer la demeure impériale en une résidence royale, et le couronnement fédéral en un symbole de domination unitaire. Plus tard encore, la frêle Florence et ses misérables alliés résistent aux Gibelins de Vérone, aux Guelfes de Naples, aux quasi-Gibelins de Milan, aux néo-Guelfes de Venise, qui revendiquent le rôle du roi de Pavie contre la ligue italienne. Par un phénomène analogue, c'est le plus insignifiant de ses princes que l'Allemagne primitive choisit pour son chef, et, pour qu'il reste impuissant, jaloux, condamné à surveiller avec une haineuse vigilance les ducs qui sont les princes les plus forts, elle l'oblige à renoncer à son duché et à devenir un seigneur sans terre, un roi sans État. Plus tard, la fédération germanique oppose Vienne aux empereurs de Prague, Berlin à ceux de Vienne, pendant que ses ligues intérieures, reproduisant la même jalousie contre les villes prépondérantes, s'efforcent de contenir, en Suisse, Zurich par Schwitz, en Hollande, Amsterdam par les Frisons, dans les Flandres, Gand par Bruges. Sur le Rhin, chez les villes hanséatiques, partout les ligues se méfient des puissants, en sorte que les villes chétives ou dégradées, comme Pavie en Lombardie, Lucques en Toscane, ou Léon en Espagne, se chargent du rôle odieux et patriotique de Sparte contre Athènes.

Or les révolutions dans les corps fédérés commencent quand Athènes déborde enfin sur la Grèce; quand les Milanais des Visconti menacent de submerger l'Italie, quand Vérone, Naples ou Venise, en général les grands centres, chefs d'une minorité opposante, semblent sur le point de subjuguer tous les centres secondaires; quand les Velfes

de Bavière s'étendent soudainement depuis les confins de Naples jusqu'à ceux du Danemark; quand, vers 1350, Prague fait trembler la fédération germanique; quand, enfin, Vienne promet l'unité à l'Allemagne, ou que le Piémont aspire en Italie à la couronne de Pavie. Ce sont alors les époques des destructions rapides, de l'illégalité flagrante, des effusions fraternelles, des irruptions démocratiques qui enjambent les frontières des royaumes improvisés en haine des traditions, des élans irrésistibles qui donnent des victoires miraculeuses, où l'on voit tout à coup vingt peuples ne former qu'un seul peuple, et mille chefs soumis comme par enchantement à la toute-puissance d'un seul chef. Les patriciens s'effacent, les pontifes tremblent, les vieux temples tombent, les palais sont abandonnés, le peuple respire, et toutes les passions bonnes ou mauvaises, l'héroïsme, l'ambition, l'avidité, l'imposture, se donnent la main pour abattre et saccager l'antique fédération.

Cependant la révolution ne s'accomplit réellement que lorsque les dévastations momentanées de l'unité et les équivoques de la conquête intérieure obligent tous les États détrônés à revenir au combat et à rétablir leur ligue avec les changements requis par le progrès des idées. Alors la conquête intérieure s'évanouit par la raison même qui la rendait auparavant irrésistible. Elle sortait de la révolution si rapidement accomplie dans un centre, qu'elle lui donnait une force excédante, une terrible supériorité. Mais, dès que tous les fédérés imitent le centre improvisé et retournent contre lui les armes de sa propre révolution, cette supériorité éphémère disparaît. Les villes froissées se redressent, les chefs dépossédés rentrent dans leurs foyers, les États menacés respirent, les traditions outragées reprennent le des-

sus; en un mot, la liberté se rétablit pour protéger de nouveau toutes les souverainetés violées. Et comme la victoire des fédérés humilie nécessairement une ambition unitaire, elle donne pour dernière conséquence un progrès essentiellement fédéral, une ligue de plus en plus fractionnée, une fédération dont le nombre des États s'augmente des débris de l'État qu'on décompose. Comment finit le court règne de Périclès? avec l'avilissement d'Athènes; et celui des Velfes en Allemagne? avec leur complète déroute qui permettait de doubler en 1188 le nombre des États. Combien d'années dura en Italie la domination milanaise en dehors de ses limites naturelles? vingt-quatre ans; celle de Venise, à peu près vingt ans; celle de Naples et de Vérone disparurent encore plus vite, et chaque révolution, ainsi proposée unitairement, conduit au fractionnement progressif.

Depuis le traité de Westphalie, l'Europe forme une confédération si bien garantie, qu'on ne touche plus à un village sans attaquer tous les Etats. C'est ainsi que notre continent forme un seul tout à l'égard des autres continents qu'à l'imitation des Grecs nous appelons barbares. Eh bien, la nouvelle Grèce a son Athènes ambitieuse, sa démocratie conquérante, sa capitale opposante, Paris, qui lance ses armées dans tous les États de l'Europe à la suite de Louis XIV ou de Napoléon. Ces deux chefs n'ont-ils pas promis l'unité à l'Europe, comme Pavie voulait l'imposer à l'Italie et Prague à l'Allemagne? Quel a été cependant le résultat de leurs guerres? A la fin du règne de Louis XIV, on trouve les Français chez eux et le despotisme éclairé de Versailles imité dans tous les États; à la fin du règne de Napoléon on voit la France envahie et les principes de

89 retournés contre Paris. On pressent si bien à Paris l'issue de toutes les irruptions françaises, que, tout en cédant à la nécessité de les faire, on écarte d'avance la responsabilité qu'impose la prétention aux conquêtes ; on leur donne pour but la délivrance des peuples ; on déclare que l'on va redresser des torts, protéger des opprimés, défendre la justice, propager la liberté, et c'est de la sorte que la phraséologie de la politique nationale s'accorde avec le rôle de la France en Europe. Qu'il est piquant d'entendre des écrivains français s'engouffrer dans les apophthegmes d'un affranchissement universel à l'instant même où, en résolvant leurs propres révolutions par la monarchie, ils deviennent les plus enthousiastes des esclaves! Sans parler de notre temps, qui n'est que la répétition des époques antérieures, c'est au lendemain de la Saint-Barthélemy qu'ils promettent la délivrance à tous les peuples, c'est après la prise de la Rochelle qu'ils parlent de délivrer l'Italie!

Par contre-coup, les peuples de l'Europe répondent avec une phraséologie opposée, qui prépare à la France les revers de Louis XIV déconsidéré et ceux de Napoléon jeté à Sainte-Hélène. Ne les voyons-nous pas groupés sous la nouvelle Sparte, Vienne, sous les nouveaux éphores, les Habsbourg? Ne s'attachent-ils pas partout aux vieilles lois, aux antiques franchises, refusant toute innovation au nom de la patrie menacée? Ne signalent-ils pas la nature variable, inquiète, versatile et anarchique des Français, tantôt amis du pape, tantôt du Turc, aujourd'hui avec Loyola, demain avec Luther? Ne montre-t-on pas le sort malheureux des nations protégées, de la Pologne perdue, de la Hongrie anéantie, de l'Écosse effacée, de l'Irlande écrasée, des Italiens constamment compromis à Mantoue, à Modène, à Naples, à

Rome, partout où l'on ne tourne pas assez promptement le dos à Paris? C'est pourquoi l'Autrichien Pelzhoffer, énumérant systématiquement, il y a un siècle et demi, les artifices de la France contre l'empire, déclarait qu'ils consistent dans la médisance (*denigratio*), dans l'affectation de protéger la liberté germanique, dans celle de secourir les princes italiens, tandis qu'en effet elle soutient des tyrans sur le Rhin, des Borgia en Italie, des séditions partout[1]. Qui a raison? la France ou l'Europe? Dans une région supérieure, la philosophie ne voit que la nécessité suprême où se trouve notre continent de se développer à travers les explosions incendiaires de Paris et les réactions formidables de l'Europe. On ne donne guère de conseil au destin ; on n'évite pas la guerre imposée par la nécessité, et ses deux mouvements opposés doivent être également énergiques. Malheur aux peuples trop heureux !

[1] Verbis circumvenire Austriacos. — Occasionibus insidiari. — Multa promittere. — Ea tantum quæ grata sunt et commoda servare. — Jus omne in armis ponere.

CHAPITRE XV

LES RÉACTIONS DANS LES RÉPUBLIQUES ET DANS LES FÉDÉRATIONS

Despotismes étouffants des républiques. — Leurs catastrophes inévitables. — Unités suffoquantes improvisées au milieu des fédérations par des pouvoirs rétrogrades. — Leur ruine dès que les peuples se réveillent.

De même que les révolutions et les réactions des royaumes se révèlent par l'anarchie d'un désordre républicain, dans les fédérations, les réactions se montrent, aussi bien que les révolutions, sous la forme opposée d'une anomalie unitaire et royale. Le jour où Sparte abat l'orgueil d'Athènes sous les trente tyrans, c'est un jour de malheur, de deuil et de monarchie pour la Grèce tout entière. Pas un homme n'ose bouger, tous les États, toutes les villes étouffent sous la pression de leurs lois, de leurs institutions, de leur aristocratie, rétablies par l'hypocrite domination des Spartiates, et Socrate gémit, il frémit; tout en méprisant les multitudes et les tribuns, il en partage les colères; sa patrie n'est plus qu'une représentation théâtrale de vieilles formes dépourvues de vie et de réalité. Dans l'Italie du moyen âge, où le rôle conservateur appartient au pape et à l'empereur, les réactions se dessinent également d'une manière isochrone et monarchique. En effet, comment faire reculer d'une époque tant de villes si diverses, sans placer un quartier général à Pavie, à Lucques, ou à Rome, sans ramasser, d'une manière royale, toutes les forces ré-

trogrades, sans partir d'un seul point avec une seule direction pour écraser l'insurrection sur tous les points? Voilà donc Henri IV de Gibelin, maître de Milan jusqu'à Rome pour combattre la révolution des évêques; voilà Frédéric Barberousse devenu dévastateur pour renverser les consuls, Frédéric II pour détruire les podestats, Henri VII de Luxembourg pour supprimer le progrès des tyrans, et Louis de Bavière pour anéantir celui des seigneurs; tandis que, dans le camp opposé de l'Église, la réaction engendre les unités opposées de Grégoire VII, d'Alexandre III, d'Innocent IV, de Boniface VIII et de Bertrand de Poïet, tyran délégué par la cour d'Avignon. En Allemagne, Charles-Quint réprime le mouvement de la réformation d'une manière unitaire, ordonnant aux princes, aux ducs, aux villes de rentrer dans la vieille loi, d'obéir à l'antique Église, de proscrire les nouveaux prophètes, de considérer comme non avenu tout le monde moderne qui repousse les indulgences pontificales; Wallenstein écrase à son tour sa patrie, d'après le plan de Charles-Quint; que de fois cette maison d'Habsbourg, si fidèle au passé, n'a-t-elle pas soulevé l'indignation des hommes les plus avancés de l'Allemagne!

Entre l'unité des révolutions et celle des réactions il n'y a que cette différence que la première frappe, dévaste, bouleverse tous les États et s'étend au milieu des ovations démocratiques, affichant le mépris de la loi, tandis que l'unité des réactions affecte, au contraire, de respecter toutes les frontières, de perpétuer toutes les traditions, d'adorer toutes les divisions, de se complaire à la pittoresque variété des États les plus divers. Ainsi Frédéric Barberousse voulait que Lodi demeurât indépendante, que

Como fût rebâtie, que Crémone, Pavie, Novare, toutes les villes menacées, fussent rassurées contre la révolution unitaire et conquérante des Milanais. De même, les Espagnols, si savants dans leurs réactions, laissaient au bout de deux cents ans l'Italie comme ils l'avaient trouvée, au lieu que Napoléon la bouleversa de fond en comble à chaque année de sa domination incendiaire. Il va sans dire que le despotisme devient aussi la forme des réactions dans les États constitutionnels ou républicains; les Stuarts en Angleterre, et le dernier Néron que le Danemark imposait à Stockholm révèlent assez comment on conteste aux peuples libres leurs progrès les plus nécessaires.

Mais ces tyrannies sont passagères, provoquent l'élan fédéral, et bientôt la liberté reprend sa forme roide et militante. Les Anglais chassent les incorrigibles catholiques qui jouaient dans une intention rétrograde le rôle des Tudor et de Cromwell; la Suède se dégage à son tour de l'odieuse étreinte du Danemark, et, en dépit des fausses unités du pape et de l'empereur, l'Italie force ses deux chefs qui la combattaient à accepter sa fédération réformée, où les consuls détrônent les évêques, les podestats se substituent aux consuls, les sectaires aux podestats, les tyrans aux sectaires et les seigneurs à tout le monde.

CHAPITRE XVI

NATIONALITÉS LIBRES ET FÉDÉRALES

Fierté des hommes libres. — Hallucinations des héros. — Méprises où ils tombent en présence de monarchies. — Littératures républicaines.

Les républiques ne manquent ni d'expérience ni de maximes, qui forment peu à peu leur sagesse traditionnelle contraire à celle des rois. Leur dédain pour le groupe royal de l'opposition intérieure, leur travail continuel contre le despotisme toujours imminent au dedans et au dehors, leur conviction qu'avec du calme on vient à bout de toutes les ébullitions monarchiques, leur foi dans le triomphe de la loi, multiplient chez elles les axiomes qui flétrissent l'activité, la mobilité et l'inconsistance de la forme monarchique. Comment oublierait-on le mépris de la Grèce pour les despotes de l'Asie et son éternelle apothéose de l'individu, qu'il soit le héros d'une patrie ou un citoyen du monde? Mais pas n'est besoin de feuilleter Thucydide oú Salluste pour trouver l'orgueil des peuples libres en présence des multitudes asservies. On le voit chez les Goths, les Ostrogoths, les Vandales et les barbares qui envahissaient les provinces de l'empire romain. Les fils de Romulus avaient beau être civilisés, lettrés, habiles, splendides; les peuples libres ne les croyaient pas moins dégradés, perfides, vantards, esclaves, incapables de leur résister. De même, peu importe que les Chinois soient polis, industrieux, savants, initiés dans tous les secrets du luxe, et riches en inventions ingénieuses et surprenantes,

le sale Tartare qui place sa misérable tente sur un chariot, où toute sa famille dort pêle-mêle dans une abominable puanteur, se déclare infiniment supérieur. « Fier de son « indépendance, nulle affaire, dit-il, ne l'inquiète, il change « de demeure, selon les saisons; s'il manque de vivres, il « va à la chasse; méprisant le changement, il épouse sa « belle-fille, sa belle-mère, sa belle-sœur, pour perpétuer « sa famille, et, fidèle à ses dynasties, il sourit de pitié en « regardant les Chinois, qui, suivant lui, se massacrent les « uns les autres, se rendent lâchement à celui qui occupe « l'empire, ne montrent que révolutions et confusions, et, « entourés de fortes murailles, ne savent pas se dé- « fendre. »

Croyez-vous que la grandeur de Babylone impose aux multitudes nomades et déguenillées des Arabes? Pour les Juifs, les Assyriens étaient des fils de Bélial, Ninive se troublait à la vue de Jonas, et les chants de la Bible rivalisent encore aujourd'hui avec les pyramides de l'Égypte. Ne nous étonnons donc pas si les traditions populaires des Anglais et des Allemands fourmillent de proverbes contre la France, à laquelle ils rendent avec usure ses dédains; il n'y a pas jusqu'au pauvre montagnard de la Suisse qui ne sache riposter à Paris en lui opposant la *Nouvelle Héloïse*. L'éducation fait des hommes libres, une race à part, tellement forcés de juger tout le monde d'après leurs propres idées, qu'ils finissent par se méprendre aussi bien que les royalistes. Ils s'attendent à voir tomber d'un instant à l'autre les États confiés à un seul homme; mais ces États ne tombent pas; mais ces despotes gouvernent mieux que si un parlement les avait choisis; mais le servilisme, loin de perdre la monarchie ou de l'affaiblir, lui donne, au con-

traire, la faculté de renouveler le roi, de refaire l'Etat, de réformer les lois ; mais, enfin, ces vices de Thèbes ou de Babylone, ces abominations contre lesquelles il est si aisé de se déchaîner, nourrissent le commerce, l'industrie, les arts, la hiérarchie, et constituent la force et la grandeur de la nation. Nous avons vu qu'un Chinois à Sparte se serait étrangement mépris et aurait maudit le bien comme un mal ; un Spartiate évoqué de son tombeau et transporté à Paris ne saurait pas non plus deviner que des hommes livrés aux travaux des ilotes, aux frivolités des Athéniens, aux chicanes des Mégariens, au faste des Corinthiens et à la courtisanerie des Mèdes, puissent être lancés à la frontière sur les ailes d'une chanson et braver le canon, la mitraille, des fortifications babyloniennes, des esclaves innombrables, et, ce qui est plus, les foudres de la religion et les sophismes des savants, pour porter l'égalité à des peuples inconnus. Quel étonnement, quelle colère, si on lui avait dit qu'une patrouille de zouaves aurait balayé en une heure ses inaccessibles Thermopyles !

Les peuples deviennent si impénétrables les uns aux autres, que l'un des plus pénibles désagréments de l'homme dépaysé est de perdre le coup d'œil et de tomber dans une foule d'erreurs sur les étrangers au milieu desquels il se transporte. Il ne sait plus apprécier les individus, autour de lui toutes les passions prennent une nouvelle physionomie, à chaque pas il s'expose à respecter des fripons, à se méfier des honnêtes gens, à être la dupe des charlatans ; des hommes qui, chez lui, ne lui auraient pas imposé une minute, lui imposeront pendant des mois; d'autres, qu'il dédaignera, lui montreront tout à coup des qualités imprévues et le mettront en défaut comme les révolutions

françaises ou les guerres anglaises ont mille fois surpris les prudents citoyens de Bruges ou de Gand.

La littérature des républiques et des fédérations se développe libre, franche, variée, acceptant jusqu'à l'apparence du désordre pour protéger l'individualité des poëtes et les diverses indépendances des fédérés. Son théâtre accueille d'innombrables personnages, son épopée embrasse des expéditions aux mille chefs, et des aventures aux interminables épisodes comme celles de l'*Odyssée*, de l'*Iliade*, de la *Divine Comédie*, du *Roland furieux*. Aucun précepte ne subjugue le drame de Shakspeare, de Schiller, ou de Gœthe; aucune monarchie ne lui impose les convenances mesquines d'une cour unitaire. La langue même des républiques et des fédérations demeure toujours libre de choisir ses mots dans tous ses dialectes jusqu'à permettre aux écrivains d'inventer les phrases et même les paroles pour mieux rendre leur pensée. L'Allemand et le Grec laissent aux langues conquérantes de Rome, Paris et Madrid, la simplicité, la rapidité et la dignité des rois, impitoyables aux provinces, sans miséricorde pour les patois, sans respect pour les formes indépendantes. Enfin, le grand privilége des peuples libres est celui d'immortaliser leur propre histoire; seuls ils créent des hommes capables de transmettre à la postérité des narrations éternelles. Que le patient Chinois entasse les faits sur les faits dans ses interminables annales, personne ne le lit; les grands historiens naissent en Grèce, en Italie, en Angleterre; même Tacite est républicain, et, si la France elle-meme s'étonne avec Voltaire et Chateaubriand de trouver sa tradition nationale entre des mains inférieures à ses gloires, elle en accuse le pouvoir étouffant des rois.

CHAPITRE XVII

CATASTROPHES NATIONALES

Aucun peuple ne finit de mort naturelle. — Les uns disparaissent soudainement vaincus par un ennemi supérieur; — les autres lentement étouffés par deux adversaires irrésistibles; — mais, une fois terrassés, personne ne peut plus les relever.

Rien de plus varié que la mort des nations. Les unes disparaissent, soudainement frappées au milieu de leurs fêtes comme Sardanapale à Ninive, Balthazar à Babylone; les autres tombent sur le champ de bataille, saisies d'un délire héroïque; les Goths se dispersent pour ne plus tenter Dieu et pour garder leur butin; les Lombards succombent à une sorte d'obésité qui les paralyse à jamais en présence de Charlemagne; les Juifs exterminés à Jérusalem errent avec la Bible comme des revenants miraculeux; les Chinois et les Tartares, aussi anciens que le monde, demeurent encore sur leur base, on dirait, pour ajouter un doute à tous les doutes de la terre, où tout passe et disparaît. Mais pour règle générale aucun peuple ne finit de mort naturelle; la destinée les immole tous les uns après les autres par la violence d'une guerre simple ou composée.

La catastrophe s'accomplit simplement lorsque deux nations de même forme, auparavant séparées par des États intermédiaires, se rapprochent peu à peu en les subjuguant, de sorte qu'elles se touchent enfin, à l'imitation de Rome et de Carthage quand elles eurent envahi, l'une, les



Calabres, l'autre, la Sicile. Alors, si elles sont toutes deux unitaires ou toutes deux fédérales, ou si elles ne peuvent se réorganiser pour se prendre réciproquement à contre-biais, en un mot, si elles ne parviennent pas à établir ces contrastes qui font vivre tous les peuples dualisés, elles s'engagent dans une lutte mortelle, dans une espèce de duel au couteau qui aboutit rapidement à un meurtre. En se connaissant, elles ne peuvent plus se tromper; nues l'une devant l'autre, elles n'ont plus ces voiles à arracher, ces défenses à détruire qui demandent des efforts, des retards, ces ajournements qui constituent la vie des nations, et Rome rase Carthage en quelques années, tandis que, pour la même raison, Ninive cédait vite à Babylone, et Babylone à Cyrus. D'autres fois, à défaut d'un ennemi qui arrive de loin, on trouve un adversaire dans le voisin soudainement favorisé par la fortune des batailles ou du commerce, en sorte qu'aux jours des révolutions son mouvement, deux fois plus fort, rend impossible d'accomplir le progrès. C'est alors que l'Angleterre étend sa main sur l'Écosse incapable de garder le catholicisme, de conserver ses alliances, de sauver Marie Stuart, de se soustraire aux désolations des tragédies, et ses rois partent enfin pour Londres, où la grande ville les couronne comme des victimes conquises et destinées à de nouvelles calamités. La Pologne disparaît également dans le gouffre de la Russie, que le despotisme éclairé rendait tout à coup deux fois plus vaste et glissant. Auparavant, la Hongrie avait succombé à la civilisation de l'Autriche, qui lui reproche encore d'être aussi barbare que l'invasion d'Attila.

Cependant les guerres composées conduisent à des péripéties encore plus tragiques, quand l'État en défaillance

se voit peu à peu surpassé par deux voisins, par deux ennemis opposés, l'un libre, l'autre monarchique, l'un fédéral, l'autre unitaire. Alors l'infortuné perd du terrain à chaque révolution ; un jour, c'est un château qu'on lui enlève, l'autre jour une ville, puis une colonie, ensuite un allié, plus tard un protecteur ; et, tandis qu'il s'épuise, que ses forces l'abandonnent, que l'agonie le saisit, que le râle l'étouffe, il faut qu'il marche, qu'il se hâte, qu'il poursuive sa carrière d'illusions et de révolutions sous l'aiguillon d'un espoir plus cruel que le désespoir. Car toutes les sirènes gardent leurs voiles à ses yeux ; mille contrastes le trompent, mille artifices l'excitent, l'exaltent, le pressent de lutter fédéralement contre un ennemi, unitairement contre l'autre. Il entre donc dans une sorte de convulsion vertigineuse ; il répète deux fois chaque mouvement ; il multiplie les émeutes, les coups de main ; il tourne, il se retourne sans cesse tant, qu'il meurt en cherchant l'air qui lui manque et l'idée qui s'évanouit sous l'étreinte contradictoire de son double ennemi. C'est ce qui explique les sanglantes agitations d'Israël expirant entre Judas et Babylone ; de l'Arménie, qui périt en combattant l'Assyrie et les ennemis de l'Assyrie; la Perse nous déchire le cœur quand à ses derniers jours elle cherche, le fer à la main, un chef qui la délivre en même temps des califes de Bagdad et des césars de Byzance ; la grande Novogorod inspire une sorte de terreur, quand elle se tord dans ses dernières angoisses entre Moscou qui la supplante et la Pologne, son éternelle ennemie. Le Northumberland semble atteint du tétanos, quand il déchoit à jamais au milieu des révolutions contraires qui l'entourent. Enfin Pise, entre Gênes et Florence, Ravenne, entre Venise et le pape,

une foule d'autres États ainsi tourmentés, offrent des scènes si poignantes, qu'à les voir frapper à toutes les portes fermées au salut on croit à la colère de Dieu aveuglant ses ennemis.

Une fois par terre, un État y demeure pour toujours, et on lui rendrait la vie par un enchantement magique, qu'il ne trouverait plus les voisins, les alliés, les ennemis, les fédérations, les monarchies qui l'ont fait vivre. Il n'y a pas de revenants dans l'histoire; aucun Christ n'y opère le miracle d'une résurrection, et, si quelques peuples semblent ressusciter, c'est que leur mort n'avait été qu'une syncope. Quand Florence se plaçait volontairement sous Naples, ou Gênes sous Milan, elles renonçaient à l'isolement et non pas à l'existence; elles gardaient le gouvernement; elles se bornaient à contracter une alliance humiliante, et elles pouvaient survivre à leur soumission, de même que la Russie, la Pologne et la Hongrie pouvaient se dégager des Tartares dont la domination se limitait à une suzeraineté, à une protection, à un patronage fédéral, à l'une de ces courses de nomades ou de ces changements de garnison que les historiens appellent conquêtes, mais qui, en réalité, se réduisent à des promenades de condottieri arrivant à point nommé le jour où il faut de nouveaux chefs à une révolution imminente. La lance d'Alexandre n'a tué aucun peuple, et ses capitaines fondaient partout des dynasties qui continuaient les nationalités antérieures. Nous n'avons donc aucune consolation à offrir aux mourants, si ce n'est qu'ils cèdent la place à leurs plus cruels ennemis, que chaque jour une naissance remplace un trépas, et que les capitales détrônées, devenues des membres d'un corps étranger, servent à constituer l'opposition du nouvel

État, où elles s'insurgent à chaque révolution, comme si tous les ossements de leurs générations passées voulaient briser la pierre des tombeaux pour continuer leurs guerres désormais imaginaires contre les vivants. Tel est le sort de Pavie, de Cordoue, d'Aix, de Rennes, de Prague, de Bude, de Varsovie, de tous les navires échoués sur les écueils du passé; ils tressaillent un instant à chaque phase opposante, et leurs révolutions, en se dénouant dans les capitales victorieuses, les refoulent sans cesse d'un degré plus bas sous les flots.

CHAPITRE XVIII

VARIANTES DE LA GUERRE DU GENRE HUMAIN

Toutes les formes se ramènent aux deux principes de le monarchie et de la république, — ne diffèrent entre elles que pour mieux marquer cette opposition, — et la reproduisent sans cesse dans tous les débats, dans tous les combats. — Illusions des mortels. — Cruauté de la nature qui les sacrifie à un but inconnu.

Tous les gouvernements se ramènent aux grands contrastes de la monarchie et de la république, du pouvoir discrétionnaire et de l'inflexible loi; aucune variante ne se dérobe à ce classement suprême. Il est vrai qu'Aristote dénombre six formes politiques, trois bonnes et trois mauvaises; il subdivise la monarchie en cinq espèces distinctes; il compte cinq démocraties, quatre oligarchies, trois aristocraties, trois tyrannies, plus trois manières de mêler l'oligarchie à la démocratie. Que de combinaisons ne pourrait-on pas tirer de toutes ces formes! Que de variantes si on leur ajoute les duumvirats, les triumvirats, les dictatures, les interrègnes, les pouvoirs où la politique et la religion se confondent, et ceux où elles se séparent! Que de nuances, si on se bornait même à croiser les différences entre les monarchies de l'Espagne, de la France, de l'Angleterre, de la Suède, de la Russie et de Rome! Cependant les publicistes nous autorisent unanimement déjà à décomposer tous les gouvernements et à les traduire en éléments qui se rapportent à l'une des trois formes exemplaires et primitives : la monarchie, l'aristocratie et la démocratie.

C'est nous accorder du premier coup la dualité solennelle de la monarchie et de la république ; car, aristocratique ou démocratique, la société où ne règne pas le roi obéit à la loi.

Ainsi athénienne ou florentine la démocratie s'oppose à la monarchie autant que Sparte ou Venise. Elle a ses parlements, ses clubs, sa publicité, ses tournures légales et une parole toujours générale. D'ailleurs, elle remplace sans cesse le pouvoir discrétionnaire par des magistrats bimestriels, par des hommes-machines, par des fonctionnaires tirés au sort comme les numéros d'une loterie. Ses capitaines paradent dans les camps, subordonnés à une foule d'ordres, de formalités et de contrôles, et tout l'État se trouve atteint de je ne sais quelle roideur artificielle qui lui empêche de réhabiliter un pendu sans convoquer tout le peuple. Que si l'on sonde la différence qui sépare la démocratie de l'aristocratie, c'est encore la différence, l'opposition, le contraste de l'arbitraire et de la liberté. A l'égard des grands sénats de Sparte, de Venise ou de Londres, la démocratie est toujours flottante, ses chefs imitent Périclès, ses transitions sont faciles, ses décisions promptes, sa versatilité rivalise avec celle des rois; elle montre la fougue des monarchies, et les États élégants et nivelés qu'elle organise semblent des royaumes dans l'absence et quelquefois dans l'attente d'un maître.

Les trois mauvaises formes de gouvernement sont les trois corruptions de la monarchie, de l'aristocratie et de la démocratie : tyrannie, oligarchie ou anarchie, elles se plient donc toutes seules à la même réduction, et, s'offrant d'ailleurs comme des anomalies, elles se placent d'elles-mêmes aux jours exceptionnels soit des monarchies, soit

des républiques. La tyrannie, c'est la monarchie pervertie à la veille d'une révolution qui doit la réformer; l'oligarchie et l'anarchie représentent à leur tour l'aristocratie ou la démocratie arrivées à un degré d'iniquité qui demande le châtiment d'un coup de foudre. Ensuite, dans ces moments où les scandales sont nécessaires, les rapides scandales des monarchies vengeresses improvisées au milieu des républiques, ou des républiques furibondes éclatant contre les vieilles monarchies, se rangent encore sous la triste catégorie des formes anomales qui font de Cromwell un tyran et du grand Condé un chef d'anarchistes. Enfin les mauvais gouvernements reparaissent de droit aux jours de réactions, où Charles I[er] mérite le titre de despote parmi les Anglais, et où les ligueurs se montrent mauvais républicains dans la monarchie française.

Des cinq espèces de monarchies dénombrées par Aristote, il ne reste au fond du creuset que ce qu'en termes modernes on appelle l'absolutisme et la constitution. Le gouvernement paternel des barbares, la dictature des æsymnètes de Mitylène, le pouvoir sans contrôle d'un seul chef, de quelque nom qu'on le décore, appartiennent à la catégorie de l'absolutisme, tandis que la royauté partagée des Spartiates et la monarchie élective des barbares tombent dans la classe opposée des constitutions. De même, pourquoi a-t-on compté cinq démocraties? Parce qu'il y a cinq et même mille manières de borner l'arbitraire de la multitude par des limites légales, telles que le cens, les magistratures, les fonctions inamovibles, les lois irrévocables. Les quatre oligarchies viennent encore de l'arbitraire ou de la loi qui les gouverne par le cens, par l'éligibilité ou par l'hérédité. Que la loi se charge de régulariser l'aristo-

cratie, ou d'après la vertu, ou d'après l'intérêt public, ou d'après la richesse, et trois espèces de gouvernement jailliront encore de cette variante, comme trois seront les tyrannies, suivant qu'elles se déchaîneront sans loi, comme celles de Macbeth, ou qu'elles accepteront le frein d'une élection légale, ou que, davantage limitées, elles se réduiront à des dictatures républicaines.

Mais nous ne suivrons certes pas les mélanges des gouvernements dans la région du possible et encore moins dénombrerons-nous toutes les nuances des réactions, des révolutions, des interrègnes, d'une foule de situations, aussi variables que la physionomie de l'homme ou les perspectives de la guerre universelle. Tous les composés se comportent comme leurs éléments; tous les gouvernements, quelque éphémère qu'en soit la durée, quelque bizarre l'origine, appartiennent aux deux grands extrêmes du pouvoir discrétionnaire ou de la loi, de même que toute quantité relativement à une autre devient nécessairement grande ou petite. Loin de nous troubler, loin de nous écarter de l'opposition primordiale des deux termes, la multitude des nuances politiques en rend, au contraire, les contrastes possibles et variés à l'infini. La race, le climat, la température, le sol, les mœurs, les traditions et mille accidents diversifient les États; les uns n'ont que deux confins, tandis que les autres en comptent vingt; ceux-ci combattent une monarchie, ceux-là dix à leur tour rivalisées. Si on ne pouvait lutter que contre un seul ennemi, avec une seule forme inflexible, les termes manqueraient aux contrastes et l'histoire se réduirait à l'odieuse monotonie de deux monocordes, altérant leurs notes fastidieuses. Mais la variété jaillit de la guerre des deux extrêmes que la nature pare des cou-

leurs changeantes, et une beauté constamment renouvelée dans ses apparences dissimule la laideur anatomique des nations.

Ainsi, partout où la guerre éclate, soit civile, soit internationale, c'est la guerre d'une royauté arbitraire contre un pouvoir légal. Ce même élan despotique et humain qui poussait César contre *Caton*, Athènes contre *Sparte*, ou les maires du palais contre les *rois chevelus*, entraînait également la Chine contre les *Tartares*, le siagoun contre l'éternel *Mikado*, l'Émir contre l'inutile sainteté des *Kalifes*, le pape Grégoire VII contre les *empereurs* à qui Pascal II pensa rendre la grande donation pour mieux développer sa tyrannie sans limites. Le guelfe veut un pouvoir discrétionnaire, l'autorité de l'Église, l'inquisition des théologiens; le *gibelin* proclame la liberté individuelle, le règne des jurisconsultes, l'indépendance des philosophes. Partout où deux hommes discutent, l'un attaque la tradition dans l'intérêt de la démocratie, l'autre la défend au point de vue du contrat. Si le jésuite propage son probabilisme extravagant et immoral, si le janséniste lui oppose sa théorie hargneuse et intraitable, c'est que l'un veut faire concorder l'évangile avec toutes les circonstances possibles de l'Europe, du Paraguay et de la Chine, l'autre veut suivre à l'instar de Calvin la lettre des livres saints et garder, comme Luther, la liberté de la raison. Quoi de plus capricieux, de plus étranger aux catégories de la politique que le débat sur la supériorité des anciens ou des modernes? et cependant c'est le combat de l'autorité contre la raison, si bien que les Anglais, esclaves de la loi, adorent l'antiquité, au lieu que les Français, supérieurs à la loi, prennent fait et cause pour les modernes. Mais s'agit-il, au contraire, d'écrire,

de composer des drames ou des poëmes, et non pas de s'arrêter à une vaine jurisprudence sur le rang des auteurs; alors les rôles changent, et, libre de naissance, l'Anglais n'écoute plus que son génie familier, tandis que le Français, essentiellement monarchique, ne parvient jamais à oublier les préceptes d'Aristote et les exemples classiques. Dans une situation tout anglaise, Lopez de Vega se trouve pris en flagrant délit de contradiction quand il vénère à genoux les Grecs dans sa poétique, et les combat par le fait dans ses pièces immortelles. Toutes les circonstances qui dans la politique nuancent l'opposition de la monarchie et de la liberté passent dans la poésie, dans l'éloquence, dans la peinture, dans la sculpture, dans la musique, et, quoiqu'il soit choquant et ridicule de transporter grossièrement dans le monde des arts les mots d'ordre de la guerre et des armées, on les y reconnaît aisément, comme on devine la carcasse sous le plumage du paon. Même Platon, même Aristote, ne peuvent différer entre eux, sans que le premier ne forme de sa philosophie une sorte de monarchie pontificale, jusqu'à combattre toute loi, jusqu'à imposer à l'univers d'être utile et aux vérités d'être consolantes, sous peine de ne pas être. Au contraire, Aristote, absolument libre, se livre à sa curiosité contemplative, décidé à découvrir les secrets de l'univers, dussent-ils être funestes aux mortels. Cette opposition se reproduit entre les philosophes français et ceux de l'Allemagne, et en général entre le prêtre et le philosophe, entre le tribun et le savant, entre l'homme d'action et l'homme de théorie. Le premier suit les multitudes, dissimule ses hardiesses, ne vise qu'à séduire, qu'à combattre, qu'à réussir, qu'à innover; le second, protégé par la

liberté de la recherche, ne connaît ni transactions, ni ménagements, ni concessions, et il s'élève dans le ciel des abstractions, en dédaignant l'autre, qui rampe sur la terre pour le compte d'autrui.

Tel est le monde moral; toujours double dans ses manifestations, la guerre lui donne la vie, toute idée n'y paraît que sous forme contradictoire. Aucune synthèse ne résume les deux extrêmes; aucun hermaphrodite n'efface les deux sexes; personne ne réconcilie Sylla et Marius; Pompée meurt ennemi de César; jamais ce qu'on appelle une solution, un repos, et, quand l'un des termes de la dualité semble périmé, on le voit reparaître plus fort qu'auparavant, à un siècle de distance ou dans des régions plus lointaines, témoin les vaincus des Romains revenant au combat avec le secours des Germains.

Fol donc qui se fie aux dénoûments de l'histoire, aux trophées des héros, à ce repos que Cineas prêchait à Pyrrhus, et cependant on ne rêve que victoires, que conclusions, on veut toujours une dernière scène au drame, une fin au roman, et, dût-on accepter à jamais le déni de toute justice, on s'y arrête encore, comme dans la tragédie, où le désespoir jouit de la volupté de se croire un but. C'est ainsi que l'homme se jette dans la monarchie, sans se douter qu'elle reçoit en naissant l'éternel défi des républiques; les unités captivent des populations de maniaques aspirant à des dominations universelles, que d'autres fanatiques espèrent en vain détruire complétement. Celui-ci naît au jour d'une révolution, pour souder toutes ses idées à la forme républicaine, et il frissonne d'horreur à la vue d'un courtisan; son délire se déclare comme une incurable maladie. Celui-là, au contraire, né cent lieues plus loin, sur une terre

républicaine, se laisse emporter par une monarchie incendiaire et néfaste, qui absorbe par la maladie d'un fanatisme opposé toutes ses idées dans cette forme éphémère. Mais la nature nourrit ces illusions, et plus leurs adeptes sont absolus et opiniâtres, mieux elle accomplit le travail de ses contrastes, mieux ses victimes se combattent avec l'acharnement requis par la guerre éternelle. Si la destinée n'avait pas caché ses déroutes à Charles-Quint, son déclin à Louis XIV, son supplice imminent à Robespierre, ils ne seraient pas descendus dans le cirque; leur action aurait manqué, la série des batailles aurait été interrompue, les rouages du monde politique se seraient arrêtés.

CHAPITRE XIX

ENGRENAGE DES NATIONS

Tout révolutionnaire est ami de l'ennemi. — Croisement de toutes les amitiés révolutionnaires depuis Paris jusqu'à Yedo,— depuis Rome jusqu'en Chine.

Une chaîne d'erreurs hostiles et bruyantes fait le tour du monde, en rivant chaque nation sur le sol où la ronge le ver d'une opposition pleine d'admiration pour l'ennemi. Dès les temps les plus reculés, le baron français ne cesse de proclamer la grandeur des franchises britanniques, c'est lui qui fraye la route à toutes les invasions anglaises pour résister au despotisme régnant à Paris. Toute victoire française l'accable de douleur, lui enlève un ami, diminue ses chances de succès, redouble le pouvoir de son maître. Au contraire toute déroute à Azincourt, à Poitiers, à Waterloo relève son courage et l'approche du but désiré de ressembler à un lord du parlement. Voilà donc et Bodin qui estime l'Angleterre et Montesquieu qui propose d'imiter ses assemblées et Voltaire qui ne cesse d'admonester ses velches par les sermons de ses lords philosophes, et Rousseau qui place au-dessus de Saint-Preux la sagesse de milord Édouard, et toute la littérature parlementaire de notre temps empruntée à la tradition hostile des Anglais. Mais transportons-nous en Angleterre ; là c'est le spectacle opposé ; la liberté règne, le parlement est souverain, le roi n'est que l'objet d'une vaine adoration, et tout opposant, forcé de devenir partisan du despotisme, fixe ses re-

gards sur Paris. Charles I[er] n'est qu'un Français dépaysé, sa femme qu'une Française téméraire; ses apologistes, ses amis exagèrent la dévotion de saint Louis, la fourberie de Louis XI, la folie de Charles VI ; même la cruauté de Charles IX prend sous leur plume des couleurs incendiaires, et Charles II, Jacques II les whigs, les chartistes s'éprennent d'un tel amour pour le gouvernement et la religion du continent, qu'ils compromettent le royaume. Enfin Milton, le grand épique de la nation, poëte d'une révolution contre le parlement traditionnel, pousse si loin son enthousiasme pour la bienheureuse monarchie de la France, qu'il attache la béatitude de ses élus à l'absolutisme du paradis, tandis que ses démons de l'enfer délibèrent dans une assemblée semblable à celle de la Tamise.

Par un nouveau contraste, l'opposition allemande, jadis welfe et maintenant prussienne, admire également la monarchie française qu'elle voudrait imiter à tout prix en sacrifiant quarante capitales à l'unité germanique. Non moins admirateur de la France, l'insurgé d'Italie ne conçoit pas même sa liberté en dehors de l'unité, et, Machiavel à la main, il s'efforce de trahir le pape, l'empereur, tous les princes, toutes les villes au profit d'une capitale, d'une dynastie, d'un roi. Mais le boyard russe, qui frémit sous le joug du czar, donnerait tout au monde pour ouvrir des diètes germaniques ou pour obtenir le fractionnement italien qui lui rappelle l'antiquité poétique de Novogorod et de Kief. Plus loin les chefs tartares, asservis aux délibérations de leurs diètes errantes, voudraient tous régner sur leurs clans comme le czar en Russie. Plus loin encore le mandarin, foulé aux pieds par la cour de Péking et condamné à mourir pour avoir été malheureux, ne voudrait-il

pas étouffer son empereur avec la liberté d'un Tartare? Enfin le mikado que les Treize de Yedo condamnent à une immobilité douloureuse; le siagoun, qui tremble sous l'œil des espions; les six cents chefs de la féodalité que le gouvernement place sous la tutelle des secrétaires, n'envient-il pas la hiérarchie chinoise, le franc despotisme, l'autorité paternelle des chefs et les paisibles délibérations de Péking?

Transportez-vous dans l'antiquité, que prêchent les Cyrille, les Athanase, les grands saints persécutés par l'église byzantine? Ils déifient le pouvoir de Rome, qui, de son côté, combat méthodiquement chez lui une opposition italienne inspirée par Arius et enthousiaste de Nestorius, d'Eutychès et de toutes les hérésies régnantes à Byzance. Que font les Persans? Ils donnent l'hospitalité à la philosophie, au paganisme exilé par les Césars leur voisins et ils combattent chez eux des fanatiques, indomptables, étranges, qui rêvent la rédemption chrétienne des Romains à travers les mythes de Zoroastre. Remontons plus loin encore, chez les Grecs, pourquoi Xénophon admire-t-il son Cyrus? parce qu'il vit au milieu des Grecs qui l'ont combattu. Pourquoi fixe-t-il un regard mêlé d'envie et d'admiration sur les lois des Spartiates? Parce que la démocratie d'Athènes l'étouffe avec ses chefs effrontés, ses marchands avides, ses jalousies indomptables, ses esclaves insolents et Platon portait l'admiration de Xénophon pour Sparte jusqu'à l'idéaliser dans sa *République*, et sa haine pour les démagogues de sa patrie jusqu'à espérer qu'un tyran réaliserait un jour sa cité imaginaire, d'où, à l'imitation des éphores, il exile les poëtes et les étrangers. Mais à Sparte, au contraire, Agis subit le dernier supplice pour avoir trop admiré les compa-

triotes de Platon, les splendeurs athéniennes, et si nous considérons enfin l'antiquité biblique, nous voyons l'impiété, si malheureuse dans le royaume de Juda, n'avoir d'autre but que de copier l'idolâtrie régnante dans le royaume rival d'Israël, tandis qu'ici les orthodoxes, les saints, les prophètes, ne portaient dans le cœur l'amour de Jérusalem que pour succomber à de continuelles catastrophes.

Voilà comme s'aiment, comme s'admirent les hommes à travers les nations; ils ne visent qu'à détruire leurs patries, qu'à faire appel à l'ennemi, à lui emprunter, ici les idoles de Balaal, là le feu des Perses, ailleurs le despotisme chinois, ailleurs encore, l'inquisition japonaise, ou l'hérésie arienne, ou l'orthodoxie catholique, ou le schisme de Photius. Tous les principes sont bons, tous les dogmes sacrés, pourvu que leur cité périsse, et c'est ainsi que la cité du genre humain, réclamée par des forces continuellement comprimées, s'élève d'époque en époque sur les ruines de tous les empires.

Pas de distance, pas de désert, pas de montagne qui interrompe ce funèbre entrelacement de combats; la guerre coule partout comme l'eau qui cherche son niveau. Aucun vide, aucun intervalle, nulle paix sur la terre; ce bois abandonné, cet îlot négligé, reçoivent leurs battues périodiques, leurs buissons ne peuvent abriter aucun fugitif. Le jour de la chasse, de la révolte, de l'excursion, de l'inspection met en rapport l'escouade chinoise, la horde tartare, le Cosaque du Don, le cabinet de Saint-Pétersbourg. Dans les temps calmes, les nations se tiennent par le travail sourd des unités et des fédérations; mais aux jours des révolutions, celle qui s'agite la première transmet un choc qui fait le tour du monde. Le surcroît de force que lui

donne son progrès l'engage à faire des conquêtes ; et ses invasions explosives continuent jusqu'à ce que les nations les plus arriérées aient découvert le moyen de l'arrêter en l'imitant; en d'autres termes, jusqu'à ce que l'équilibre se soit partout rétabli. C'est ainsi que lorsqu'une roue dentée tourne, son mouvement se communique à tout l'engrenage; chaque roue tourne de droite à gauche ou de gauche à droide, en sens inverse de sa voisine, et toutes les pièces crient tant que l'impulsion ne s'épuise pas complétement. Ne vous étonnez donc pas si une secousse d'Athènes ébranlait Crotone, si une catastrophe de Babylone retentissait au loin jusque sur la plage d'Espagne, si l'Europe, que les évêques mettaient en révolution vers l'an 1000, refoulait les musulmans sur tous les points, si le reflux contre les croisades portait Saladin à Jérusalem et les Tartares à Moscou, à Varsovie et à Bude. Rome, à son apogée, donnait aux Chinois l'idée de la combattre, et, quelques siècles plus tard, les invasions partaient des plateaux de l'Asie pour envahir les provinces de l'Allemagne, de la Gaule, de l'Ibérie et de l'Afrique.

SECTION II

PHÉNOMÈNES DE L'HISTOIRE

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRE APPARITION DU GENRE HUMAIN

2500

Toutes les civilisations sont à la fois indigènes et transmises, — c'est pourquoi la Bible et le Chou-King commencent en même temps, — et tous les peuples présentent dès leur plus haute antiquité leur caractère actuel.— Le drame de Nemrod sur tous les points de la terre.— Caprices de la nature qui varie ses couleurs sans varier ses tableaux.

L'engrenage des nations et les commotions électriques qu'il transmet d'un bout à l'autre de la terre expliquent l'équivalence des républiques et des monarchies qui paraissent à chaque époque de l'histoire. Forcés de se tenir, sous peine de mort, au même niveau, tous les peuples entrent aux mêmes jours, aux mêmes heures dans les mêmes crises, et une sorte de fièvre les saisit tous à la fois, produisant, ici des batailles, là des invasions, ailleurs des conquêtes, plus loin des coups d'État, des massacres, des catastrophes aux ressemblances frappantes et aux résultats uniformes. La Révolution française ne s'est, de nos jours, propagée ni plus rapidement, ni plus régulièrement que les révolutions de l'antiquité la plus reculée. Le synchronisme perpétuel de tous les mouvements politiques confirmera donc, dans cette nouvelle section, les lois générales de la raison des

États par les exemples les plus célèbres de l'histoire ancienne et moderne.

Il est vrai que chaque nation peut se développer toute seule sans recevoir aucun enseignement; toute tribu, toute famille contient en germe tout l'avenir du genre humain; ses philosophes, ses prophètes, ses rédempteurs, prédestinés à la guider à des époques prédéterminées; toute lieue carrée peut être pour ainsi dire l'emplacement d'une Rome ou d'une Babylone. Mais cette uniformité d'une même histoire idéale, commune à toutes les nations, n'implique nullement qu'elles soient toujours du même âge et qu'elles inaugurent contemporainement les mêmes principes. Loin de là, elle les laisse distinctes, les isole sur leurs territoires et semble couper toute communication entre les quarante hercules de l'histoire ancienne; mais, en regardant les faits, on penche plutôt vers l'erreur opposée, que tout progrès, toute invention, toute civilisation est constamment transmise d'un peuple à l'autre, à l'imitation du maïs qui ne naît naturellement nulle part, quoiqu'il germe artificiellement partout. Si donc toute nation n'obéit qu'à ses forces indigènes, à ses rêves naturels, elle ne se maintient au niveau de ses ennemis qu'en copiant immédiatement leurs progrès pour leur résister.

La première apparition du genre humain obéit déjà à cette loi, et tous les peuples se présentent, en 2500 avant Jésus-Christ, sans qu'aucun d'eux puisse vanter une antiquité plus reculée.

Là s'arrêtent les observations astronomiques des Chinois et les souvenirs circonstanciés du Chou-King; là commence la partie historique de la Bible et cette vocation d'Abraham, qui plane encore sur notre destinée; là se trouvent

ces premières réminiscences égyptiennes ou italiennes qui concordent confusément avec ces monuments cyclopéens d'une ère inconnue, mais certes primitive; là on se sent, je ne dirai pas aux origines, car on n'en voit nulle part, mais au moment où mille traditions laissent entrevoir leur date première. Au delà, on ne rencontre que le vide; la vue se perd, la raison s'égare. En vain, les Taossée multiplient les années par myriades pour peupler ces temps inconnus d'êtres fantastiques; en vain Moïse parle du déluge et du chaos; en vain mille chimères indiennes, japonaises, ou égyptiennes, s'efforcent d'envahir cet espace antérieur à la mémoire des hommes; nos philosophes ne peuvent pas davantage supputer les milliers d'années nécessaires pour passer de l'état sauvage aux premières découvertes astronomiques ou du crâne du singe à celui de notre race intelligente.

L'apparition simultanée de tous les peuples exclut, au reste, toutes les hypothèses pour les dériver d'une nation primitive qui aurait occupé peu à peu l'étendue de la terre. Sans être absolument inadmissible dans les espaces d'une antiquité imaginaire où l'on peut puiser les années par milliers et les métamorphoses à discrétion, sur le terrain des faits, la distinction des races devance l'histoire, et tout l'intervalle depuis Adam jusqu'à nous n'aurait pas plus suffi pour faire dégénérer le blanc jusqu'au nègre que pour élever ce dernier jusqu'à nous. Quelle vicissitude aurait changé soudain la couleur du corps, ou la conformation de la tête, ou la force des instincts, jusqu'à déshériter tant de peuples du divin privilége de l'épopée, réservé avec la philosophie, aux Grecs, aux Indous et aux Européens? Bien plus, dans cette conjecture mythique d'un peuple primitif,

la Genèse et le Chou-King, les Juifs et les Chinois se disputent la priorité presque aux deux extrémités de la terre, et, après avoir opposé les faits aux faits et les preuves aux preuves, leurs prétentions se contre-balancent si bien qu'il en résulte une nouvelle confirmation de leur synchronisme.

Enfin chaque peuple se montre, dès le premier début, avec les caractères qu'il conserve encore aujourd'hui. L'Égypte naît déjà antique, chargée de hiéroglyphes, occupée à construire ses pyramides au milieu de ses inondations périodiques, qui la forcent à ces mouvements calculés d'où résultent son immobilité dans l'action et sa fixité dans les plus étonnantes hardiesses. Les Pharaons commandent à cette terre des marécages fertiles, et par conséquent nous la voyons entourée, comme à présent, de peuples libres, nomades et fédérés. L'Italie, encore nébuleuse et glacée, nourrit dans son centre ses indestructibles autochthones visités par une foule de peuples étrangers, les Vénètes, les Sicules, les Ænotriens, les Mésapiens, les Dauniens, les Peucétiens, aux idées illyriennes, pélasgiques, inconnues, ensevelies dans des blocs de marbre, en sorte que la Péninsule naît grande, imposante, fractionnée, et ouverte à toutes les invasions comme dans l'ère des pontifes. Les premiers mots sur les Ibères annoncent la sobriété des Espagnols, ceux sur les Gaulois signalent la valeur des Français. L'Assyrie se destine aux conquêtes avec Bélus, premier devancier des califes; l'Arménie, qui se révolte contre Bélus, s'engage dans la triste histoire de sa fragile indépendance. Les Juifs nous parlent de la dispersion de Noé et de la tour de Babel, comme s'ils voulaient annoncer que leur loi sera de vivre dans un exil éternel, en déclarant tous les peuples dégradés par la malédiction

d'une folie universelle. Le premier acte qui les constitue est cette vocation d'Abraham où éclate la souveraine liberté d'Israël dont la religion n'est qu'un contrat, dont le Dieu n'est qu'un allié, et dont l'avenir ne sera jamais qu'une fédération créée par Jéhovah au milieu de ses adeptes méprisant la foule des nations. Dès son origine l'Inde nous refuse l'énigme de ses dates qu'elle ne révèle pas même aujourd'hui, à moins d'y être forcée par la chronologie des autres peuples. Enfin la Chine se dresse absorbante, unitaire, compacte, essentiellement monarchique et humaine avec Fouhi, son chef, qui se charge de gouverner le ciel et la terre, de régler en même temps la science et les travaux, les peines et les récompenses, et, aujourd'hui encore, les préceptes sur l'unité de l'État, sur la nécessité d'obéir, sur les vertus de l'empereur et sur les qualités des ministres, forment la loi suprême des Chinois. Cette insistance sur la nécessité d'un gouvernement unitaire nous révèle, au reste, que le Céleste Empire combattait déjà la fédération en Tartarie et la liberté au Japon.

Ces peuples, qui commençaient silencieusement leur carrière, semblaient tous à la fois agités par la fureur de la jeunesse et accablés par une mystérieuse décrépitude. De folles malédictions, des sacrifices sanglants, des idoles infâmes, des projets insensés se mêlaient partout à des institutions savantes, réfléchies, pédantesques, où l'on voit la famille constituée, les droits des citoyens ébauchés, l'écriture employée, la poésie vénérée, et enfin le culte de ce Dieu que la métaphysique de nos philosophes adopte encore aujourd'hui. D'où vient tant de science et tant d'ignorance? Pourquoi marque-t-on admirablement les éclipses et les constellations, tandis qu'une odieuse superstition défigure

les faits les plus importants? Quelle cause a pu combiner tant de crimes et tant de sagesse dans le plus lointain horizon de notre espèce? S'il est permis de hasarder une conjecture au milieu de ces ténèbres, le génie des conquêtes inspirait les hommes pour la première fois, et les traînait ainsi sur la scène de l'histoire où chaque gloire s'expie par des crimes. D'un côté les dieux grandissaient implacables avec les triomphateurs; de l'autre, les vaincus pleuraient sur leur déchéance et regrettaient un Éden antérieur, une patrie détruite. La guerre se révèle également, et dans la construction de l'Égypte, et dans les colères de Jéhovah, et dans le règne de Fouhi; elle appelait pour la première fois les vivants aux voluptés de la chasse, où ils arrivaient avec la fougue de Nemrod pour former les groupes équivalents de la guerre universelle; le premier à combattre forçait tous les autres au combat.

Que de variété dans les divers tempéraments des nations! La fougue, le flegme, la passion, le calcul changent d'une lieue à l'autre; à chaque relais d'un voyage, on entre dans des atmosphères diverses; ici, les désirs s'enflamment, là ils s'éteignent, tandis que le soleil éclatant ou oblique fait changer les perspectives, et que le front de l'homme s'élève ou se déprime pour dompter la nature ou pour en représenter les forces animales. Mais toutes ces influences peuvent se comparer à celles des liqueurs par lesquelles on obtient des arbres artificiellement rapetissés, des chênes de la hauteur d'un mètre, des caprices de dimension dans les lois de la végétation. Les feuilles, les fleurs, les branches, les glands, les racines n'en fleurissent pas moins à la perfection dans le nain végétal, et il reste dans son espèce, comme le chat dans celle du tigre, ou l'épagneul dans celle

du terre-neuve, sans tomber dans une infériorité qui l'obligerait à disparaître au milieu de la guerre universelle. Chaque peuple adoptera donc une même révolution à sa manière, le Grec en la célébrant par des chants, l'Arabe en la divinisant par des prophéties, le Chinois en composant des logogriphes, le Lapon en traçant de nouveaux caractères sur son tambour magique, le nègre en ajoutant de nouveaux signes à son bizarre tatouage. Les plus infimes créatures savent se racheter, et si l'épagneul se captive la protection de l'homme, le Lapon se fait défendre par un climat épouvantable qui tuerait le Grec et l'Égyptien.

CHAPITRE II

LES FONDATEURS DE L'ESCLAVAGE

1500-1200

Premières paroles du genre humain. — Premier progrès des chefs et première damnation des multitudes. — La raison de la conquête dicte les préceptes des plus anciennes religions.

Mille ans après l'apparition du genre humain, vers 1500, une sorte de lumière nouvelle brille soudain depuis l'Inde jusqu'à l'Égypte ; tous les peuples éveillés par des chocs réciproques que l'histoire nous dérobe allument pour la première fois leurs phares, les souvenirs s'éclairent et sortent à jamais du chaos. Voilà en même temps les Védas des Brahmanes, la Genèse des Juifs, les conquêtes de l'Égypte, les premiers fondateurs de la Grèce : Deucalion, Bacchus, Danaüs, Cécrops, Minos, Lelex. Danaüs crée la Phrygie et Troie devient la capitale d'un royaume asiatique. Kalitan et Ismaïl fondent les deux États ennemis de la Péninsule arabique ; en 1500, les Sicules et les Liguriens arrivent de la Ligurie dans la Péninsule italique ; et un siècle plus tard l'Assombrie, l'Ollombrie et la Vilombrie aux trois cents villes montrent un mouvement décisif qui s'accomplit, grâce à une invasion gauloise. Plus loin, la Chine ne paraît endormie que parce que ses historiens ont attribué aux règnes précédents les inventions que partout ailleurs on rapporte à cette époque.

Le mutisme énigmatique de l'ère antérieure cesse enfin, interrompu par les voix sacrées qui retentissent sur le

Sinaï et sur le Gange; ailleurs le bruit du travail répond à l'harmonie des cantiques religieux, et moins de cent ans suffisent à rendre ce changement corrélatif et équivalent sur tous les points du globe. L'idée qui le dirige est à son tour la même dans toutes les régions. On constitue l'esclavage, ce fruit naturel de la guerre; on s'empare de l'homme pour en faire une machine; on le manie avec une science et une sécurité qui font frémir. Des milliers de vaincus gémissent sous des poids énormes, au milieu de fétides marais, sous un soleil ardent ou dans des souterrains étouffants, obligés de façonner le fer, le granit, de déplacer la terre, de dévoyer les fleuves pour réorganiser le sol et entourer leur maître de délices qu'il n'aurait pas su arracher à sa propre indolence. Les élus de la force régnèrent sur l'immense majorité du genre humain; ils vouèrent des peuples entiers à la damnation d'un travail sans fin; et ils s'organisèrent eux-mêmes par castes superposées les unes aux autres avec les haines perpétuées des victoires antérieures. Dans l'Inde comme en Égypte une implacable jalousie rendit héréditaires tous les travaux comme des priviléges ou des peines, et l'industrie puisant sa force dans cet effroyable abrutissement, donna la forme de statues à des rochers, creusa des temples dans les montagnes, construisit des sépulcres plus splendides que les palais, et ses monuments gigantesques arrivent jusqu'à nous dans leur intégrité primitive, au mépris de l'art élégant et fragile des peuples postérieurs.

Odieusement utile, la religion de cette époque sacrifie partout notre nature en transportant dans le ciel le règne de la force sur l'esprit, imposant des dogmes sagement infâmes, décrétant l'adoration du bœuf, de la vache, des

végétaux, des animaux et ordonnant des hécatombes humaines. L'Égyptien se prosterna devant le sphinx impitoyable, l'Assyrien devant le gigantesque Bélus, l'Indou devant ses monstrueuses divinités, et l'impudent phallus captiva une admiration qui ne rougissait plus de rien et qui le mettait à la place du futur logos. Le code éternel de la morale reçut ainsi une sanction profondément immorale qui le fit concorder avec l'abrutissement systématique de l'époque. Si le maître n'avait pas fermé son cœur à tout sentiment de commisération, comment aurait-il ordonné tant d'effroyables travaux? où aurait-il pris les forces pour construire ses villes? Ne fallait-il pas qu'il fût dressé à mutiler, à aveugler, à chasser ses sujets et à demander à la douleur ce que refusait la raison? On comprend donc les préceptes uniformes du premier sacerdoce : Tu sacrifieras ton fils à l'Éternel; tu jetteras tes enfants dans le bronze ardent de Moloch; tu prostitueras saintement tes filles, tu les brûleras vivantes sur le bûcher de leur mari; c'est ainsi que tu dompteras tes passions et que, sourd à la voix du sang, tu feras plier à tes volontés les lois de l'univers.

Telle fut la première religion historique, sorte de magie où la science des nombres, des figures, des couleurs et ce que nous appelons la clef des songes servit de guide pour deviner la pensée, les lois, les plans, les tendances, les volontés, les combinaisons et les arrêts des invisibles ingénieurs de la nature. Sésostris lui emprunta le secret de remuer les pierres monstrueuses, Deucalion de transformer les pierres en hommes, les Grecs, ses contemporains, de bâtir leurs villes et de repousser les races aveuglément guerrières des Pélasges. Les fables persanes

parlent d'un roi vainqueur des démons qu'il obligeait à lui enseigner les sciences. Les Juifs eux-mêmes ne se dérobaient pas à cette féroce raison de l'époque, et, s'ils n'adoraient ni les animaux de l'Égypte, ni les monstres de l'Inde, ni les voluptés de la Grèce; s'ils éprouvaient une horreur absolument moderne pour les abominations de leurs voisins, cette apparente supériorité sur leur temps s'évanouit quand on songe que, pour ne pas faire des esclaves ils ne faisaient pas de quartier, et que chez eux un mouvement de pitié pour le vaincu devenait un crime irrémissible. Leur dieu gardait les traces d'une ère plus atroce, antérieure aux bienfaits de l'esclavage et aux malheurs de l'industrie.

On conçoit donc qu'à cette époque on se soit persuadé encore davantage que marcher, c'était déchoir, et que l'Indou ait regretté le néant de sa patrie primitive, le Juif l'Éden de ses premiers progéniteurs, tandis que le Grec se mettait à la suite de ses héros criminels ou terribles. La même idée, diversement transfigurée, présida au banquet des Atrides, plaça Minos aux portes de l'enfer et donna à Bacchus les emblèmes de l'ivresse en même temps que la conquête de l'Orient.

CHAPITRE III

LES HÉROS

1200-500

Chute de Priam — et des rois qui l'ont combattu. — Explosions républicaines dans la civilisation hellénique. — Explosions monarchiques chez les peuples de l'Asie et de l'Afrique. — Rama imite Agamemnon dans l'Inde, Valmici y reproduit Homère. — La Chine a sa guerre de Troie, ses explosions républicaines, ses *royaumes combattants*. — Équivalence de Pythagore, — de Kapila — et de Lao-tsé, qui arrivent à la fin de cette longue période.

Le mouvement qui conduit toute époque à en créer une nouvelle fit éclater vers 1200 une longue série de révolutions dans le monde civilisé. La chute de Troie donna le signal. Il est à remarquer qu'Homère, fidèle comme tous les historiens à l'amour du passé, évite de nous faire assister à la catastrophe de Priam, et, bien qu'elle soit la conclusion présumée de l'*Iliade* et la prémisse de l'*Odyssée*, elle demeure en dehors de la perspective des deux poëmes. Dans le premier on voit la fédération grecque engagée dans une sorte de guerre éternelle contre un royaume de l'Asie; dans le second la chute de Priam retentit tristement dans toutes les villes de la Grèce et ne réveille que des échos tragiques. Agamemnon tombe sous le fer de Clytemnestre, les Furies agitent son fils, on ne voit qu'exils, errements, catastrophes, et Minerve elle-même arrête le triomphe d'Ulysse sur les Proces pour qu'il puisse vieillir, au moyen d'une transaction. C'est que la ruine d'Ilion n'était pas moins funeste au chef de ce royaume qu'à ceux de l'Archipel; partout, sans toucher aux couches de l'esclavage, le peuple se révoltait contre les gouvernements des chefs qui, prêtres, juges et

rois, représentaient une destinée inhumaine. En 1125, nous trouvons cinq républiques en Béotie; trente-sept ans plus tard, Corinthe commence ses révolutions; en 1068, Codrus, dernier roi d'Athènes, se voue aux dieux de l'enfer, et la ville de Minerve s'agite sous les archontes protecteurs de sa liberté. Sparte se renouvelle en même temps, et quatre-vingts ans lui suffisent pour donner le jour à Lycurgue, qui efface à jamais la folie d'Hélène et la honte de Ménélas. Dans toutes les villes de la Grèce, la chute de Troie et les erreurs d'Ulysse deviennent le principe d'une foule de vicissitudes, de révolutions, de républiques, où l'engrenage des formes politiques montre désormais à nu son mouvement électrique de Sparte à Athènes, d'Athènes à Corinthe, des Ioniens aux Doriens.

La grande Grèce rattache aussi ses souvenirs à la catastrophe d'Ilion et à ses exils tragiques. Pallantium parle d'Évandre, Tibur d'Amphiaraüs, Alba d'Énée, Petilie de Philoctète aux flèches enchantées, Métaponte du sage Nestor et de ses Pyliens, Salente d'Idoménée, et d'autres villes rappellent Diomède. Ces origines poétiques attestent une impulsion hellénique, et de 1030 à 668 cette impulsion crée Cumes, Naples, Messine, Rhegium fondée par Chalcis d'Eubée, Tarente construite par les Spartiates, Crotone et Sybaris qui doivent le jour aux Achéens; et, tandis que la première se développe par une démocratie fulminante, Sybaris aux trois cent mille combattants règne par une aristocratie qui laisse des souvenirs éternels d'élégance, de luxe et de folie.

Le mouvement qui emporte les fils de Deucalion s'étend de la grande Grèce au reste de l'Italie, où il provoque vers 1100 l'invasion des Étrusques. Une foule de peuples,

les Pélasges, les Mysiens, les Ombriens, les Liguriens, les Sicains, jadis mêlés aux populations indigènes pour former des républiques ou des royaumes aussi nombreux que les accidents de la terre ou les caprices des Apennins, disparaissent ainsi sous une couche noire, luisante, aux formes accentuées et gracieuses, d'où l'on voit pulluler une multitude de Lucomonies civilisées, quasi égyptiennes, aussi solennelles et aussi bizarres que les dieux de l'Afrique embellis par le contact de l'Europe.

La même révolution se reproduit sous la forme opposée des concentrations monarchiques dans toutes les régions de l'Asie. C'est là que se prépare la grandeur des Assyres, et elle se développe avec Ninive et Babylone lorsque l'Archipel s'engage dans le fractionnement républicain de Sparte et d'Athènes. Quand Codrus cède la place d'abord aux archontes, puis aux Dracon et aux Solon, en 1095 les Juifs suppriment leur fédération des républiques sacerdotale et créent leur royaume qui oppose les Saül, les David et la sagesse de Salomon aux tribuns de l'Hellénisme. La Syrie se raffermit sur la base de Damas. L'Égypte transporte son centre de Thèbes à Memphis. Enfin, jusqu'aux républiques commerciales de ces régions contre-balancent l'élan libre et fraternel des colonies de la Grèce, par les sauvages colonies de la haine, où elles forcent leurs proscrits à chercher un refuge. Carthage, ainsi fondée sous la malédiction d'un exil le jour même où Lycurgue donnait ses lois aux Spartiates, se développe comme une monarchie maritime menaçant d'exterminer tous les peuples qui traverseraient le monopole de ses comptoirs. Plus Lacédémone chérissait son héroïque pauvreté, plus la ville de Didon se livrait à la soif de l'or, et son

avarice famélique lui faisait pressurer si cruellement ses sujets, que, décidée d'avance à les traiter en ennemis, elle démantelait partout les murs de leurs villes.

Au loin, sous un autre ciel, nous voyons dans l'Inde une autre Grèce, avec sa guerre de Troie, ses rois coalisés, son Agamemnon, Rama, et un poëte qui chante ses exploits dans l'épopée du Ramayana. Les couleurs, les formes, les idées, les mythes de l'épopée indienne ne sauraient nous transporter dans un monde plus fantasque; jamais les fils d'Hellen n'ont rêvé ni des démons si extraordinaires ni des inventions si merveilleuses; jamais ils n'ont vu un panorama si fastueusement élégant, entremêlé de scènes d'une force si satanique; jamais Athénien n'évoqua, même dans ses rêves, des apparitions plus grandioses et à la fois plus phosphorescentes. Les dieux, les déesses, les courtisanes, les sacrifices titaniques, les races entassées sur les races, les abîmes sur les abîmes, les Olympes sur les Olympes, forment du Ramayana une épopée vertigineuse, où l'on tomberait d'étonnement en étonnement jusqu'à la perte de la raison, si la main miraculeuse du poëte ne dénouait les enchantements par les enchantements, en rendant sans cesse à l'admiration ses forces pour qu'elle puisse le suivre. Mais, si la poésie et la religion de l'Inde ne peuvent se comparer à celles des autres peuples, si elles demeurent solitaires encore aujourd'hui dans leurs propres traditions, si elles constituent la loi souveraine du Gange, loi que toutes les révolutions indigènes doivent à la fin reconnaître, quelle explosion se montre plus analogue à celle de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée?* Comme celle des Grecs, elle éclate dans la même période de 1200 à 900 avant J. C.; elle divinise des souvenirs impérissables; elle improvise une épopée qu'aucun

individu ne peut plus égaler; elle révèle un âge d'or à jamais regretté; elle traduit dans ses splendeurs tout ce qu'Homère dessine au burin, et elle dit par ses hyperboles tout ce que le chantre de l'*Iliade* annonce avec la précision de l'Occident.

Mais ce n'est pas assez de trouver une nouvelle Grèce sur le Gange. En 1230, les Tartares s'ébranlent sous la direction de Maté, inventeur des flèches résonnantes et chefs de vingt-six royaumes, qui franchissent bientôt la frontière de la Chine. Par conséquent, la révolution passe dans le Céleste-Empire, où l'unité se fractionne, les États se multiplient, et la nouvelle dynastie des Thcheoux transporte la division sur le trône, en apanageant les princes du sang et en fondant une vaste féodalité de vassaux couronnés. On entre ainsi dans l'ère des déchirements, des troubles, des influences tartares et, pour nous servir de l'expression chinoise, des *royaumes combattants*. A partir de 1122, la dissolution se développe pour créer d'abord vingt-deux, ensuite quarante-trois, puis cent et jusqu'à cent cinquante-six États, et l'empire partagé a ses erreurs d'Ulysse, ses tragédies d'Agamemnon, ses exils de Diomède, ses révolutions nouvelles qui obligent les historiens, plus fidèles à la mémoire qu'à la raison, d'imiter Homère qui regrettait l'ère de Troie, et Valmici qui ne pouvait se détacher des souvenirs de Rama. Tous inconsolables, les sages de cette épopée chinoise ne cessent de considérer les temps de Yao et des premiers empereurs comme ceux d'une incomparable sagesse, et le catéchisme de l'obéissance illimitée et des vertus filiales, ainsi recommandé à tout citoyen, perpétue la grande loi souveraine qui réclame le retour de l'unité pour achever le mouvement.

En concluant, nous ferons remarquer que cette période finit dans la première moitié du sixième siècle avec des doctrines qui répandent une même lumière depuis Carthage jusqu'à la mer Jaune. Dans la Grèce, Pythagore enseigne une sorte de philosophie sacerdotale et politique, comme pour ramener les républiques aux formes primitives des chefs à la fois prêtres, juges et rois. Flottant majestueusement entre le penseur et le mystagogue, il impose le silence à ses initiés, il fonde une nouvelle aristocratie et il apaise les divinités courroucées des anciens temps, grâce à sa double doctrine qui réserve la vérité aux adeptes, tout en respectant l'erreur indispensable aux profanes. Et qui voyons-nous sur le Gange? Kapila, l'auteur de la Sankia karika, le premier athée qui se dessine derrière le voile épais de la mystagogie indienne, et à la suite de Kapila, Çakiamouni fonde immédiatement une nouvelle école plus pratique où il offre le salut et la délivrance à tout homme sans distinction de culte ou de race, pourvu que par un acte de foi au néant il veuille dissiper d'un coup les illusions de ce monde et les préjugés de ses pères, au reste respectés et méprisés comme les dieux extérieurs de Pythagore. Et qui paraît à la Chine? Le vénérable Tao-tsé encore un sage à la veille de fonder une secte religieuse, un solitaire qui inspire les chefs politiques sans que le peuple s'alarme, un adorateur de l'unité antique mais insurgé contre ses tyrannies, un tribun comme Pythagore ou Çakiamouni, mais persuadé que la société doit marcher toute seule, qu'il faut la laisser à sa pente, et que lui prêcher l'humanité et la justice, c'est battre le tambour pour chercher une brebis égarée. Il interprète ainsi, à sa manière, le néant

du philosophe indien et le silence mystérieux du sage de Samos : « Ne récompensez pas la vertu, dit-il, n'agissez pas, ne gouvernez pas; le sage doit paraître imparfait, vide, maladroit, borgne et stupide; plus il s'humiliera, plus on ira à lui. Que s'il prêche le bien, s'il veut instruire le peuple, s'il veut l'enrichir, il sème la discorde, l'ignorance, la misère, il devient un fléau universel. » C'est encore par le néant, par le silence qu'il veut régénérer sa patrie : « Savez-vous, dit-il, comment l'empire reviendra à son ancienne unité? Quand l'un de ses États s'humiliera tellement, que tous les autres le voudront pour chef; quand il se montrera si insouciant, que personne ne lui disputera la prééminence; en un mot, quand il se baissera comme la femelle qui attire le mâle ou comme le lit qui recueille l'eau du fleuve. » Les trois sages de l'an 550 ne sont-ils pas, d'ailleurs, également poétiques en Grèce, dans l'Inde et en Chine? Ne sont-ils pas suivis par des disciples moitié religieux, moitié studieux? ne restent-ils pas uniques dans leur genre comme les poëtes de l'ère antérieure? Pour comble d'assonance, l'aphorisme au double sens, l'équivoque malicieusement naïve, la forme paternellement énigmatique se retrouve chez Lao, chez Kapila, et se laisse deviner chez leur grand contemporain d'Occident. Tous les trois ou du moins le premier et le dernier voyagent à la recherche de la sagesse sans plus s'égarer, comme Ulysse; et, si nous ne nous étions pas interdit de propos délibéré toute conjecture, Pythagore visitant les bords du Gange et Lao lancé sur un bœuf au galop vers l'Occident, nous signaleraient l'Inde comme la source même des plus lointaines révolutions de la science ou plutôt de sa première apparition.

CHAPITRE IV

LES PHILOSOPHES

500-336

Premier élan de la raison. — Babylone surprise dans le délire de ses orgies, — l'Égypte dans l'iniquité de ses mystères, — Delphes dans les équivoques de son ignorance. — Gelon répète Périclès en Sicile. — Les Romains reproduisent la sagesse de Socrate dans le Forum. — Esdras fait taire les prophètes. — Zoroastre imite Esdras. — Çakiamouni invente le bouddhisme. — Confucius fonde le culte des ancêtres, — et le Japon crée le pouvoir spirituel du Mikado.

A la fin du sixième siècle nous entrons dans une autre latitude; les objets changent de forme d'un bout à l'autre du monde; un éclair de bon sens illumine, non pas les masses, non pas les prêtres ou les guerriers, mais les individus, les solitaires qui deviennent les tribuns de la raison et qui frappent de la hache sur la forêt des innombrables préjugés qui encombraient l'humanité. Sans chercher à détruire les dieux qui s'offrent à leur regard comme l'éternelle hallucination des peuples, sans même soupçonner qu'on puisse songer à voir dans l'esclave plus qu'un instrument animé, ils concentrent leur attention sur leurs amis, sur les hommes des gouvernements, sur le peuple régnant, sorte d'oasis politique au milieu de la servitude universelle, et ils désarment les divinités qui demandaient des sacrifices humains, les oracles qui mettaient l'équivoque à la place de la raison, l'imagination exaltée et sanguinaire qui remplaçait partout la réalité par des chimères; en un mot, l'odieuse folie des grandeurs baby-

loniennes, ou des prophéties judaïques, ou des pythonisses de Delphes, ou des chefs à la fois juges, prêtres et rois, mystérieusement cachés par le masque d'airain de la comédie pythagoricienne.

C'est donc ici l'ère des philosophes sans voiles, des hommes qui se hasardent enfin dans le monde de l'esprit avec l'unique arme de la raison, et, plus heureux que les Titans, ils escaladent le ciel et en chassent les dieux. Des penseurs surhumains enserrent l'univers dans l'étreinte de la métaphysique pour en faire jaillir les intentions de la nature, les éléments des choses, les principes de la justice exilée de la terre, et enfin des républiques idéales supérieures à toutes les républiques existantes. Des génies, auparavant inconnus, s'élancent aux derniers confins du possible. En quelques jours l'essence, l'atome, l'être, le non-être, la matière, le genre, l'idée, prennent la place vide de Jupiter, de Vénus, de Junon et des Muses; Socrate, Platon et Aristote détrônent à jamais Achille, Ulysse et tous les héros de l'*Iliade*, et leurs contemporains s'élèvent si haut dans la région métaphysique, que personne ne peut plus les y joindre. Avant eux la raison sommeillait, après eux tout est fait; on ne voit plus que commentaires, applications, résumés, extraits, imitations, c'est-à-dire des travaux scolastiques et subalternes.

Rien n'égale la précision des nouveaux synchronismes et l'exactitude avec laquelle ils portent, écrits sous leurs dates, les triomphes de la raison. C'est d'abord la révolution des Perses, la raison de Cyrus, le plus humain des conquérants, qui renverse le monstrueux empire de l'Assyrie et fait disparaître la fastueuse iniquité de Babylone surprise dans le sommeil aviné d'une orgie religieuse. Plus

tard, quand cette capitale s'insurge contre ses anciens sujets devenus ses maîtres, elle se montre encore dans le délire d'une orgie guerrière où elle égorge cinquante mille femmes et enfants pour supprimer les bouches inutiles, et si elle veille mieux sur son fleuve, et si le génie de la guerre, qui avait inspiré ses fondateurs, rend inutiles les efforts des Persans devant ses terribles murailles, sa raison ne veille pas et Zopyre l'aveugle par son éblouissant sacrifice. En lisant comment ce général se fit couper le nez, les oreilles et taillader tout le corps pour se donner aux assiégés comme un fugitif mutilé par le roi son maître; en le voyant ainsi victime volontaire de sa duplicité, traître par gloire, devenir capitaine des citoyens et les livrer en jurant de les défendre, on comprend que cet homme vivait dans un temps où la plus noire des perfidies était sacrée dès qu'il s'agissait d'anéantir un peuple dont les instincts sanguinaires et la hideuse lubricité avaient fatigué l'humanité.

La ruine de Babylone n'était pas encore consommée que l'empire des Perses, doublé de celui des Assyriens, se précipitait avec une force irrésistible sur l'Égypte. Jamais on n'égala l'impiété de Cambyse; jamais, ni avant ni depuis, on ne vit une plus horrible profanation; tout ce qu'il y avait de vénéré dans les sanctuaires ou dans les tombeaux de cette mystérieuse nation fut livré aux outrages de l'armée : mais c'était encore la raison bravant de vaines idoles qui commettait ce crime nécessaire; et, si les Egyptiens relevèrent leurs autels, ils renoncèrent à l'inhumanité antérieure et ouvrirent leurs ports à toutes les nations.

Nous avons déjà donné à cette époque le nom qu'elle

mérite dans la Grèce; mais à quel jour paraissent les philosophes de Milet, d'Élée ou d'Abdère? Quelle cause réveillait leur génie? C'était encore la chute de Babylone, d'où résultait l'élévation des Perses, qui remplaçaient l'antique Troie par un empire encore plus menaçant; et, puisque Xerxès jouait de nouveau le rôle de Priam, une nouvelle fédération lui opposait vingt-sept peuples, trois cent soixante-dix-huit vaisseaux et les immortelles victoires de Salamine, Marathon et Platée. Bientôt la pression exercée par Xerxès fait jaillir du sol les mille forces poétiques des fédérés. L'architecture, la peinture, les arts, tout se renouvelle par l'enchantement insaisissable des muses; la trahison de Zopyre, la profanation de Cambyse se reproduisent, se multiplient sous mille formes gracieuses et enivrantes; une incrédulité voilée trahit les roides divinités des vieux temples, une science nouvelle force Delphes et Dodone à répéter ses oracles; une démocratie nouvelle imprime la trace de ses rêves aériens à des pierres, à des marbres, à des édifices, à des créations qu'on ne peut plus oublier, et la révolution se propage, grâce à Périclès qui s'empare d'Athènes et grâce à Athènes qui s'empare de la Grèce, où quinze millions d'hommes reçoivent ses ordres. Pas une ville insurgée contre son aristocratie, pas une émeute contre l'antique légalité qui ne pût compter sur le secours de Périclès, d'Alcibiade ou de Thrasybule. Les trirèmes athéniennes semaient le feu dans tout l'Archipel, et, au dénoûment de la crise, la fédération hellénique, deux fois plus vaste et entièrement rajeunie, dédaignait les villes jadis célèbres aux temps de la guerre de Troie, tandis que des villes auparavant inconnues faisaient la gloire de la Grèce. Sparte et Athènes,

toujours ennemies, s'accordaient néanmoins pour diriger un soulèvement général contre l'avare oracle de Delphes, qui veillait au maintien des terres incultes, vouées jadis aux dieux de l'ignorance, et la Macédoine, naguère sans influence, ajoutait sa force à celle des combattants de Salamine. La Perse elle-même, sans cesse sollicitée en deux sens opposés, tantôt par l'aristocratie de Sparte, tantôt par la démocratie athénienne, finissait par entrer presque dans le système général de la Grèce, je veux dire dans cette combinaison d'attentes assurées, d'interventions réciproques, d'alliances mêlées au jeu des partis qui constituent les fédérations naturelles, si supérieures aux pactes signés de propos délibéré.

L'Italie nous offre d'autres synchronismes ; aux jours où commence le mouvement athénien, en 486, les démocrates de Syracuse s'insurgent contre les propriétaires pour ne s'effacer que deux ans plus tard devant Gelon, le Périclès de la Sicile, qui force les Carthaginois à abolir les sacrifices sanglants. Agrigente oublie à son tour l'épouvantable Phalaris et ses bronzes ardents, et nous la voyons sous Théon, frère de Gélon, et, en 470, en république, puisque sa rivale éternelle préfère la monarchie. Même mouvement à Rhegium, à Thurium, à Cumes, à Locri, surtout à Crotone qui s'élance sur l'asiatique Sybaris et extermine son opulente oligarchie, en prenant elle-même vers 494 la forme d'une plus large démocratie, où les pythagoriciens disparaissent dans un massacre.

Plus loin, ce feu de file atteint Rome qui, l'an même de la chute de Sybaris, chasse les Tarquins et prend la forme républicaine généralisée par les Grecs. Ce n'est pas une simple forme politique, un changement de scène ou de

gouvernement, comme on en voit à chaque instant chez tous les peuples. C'est une révolution, je dirais presque cosmique, tant elle pénètre à fond dans le sol et au loin chez les nations. En effet, qu'étaient-ce que les fils de Romulus? Ils formaient un noyau monarchique et unitaire, exclusivement préoccupé de multiplier ses habitants, d'attirer des exilés, de voler des femmes, de foudroyer ses voisins, de faire le vide autour d'eux, de s'élever sur les ruines des vaincus, de s'enrichir de dépouilles opimes, où la religion consacrait pas à pas une conquête croissante dans le dessein de la rendre éternelle. Or, en expulsant les Tarquins, ils changent tout à coup de nature; leurs rois meurent en exil, la république devient leur gouvernement régulier. Serait-ce pour renoncer aux guerres, aux conquêtes, à l'unité que les rois propageaient les armes à la main? Non, c'est pour renaître sous l'impulsion de Salamine, de Platée, de Marathon contre les religions de l'Asie; de Syracuse contre les sacrifices de Carthage; de Crotone contre le faste de Sybaris; de Cambyse contre les mystères de l'Égypte; de Cyrus contre l'iniquité de Babylone. S'ils font la guerre avec une forme hostile aux conquêtes, ils y gagnent de maîtriser leur propre destinée, qui les appelle à la domination du monde et de régner, comme autant de philosophes, sur la fatalité de leurs intérêts. En effet, qui voyons-nous à leur tête? Des hommes aussi incomparables dans la philosophie pratique que les écoles d'Élée, de Mégare ou d'Athènes dans les théories métaphysiques. S'ils n'inventent ni le genre, ni l'idée, ni l'atome, ni l'essence, ils créent l'un après l'autre avec une force surhumaine les droits du citoyen, tels que nous les concevons encore aujourd'hui. Qui nous a révélé les notions de la plèbe, des plébiscites,

des tribuns, de la loi agraire, de l'égalité civile, de l'égalité politique? D'où nous viennent toutes ces idées qui forment une partie intégrante de notre vitalité civile, si ce n'est du mont Sacré, du forum, des douze tables, des deux premiers siècles de la République romaine, dont les travaux dureront encore plus longtemps que les pyramides de l'Égypte et les chants de la Bible? — Mais, en expulsant les rois, Rome déclare la guerre aux Étrusques, qui épousent la cause des Tarquins; son mouvement unitaire menace les villes italiennes, toutes forcées de la suivre ou de la combattre; il faut donc que son histoire soit celle de Preneste qu'elle protége, des Latins qu'elle naturalise, de Capoue dont elle accepte la soumission volontaire, des autres villes, en un mot, dont les édifices ne sont pas rasés ni les citoyens massacrés ou vendus. Qu'on célèbre donc la générosité de Porsenna, il représente chez lui Gelon ou Périclès; qu'on admire les délices de Capoue, ce sont les délices de la vie athénienne; qu'on partage l'étonnement des plébéiens à la vue de Veïes semblable à Troie ou de Volsinia peuplée de statues, ces villes paraissent au moment d'égaler Corinthe et Milet. Que si nous regardons les autres peuples qui résistent à des distances inconnues, pouvons-nous leur refuser les forces équivalentes que leur suppose le fait même du combat?

Ainsi, en 538, Babylone tombe; seize ans plus tard, l'Égypte des Sésostrides est violée; en 510, Sybaris succombe, les Romains chassent les Tarquins, l'Italie s'émeut, se renouvelle, et la Grèce enfante ses philosophes. Or, puisque les philosophes paraissent, ne faut-il pas que les prophètes se taisent? De retour à Jérusalem, les Juifs n'entendent plus leur voix fatidique, leurs prêtres n'ont

plus à redouter l'idolâtrie de Baal, et, vers 40, Esdras réforme la religion judaïque en l'arrachant aux incertitudes de la tradition et au délire des croyants. Exactement sous la même date, nous trouvons Zoroastre qui éclaire la Perse avec la lumière du Zendavesta ; et si nous poussons nos recherches plus loin, l'Inde, toujours digne d'être la sœur aînée de la Grèce, donne le jour à la grande hérésie du bouddhisme, qui devient corrélative à l'indépendance des philosophes. Si dans la nuit nuageuse des superstitions et des légendes indiennes il est impossible de fixer une date et de mettre, pour ainsi dire, pied à terre ; si les lois, les philosophies et les poëmes s'y entassent pêle-mêle, livrés à des altérations continuelles, il est néanmoins certain que, vers 530, les doctrines de Çakiamouni acquièrent le sens nouveau d'une rébellion contre les castes et que, pour la première fois, leurs adeptes quittent l'Inde pour fuir l'indignation des brahmanes et pour chercher des prosélytes dans toute la terre. Semblables aux philosophes de la Grèce qui attaquaient la patrie, ils cherchent des amis partout, sans distinction de famille, de race ou de nation ; loin de s'arrêter, comme leur maître, à une théorie philosophique imitée de Kapila et contemporaine de Pythagore, ils déchirent tous les voiles qui les séparaient des profanes, et, bannissant l'imposture des temps antérieurs, ils prêchent enfin que la distinction des castes est une illusion des sens, la transmigration des âmes un préjugé du sanctuaire, la richesse du monde une vanité qui trompe la raison. Seul, le néant renferme, suivant eux, le bonheur suprême, et la foi seule au néant rachète l'homme de toutes ses misères, en le rendant égal à Dieu. De là, ils quittent leurs familles, leurs femmes, leurs biens, se vouent aux initiations d'une

pénitence méditative et fondent une église dont les couvents se répandent dans toute l'Asie et où l'ascétisme, au lieu de s'évaporer dans les sacrifices insensés des brahmanes, se tourne en œuvres utiles, en aumônes fraternelles, en actes de bienfaisance au profit de l'humanité.

Au moment même où le bouddhisme donnait au Gange un progrès équivalent à la métaphysique des Grecs et à la politique des Romains, la Chine, aussi positive que l'Inde est nébuleuse, accomplit sa révolution avec la philosophie de Confucius, sorte de Socrate sous la forme d'un conseiller d'État. Plus d'inertie, plus d'inaction : le sage n'est plus borgne, solitaire et muet par calcul, comme le voulait Lao-tsé : la philosophie ne veut plus de la liberté négative et antisociale qui fractionnait la Chine et la conduisait à former un empire quasi tartare et nous dirions presque germanique. Poli, persuasif, inébranlable, le nouveau maître s'adresse à la foule qui recueille avidement ses paroles sympathiques; rien ne le rebute; il aborde les plus vulgaires individus, il s'ouvre par tous les pores aux impressions qui lui viennent du dehors, et ce sont elles qui réveillent en lui la réminiscence de l'ancienne sagesse, de même que l'interrogation réveillait les idées de Socrate et la dialectique celles de Platon. Ne nous étonnons donc pas s'il apprend la musique, la gymnastique, s'il étudie le cérémonial religieux et civil, l'arithmétique, la calligraphie et jusqu'à l'art de conduire un char traîné par des bœufs; rien aussi de plus naturel que sa maison se transforme en un lycée ouvert à tout venant; qu'il voyage sans cesse suivi de la foule; qu'il s'enquière de la sagesse, des usages, du sort des peuples les plus lointains; ce sont autant de voies qui le ramènent au souvenir de l'antique unité,

du temps primitif, des premiers rois qui découvrirent pour la première fois l'art d'obtenir l'obéissance, source première de toute vertu. Dans sa pensée, les premiers chefs de l'empire ont été les inventeurs du ciel, de la terre et de l'univers entier, et, de même que Platon voit partout un reflet de Dieu, il voit partout une trace du grand fils du Tien, un indice précieux sur le grand art de lui faire des révérences. Mais, en croyant ressusciter une sagesse imaginaire, il en crée une nouvelle dans le culte des ancêtres, dans la religion des cimetières et dans sa hiérarchie naturelle qui soumet l'enfant au père, la femme au mari, les vivants aux morts et tous les êtres à l'empereur, obéissant lui-même au plus ancien de ses ancêtres. La Chine se transforme ainsi et accomplit en même temps le progrès théorique des Grecs et pratique des Romains. Vaincus, désarmés, méprisés, les anciens disciples de Lao perdent jusqu'au sens de leur doctrine; désormais incapables d'expliquer la toute-puissance de leur sage, humble, inerte et aveugle, ils en font un nécroman, se livrent à la magie et tombent, au milieu de la plus vile multitude, à l'état de devins. Leur chute répond ainsi à celle des pythagoriciens massacrés à Crotone, des Tarquins qui ne revoient plus leurs palais, des prophètes juifs réduits à un mutisme éternel, des sacrificateurs de Carthage, qui cessent d'égorger des victimes humaines, et de ceux de Moloch interdits devant l'humanité de Cyrus. Quand on se souvient d'ailleurs qu'à cette époque le Céleste Empire était fractionné comme la Grèce, quand on pense que les guerres et les séditions rendaient les peuples et les rois aussi attentifs à la parole de Confucius et de ses adeptes que les républiques et les tyrans l'étaient aux doctrines des écoles athéniennes ou

milésiennes; quand on considère enfin que depuis cette époque personne en Chine ne surpasse le fondateur du culte des ancêtres, pas plus qu'en Occident personne ne s'élève plus haut que Socrate ou Platon, on ne saurait méconnaître cette longue série de synchronismes arrivant à la Chine sous le choc des Tartares, et secouant enfin le Japon qui surgit pour la première fois indépendant sous le Mikado. Quoique nous soyons sans renseignements sur la première apparition de ce chef de l'extrême Orient, aujourd'hui encore il est un pouvoir spirituel, et on conçoit qu'il soit né aux jours de la philosophie grecque, du bouddhisme indien et de la morale chinoise.

CHAPITRE V

LES CONQUÉRANTS

336-1

Alexandre chef de la démocratie hellénique. — Ses funérailles résolvent sa révolution. — Les Romains propagent leur propre sagesse les armes à la main. — Ce sont les architectes du destin. — Conquêtes corrélatives des Parthes, — de Chi-hoang-ti qui réunit tous les peuples de la Chine, — et du *Prince des guerriers* qui surgit au Japon en dehors du Mikado.

Au quatrième siècle avant notre ère, c'est le fait des conquêtes démocratiques qui marque une date nouvelle et contemporaine chez tous les peuples, et la guerre dirigée par la philosophie et la morale propage partout ces institutions que l'ère antérieure avait réservées comme le privilége de quelques centres exceptionnels. C'est ainsi qu'en Grèce, à la révolution de Périclès, nous voyons succéder les conquêtes d'Alexandre.

Qui n'a pas admiré cette apparition, la dernière et la plus splendide de ce peuple? Quel homme parcourut depuis ce sillon lumineux dans l'histoire? Les modernes ne sont-ils pas près d'imiter ses contemporains qui voulaient l'adorer? Cependant sa gloire sort de toutes les catégories habituelles des jugements et semble s'évanouir au creuset de la critique. Conquérant, il n'a pas fondé un empire; roi, il n'a régné nulle part; législateur, il n'a pas laissé de lois; capitaine, il trouve des émules à Babylone, en Tartarie, à Rome; d'autres poussent plus loin leurs armées, d'autres découvrent de plus vastes régions, d'autres encore laissent des traces plus durables.

En quoi donc consiste la grandeur de cet homme dont la vie ne dure que treize ans passés dans les camps? En cela qu'il est l'apôtre armé de la démocratie hellénique, le chef de la Grèce contre l'aristocratie asiatique, le libérateur de tous les peuples écrasés par le nouvel empire des Perses et à moitié insurgés en Egypte, en Phénicie, dans l'Asie Mineure, à Chypre, sans pouvoir achever eux-mêmes leur propre révolution. C'est lui donc qui l'achève, qui la propage, qui la réveille là où elle sommeille, qui l'explique aux plus aveugles et qui redouble l'antique révolution contre les horreurs de Babylone. La hideuse misère qui s'attache aux pas des armées s'évanouit à l'approche de la sienne qui fait refuser le tribut aux barbares. La Phrygie le voit arriver sans que ses impôts s'augmentent; dans l'Ionie, dans l'Éolide, à Magnésie, à Tralles les impôts diminuent; à Éphèse le temple de Diane se relève et l'ancienne aristocratie amie des invasions succombe; à Sardes les antiques lois reparaissent, et l'Égypte obéit enfin à des satrapes indigènes. Envahit-il les contrées inconnues des Gymnosophistes, où un autre Homère avait chanté une autre Iliade? Il y rétablit plus puissant que jamais le roi même qu'il détrône. Ses coups rares et terribles comme ceux de la foudre ne frappent que pour laisser des bienfaits éternels. Il anéantit Thèbes, mais pour que la Grèce lui permette ses victoires; il rase Tyr, mais pour donner Alexandrie à l'Égypte; il ravage Persépolis, mais pour relever Puisagade, centre fédéral de l'ancienne liberté des Perses; il immole des capitaines, mais qui gémit plus que lui sur la nécessité d'écraser les séditions d'une armée sur des terres lointaines? Révolutionnaire universel, condottiere d'une liberté cosmopolite, il se fait chérir des en-

nemis qu'il dépossède : la famille de Darius le regarde comme son libérateur, les Persans s'attachent à son char, dix mille mariages scellent l'union de son armée avec les filles de la terre, un brahmane se fait brûler au milieu de cette joie qui se répand dans tous les temples depuis Jérusalem jusqu'à Memphis, et, quand il pénètre à Babylone, il y reçoit les ambassades de l'Étrurie, de l'Ibérie, de Carthage, de cent peuples inconnus qui le demandent pour juge et qui voient la ville de Bélus renaître entourée de splendeurs plus humaines.

On douterait du rôle de l'élève d'Aristote, que son armée dissiperait toute incertitude. C'est une armée d'aventuriers au service de la liberté universelle; elle ne reconnaît son chef qu'au signe visible de la victoire, elle garde au milieu des barbares toute la supériorité des philosophes en respectant les dieux comme des égaux et les esclaves comme des choses ; et, quand elle arrive sur le bord de l'Hyphase, elle refuse d'aller plus loin. En vain Alexandre lui promet encore des trésors et des terres, en vain offre-t-il de surpasser ses espérances et de la reconduire lui-même dans ses foyers en naturalisant partout ceux qui voudraient oublier la patrie : ces promesses d'un capitaine tartare ne touchent plus des hommes fatigués de combattre les maladies de l'erreur. Enfin, le conquérant s'éteint dans les parages de Babylone, et la sédition qui éclate à ses funérailles, les trois cents insurgés que Perdiccas fait fouler aux pieds des éléphants dans une revue par surprise, les trente-quatre capitaines qui se partagent les dépouilles de l'empire improvisé, les nouvelles dynasties qu'ils fondent, les révolutions indigènes qui les adoptent, la Macédoine qui les perd, la Grèce qui les oublie ; tout annonce qu'ils

ont combattu à leur tour comme les chefs d'une démocratie universelle. Que la famille de Darius pleure sur la grande tombe, que les héritiers du demi-dieu s'attristent sur la vaste dissolution ; que les fils d'Hellen, momentanément flattés de continuer Ninus ou Xerxès, assistent avec un douloureux étonnement à la disparition d'un empire dont ils avaient pris les perspectives scéniques pour une réalité assyrienne : rien n'est plus naturel ; mais à Athènes, à Sparte, même à Alexandrie, partout où l'on vénère les souvenirs du fils de Philippe, on respire ; son retour aurait fait le deuil de la Grèce, et son absence éternelle, semblable aux dernières guerres qui, dans l'ère antérieure, avaient détruit l'unité de Périclès, se montre comme la conclusion légitime et fédérale de cette période où le monde hellénique avait doublé d'étendue ; car Alexandrie suppléait au déclin d'Athènes de même qu'Athènes et Sparte avaient auparavant compensé la décadence de Delphes et Dodone.

La démocratie conquérante se révèle sous une forme encore plus imposante à la suite des légions qui partent du Capitole. Le jour même où Philippe de Macédoine choisit les maîtres d'Alexandre, en 343, elles portent le défi à tous les peuples de l'Italie désormais persuadés que leur dernière heure approche et qu'aucune sagesse ne peut plus les défendre. Bientôt Pyrrhus se retire, l'Espagne succombe, Carthage se voit incendiée, tous les anciens peuples cèdent, et l'on arrive au règne de la ville de Romulus sur toutes les nations, à la conquête du monde, à cette unité sans exemple pour la force comme pour la civilisation, et où les souvenirs d'Athènes, de Sparte, l'indépendance de Capoue, la gloire même d'A-

lexandre se perdent semblables à des ébauches insuffisantes, à des épisodes inutiles ou à des préludes oubliés. Que de démolitions! que de massacres! que de *latifundia* et de solitudes devant les aigles de Rome! Mais la voix des Caton, des Scipions, des Gracchus, des Marius, des Sylla, domine constamment le tumulte des batailles et les cris des mourants; et ces héros, se succédant sans laisser un jour vide, défendent à toute la postérité de confondre leurs guerres avec des combats vulgaires. C'étaient les véritables successeurs des Scévola, des Manlius, des Spurius, des héros qui avaient représenté la sagesse pratique dans l'ère antérieure, et leurs conquêtes propagent leur philosophie aussi directement qu'Alexandre avait été le disciple d'Aristote. Chefs d'une aristocratie sans exemple ou d'une plèbe sans égales, ils n'ordonnent tant de dévastations que pour découvrir une même humanité au fond de tant de villes opposées; ils ne détruisent l'antiquité que comme des ingénieurs condamnés à déblayer le terrain pour bâtir les ports, les centres, les capitales des modernes. Jamais ils ne sont libres d'épargner une capitale, une ville, un village. Le point de la gravitation universelle se déplaçant, le commerce ne permet plus un rôle prépondérant à la Grèce, à l'Égypte ou à l'Asie; toutes les communications nouvelles, en se croisant dans la Méditerranée, demandent Rome pour entrepôt; et, puisque Rome combat des ennemis organisés fédéralement, comment n'aurait-elle pas, plus tard, en combattant encore la fédération de tous les peuples, porté l'unité à son plus haut degré de violence et de perfection! Elle extermine donc les ligues, déracine leurs centres multiples, écrase toutes les vipères des terres fractionnées, s'appuie sur d'autres

villes rayonnantes à son imitation, marche en ligne droite dans toutes les directions, sur ses routes milliaires, et c'est ainsi que son irradiation ferme et constante efface les centres marécageux des Étrusques, les cités trop nombreuses de la Grèce, les comptoirs excentriques de Carthage, les villes hors de route de l'Égypte et les capitales trop lointaines de l'Asie. Ses hommes furent les véritables architectes du destin, et même aujourd'hui, lorsqu'on rencontre la moindre de leurs traces, on reconnaît la force étonnante avec laquelle ils ont discipliné le génie de la Grèce pour le forcer à régner sur toutes les richesses de la terre.

Ce qui fait surtout de la conquête romaine une loi de l'époque et nullement un accident italien, c'est qu'elle surprend les Carthaginois au moment même où ils voudraient envahir l'univers à leur tour, c'est qu'elle attaque Antiochus, Mithridate et une foule de rois à l'instant de leur plus haute expansion ; tous auraient voulu la devancer, l'imiter, la surpasser, et à peine la distance amortit-elle le rayon du Tibre, que nous voyons aussitôt un autre empire propageant en Orient une démocratie analogue à celle du Latium. En 256 avant J. C., les Parthes ne se révoltent-ils pas contre les Perses et ne fondent-ils pas la dynastie des Arsacides? Cette dynastie ne s'étend-elle pas avec la rapidité de la foudre? Tumultueuse, violente et tragique au début, vers l'ère vulgaire ses règnes longs et paisibles attestent qu'après avoir joué le rôle d'Alexandre et reproduit ses funérailles elle contre-balance la fortune du Capitole et accomplit la mission même des Romains. Mais le spectacle le plus surprenant nous est donné par le Céleste Empire, depuis mille ans si horriblement fractionné, et tout à coup, vers 220, rétabli par

l'empereur Chi-hoang-ti, qui résume à lui seul tous les héros du Latium. Les divisions supprimées, la terre embellie, les factions désarmées, d'immenses routes établies autour de la capitale pour porter la vie et le mouvement aux dernières extrémités de l'empire, et la statistique, pour la première fois inventée, pour que l'État se reconnût et que son chef pût diriger et manier trois cents millions d'habitants, telle fut sa colossale entreprise, que de grandes victoires remportées sur les Tartares sanctionnèrent, et que l'œuvre romaine de la grande muraille de six cents lieues perpétue encore à présent contre les ennemis de la Chine. N'était-ce pas l'application soudaine de la philosophie antérieure? N'était-ce pas la création de l'unité morale que Confucius avait annoncée? Et comment se réalisait-elle, sinon par une effroyable conquête qui détruisait des États, rasait des villes, transplantait des peuples et causait un bouleversement universel? Bien plus, les résistances furent si générales et si terribles, que, pour achever d'abattre tous les obstacles matériels, l'empereur dut briser l'obstacle moral des lettrés, désormais transformés en démagogues par une anarchie de mille ans, quoiqu'ils fussent disciples de Confucius et adorateurs de l'unité impériale. Mais ils discutaient, ils luttaient, ils emprisonnaient la révolution dans une forme républicaine, et, s'opposant au pouvoir discrétionnaire de l'unité, leur parole semait une sédition qui tuait leur pensée. Hoang-ti les bafoua, les proscrivit, les broya, et, en remontant jusqu'au principe même de leurs intarissables bavardages, il fit brûler tous les livres. Les historiens parlent avec une sorte de terreur de l'incendie qui emportait tant de trésors; les lettrés maudissent à l'unanimité l'incendiaire qui fit périr tout le

passé ; des écrivains vont jusqu'à dire qu'il a créé un moyen âge chinois. Cependant, qu'on demande compte aux Romains des civilisations antérieures, des livres étrusques, de la sagesse gauloise, des traditions ibériennes, on les verra la torche à la main, tuant Archimède ou détruisant en une seule fois soixante-dix villes de l'Épire. Que si on leur pardonne parce qu'ils ont propagé l'unique langue du latin et le bienfait inappréciable d'une littérature uniforme, on les trouvera surpassés par l'incendiaire chinois, qui inventait l'écriture actuelle en supprimant soixante écritures locales, et par son général qui substituait le papier et le pinceau au bois et au stylet, en sorte qu'on pût tenir désormais dans la main des ouvrages qu'auparavant de vastes appartements contenaient à peine. Ainsi l'écriture nouvelle allégea soixante fois le poids de la mémoire, le papier et le pinceau facilitèrent au moins mille fois la transmission des idées, et quand, en laissant les œuvres inutiles dans le néant où elles étaient retombées, on demanda aux souvenirs d'un vieillard et à quelques tables pourries l'antique sagesse de l'empire, Confucius, ressuscité pour ainsi dire un million de fois, s'élança sur toutes les routes, pénétra dans tous les recoins, parla à tout le monde le langage muet d'une même écriture, et fit plus de bons sujets que jamais Cicéron ou Démosthènes ne firent de dignes citoyens. Que dirai-je davantage? Sa doctrine prospéra tellement, qu'elle devint la seconde nature des Chinois, qu'ils la déclarent aussi nécessaire à l'empire que l'eau aux poissons, et qu'elle fait encore aujourd'hui parler, penser, agir leur céleste bureaucratie, dont les paperasses opèrent des prodiges, et dont les merveilles peuvent toujours se chiffrer.

En passant de la Chine au Japon, nous assistons à une scène opposée, quoique encore guerrière. Le mikado, chef suprême de l'État, cesse de conduire lui-même ses peuples à la guerre, le système constitutionnel banni de la Chine s'empare du Japon, et les chaînes d'une lourde légalité retiennent désormais le chef de l'État dans son palais, où il vit suspect et adoré. Qui le remplace donc sur le champ de bataille? le siagoun, le prince des guerriers, institué trente ans avant J. C., et ce maire asiatique répond ainsi, au point de vue libéral, à l'avénement d'un seul chef à Nien-yang, des Arsacides chez les Parthes, et des Romains en Occident.

CHAPITRE VI

LES RÉDEMPTEURS

1–300

Origine de Jésus-Christ. — Les deux christianismes, impérial de Byzance et pontifical de Rome.— Rédemption des Perses.— Miséricorde de Chrichna.— Foé rachète les Chinois,— à leur tour scindés par la double rédemption impériale de Tao-tsé, — et pontificale des bouddhistes.— Bouleversement universel dû aux rédempteurs. — Respect qu'ils méritent pour avoir aboli le droit de mentir.

Aux conquérants succèdent les rédempteurs, également contemporains indigènes et instantanés sur tous les points. Mais, suivant nous, Jésus-Christ n'est pas né à Bethléem ni sous le règne de Tibère; il n'a pas vécu trente-trois ans, et, si le soleil s'est attristé de sa mort, son obscurcissement n'a pas été aperçu à trente lieues de distance. Nous considérons la rédemption comme l'action longue, lente, sourde, qui réhabilite l'homme, abstraction faite du citoyen, en rendant enfin vulgaire la philosophie, auparavant solitaire chez les sages ou voilée chez les conquérants. Le rédempteur de l'Occident naît donc quand César passe le Rubicon, quand il attaque le sénat, quand il renverse la république, qui paraissait éternelle comme la justice; alors la loi suprême de Rome change de nouveau et la paix du monde, assurée pour la première fois, fait tressaillir le ciel et la terre. Voilà les masses italiennes affranchies, les naturalisations prodiguées aux autres peuples, le titre si exceptionnel de citoyen accordé à tout le monde, et l'ancienne conquête, avec ses lois de guerre et de sang, désormais

considérée comme une folie barbare. Bientôt l'adolescence du Christ se montre dans cette plèbe romaine à qui Caligula et Néron apprennent à mépriser tous les dieux de l'antiquité, puis, dans les provinces qui enlèvent à Rome le privilége de nommer les césars et, plus tard, la clémence de Titus, la vertu d'Aurèle, l'humanité des Antonins, révèlent à la terre que tous les peuples de l'empire se considèrent comme des frères. Sous Commode, les légions ouvrent leurs rangs aux barbares, pendant que Tertullien, Origène, les premiers pères, annoncent aux nations que devant le nouveau Dieu il n'y a plus de frontières. Sous Dioclétien, Rome perd jusqu'au rôle de capitale, et avec Constantin la nouvelle religion proclame un Dieu, à qui la légende donne la bonté angélique des anciens philosophes, la conversation incendiaire des sophistes, le martyre volontaire de Socrate refusant la fuite pour respecter la loi, et la vertu lumineuse de Platon, qui ne redoute plus aucune puissance, parce qu'elle voit sa patrie dans le ciel. Les douze grandes divinités de la mythologie disparaissent avec le cortége de leurs joies guerrières et les douze apôtres transportent enfin la philosophie dans un ciel, où la vie n'est plus cause de la vie ni le mouvement du mouvement ou le fini du fini.

De 325 à 500, le christianisme s'organise, s'empare de tous les temples, abat toutes les idoles et développe la grande république de son Église, d'après la double tradition de Byzance et de Rome. Byzance, héritière de la suprématie impériale, adore un Rédempteur obéissant à César, tolérant pour tous les cultes ; content d'être admis à la cour, il respecte les traditions profanes et les philosophies antérieures. Ses patriarches, Arius, Nestorius, Eutichès, Aca-

cius, sont des ministres de la couronne, des officiers de morale et, en 500, ils renoncent à régner comme chefs spirituels et leur église est appelée acéphale. Son maître, César, la force à suivre les progrès mobiles de la raison, en sorte qu'en cinq cent trente-deux ans ses soixante patriarches subissent dix-neuf exils, deux exécutions, quatre martyres et quarante mutations religieuses. Rome, au contraire, détrônée par Byzance et chef de toutes les rébellions fédérales contre l'empire, prêche la divinité de Jésus-Christ et proclame ainsi un Rédempteur terrible, supérieur à toutes les puissances de la terre, entouré d'un clergé qu'il divinise, et représenté par un pontife qui se déclare, en 500, supérieur, non-seulement à tous les évêques, mais à l'empereur lui-même. Pendant les cinq cent vingt-deux ans des variations byzantines, les soixante-douze pontifes romains ne subirent que cinq persécutions, deux exécutions, tout en combattant sans cesse l'hérésie impériale et toujours fermes dans un dogme invariable; c'est à peine si on peut dire qu'ils donnèrent prise à l'hérésie par deux éclipses momentanées.

Dès que l'empire romain eut subi une pareille transformation, celui des Parthes ne pouvait rester immobile, et, en 223, exactement à l'époque de Tertullien et d'Origène, il succombe à la rébellion des Perses. Le feu des mages se rallume dans les temples, Zoroastre reparaît pour venger sa nation, et, si le nouvel empire des Sassanides reste plongé dans le nuage des traditions païennes qui en enveloppent la base, son front serein porte le défi aux foudres de Jupiter. Cosroës, couvert du sang des chrétiens et des manichéens, dont il écrase la fausse rédemption, accueille chez lui les philosophes fugitifs de la Grèce, qui lui appren-

nent à tromper les mythes inhumains. Plus loin, dans l'Inde, le sévère Chrichna change de physionomie et, tendre comme un frère, sensible comme la poésie nouvelle de Calidasa, le chantre de Sacontala, il ouvre miséricordieusement les bras aux croyants. Encore plus loin enfin Jésus-Christ naît une seconde fois, et il est impossible de le méconnaître dans le nouvel élan du bouddhisme inauguré à la Chine, où, la soixante-cinquième année de notre ère, on dresse la première statue de Foé. Dès lors les couvents se propagent, la nouvelle église forme une sorte de république platonicienne, sans mariages, sans propriétés, sans lois positives, et toute confiée à la sagesse des conciles et à la discrétion des bonzes, elle porte à l'unité chinoise la grande atteinte du pouvoir spirituel. La Chine a ses Néron, ses Dioclétien, ses Césars proscripteurs; en 375, un ministre perd la tête sur l'échafaud pour avoir été surpris lisant les livres des Tao-tsée. Mais c'est le sang des martyrs qui fait triompher la foi, et, en 400, les ministres de la rédemption encombrent tout l'empire; trente-cinq ans plus tard, il n'y a pas de ville, pas de village, pas d'endroit si reculé qui n'ait élevé ses temples et ses tours à Bouddha, et, quoique les persécutions recommencent en 464, elles laissent déborder le torrent à tel point, qu'un empereur abdique pour se livrer à la pieuse solitude des bouddhistes, et que tout le monde se prosterne devant Foé ou demande aux disciples de Tao leurs breuvages de l'immortalité. Enfin, à cette époque, Bouddhiarma, exilé de l'Inde, arrive en Chine, la multitude l'entoure, l'exalte, l'adore; il guérit les malades, il rend la vue aux aveugles, il ressuscite les morts, il convertit le monde à la douceur de la fraternité universelle, à la suprême félicité du néant, et, quand il meurt, vers 495,

il emporte avec lui la persuasion d'avoir sauvé le genre humain.

Pour que rien ne manque à l'exacte ressemblance de l'Occident avec l'extrême Orient, la rédemption du Céleste Empire se montre double, comme celle de Rome ou de Byzance. Jalouse, orgueilleuse et indomptable chez les bouddhistes, elle représente l'hostilité de l'Église romaine contre l'empereur et contre les philosophes, et elle ne se préoccupe que de son abnégation, de sa sainteté, de son inviolable hiérarchie, de sa suprématie divine, qui rend ses rapports avec le chef de l'État toujours durs et difficiles. Au contraire, dans la secte de Tao, qui s'étend rapidement en imitant le bouddhisme, la rédemption chinoise devient césarienne, savante, mondaine; à peine songe-t-elle à organiser son Église, et elle rappelle un à un tous les traits caractéristiques de l'Église byzantine jusqu'à son origine. D'où vient, en effet, la première lutte de Constantinople contre Rome? D'Arius, qui avait vu jeter les fondations de la nouvelle capitale, et si nous remontons au delà, nous trouvons les néoplatoniciens, les maîtres siégeant à Alexandrie et n'ayant d'autre but que d'écraser les chrétiens en opposant les féeries vitales de la magie et de l'extase aux sombres mystères de l'ascétisme et de la mort. Et quel était le sage, le rédempteur, le christ des néoplatoniciens? Ils l'empruntaient à un temps antérieur aux philosophes; ils divinisaient Pythagore aux idées sacerdotales, lui donnaient le don des miracles, une mystérieuse ubiquité, des disciples qui répétaient ses prodiges, et c'est ainsi qu'Alexandrie préludait à Byzance, et qu'Apollonius de Thiane devançait Arius. Tels étaient aussi les commencements des Tao-tsé; ils rappelaient le Pythagore de la Chine,

Lao, que Confucius avait fait oublier ; ils le divinisaient au milieu de la foule qui en avait fait un devin, et en 267, un demi-siècle avant la fondation de Byzance, les sept sages de la forêt de Bambou annoncèrent la bonne nouvelle que Dieu s'était incarné dans la personne de leur maître, à qui désormais l'on pouvait tout demander. Plus de pénitences, plus d'inutile componction ; persuadés de la sainteté du plaisir, ils prêchèrent contre la loi et les cérémonies, placèrent le bonheur suprême dans les extases de l'oisiveté et de l'ivresse, et poussèrent l'insouciance des choses d'ici-bas jusqu'à continuer leurs parties d'échecs lorsqu'ils recevaient la nouvelle de la mort de leurs mères, jusqu'à passer l'éponge d'un délire bachique sur chacune de leurs misères.

On jugera aisément des grands effets produits par les rédemptions en voyant les bouleversements contemporains qu'elles ont causés chez tous les peuples de la terre. Au jour de la naissance de Jésus-Christ, les Quades attaquent déjà l'empire romain ; au troisième siècle, les invasions s'étendent ; et, à la fin du cinquième siècle, elles règnent, en 476, sur l'Italie par Odoacre ; l'année suivante, sur l'Angleterre par les Anglo-Saxons ; en 481, sur la Gaule par Clovis ; en même temps, l'Espagne obéit aux Goths, Carthage aux Vandales, et, dans la Germanie, les Visigoths, les Bourguignons, les Franks, les Huns, les Gépides, fondent cette multiple fédération de races et de royaumes hétérogènes, d'où vient l'Allemagne des modernes et les ennemis qui la harcèlent. Et quel est le rôle de toutes ces invasions ? Paul Orose, Grégoire de Tours, les Donatistes de l'Afrique, les Bretons de l'Angleterre, déclarent unanimes qu'elles viennent délivrer le genre humain du fléau

de la conquête romaine ; en sorte qu'elles sont à César comme l'Église à Jupiter. Le monde était littéralement sens dessus dessous ; les pauvres d'esprit triomphaient ; les pâtres, les paysans, les ignorants que l'Évangile avait fait arriver devant la crèche de Bethléem, les mages qui visitaient l'Enfant divin dans l'étable sans reconnaître Hérode, triomphaient enfin des maîtres du monde et de leur injustice splendide. Les premiers étaient devenus les derniers, et les derniers les premiers.

Mais d'où sortaient ces pâtres armés, ces rustiques pasteurs de peuples qui semaient en même temps l'épouvante et la liberté dans le monde romain ? ils venaient de la Scandinavie, du pays des Slaves, des plaines de l'Asie, d'où la victoire les avait tirés pour leur confier le char de la fortune. Si donc l'Europe s'affranchissait de Rome, et Rome de Byzance, tous les peuples, sans nom pour Tite Live, recevaient à leur tour le contre-coup de la libération universelle. Non contente d'avoir donné Jésus-Christ aux Romains, l'Arabie se remue dans ses profondeurs nuageuses et fédérales, d'où jadis était sorti le législateur du Sinaï ; elle rompt, en l'an 100, la digue de Mareb. Elle montre pour la première fois à l'œil étonné de l'histoire ses plus lointaines peuplades, et, en 445, Cossay prend la Mecque, la reconstruit, et engage l'aristocratie à bâtir ses maisons autour du temple où l'on adorait le Dieu d'Abraham, et qui contenait en puissance une nouvelle rédemption. L'Afrique partage l'agitation générale avec ses Abyssins. Nous avons déjà dit que la Perse chassait les Parthes en 223, la Tartarie obéissait, en 277, à Sieou-yaen-hai, versé dans tous les mystères de la science chinoise, et la Chine elle-même, en régénérant l'antique unité, entrait

dans l'ère d'une scission qui lui donnait, en 220, trois dynasties contemporaines, et, en 420, la grande division des deux empires du Sud et du Nord.

Comment ne pas admirer les illustres hallucinés qui opéraient tant de prodiges! Leur délire contagieux faisait plus que la science d'Aristote et la raison de Platon; plus que les calculs de Kapila ou la morale de Confucius; leurs visions nous bercent, nous emportent encore; l'enfant qui naît reçoit les eaux de leur baptême, la femme qui s'unit à son époux invoque Christ, Foe ou Chrichna, l'homme qui meurt fait acte de foi dans leurs paroles fatidiques; et si l'hypocrisie dissimule mieux les instincts sanguinaires de notre race, si les gladiateurs se reposent ou cherchent un autre cirque, si la débauche se cache ou s'évapore en futilités inoffensives, si les massacres et les colonisations ne reparaissent plus qu'à de rares intervalles et avec la folle apparence de justes châtiments, de nécessaires défenses, d'utiles sacrifices; si, en un mot, nous nous trompons mieux et nous nous abusons avec plus d'industrie, c'est au dévouement des saints pères de l'Église, des sept sages de la forêt de Bambou, aux saintes extases qui sanctifiaient les premiers hommes régénérés, que nous le devons. Ils apprenaient aux simples d'esprit comment les rédempteurs étaient nés, ils donnaient force de loi à leurs rêves; ils pillaient et détruisaient si bien toute philosophie antérieure, que les écoles disparaissaient et que leurs dogmes, arrachés à la forme épineuse de l'argumentation, devenaient les dogmes d'innombrables croyants. Le monde changeait de place, grâce au levier de l'absurde; et par un nouveau prodige l'effacement de toutes les différences accidentelles de race, de culte, de patrie,

de richesse ou de talent; l'abolition de la famille, de la propriété, de la nationalité dans le monde impossible de la justice, ce nouveau rêve ajouté à tant de rêves conduisait à cette grande régénération de supprimer le mensonge. Auparavant on mentait par principes; l'imposture régnait, le front levé, avec ses majestueuses supercheries; dans les écoles elle dictait deux doctrines, dans le temple elle faisait parler les statues, dans les palais des rois elle s'étonnait qu'on parlât de vérité. Mais depuis l'ère des rédempteurs la vérité triomphe, on croit à la force de la raison; on l'oppose seule aux clameurs de la multitude, au bruit des armes, aux menaces des tyrans, aux artifices d'une misérable prudence, et nous-même qui écrivons ces pages dans la sincérité de notre cœur sans nous préoccuper des conséquences, et contempteurs des espérances ou des désespérances qu'elles peuvent créer, nous nous sentons doué de la force miraculeuse que les rédempteurs donnaient à ce précepte : Tu diras la vérité quoi qu'il arrive; tu ne te mettras jamais à la place de Dieu, dépositaire de secrets inviolables; ou si ta raison se confond avec celle de l'Être suprême, tu resteras toujours homme, toujours soumis à la justice des hommes et volontairement exposé à leurs persécutions.

CHAPITRE VII

LES PONTIFES

500-1000

Les pontifes de Rome d'abord suppliants, — ensuite serviteurs, — plus tard propagateurs, — et enfin restaurateurs de l'empire. — Les sages de la Mecque commencent à leur tour à gémir sous le joug des Abyssins. — Mahomet est serviteur à la Mecque comme S. Grégoire à Rome, — ses successeurs propagent la foi en même temps que les missionnaires du saint-siége, — et l'avénement des Abassides répond enfin à l'empire restauré de Charlemagne. — Mêmes phases à Byzance sous Justinien, — sous Héraclius, — sous l'hérésie des monothélites, — et sous le schisme de Photius. — Les pontifes dans l'Inde, — et à la Chine, — où trois religions font une bonne religion.

Après l'avénement des rédempteurs, le premier synchronisme qui se fait remarquer dans tous les États détermine l'élévation des pontifes. En 500, l'Église romaine foulée aux pieds des Goths se pose ce problème : Comment la république des hommes désarmés pourrait-elle tenir tête à toutes les puissances guerrières dont elle fait profession de respecter les lois? En d'autres termes, de quelle manière, par la force seule de l'esprit, exercerait-elle le tribunat de la fraternité universelle au milieu des nations qui la nient? Grâce à l'un de ces mouvements qu'aucun homme n'invente, qu'aucun chef ne décide et que les sociétés ne doivent qu'à la logique des idées, l'Église d'Occident marcha à la conquête du pouvoir à force d'humiliation, et elle s'éleva en s'abaissant de propos délibéré. L'impuissance temporelle était sa propre donnée. Elle commença donc par faire appel à César pour qu'il voulût

la délivrer non pas d'une domination temporelle, mais d'une hérésie armée qui troublait les fidèles. Pouvait-on concevoir une attitude plus innocente? N'était-ce pas un martyr que ce pape Eugène, que Théodoric renfermait dans une prison perpétuelle pour avoir interprété les vœux des catholiques italiens auprès de César? Mais la guerre qui dévorait les Goths donnait déjà le résultat de placer le pontife à la tête des évêques et les évêques à la tête des peuples contre la barbarie couronnée des rois. La religion s'emparait des affaires; saint Benoît fondait son ordre voué à la lecture, au travail, à une charité indépendante des vaines formalités de l'habit et de la règle.

Aussi le pontife poursuit-il son œuvre d'après le principe de son orgueilleuse humilité. Et, en 568, il se fait de suppliant serviteur de César contre l'impiété du nouveau roi d'Italie que les Lombards couronnent à Pavie. Personne n'égale le dévouement de saint Grégoire : il solde des armées; il secourt les Exarques, partout il protége les vaincus. Ici il correspond avec les évêques du royaume ennemi, là avec une reine orthodoxe qui adoucit la colère d'un époux arien; plus loin il suscite des alliés à Byzance; ses émissaires arrivent dans les plus lointaines régions, où ils raniment les souvenirs de l'empire. A ne regarder que les apparences, on serait tenté de féliciter les successeurs de Constantin d'avoir trouvé un évêque dont le zèle déconcerte les forces des barbares. Cependant observez de près cette sublime comédie du pontife serviteur! Tandis qu'elle laisse César tributaire de Pavie, étranger à l'Occident, sous le coup de déroutes multipliées et d'une invasion progressive, elle fait de l'évêque de Rome une sorte de César spirituel, un véritable Démiurge des multitudes

catholiques. Saint Grégoire applique les principes de saint Benoît à l'Église tout entière; il devient le père des pauvres, le pasteur des peuples, le capitaine des opprimés, la divinité secourable qui remplace par un travail intelligent et militant les insipides prodigalités de l'époque antérieure. Administrateur exact, réparateur des temples, reconstructeur des villes, sous lui les arts proscrits du monde renaissent au sein de l'Église, la liberté exilée du forum reparaît dans les élections des évêques; le tribunat annulé dans l'empire ressuscite à Rome, d'où partent toutes les plaintes qui obligent César tantôt à révoquer, tantôt à punir ses officiers; et l'imagination populaire accueille si avidement la nouvelle transformation de l'Église, que les légendes commencent à diviniser saint Benoît, les pontifes et les évêques, et qu'on voit la vie de Jésus-Christ avec ses miracles, sa prédication, ses obsédés, ses démons, ses anges, ses ressuscités, reproduite en entier dans la vie des saints qui combattent les barbares ou qui les subjuguent par la victoire encore plus heureuse de la foi. L'Angleterre convertie, en 597, par saint Augustin, et l'Espagne ralliée au saint-siége par Rechared, en 601, étendent le pouvoir pontifical; et même en France, où saint Grégoire de Tours répète le rôle de son homonyme de Rome, la catholique Frédégonde ne triomphe-t-elle pas, en 612, de l'inique Brunehaut originairement arienne!

Aux pontifes serviteurs de César succèdent, en 612, ceux qui exagèrent leur propre servitude en propageant, avec la foi catholique, les lois de l'empire. Voilà les lois romaines qui gagnent les Lombards convertis. Le bon Dagobert règne sur la France en Salomon rustique. En Espagne, les prélats, réunis dans les conciles fanatisés

de Tolède, surpassent les royalistes en faveur du roi. Les saints se multiplient presque en même temps sur tous les points, et nous voyons Isidore à Séville, Hellade à Tolède, Fructueux en Bretagne, Claude à Besançon, Déodat à Nevers et Théodore en Angleterre, où la liberté de l'heptarchie se développe jusqu'à supprimer le Bretvalda, son chef. Marculfe publie ses formules, et les monastères se propagent partout en Belgique. Mais dirons-nous que cette effervescence romaine profite à l'antique empereur siégeant à Byzance? affirmerons-nous que les lois de Rome, obscurément rappelées par la religion contre les institutions barbares, opèrent un retour en faveur de l'empire? Loin de là, on n'apprend qu'à mieux lui substituer le saint-siége dont le chef s'appelle souverain pontife en 642 et donne au monde la première salutation apostolique en 672.

Après avoir été suppliant, serviteur et missionnaire de l'empire à partir de 712, le pontife, s'en déclarant le soutien, prétend que les Lombards le respectent, que les peuples insurgés dans l'Exarchat le vénèrent, que les Franks leurs alliés le défendent; et qu'arrive-t-il en moins de cent ans? Qu'on voit le chef de l'Église, en Italie à la tête de la révolution populaire contre Byzance, en France, maître des rois par le sacre que saint Boniface substitue à la proclamation militaire, et qu'en s'appropriant les victoires de Charles Martel, de Pépin et de Charlemagne contre les ennemis de la foi, il régénère effectivement l'empire; mais en le transportant en Occident, en couronnant Charlemagne, en consommant la plus subtile rébellion qu'on eût pu concevoir et en créant enfin un empire, non plus maître de tout et vassal immédiat du dieu métaphysique,

c'est-à-dire du néant, mais soumis au pape son maître souverain, son Dieu vivant, vicaire de Jésus-Christ venu au monde pour couper court à l'aride et inique domination de Jéhovah. C'est ainsi que la fédération européenne qu'on appela depuis chrétienté et qui eut pour base primitive le pacte de Charlemagne avec l'Église, supplanta complétement l'unité byzantine, grâce à la révolution du pontife devenu souverain dans le centre de l'Italie, et partout chef d'une foule d'évêques jouissant de la dime, de la double exemption civile et criminelle, et de vastes territoires, nouvellement accrus par une foule de donations, qui reproduisaient et surpassaient celle faite au saint-siége.

Transportons-nous bien loin dans le Midi, sur la terre brûlante de l'Arabie, où une liberté presque nomade, comme aux temps d'Abraham, semble sans rapport avec Rome. Nous voyons encore les quatre époques des pontifes suppliants, serviteurs, propagateurs et restaurateurs de l'empire. La première se dessine en 529, sous les Abyssins, qui s'emparent de la Péninsule, où ils règnent quarante-deux ans, semblables aux Goths de Ravenne. Autant les catholiques italiens frémissaient sous le joug de l'arianisme gothique, autant les Arabes, voués à une autre religion, gémissent sous le poids du catholicisme abyssin.

Bientôt quand les Italiens triomphent des Goths et que les pontifes se déclarent, en 571, serviteurs de Byzance contre la nouvelle barbarie des Lombards, les coreïschites de la Mecque exterminent soixante-dix mille Abyssins, et le temple qu'ils entourent de leurs maisons brille soudain d'une lumière inattendue. La piété de saint Grégoire s'y reproduit par quatre sages attristés de voir que l'idolâtrie voile de ses images le Dieu d'Abraham; en 595, leur pieuse

douleur suscite une sourde effervescence et les premiers convertis jurent dans un banquet d'accorder leur protection à tous les opprimés. Enfin, en 611, quand la parole de saint Grégoire fait enfin disparaître l'arianisme de l'Espagne et Brunehaut de la France, l'Arabie entend pour la première fois la voix de Mahomet.

Dans la troisième époque, où les pontifes propagent la foi, la propagande musulmane éclate avec la fureur des conquêtes. Jérusalem, Alexandrie, la Perse, Carthage, l'Égypte, l'Espagne, l'Inde, tombent sous l'épée du Prophète; pour chaque monastère fondé en Europe, c'est un royaume élevé en Asie, à chaque saint de l'Occident répond un capitaine musulman, autant le pape entame l'autorité morale du César byzantin, autant les chefs de l'Arabie supplantent son autorité politique.

Rien n'est donc plus naturel que la quatrième époque des pontifes restaurateurs, où les catastrophes des Grecs en Italie, des Longobards à Pavie, des rois chevelus en France et des Saxons en Allemagne, se répètent dans l'épouvantable chute des Ommiades fustigés à mort et foulés aux pieds par les Abassides, qui étendent des tapis sur leurs corps, et fêtent ainsi dans un banquet leur propre avénement et l'ère nouvelle de l'islamisme. En Occident, une démocratie religieuse surpassait partout les demi-conversions de l'ère antérieure. Chez les Arabes, la démocratie abasside détrône l'aristocratie coreïschite, et les grands règnes d'Aroun al-Raschil et de Mamoun contemporains de Charlemagne, la protection accordée aux hôpitaux, aux colléges, aux universités, aux savants, la fondation du divan, l'institution du vizirat, le nouveau partage des provinces, tout atteste l'intime corrélation entre les kalifes

de 800 et les papes élevés par la donation de Charlemagne. On ne remarque entre eux que les contrastes nécessaires de l'insurrection idolâtre à Rome, abstraite en Orient, là spirituelle, ici temporelle, là centralisée dans la ville qui commence à mériter son titre d'éternelle, ici tellement fédérale, que le kalife, borné aux fonctions de capitaine, se déplace à chaque époque, en se transportant de la Mecque à Médine, de Médine à Damas et de Damas à Bagdad.

On ne s'expliquerait jamais cette étonnante corrélation entre les papes et les kalifes, si on oubliait que les révolutions de la Mecque et de Rome se développent également contre Byzance qui sert de roue à leur engrenage. Les quatre phases des deux religions insurgées se répètent donc dans la capitale des Césars forcée de les imiter pour défendre, non-seulement sa prospérité, mais son existence. Quand les pontifes suppliants font entendre leur voix, ne lui enlèvent-ils pas déjà l'égide de l'hérésie? ne l'engagent-ils pas dans le catholicisme trompeur de Justin, dans la décrépite renaissance de Justinien, dans la fausse gloire de Bélisaire et dans les stériles conquêtes de Narsès? Elle refuse donc cette grandeur éphémère qui la soumet à Rome, et, après s'être insurgée une fois avec la fureur des Verts et une seconde fois aux derniers jours de Justinien, elle ne s'apaise qu'en voyant l'hétérodoxie réintégrée dans la chaire des patriarches, bientôt occupée par le célèbre Jean le Jeûneur.

Plus tard, lorsque saint Grégoire se déclare serviteur de César, l'orthodoxie s'abat encore sur l'empire comme une contagion mortelle, et il faut que Phocas tue Maurice et qu'Héraclius sacrifie Phocas pour fonder la dynastie, dont

la force répond au triomphe catholique de Frédégonde et à la première prédication de Mahomet.

A la troisième phase de la propagande pontificale et des conquêtes musulmanes, Byzance se sent tellement dépossédée, qu'Héraclius voudrait s'enfuir à Carthage; un autre empereur songe à se fixer à Rome; huit Césars succombent, les uns massacrés, les autres mutilés. C'est l'ère des ondulations sanglantes, du délire populaire : mais l'hérésie monothélite veille sur Sainte-Sophie; elle résiste à l'islamisme par la double nature du Christ, et au catholicisme par l'unique volonté du Rédempteur; et les terribles ouragans soulevés par Rome et la Mecque ne peuvent pas prévaloir contre la capitale de Constantin.

Quelle sera donc, en définitive, la religion de Byzance dans la quatrième époque, en présence des kalifes fixés à Bagdad et des papes devenus maîtres de Rome? Six fois l'empire oscilla entre l'hérésie et l'orthodoxie comme s'il avait voulu opposer les Franks à Mahomet et les Arabes aux Franks; longtemps il essaya de s'arrêter à l'idée d'un christianisme iconoclaste comme l'islamisme ou d'un islamisme usurpateur du Verbe chrétien. Enfin, en 877, Photius donna la grande solution en retranchant le Saint-Esprit du Père et du Fils, c'est-à-dire en faisant taire pour toujours les conciles et les papes. Il admit donc contre Mahomet toute la tradition du Dieu incarné, mais en tournant cette tradition contre le pape; il lui donna la fixité protestante du Coran et l'éternelle immobilité du judaïsme. Auparavant, ce n'étaient à Constantinople que discussions théologiques, subtilités religieuses, révolutions de palais, mêlées d'intrigues cléricales et de bassesses ecclésiastiques. A partir de Photius les puérilités s'envo-

lent, le patriarche s'élève impassible et majestueux entre le croissant et la tiare, le prêtre byzantin se marie sans renoncer à aucun sacrement, et l'Église d'Orient n'offre plus que les vicissitudes inséparables des choses d'ici-bas.

Et voyez la force que lui donne sa révolution résolûment accomplie contre Rome et Bagdad. Soudain elle gagne les Russes à sa foi, et les Rourik deviennent ses amis éternels. Aussitôt les irruptions débordent contre l'empire des Franks menacé par l'invasion des Normands, par les tentatives des Danois, par la subite grandeur des Anglais, et en quelques années on le voit paralysé, réduit au néant, étouffé par les miasmes de l'Orient. Rome devient quasi byzantine avec des papes qui imitent les doges de l'Orient, et des dogaresses qui soumettent la tiare au harem. Ces rois de Pavie que l'Église avait détruits semblent briser la pierre de leur tombeau pour l'accabler de nouveau sous le poids d'un royaume impie. Gui, Lambert, les Bérangers répètent l'histoire lombarde d'Alboin, de Grimoald, de Ratchis. Partout ce sont des profanations, des actes de barbarie, des chaires épiscopales accordées à des enfants de dix, de six ans; et le saint-siége, après le massacre de six papes, occupé par un jeune élégant, semble promettre une renaissance païenne. Subissant la même influence, l'Orient montre, en 900, la furieuse hérésie des Carmathes, démocrates en délire qui arrivent sous Bagdad et donnent une telle secousse au kalifat, qu'il ne peut plus en revenir. Dès 908, il perd l'Égypte, puis l'Espagne; la rébellion se propage en Perse, dans le Mossoul, dans le Coracan, dans le Kerman; la Mésopotamie tombe sous Byzance, et, en 946, les kalifes succombent sous la tyrannie foudroyante des émirs qui les détrônent, les aveu-

glent et les méprisent jusqu'à les laisser mendier, au nombre de trois, dans les rues de Bagdad.

Plus obscure et plus nébuleuse, la période des pontifes se laisse encore entrevoir dans l'Inde, où les brahmanes achèvent le travail philosophique qui expulse l'hérésie du bouddhisme, et où une sorte d'exégèse alexandrine s'empare des Védas pour étouffer, à force de liberté, la démocratie pontificale de la religion ennemie. Et à qui profite ce travail si ce n'est à la caste des prêtres, à l'autorité des pontifes? Mais laissons là l'Inde à moitié envahie par les musulmans, les musulmans bouleversés par les émirs. Ne nous occupons pas non plus du travail révulsif par lequel l'Europe et d'autres nations se dégagent des miasmes byzantins et rétablissent avec un nouvel éclat leurs propres traditions. Au lieu de suivre l'Allemagne sous Othon Ier, la France sous Hugues Capet, la Russie sous Vladimir ou la Perse illustrée par Ferdousi, transportons-nous en Chine, nous y reconnaîtrons encore l'ère des pontifes sous une forme bizarre, mais avec une précision si étonnante, que c'est à n'en pas croire nos yeux.

Quelles sont, en effet, les données religieuses et sociales du Céleste Empire? Sa première base réside dans la doctrine des lettrés, qui joue, parmi les Chinois, le rôle de la tradition classique parmi nous. Quelles que soient nos dissidences, nos sectes, nos partis, nos débats, ne sommes-nous pas tous d'accord et unanimes à admirer les Grecs et les Romains et à les considérer comme nos légitimes précurseurs? Nous leur devons la langue sacrée, les chefs-d'œuvre de l'art, les modèles de style, de poésie, d'éloquence, la partie la plus vitale de nos codes, et ce qui est plus encore, je ne sais quelle révélation morale destinée

à survivre à toutes les révolutions. L'éducation classique établit enfin parmi nous une telle uniformité d'idées, une si grande fraternité dans les mœurs, que ce titre seul de lettré, d'homme instruit, de citoyen ayant fait ce qu'on appelle ses classes, nous fera toujours concorder sur une foule de matières avec des hommes nés dans les climats les plus lointains, dans les conditions les plus opposées, pourvu qu'à leur tour ils aient reçu le baptême du latin. Telle est aussi la doctrine chinoise des lettrés, ancienne comme l'empire, fixée par Confucius, consacrée par le culte des ancêtres, échappée seule à l'incendie de tous les livres, toujours rajeunie à chaque révolution, elle se résume dans ce dogme supérieur que l'unité sera toujours le besoin premier de l'empire; que scindé en deux grandes circonscriptions ou en cent cinquante-six États, sa loi le rappellera sans cesse à ne former qu'un seul tout un et indivisible, et que l'empereur doit veiller au salut universel en chef responsable de tout ce qui arrive sur la terre, y compris les disettes, les inondations et toutes les calamités exclusivement physiques; car la prévoyance d'un homme maître de 300,000,000 d'habitants doit toujours tout embrasser et dominer la nature, foncièrement bienfaisante et protectrice du genre humain.

Mais la doctrine de Confucius demeurait aussi étrangère à la rédemption que nos auteurs classiques, et cette seconde donnée de la moralité respectée, vénérée, divinisée jusqu'à déclarer Dieu l'homme qui en montrait la perfection exemplaire dans sa vie, appartenait aux deux sectes de Foé et de Tao ayant chacune leur rédempteur, l'un ascétique, l'autre matérialiste, mais toutes deux unanimes contre la sourde loi de l'unité impériale. Or que

voyons-nous, de 500 à 576, dans l'époque où les gémissements de Rome donnent le vertige à Byzance? En 516, les bonzes circonviennent tellement l'empereur Houchi, qu'il veut faire de la secte de Tao la religion dominante. En 575, les efforts d'un autre empereur pour réconcilier les deux sectes de la rédemption révèlent encore la puissance de l'idée nouvelle sur le point de détrôner Confucius. Les deux époques successives de saint Grégoire et de la propagande pontificale nous montrent, en 626, les bonzes au nombre de cent mille, et, en 706, les lamas avec le titre de *maîtres et princes spirituels de la loi*. Débordés sur tous les points, les lettrés s'indignent de voir adoré « un homme, sans respect pour la loi, « disent-ils, sans amour filial, dont la prétention de ré- « compenser à lui seul toutes les vertus ôte aux empe- « reurs leur plus belle prérogative et dont les doctrines « promettent aux sujets un bonheur chimérique contraire « à leurs devoirs. » A les entendre, l'empire est à deux doigts de sa ruine. Mais dans la quatrième époque de Charlemagne, de Mamoun et de Photius, le mouvement chinois se résout d'après la loi suprême du Céleste Empire. Car, en 713, on défend aux lettrés de suivre les deux rédempteurs des Tao-tsée et des bouddhistes; on rétablit, on rassure ainsi définitivement l'unité traditionnelle, l'autorité de l'empereur, le culte des ancêtres et la morale de Confucius; mais, tandis que toute la bureaucratie impériale se dérobe aux pontifes, la loi même qui les proscrit permet à la multitude de les suivre dans l'idée que, livrée à ses superstitions, elle ne sera que plus docile et pour ainsi dire plus inférieure à ses chefs. Conformément à ce principe on diminue le nombre des cou-

vents; on limite, en 741, les dépenses excessives des Tao-tsée; deux nouvelles réformes, de 779 et de 845, humilient encore davantage les croyances populaires. On abat quarante-quatre mille temples; on renvoie dans leurs foyers jusqu'à deux cent soixante mille bonzes, et, en 955, on détruit encore trente mille temples, en ne laissant subsister que les églises et les bonzes absolument indispensables à la passion des multitudes pour l'erreur. Cependant si l'amour de la vérité dicte les proscriptions, si le mépris pour le peuple conseille les concessions, il faut reconnaître que l'empire se moralise, que son unité subit l'influence des idées nouvelles, et que la cour et les mandarins s'aperçoivent qu'il y a dans le monde quelque chose de plus grand que Confucius, de plus mystérieux que la philosophie, de plus fort que l'empereur. A l'instant même des proscriptions, un empereur livré aux Tao-tsée meurt empoisonné en cherchant par des breuvages l'immortalité de la rédemption. Au lendemain de chaque persécution on retrouve les temples plus riches et les bonzes plus nombreux qu'auparavant; en 997, c'est comme en Europe, le moment des miracles, des apparitions, de l'effervescence monacale; et ces erreurs, si dédaignées dans les multitudes, montrent à tout l'empire la justice si grande, la morale si supérieure à notre faiblesse incurable, que l'homme véritablement vertueux dans toute sa perfection au milieu de nos tracasseries, de nos misères, de nos impatiences, mérite d'être considéré comme une sorte de dieu supérieur à tous les rois. Ces principes, enfin admis, ont établi une sorte de compromis entre les trois cultes de Confucius, de Lao et de Bouddha amenés à s'estimer mutuellement, et au-

jourd'hui encore on dit à la Chine que trois religions font une bonne religion. Voilà donc l'explosion des pontifes depuis Londres jusqu'à la Mecque, depuis Byzance jusqu'à Canton; le Japon même ne lui reste pas étranger, et de 593 à 629, dans l'époque de saint Grégoire, de Mahomet et des premiers cent mille bonzes chinois, on y trouve les plus grands progrès du bouddhisme inauguré avec quarante-six temples, huit cent seize prêtres et cinq cent soixante-neuf religieuses.

CHAPITRE VIII

LA GUERRE DES DEUX POUVOIRS

1000-1350

Le pape et l'empereur se perfectionnent en se combattant pendant les trois phases, — des évêques, — des consuls — et des sectes. — Scènes diverses de cette guerre, — en Europe, où tous les États sont bouleversés par la discorde d'un grand interrègne; — chez les mahométans, où les émirs combattent les kalifes; — à Byzance, où deux dynasties se disputent l'empire; — chez les Tartares, qui deviennent les gibelins de l'Asie; — en Chine, où les Tao-tsée combattent les bouddhistes, — et au Japon qui voit la lutte nouvelle du Siougoun et du Mikado. — Caractère uniforme de cette guerre universelle.

Nous approchons de nos temps, de nos mœurs, de notre civilisation; à partir de l'an 1000, les souvenirs européens se multiplient, ainsi que ceux des autres peuples, et, au lieu de nous égarer, faute d'événements et de mémoires, nous sommes exposés à nous tromper, à cause de leur excessive multiplicité. Mais une méthode nous préserve de l'erreur, celle qui se borne à suivre les signalements de la gloire, en oubliant les faits subalternes que les anciens laissaient tomber dans les eaux du Léthé, et qui s'effacent d'eux-mêmes devant les grandes révolutions, aussi nettes et tranchées que les pyramides de l'Égypte ou le Parthénon d'Athènes. D'après cette méthode, le premier phénomène que nous rencontrons après la constitution de la papauté est la grande guerre du sacerdoce et de l'empire. A partir de l'an 1000, le pape attaque l'empire comme un dernier reste de la conquête païenne, en exigeant que tout cède à sa domination spirituelle et que tout le monde lui

obéisse, comme la matière à l'esprit, le corps à l'âme, l'univers à Dieu. Pour lui, toute résistance est une rébellion, toute rébellion une émanation de l'enfer, et il commence un combat dont la conséquence dernière serait l'extermination des empereurs, des rois, des princes, des nobles, de toute loi politique et civile, pour transformer la chrétienté en une république monacale. Cependant, si les peuples le suivent, si les multitudes le célèbrent, si ses tribuns sèment partout une nouvelle égalité, si la vieille féodalité succombe, si les lois barbares s'effacent, la nécessité d'une loi rétablit sans cesse l'empire qui protége la liberté et la science, et devient funeste à son tour à l'ancienne église des reliques, des ordalies et des fables. D'un côté, César livre ses traditions du moyen âge, ses châteaux imprenables, ses priviléges odieux, ses barons intraitables, ses préjugés d'une obstination surhumaine ; de l'autre, le pontife renonce aux miracles du fer chaud, à la magie des légendes, à la contrefaçon des idoles, et, tout en cherchant à s'entre-détruire, les deux pouvoirs se perfectionnent en traversant les trois phases éclatantes des évêques, des consuls et des sectes.

De l'an 1000 à 1180, c'est la phase des évêques aux prises avec les comtes de la féodalité ; les papes attachent un nouveau sens à ce nom de Grégoire, qui désignait le premier créateur de l'autorité pontificale, et bientôt Grégoire VII fait entendre sa voix, l'empereur Henri IV tombe à ses pieds dans le château de Canossa, les autres pontifes réorganisent l'Église et la rendent deux fois plus puissante. Chaque ville italienne, insurgée contre son comte, se transforme en république; la Toscane, régénérée par sa nouvelle dynastie, donne à la nation la comtesse Mathilde, protectrice de l'Église ; la basse Italie, également transformée

par les Normands, chasse les musulmans et se donne au saint-siége. La France désarme d'abord sa féodalité par la trêve de Dieu, la sanctifie ensuite par la chevalerie et la déporte enfin, en lui imposant la chimérique expédition des croisades. L'Écosse bannit les sorcières de Macbeth vaincu par l'époux de sainte Marguerite, et saint David I[er] achève la révolution en multipliant les monastères et en restaurant les églises. C'est la dévotion des évêques qui crée le royaume du Portugal, improvisé dans l'élan d'un combat contre les Maures et déclaré vassal de Notre-Dame de Clairvaux. Saint Canut IV réorganise le Danemark, rassuré par Érik I[er], surnommé le Bon par le peuple, et le Saint par les historiens. La Hongrie moderne doit son origine à ses deux rois, saint Étienne et saint Ladislas, l'un qui commence, l'autre qui finit la phase des évêques; et la Pologne voit son roi Boleslas II, aux ordres du saint-siége, victorieux en Russie et hostile à l'antique noblesse, qui veut déserter ses drapeaux. Jusqu'ici ce mouvement est monarchique, unitaire et pontifical; mais, chez les peuples ennemis de ceux que nous venons de nommer, les diables s'opposent aux saints, et c'est encore la même révolution, au point de vue de la loi qui se raffine, et de la liberté qui apprend à s'escrimer contre Dieu. Ainsi l'Allemagne nous montre les gloires de cette maison de Gebelin, qui ne recula jamais devant l'Église, et de Frédéric Barberousse, qui broya les Velfes, et fut aussi grand que Charlemagne en combattant le pontife. En Angleterre, c'est Guillaume le Conquérant qui trompe l'attente du saint-siége, et dont le fils, Henri II, immole saint Thomas Becket à l'indépendance des Anglais. L'impiété du peuple suédois sacrifie le pieux roi Stenkill et triomphe avec Érik, dit le roi des paysans;

en Russie l'impiété d'André fait frémir, et pourtant c'est elle qui régénère cette nation, dont les héros seront des monstres dans toutes les époques postérieures. En Espagne, l'homme de la nation est le Cid, qui fonde la grande franchise de l'honneur, tandis que les usatiques de Barcelone et les fueros d'Aragon attestent le progrès de la loi.

Vers 1200, toutes ces corrélations disparaissent, remplacées par de nouvelles apparitions, que domine ouvertement l'idée d'une révolution consulaire, c'est-à-dire industrielle, commerciale, décidée à arracher la direction du monde à l'Église pour la confier à des profanes. L'impiété se généralise, partout on oppose l'homme au prêtre, le fait au prodige, l'expérience au mystère. De là, toute ville italienne proclame le gouvernement des consuls, en reléguant l'évêque dans sa cathédrale; l'Allemagne, après une courte agitation, obéit à un empereur athée, le grand Frédéric II; l'Écosse, régie par Guillaume, brave les interdits du pontife; l'Angleterre conquiert la grande charte et fonde son Parlement implacable au saint-siége. Nous voyons en Danemark Valdemar, fondateur de Dantzig et père de son peuple; en Suède, le droit barbare vaincu à Stockholm, qui détrône l'antique Upsal; en Portugal, Alphonse lutte contre l'Église; en Espagne, un autre Alphonse se déclare plus sage que Dieu, et si la France reste religieuse, c'est pour écraser le Midi, pour étouffer les Albigeois, pour consolider son unité, pour obéir à sa loi, qui la veut éternellement monarchique. Mais les royaumes fondés par les croisades disparaissent; l'empereur tourne la croisade contre le pape qui l'avait spolié, sous prétexte de l'envoyer délivrer Jérusalem, et le pape lui-même, forcé d'imiter les gouvernements libres, s'entoure de cardinaux qui jouent le rôle de

consuls de l'Église et il réunit des conciles où il parodie les grandes assemblées des républiques.

Cependant les consuls ne durent pas plus que les évêques, et c'est pourquoi, à partir de 1250, on entre dans la troisième phase des sectes, des évêques, aux prises avec les consuls, des guelfes combattants les gibelins, et toujours du sacerdoce aux prises avec l'empire, non plus seulement par des batailles rangées, mais par une lutte populaire, sociale, détaillée, qui bouleverse tous les États et ensanglante tous les coins de l'Europe. Qui peut dénombrer les tragédies de cette époque? Dès que le grand interrègne commence en Italie, les sectaires se ruent les uns sur les autres avec des fureurs sans exemple; pas de bourgade où les partis ne s'expulsent et ne se massacrent réciproquement de six à huit fois; on n'épargne ni l'âge ni le sexe, ni les maisons ni les pierres; on parcourt les campagnes la torche à la main, brûlant, incendiant tout ce qu'on rencontre, arrachant les vignes, les arbres, et stérilisant le sol par des édits insensés. Dans la basse Italie, Charles d'Anjou extermine les partisans de Mainfroy, et les Vêpres siciliennes sacrifient à leur tour les soldats angevins. Des conclaves meurtriers, des interrègnes terribles agitent la ville éternelle; Boniface VIII meurt de rage, Benoît IX de poison, et enfin les papes s'exilent en laissant l'Église scindée entre Rome et Avignon. En Allemagne, les empereurs se disputent la couronne deux à deux, puis, à la mort d'Albert, une terrible vengeance fait périr plus de mille innocents; puis enfin les deux maisons de Luxembourg et de Bavière ensanglantent tout l'empire. La France immole cent mille pastoraux, ensuite les templiers, et plus tard arrivent les troubles du prévôt des marchands avec des oscillations

financières qui font varier les valeurs de cinq cent pour cent. Mêmes luttes en Danemark entre Christophe et ses adversaires; en Suède entre Burger, qui fait mourir ses frères et les Folkanges, qui immolent son fils; en Pologne entre Premyslas, envoyé par le saint-siége, et Vinceslas soutenu par la nation; en Hongrie entre Canrobert d'Anjou, également nommé par le pape, et Othon de Bavière, qui représente les Hongrois. En Espagne, Alphonse XI et les Transtamare déchirent la Castille; les grands qui arment cinquante mille hommes, bouleversent l'Aragon, et les Beaumont et les Agramont reproduisent en Navarre l'anarchie des blancs et des noirs de Florence. En 1310, l'Angleterre assiste à la longue tragédie où le parlement finit par faire empaler le roi, après avoir immolé un à un ses favoris. En même temps, l'Écosse voit le combat des Bruce et des Baliol; en Portugal, deux rois se succèdent, l'un pour égorger Inès de Castro, l'autre pour la venger, double tragédie qui fait passer le royaume à travers deux terribles révolutions; enfin la Russie perd trois grands princes, judiciairement assommés par le grand khan des Tartares, sur les dénonciations du prince de Moscou. Les rois de cette phase prennent les titres de Mauvais en Navarre, de Cruel en Portugal, de Redoutable en Castille, et l'agitation est si violente, que tout État se trouve littéralement interverti, car les monarchies tombent en républiques et les républiques obéissent à des tyrans.

J'ai expliqué dans mon *Histoire des révolutions d'Italie* cette lutte dans laquelle l'Europe, sous l'apparence de tomber d'abîme en abîme, marchait de progrès en progrès, et on m'a reproché d'avoir peut-être exagéré l'influence italienne par des synchronismes artificiels. Je répondrai ici, sans

sortir de mon sujet, que cette influence ne s'étendait pas seulement à Novogorod et à Moscou, mais qu'elle envahissait tout l'ancien hémisphère. Partout nous découvrons les évêques, les consuls et les sectes, l'ère des grandes atrocités et des épouvantables progrès. Certes, si les Italiens, les Allemands ou les Anglais s'étaient bornés à envoyer au loin des milliers de missionnaires, de docteurs, de savants ou de voyageurs, c'est à peine si l'Orient s'en serait aperçu, et personne n'aurait compris leurs fureurs. Mais, devant la démonstration de la guerre, rien ne résiste, la mort possède le don des langues, ses missionnaires instruisent vite leurs ennemis, et, le jour où les croisés prenaient quatre royaumes aux infidèles et massacraient quatre-vingt mille musulmans à Jérusalem, l'islamisme, en déroute dans ses immenses possessions, n'eut d'autre ressource que de faire un pas en avant, en imitant la révolution des évêques. Voilà les lumières d'Alep, Damas et Roum qui commencent à briller; voilà Noureddin un saint pour l'islamisme, un héros pour toutes les nations; voilà enfin Saladin qui refoule l'explosion sanguinaire de l'Europe, en exagérant la tolérance traditionnelle de l'Orient. Qui n'a pas admiré son humanité, quand il protégeait à Jérusalem ces mêmes chrétiens qui avaient massacré ses habitants quatre-vingts ans auparavant? qui l'a surpassé dans l'action, dans l'éclat, dans le courage? Puisque la croix recule devant le croissant, ne faut-il pas reconnaître que, grâce à lui, l'islamisme devenait équivalent à l'Allemagne de Frédéric Barberousse, à la France de Philippe Auguste, à l'Angleterre de Richard Cœur de Lion, à la Russie d'André le czar épouvantable?

Les synchronismes des révolutions musulmanes ou

chrétiennes continuent pendant la phase des consuls, et, en 1219, quand cette période se dessine en Allemagne par Frédéric et en Angleterre par la grande charte, Aleadin d'Iconium ne laisse pas de doute sur le nouveau rôle que la fatalité lui décerne. En 1258, ce mouvement qui effaçait les papes en Occident se complète à Bagdad par la destruction définitive du kalifat. Certes cette destruction s'accomplit au milieu d'un désordre effroyable; les Tartares s'avancent, l'islamisme se fractionne, les batailles se multiplient, les chefs se déchirent, les historiens déplorent la décadence du mahométisme. Mais n'est-ce pas avec les mêmes phrases qu'ils gémissent sur les sectes de l'Italie, sur l'interrègne de l'Allemagne, sur les commotions de la France, sur les prétendants qui se disputent deux à deux tous les trônes de l'Europe? Après avoir passé des évêques aux consuls, de Saladin aux émirs révoltés, le mahométisme entrait donc, à son tour, dans la période de la guerre civile, de Naples séparée de Palerme, de Rome tournée contre Avignon; et les Ottomans, qui s'élevaient à Iconium avec l'idée que le sultan est l'image de Dieu, excluent jusqu'à l'ombre du soupçon que le sort de l'islamisme touche à sa fin.

On doit en dire autant de Byzance : doublement attaquée par les catholiques d'Occident et par les mahométans du Midi, son empire subit la tragique nécessité de la guerre et du progrès, et l'ère des évêques s'y reproduit grâce à l'élévation des Comnènes, contemporains de Grégoire VII. Faux et vaillants, les trois premiers princes de cette dynastie battent les Sarrasins par les Franks et les Franks par les Sarrasins; et le pouvoir spirituel, d'une perfidie rajeunie, leur permet de traverser heureusement des dan-

gers où ils auraient pu trouver leur mort. Il est vrai que leur duplicité s'use chaque jour; l'empire semble désormais incapable de faire face au double contraste du croissant et de la croix. Les consuls ne s'y montrent point; on ne voit que séditions, batailles, tyrannies; les Bulgares se révoltent, les Valaques les imitent; Isaac l'Ange s'insurge; on pend entre deux colonnes l'empereur Andronique, qui trouvait néfaste le jour où il ne faisait pas de victimes. En 1181 on massacre les Franks; en 1203 on subit l'invasion des Vénitiens associés avec les barons français. Ces conquérants dépècent l'empire, le mettent en lambeaux, le pillent à outrance; les provinces sont vendues, troquées, jouées aux dés par les plus nobles coquins de l'Occident; mais la guerre civile s'y trouve solennellement inaugurée comme à Rome, à Paris ou en Allemagne; les Guelfes et les Gibelins y suivent une double lignée de Césars, les uns latins et orthodoxes, les autres indigènes et schismatiques, et ils se livrent un combat mortel, les premiers pour achever une conquête impossible, les derniers pour dominer une révolution irréfrénable : aucun des deux partis ne peut triompher, pas plus que ceux de Florence ou de Londres. Qu'on s'imagine un géant déchiqueté, montrant à nu ses veines, ses artères, ses viscères, versant son sang par tous les pores et toutefois debout et combattant, parce qu'il faut du temps, même à la mort, pour gagner le cœur et la tête; tel est l'empire de cette époque, et ses calamités sont encore celles de tous les peuples.

Au contact des musulmans, des Byzantins et des Russes, les Tartares reçoivent la secousse de l'Europe qui les éclaire et les engage au combat. Le jour des évêques,

en 1150, ils se mettent en marche avec Yven; à l'époque des consuls, en 1208, ils se livrent à l'effroyable essor de Gengiskan; et sous Oktaï, le plus doux, le plus paisible et le plus humain des khans, ils envahissent d'un côté l'Europe, de l'autre Bagdad, de l'autre la Chine, où ils règnent quatre-vingt-treize ans. Pourrions-nous attribuer au hasard une invasion aussi explosive et certes la plus vaste depuis celle qui accablait les Romains? Comment se seraient-ils étendus si rapidement s'ils n'avaient pas joué le rôle d'un parti dans la guerre universelle? Ils marchaient plus vite qu'Alexandre parce qu'ils étaient les Gibelins de l'Asie; leurs victoires étaient celles du prince de Moscou contre le czar, du vizir de Bagdad contre les kalifes, des Paléologues de Byzance contre les Latins, des anciens Perses contre la nouvelle Perse de l'islamisme, et quand ils accordaient au Dalaïlama la grande donation du Thibet, ils se montraient, à leur tour, scindés en deux sectes qui les rendaient, d'un côté, Gibelins dans leurs diètes, de l'autre Guelfes dans leur Église semblable à la nôtre, jusqu'à tromper l'œil des voyageurs catholiques.

La Chine même marque les trois époques communes à Rome, à Byzance, aux Tartares et à Bagdad. Dans la première époque Ouang-gan-chi publie, en 1075, son célèbre Commentaire des trois Kings et son Dictionnaire en vingt-quatre volumes, où il impose la doctrine de Bouddha et de Tao à la tradition impériale des lettrés. Bientôt un édit impérial ordonne aux mandarins de le suivre sous peine de destitution, et quelque temps après son image figure dans la salle même de Confucius, immédiatement après celle du vénérable Meng-Tsée, le second sage de la Chine. Voilà donc l'ancienne littérature vaincue par les deux ré-

demptions asiatiques, l'antique unité menacée par deux traditions pontificales, l'humiliation de Henri IV à Canosse répétée dans tout le Céleste Empire, où les dignitaires du pouvoir temporel sont, pour la première fois, obligés de respecter les deux pouvoirs spirituels. Bien plus, en 1125, trois ans après la paix des investitures, l'empereur de la Chine appelle dans les villes tous les solitaires de la secte de Tao et les réunit dans une vaste hiérarchie de vingt-deux degrés, et subordonnée à trois chefs supérieurs. Mais tout à coup les exploits ecclésiastiques cessent, la doctrine impériale ne subit plus aucune humiliation, et si elle ne règne pas d'une manière éclatante, nous sommes autorisé à lui supposer un triomphe momentané comme en Occident, où l'ascendant tout profane des consuls fait taire les pontifes du christianisme et les kalifes de l'islamisme. Enfin cet intervalle passe à son tour, et aux jours du grand interrègne et de l'anarchie des deux sectes, la guerre civile de la Chine met aux prises les deux rédemptions de Tao et de Bouddha avec des fureurs si nouvelles, que les bonzes bouddhistes n'hésitent pas à invoquer l'invasion étrangère des Tartares. C'est ainsi que ces derniers arrivent, en 1279, à la Chine où leur premier acte est de brûler les livres de Tao-tsée. En vain l'intérêt de la conquête leur conseille de modérer leurs propres lamas et d'emprunter aux vaincus le secours de la civilisation, de la science et d'une lumière qui leur manque. Si les successeurs de Gengiskan s'initient rapidement aux mystères du Céleste Empire ; s'ils en adoptent les mœurs, les idées, l'ordre, la hiérarchie profane ; si leur nouvelle capitale, Péking, s'élève exprès entre la Tartarie et la Chine pour tempérer la lutte des deux régions opposées, et il n'en résulta pas moins la plus vaste

anarchie qu'on eût encore vue. Les lamas, indépendants des tribunaux, supérieurs aux mandarins, parcouraient les provinces, les persécutaient, les saccageaient, s'installaient dans les maisons, en chassaient les habitants, et, non contents de piller, parfois ils conspiraient contre les empereurs eux-mêmes, et souffletaient les princesses du sang. Souvent on les reléguait en Tartarie pour ménager le Céleste Empire. Mais bientôt ils revenaient, ils captivaient les faveurs des empereurs, et, pendant la domination mongole, la guerre civile ne reçut aucune solution.

Enfin le contre-coup de l'anarchie se fait sentir au Japon, où s'accomplit la plus grande de toutes les révolutions, celle de Siougoun, qui détrône le mikado et le réduit à des fonctions purement honorifiques, mouvement que bientôt consacra la nouvelle religion de Ykostou et qui constitua deux pouvoirs hostiles dans l'État.

Ainsi, à ne considérer que le fait le plus saillant de la guerre, la discorde extérieure, inséparable de la lutte entre les deux pouvoirs, nous rencontrons sous la même date de 1250 ou à des dates très-rapprochées, le grand interrègne de l'Italie et de l'Allemagne, les troubles de la reine Blanche en France, la guerre du Parlement contre le roi en Angleterre, le bouleversement le plus effroyable à Byzance, la chute de Bagdad dans la région musulmane, les Tartares dominateurs depuis la Hongrie jusqu'en Chine, la guerre de religion dans le Céleste Empire et un nouveau culte au Japon. Si, en descendant des hautes généralités où nous nous sommes placés nous voulions mieux dominer les subdivisions de cette période, nous verrions nos synchronismes confirmés par des milliers de détails en apparence capricieux et au fond créés par la loi même qui

régit tant de nations. Pour donner un exemple, partout les fureurs de la guerre civile sont précédées par des tentatives de conciliation, par des dictatures improvisées pour étouffer les dissidences; partout les peuples s'efforcent de conjurer le danger, de retarder les combats, de se dérober à leurs propres partis. Chaque ville italienne confie ses pouvoirs à des juges étrangers; les conclaves de l'Église nomment des papes nés loin de la Péninsule; les diètes de l'empire appellent des Espagnols, des Anglais au trône de l'Allemagne; le Parlement anglais soumet à la décision étrangère de saint Louis ses différends avec son roi, et l'Écosse fait paraître ses prétendants devant le tribunal du roi d'Angleterre. Enfin les idées de pacification dirigent en même temps et saint Louis en France, et Rodolphe d'Habsbourg en Allemagne, et sainte Élisabeth en Portugal, et les papes dans la chaire de Rome, et les Tartares eux-mêmes, si persuadés de la nécessité de prévenir la guerre civile par des juges, que, comme les villes italiennes, ils nomment toujours des étrangers au gouvernement des innombrables provinces soumises à leur domination d'un moment. Mais à quoi bon les détails? Ne suffit-il pas de la nécessité où les nations se trouvent de s'équilibrer mutuellement, pour comprendre comment, à chaque époque, une même idée se reproduit partout?

CHAPITRE IX

LES SEIGNEURS ET LES INVENTEURS

1350-1500

Trahisons de la seigneurie qui simplifie tous les États.— Seigneuries de l'Europe, — d'Iconium, — de Samarkand, — de Péking. — Les inventeurs perfectionnent la seigneurie en Europe par le soulèvement des plébéiens, — à Byzance par l'invasion musulmane, — en Chine par les désastres qui accablent la dynastie des Ming.

La guerre des deux sectes s'évanouit tout à coup grâce à de nouveaux chefs que nous appellerons seigneurs, d'après le nom que leur donne l'Italie encore à la tête du mouvement. Dès qu'ils paraissent, les colères tombent, les fureurs s'évaporent, les vieux sectaires se voient réduits à l'état de monstres désarmés, de criminels impuissants; la béatitude de la paix se répand rapidement dans les masses, on donne la liberté aux prisonniers les plus dangereux, on révoque les plus nécessaires proscriptions, personne ne veut plus continuer les anciennes querelles; l'industrie tue la guerre, la prospérité étouffe les principes et un malicieux béotisme s'empare de tous les peuples. Partout ce changement de scène s'opère par un acte de perfidie, par un coup d'État; tout seigneur s'élève par la grâce d'une trahison. C'est ainsi que les Visconti règnent à Milan en trahissant les Torriani; les Carrares s'emparent de Padoue où ils supplantent les Guelfes, leurs amis; les Cavalcabo s'élèvent à Crémone, appuyés par un parti à qui sa propre versatilité fait donner le nom de Maltraversi;

le chef de Forli, sacrifie les Calboli ses alliés; celui de Faenza, le roi de Naples, son protecteur; celui d'Agobbio sa propre famille. Le fratricide donne la seigneurie de Ravenne à un Pollenta; un double massacre donne celle de Viterbe à un Gatti; des trahisons en partie double maintiennent les Tedici à la tête de Pistoie; les Pepoli trompent Bologne, les Bonconti poignardent leurs collègues à Orvieto, le juge d'Oristani égorge une armée qu'il avait perfidement demandée à Pise sous prétexte de combattre les Aragonais. A Mantoue, à Lodi, à Pise, d'anciens serviteurs s'improvisent chefs en massacrant leurs maîtres qui les avaient comblés de faveurs; Jeanne Ire de Naples fait le bonheur de son peuple en étranglant son mari; le duc d'Athènes s'efforce de supplanter tous les partis de Florence; Cola de Rienzi avoue lui-même qu'il a joué tous les rôles pour vaincre le pape et les sectaires de Rome. Pas un village que ne réjouisse un coup de main bienfaisant; Novellara, Montepulciano, les plus faibles localités doivent leur paix à une immoralité politique; et pendant que la surprise emporte tous les États de l'Italie dans ses insidieuses arabesques, tous les peuples de l'Europe répètent à leur tour les révolutions de Milan et de Naples, de Rome et de Florence. Le coup de poignard des frères Maillard donne la paix à la France et ouvre la voie à Charles le Sage; un autre coup de poignard fait cesser les désordres de la Castille et transmet la couronne aux Transtamare; un troisième coup de poignard frappé à Randers apporte la paix et la concorde au Danemark. Le grand Édouard III d'Angleterre débute, au Parlement de Nottingham, où par une surprise nocturne il détrône sa mère dont il fait décapiter l'amant; Charles IV de Luxem-

bourg renouvelle l'empire en comprimant les Guelfes de l'Autriche et les Gibelins de la Bavière; le Justiza transforme l'Aragon en se plaçant entre le roi et les grands; en Navarre, Charles le Noble n'est plus ni pour les Beaumont ni pour les Agramont; en Flandre, Louis de Maël ne suit plus ni la France ni l'Angleterre; la Pologne entre dans l'époque que ses historiens appellent florissante; la Russie fait cesser, à son tour, la discorde de ses villes désormais obéissantes au czar et à la veille d'expulser les Tartares. Dans toute l'Europe la paix des seigneurs révèle une paix plus profonde qui s'établit dans les idées. Ainsi les réalistes et les nominalistes de la scolastique s'arrêtent interdits à la voix d'Occam qui les déroute à jamais en montrant qu'ils poursuivent, comme les alchimistes, un but impossible; les théocrates de Rome et les jurisconsultes de la féodalité se déconcertent à leur tour en présence d'une religion et d'un droit plus conformes aux suggestions de la nature; les lourds fabulistes de l'ancienne rédemption sont déconsidérés par la science qui commence à bégayer les premiers mots de la rédemption naturelle par l'industrie et les arts; les architectes renouvellent les palais, les peintres étonnent les multitudes par leurs prodiges, les États commencent à se considérer comme indépendants du démiurge de Rome.

Telle est la Renaissance, et ce mot indique assez que l'Europe veut renaître, qu'elle nie le moyen âge, qu'elle court après la beauté impersonnelle des anciens pour éviter les traditions d'une barbarie odieuse, et, par une nouvelle révolution de 1378 à 1517, on passe des seigneurs aux inventeurs, qui simplifient tous les rouages des États, désormais trop lourds pour les peuples forcés de payer la

vieille et la nouvelle politique. Partout des centres multiples encombraient les monarchies, des liaisons factices, des priviléges à contre-biais entravaient les fédérations, l'économie politique réclamait l'unification des premières, le dégagement des dernières et un gouvernement moins inconscient, moins dispendieux, moins irrationnel pour les unes comme pour les autres. Abolir les sectes, étouffer la féodalité guelfe et gibeline, et laisser subsister ses dédoublements, ses juridictions à double emploi, n'était-ce pas surcharger les peuples en pure perte et transformer en une calamité le progrès des seigneurs? De là les plébéiens s'insurgent presque en même temps à Florence, à Milan, à Gênes; dans les seigneuries et les républiques d'Italie ce ne sont qu'émeutes de *ciompi*, de *senza braghe*, de *piccolini*, de *magri*, d'hommes en guenilles, de Guelfes ou de Gibelins ressuscités par la faim, de mercenaires traqués par la misère, condamnés à se faire condottieri, chefs de seigneuries volantes, voleurs d'état, sacriléges de profession. La misère agite également la France déchirée par les Armagnacs et les Bourguignons, envahie par les Anglais et enfin représentée par Jeanne d'Arc, premier symbole plébéien du peuple opprimé. On voit en Angleterre les gueuseries de Jack et de Cade; en Suède, celles d'Anglebert; en Hongrie, celles des Croates d'Harvat; en Allemagne, celles des Hussites; pas un recoin de l'Europe qui ne soit tourmenté par la guerre, la disette et l'émeute. On conçoit donc que les inventeurs arrivent à la recherche de nouveaux plans, de nouveaux gouvernements, de richesses nouvelles : ils prennent l'équerre et le compas; ils mesurent les empires, les royaumes, les États, les villes, les villages; ils supputent le nombre des navires, des soldats ; ils évaluent toutes les

valeurs et les non-valeurs politiques et religieuses; ils profitent de la lumière douteuse des seigneurs pour demander de nouveaux trésors à la nature, et les découvertes se multiplient à tel point, que l'homme semble pour la première fois le roi de la terre. L'art militaire régularise les armées, le canon devient l'arme des peuples, Christophe Colomb nous livre l'Amérique, d'autres navigateurs font le tour du globe, les mystères de la géographie s'éclaircissent, l'économie politique apprend à renvoyer au futur les tourments du présent, en substituant la banque au capital, le crédit au numéraire, la dette au payement, bref la rente publique à l'impôt. Les philologues mettent en circulation pour la première fois les trésors des anciens, les peintres même logent enfin leurs figures, grâce aux fonds, aux perspectives et aux raccourcis qu'ils inventent. Et tous les États se trouvent réorganisés, la France par Louis XI, l'Angleterre par les Tudors, l'Allemagne par les Habsbourg, l'Espagne par la fondation de Madrid, dernier résultat de la conquête de Grenade, et l'Italie, qui avait donné l'impulsion, se réforme par la constitution de sa fédération, non plus pontificale et impériale, mais exclusivement politique et nationale. Enfin, l'Église se renouvelle à son tour, et, sans se laisser intimider ni par la grande émeute plébéienne des nationalités insurgées dans le concile de Constance, ni par la découverte du Nouveau Monde, qui semblait accuser les apôtres d'imprévoyance, ni par tant de vicissitudes politiques et financières qui menaçaient toutes les traditions, elle adopte les calculs de l'économie politique, bat monnaie avec les indulgences, fait de l'argent avec les absolutions, et montre encore une fois par une foule de chefs-d'œuvre que son Dieu lui a accordé le don des miracles.

L'engrenage politique étend rapidement la renaissance européenne à toutes les autres régions où elle se dessine successivement dans la double phase des seigneurs et des inventeurs. Ainsi, aux jours des seigneurs, quand les trahisons se propagent en feu de file de l'Italie à la France, à l'Allemagne, à l'Angleterre et à la Suède, que voyons-nous à Byzance? Andronic le jeune, fratricide comme les Visconti de Milan ou les Pollenta de Ravenne. Traître du vieil Andronic, qui l'avait associé dans l'empire, il triomphe, en 1328, exactement sous la date des Gonzagues, qui s'établissaient à Mantoue en égorgeant les Bonacolsi, et, sa perfidie, semblable à celle de Mantoue, de Paris ou de Nottingham, régénère tellement l'empire, que les historiens s'accordent à le considérer comme un héros, et c'est lui qui refoulait encore une fois les Turcs en Asie. Chez les Turcs, au contraire, c'est le célèbre Orkan, fils d'Ottoman, qui représente la seigneurie, et, fixé à Iconium, il s'étend en Nicomédie, à Nicée, à Gallipolis, en Thrace, et il se prépare à de nouvelles conquêtes, en réformant ses États, où il multiplie les colléges, les mosquées et les hôpitaux, et où il institue la magistrature impartiale des cadi et la milice des janissaires, vrais condottieri de la civilisation musulmane. Amurath, son successeur, fortifie les janissaires par la fondation des bénéfices militaires, et cette vaste région de l'islamisme, désormais monarchique de fédérale qu'elle était aux jours des émirs, obéit enfin à Bajazet, le plus terrible des sultans qu'Iconium eût encore vus.

Mais Iconium touche de son rayon les Tartares, et la seigneurie s'introduit chez Tamerlan, maître de Samarkand, et à la tête d'une invasion qui s'étend en Perse, dans l'Inde,

en Syrie, en Égypte, chez les Guèbres et même chez les Ottomans que seul il sait humilier. Sous Ispahan, il élève une pyramide de soixante-dix mille têtes, partout il massacre jusqu'aux ambassadeurs que les peuples lui envoient; partout il viole ses promesses; traître par principe, il doit à sa perfidie la terreur qu'il répand, les conquêtes qu'il réalise, les victoires qu'il multiplie, en surprenant ses adversaires encore plongés dans la discorde des deux sectes et des interrègnes. Mais les Tartares ne touchent-ils pas à leur tour le Céleste Empire? ne l'occupent-ils pas entièrement? Il faut donc, ou qu'ils soient les seigneurs de la Chine, ou que la Chine invente la seigneurie, et comme ils ne peuvent pas être seigneurs, comme ils apportent à Péking la liberté, la légalité, une quasi-république, en un mot, les fléaux propres du parti gibelin, en 1355, Tcheou se met à la tête d'une rébellion, et, après quinze ans de combats, il délivre sa patrie et la reconstitue sur la base de son despotisme traditionnel en fondant la dynastie des Ming. Tout chez lui confirme la phase des seigneurs. Quarante royaumes étrangers lui envoient leurs ambassadeurs, le Thibet et une partie de la Tartarie tombent sous sa domination; l'antique cérémonial reparaît, le costume national remplace l'habillement exotique des Tartares, les écoles se relèvent, les hospices pour les vieillards et les orphelins se multiplient, chaque ville ouvre sa bibliothèque, et un Panthéon chinois recueille et exhume les souvenirs les plus glorieux de l'empire, à commencer par la plus haute antiquité. Pour compléter cette renaissance chinoise, les Tao-tsée, délivrés de l'oppression des lamas, offrent leurs breuvages mystérieux à l'empereur, mais Tcheou, en véritable seigneur, écarte la coupe enchantée, et, la laissant

avec une sorte de tendresse paternelle à la multitude avide d'illusions, « il ne cherche pour lui, dit-il, d'autre immor- « talité que celle de l'histoire. »

Les inventeurs ne se propagent pas moins rapidement de l'Europe aux dernières extrémités de l'Asie. Ce n'est pas au hasard que les Turcs envahissent Byzance, et ce n'est pas une aveugle conquête qui assure au sultan le sceptre des Césars; c'était cette même révolution qui multipliait les émeutes plébéiennes dans les États de l'Europe et qui finissait par donner à des condottieri les principaux États italiens, à Louis XI la France réorganisée, aux Tudors l'Angleterre régénérée, à l'Autriche l'Allemagne secouée par la rébellion des Hussites. En effet, qui détrônait les Paléologues? Les rébellions de Candie, de l'Archipel, de l'Asie Mineure, de Byzance, des ministres même de la couronne dont on rasait les maisons. Quels étaient les griefs des rebelles? Ils se soulevaient contre la fiscalité impériale, aussi intolérable que celle des Visconti, des Valois ou des Plantagenet. Et que faisait le sultan? Il marchait à la tête des rebelles; après avoir été le condottiere de Byzance, il en devenait le maître absolu, et, par cela seul que l'empire cessait de le soudoyer, il devenait libérateur contre la fiscalité byzantine. D'ailleurs, nous l'avons déjà dit, auparavant établi à Iconium, il enlevait l'Asie Mineure à Byzance; fixé maintenant dans la capitale de Constantin, il lui rendait l'Asie Mineure, ce fragment depuis si longtemps séparé. Quelles étaient enfin les dates de cette révolution de la misère achevée par le bras d'un condottiere? Elle commençait en 1375, exactement comme à Florence et à Rome, et elle finissait en 1455, comme en France, en Danemark et dans la majorité des États de l'Europe; il est donc impossible de

ne pas la considérer comme le pendant de la crise financière d'Occident.

Chez les Turcs eux-mêmes, abstraction faite de leur propre conquête, nous trouvons la révolution de la misère, une banqueroute sociale et la liquidation générale. Leur catastrophe, analogue à celle de toutes les dynasties, n'était-elle pas éclatante quand Bajazet tombait, en 1385, entre les mains de Tamerlan? Ne s'ensuivait-il pas un tel désarroi, une telle dissidence, que l'empereur d'Orient croyait à la possibilité de venger enfin ses défaites? Et le règne d'Amurath n'était-il pas une solution qui retrempait la monarchie et la mettait à même de poser le siége de Byzance? Plus loin, on ne saurait méconnaître la banqueroute des Tartares, réduits à la dernière ressource de se retirer partout en laissant derrière eux une foule d'États rajeunis. Et la Chine ne se ressent-elle pas de l'ère des inventeurs, quand, en 1400, elle nous montre précisément la même crise qui bouleversait Naples, Milan, l'Allemagne ou la France? A peine ébauchée par les Mings, la seigneurie chinoise tombait dans la plus effroyable anarchie; un usurpateur envahissait la capitale; trois cent mille combattants mouraient sur le champ de bataille, huit cents fonctionnaires périssaient dans les tourments, d'autres se suicidaient pour échapper aux supplices, l'empereur légitime se déguisait en lama pour se dérober à la mort, et, après trente-cinq ans de vie obscure et cachée, il finissait sa vie dans une prison de l'empire. Dirons-nous que ces désastres correspondaient accidentellement avec ceux de l'Europe? Croirons-nous que ce soit au hasard que les gueuseries de Cade, Huss, Harvat et Anglebert, ou celles de Florence et de Gênes, de Milan et de Rome, se reproduisent

à Péking? Non, certes; sous les chocs de la guerre, une même époque se répétait partout, même les guelfes et les gibelins chinois ressuscitaient comme ceux de l'Occident, et les Tao-tsée, naguère protégés par la seigneurie, voyaient leurs livres brûlés, et les lamas, leurs adversaires, comblés de faveurs. Sous le règne suivant on se révolte encore : en 1438, on défend d'honorer Confucius, puis l'empereur tombe entre les mains des Tartares, son ministre est pillé, sa place est occupée par une sorte d'usurpateur, et s'il remonte enfin sur le trône, ce n'est qu'au milieu d'un peuple consterné par la misère. L'anarchie était telle, qu'on fondait un tribunal pour punir les suspects sans aucune forme de procès, et, en 1500, la crise qui venait de tourmenter la population donnait encore une famine si cruelle, que les pères et les mères dévoraient leurs enfants. Mais la renaissance chinoise se développait enfin avec l'incrédulité savante comme celle de l'Europe, et si l'Italie sortait de cette crise, avec Alexandre VI des Borgia, et Léon X des Médicis, la Chine perfectionnait l'athéisme de sa philosophie officielle et les progrès de la secte de Yu-kian correspondaient ainsi au classicisme où l'Occident évoquait les philosophes païens pour accabler et parer en même temps l'aveugle foi des croyants.

CHAPITRE X

LES RÉFORMATEURS

1500.....

Synchronisme de la réformation. — Luther à Byzance, — en Tartarie — et en Chine. — Confusion postérieure. — Louis XIV et Pierre Ier. — Le pape et le sultan. — Paris et Péking. — Pourquoi le Mexique et le Pérou n'ont pas résisté à l'invasion espagnole.

Le dernier synchronisme qui se présente complet dans le monde est celui de la réformation protestante. On sait comment, en 1517, Luther prêcha l'insurrection contre Rome, et comment, en moins de trente ans, toute nation eut son réformateur indigène : Zwingle révolta la Suisse, Calvin la France, Crammer l'Angleterre, Knox l'Écosse, Gustave Vasa la Suède ; le schisme même de Photius se trouva renouvelé par la sagesse barbare d'Ivan IV, le saint et le cruel régénérateur des Russes. Par contre-coup, Rome se retrempa par le concile de Trente, et chaque nation catholique s'avança, à son tour, par un progrès équivalent et peut-être supérieur à celui de Luther. Comment contester sa grandeur à l'Espagne de Philippe II, ou sa force à la France qui immolait ses barons, ou son inspiration à la religion, qui compensait sa tyrannie en protégeant les sciences, les lettres et les arts, proscrits dans toute la région innovée? L'Église renouvela la musique avec Palestrina, la peinture avec Gui et les Carraches ; Galilée découvrit le mouvement de la terre ; le calendrier grégorien fixa celui du ciel, et la littérature catholique pour-

suivit sa marche solennelle avec les chants du Tasse et les mystères de Calderon.

Or ce mouvement s'arrête-t-il dans les confins de la civilisation européenne? Non, certes; ce sont encore des réformateurs qui donnent une nouvelle vie à l'islamisme où nous trouvons le drame même de l'Allemagne, de la France, de la Suède, de l'Angleterre, de la Russie, répété avec ses deux actes de la révolution et de la réaction, de Luther et de Wallenstein, de la Saint-Barthélemy et de la Ligue, de Crammer et de Cromwell, de Gustave et de Gustave-Adolphe, de Ivan IV et de ses successeurs. C'est d'abord Soliman Ier qui se présente à Constantinople et que le peuple acclame législateur; ses succès éclipsent ceux de ses devanciers, ses monuments lui méritent le surnom de Magnifique; il conquiert le premier l'alliance de la France, une place dans la fédération européenne, et il puise si bien chez lui les forces qui l'élèvent au niveau de François Ier, son allié, et de Charles-Quint, son rival, qu'en écrasant l'uléma Kabir, novateur quasi chrétien, il défend de donner à Jésus-Christ la préférence sur Mahomet, ne fût-ce que dans la discussion. A sa mort, en 1566, les historiens de la Turquie font remarquer la décadence visible de l'empire, des désastres multipliés et la décrépitude soudaine qui semble atteindre les descendants d'Ottoman. Cependant les troubles, les rébellions, l'insubordination générale de l'empire ne correspondent-ils pas à l'agitation qui travaille la France sous Catherine de Médicis et l'Allemagne aux approches de la réaction catholique? S'il restait le moindre doute à cet égard, le règne d'Amurath IV le dissiperait sur-le-champ; les historiens mêmes qui avaient annoncé le déclin de la Turquie se

hâtent de déclarer que sous lui, en 1623, les abus disparaissent, les révoltes s'effacent, les finances se rétablissent, les armées se régénèrent. Certes, personne ne l'égale dans les atrocités sanguinaires, personne ne porte plus loin le mépris pour les hommes. Massacreur par volupté, par caprice, il fait noyer des femmes qui l'importunaient de leurs danses, il fait décapiter d'un coup trente derviches qui avaient innocemment effrayé son cheval; doué d'une force herculéenne, souvent il exécutait lui-même ses arrêts, et parfois il sortait du sérail la nuit pour assassiner les passants attardés dans les rues de sa capitale. On compte jusqu'à cent mille les victimes de son règne : mais, à cette époque, qui ménageait le sang en France, en Allemagne et en Russie? Ne faut-il pas, d'ailleurs, s'en tenir au fait, au rétablissement de l'empire régénéré par ces bacchanales si nécessaires à notre espèce où le progrès se révèle toujours à la suite de démolitions et de crimes qui font croire à des chutes?

Passons des Turcs aux Tartares, nous trouverons la merveilleuse expansion qui livre la Chine aux Mantchoux, et la Chine elle-même n'accepte ces Tartares que pour accomplir sa révolution protestante. Dès 1560, l'effervescence religieuse du Céleste Empire appelait l'invasion; les bonzes brûlaient la statue de Confucius déclaré le docteur du vieux temps; les insurrections, se multipliant dans toutes les provinces, s'associaient aux Tartares, et Tsoug-se achevait la conquête parce que, élevé secrètement en Chine par ordre de son père, il se présentait à cette nation comme un révolutionnaire indigène. Les nouvelles idées foudroyaient tellement l'ancienne dynastie des Mings, qu'aux derniers moments elle se reconnaissait elle-même

indigne du trône; son chef se pendait, ses femmes s'étranglaient, sa fille mourait de sa main, et les Tartares, désormais mêlés à la population, régnaient en apportant à l'empire encore l'une de ces négations qui l'avaient si souvent régénéré. On reconnait le progrès de cette nouvelle révolution à la tolérance tartare qui ouvrait les frontières aux chrétiens comme jadis elle les avait ouvertes aux mahométans. Que si cette tolérance devenait funeste dans la suite, la Chine savait poursuivre sa route en fermant de nouveau ses frontières à la religion de l'Europe comme celle-ci les avait mille fois fermées à l'islamisme et aux Juifs. Par une révolution analogue, le Japon ouvrait et fermait à son tour ses confins aux chrétiens, et l'effroyable bouleversement qui en résultait déterminait une nouvelle déchéance du Mikado, un nouveau développement des pouvoirs constitutionnels du Conseil.

Des révolutions postérieures présentent encore d'autres rapprochements à la mémoire de l'historien. Louis XIV et Pierre le Grand ne réalisent-ils pas une même pensée dans deux empires séparés par de nombreux États? La destruction des Strélitz et la suppression des jésuites, qu'on avait créés en même temps, ne sont-elles pas un même fait en deux langues différentes? Ne trouvons-nous pas les deux phases de Louis XIV, je veux dire la Fronde et les conquêtes, en Turquie où l'empire agité, en 1648, par la révolte des pages, en 1653 par deux sultanes, s'étend plus tard, en 1680, par les grandes conquêtes qui enlèvent l'Archipel aux Vénitiens et une partie de la Hongrie à l'Autriche? Jusqu'au beau style de Bossuet trouve son reflet à Constantinople où le progrès de la calligraphie répond, au milieu des Turcs, au style de Louis XIV et à

la littérature de Versailles. Le pape et le sultan, dont les devanciers ont, à la même époque, commencé leur carrière avec saint Grégoire et Mahomet, n'agonisent-ils pas également aujourd'hui sous le poids de la civilisation européenne? L'industrie moderne fortifie chaque jour l'engrenage des guerres et des révolutions; mais, faute de voir un mouvement nettement accompli dans les idées religieuses, nous ne pouvons marquer encore une date universelle, comme celle de la chute de Babylone ou des guerres guelfes et gibelines. La période postérieure à la réformation n'a pas encore reçu sa grande solution, les jours de 89 en attendent d'autres; nous vivons au milieu des avortements, et nous ignorons les conclusions destinées à faire le tour du globe.

Nous nous bornerons donc à noter, en nous résumant, que si dans l'histoire abrupte et variée de l'Occident nous pouvons nous comparer à des hommes qui auraient vécu plusieurs vies antérieures; si nous gardons, comme Pythagore, un confus souvenir d'avoir été conquérants avec Bélus, combattants avec Achille, philosophes à la suite de Socrate, civilisateurs dans les légions des Romains, réhabilités au milieu de la foule qui entourait Jésus-Christ, éclairés par la parole pontificale de Mahomet, de saint Grégoire ou d'Eutychès, purifiés par le feu des guerres guelfes et gibelines, et pour ainsi dire baptisés de nouveau sous les seigneurs, les inventeurs et les réformateurs, certes, en regardant la Chine, nous nous y voyons comme dans une glace gigantesque, polie, éclatante, où la moindre de nos attitudes passées se reflète en entier sans accidents, et nous sommes forcés d'y reconnaître Bélus sous les traits de Yao, la colère d'Achille dans l'ère des royaumes combat-

tants, Socrate dans la prédication de Confucius, les Romains dans l'empereur incendiaire qui réunissait la nation, Jésus-Christ dans le culte de Foé et dans ses innombrables monastères, saint Grégoire dans le lamaïsme aux folies bienfaisantes, les Guelfes et les Gibelins dans l'horrible lutte des indigènes avec les Tartares et enfin les trois phases de la renaissance dans la dynastie des Mings, dans les bouleversements qui la détruisent et dans la nouvelle invasion des Mantchoux. Si aujourd'hui l'Europe arrive partout avec ses orgueilleux navires devant lesquels il n'y a plus de terres inconnues, le Chinois rampe partout, à son tour, avec d'infatigables bimanes qui sortent enfin du Céleste Empire et reconnaissent un monde étranger à leur empereur. Notre luxe se rencontre sur tous les points avec celui de Péking; jusqu'aux minuties des visites, des préséances, des meubles nous mettent dans un échange de riches puérilités avec la Chine où, tour à tour vainqueurs et vaincus, nous rencontrons des forces équivalentes, et quand nous cherchons d'où viennent ces forces nous trouvons, en Europe et à l'extrémité de l'Asie, les mêmes écoles, les mêmes examens, les mêmes académies avec des bibliothèques, des dictionnaires et des journaux de la librairie qui ne varient de forme que pour mieux représenter le fond d'une civilisation analogue. Nous ne pouvons pas même nous enorgueillir de notre agitation philosophique ou de notre socialisme : le Céleste Empire a son rédempteur, son Sieoutsiuen, la seconde incarnation de Jésus-Christ; aussi hostile à l'ancien Verbe qu'à l'athéisme des écoles, il mêle l'erreur à la vérité à des doses si justes, qu'en le voyant à la tête de tant de monde nous pourrions le croire un élève des écoles de Paris.

Tant de corrélations entre deux peuples qui habitent les deux extrémités de notre hémisphère, tant de coïncidences d'ailleurs fortifiées par mille détails et par d'innombrables ressemblances dans les préjugés, dans les cérémonies, dans les liturgies et même dans les nombres sacrés qui comptent les événements et les rois primitifs des époques fabuleuses, nous garantissent le niveau des peuples intermédiaires. Puisqu'ils existent, il faut qu'ils aient eu leurs rédempteurs, leurs pontifes, leur renaissance, leur réformation exactement aux jours de Jésus-Christ, de Grégoire, de Léon X et du traité de Westphalie. Les anticipations des peuples précurseurs ou les retards des nations arriérées se réduisent à quelques années, à des distances imperceptibles dans le tableau du genre humain. L'Océan seul avait permis au Mexique et au Pérou de poursuivre en silence leur route solitaire sans faire concorder leurs dates avec celles de l'Asie ou de l'Europe. Au quinzième siècle, ils vivaient encore de la vie d'Achille et de Rama; plongés dans le délire des prophètes, dans les mystères de l'Égypte, ils cherchaient encore l'avenir dans les entrailles des victimes humaines offertes à Bel et à Moloch. Mais qu'arriva-t-il quand ils virent tout à coup le vaisseau de guerre, le canon, le mousquet, la boussole, la Bible, les moines, les capitaines de Charles-Quint? Ils en furent foudroyés; ils tombèrent en poussière comme les cadavres qu'on découvre soudain dans les anciens tombeaux; ils donnèrent douze millions de victimes au fer espagnol; leur sol passa sous la domination hibérique, et, d'un bout à l'autre, leur continent devint un appendice de l'Europe, dont il ne se détacha, plus tard, qu'en imitant les révolutions de Paris ou de Londres.

CHAPITRE XI

LES ÉPOQUES DE L'HISTOIRE

Toute phase historique dure trente ans. — Toute grande période traverse quatre phases, — et s'épuise en cent vingt-cinq ans. — Tous les cinq cents ans le monde est complétement bouleversé. — Idée d'une nouvelle géologie politique.

Nous ne vivons qu'un jour; captifs d'un État, emprisonnés sur quelques lieues de terrain, dans l'ignorance la plus absolue des révolutions lointaines, nous croyons à la stabilité éternelle de tout ce qui nous entoure, nous ne nous doutons pas du mouvement qui nous emporte. Nés au milieu des guerres, nous n'attendons pas la paix; au sein de la paix, la guerre nous semble impossible; tout changement dans les idées dépasse notre prévision. Cependant le moment arrive où la scène du monde se transforme tout à coup; ce gouvernement, qui nous avait imposé, s'évanouit; ces personnages si convaincus de leur importance s'effacent; des hommes, auparavant dédaignés, montent sur le théâtre de la politique; d'autres décors, d'autres perspectives, d'autres erreurs, d'autres illusions, fascinent les multitudes, et nous nous apercevons enfin que nous-mêmes ne sommes plus de notre temps et n'inspirons plus ni admiration, ni amour, ni sympathie. C'est ce qu'on appelle une révolution, une mutation, et, comme toutes les fortunes privées changent à chaque tour de roue de la fortune publique, c'est par là que le mouvement de l'histoire se rend sensible à nos yeux.

Par une règle constante, tous les trente ans la scène change, chaque génération travaille aveuglément à une action politique dont le but est d'envahir ou de renverser le gouvernement pour régner ensuite avec les idées qu'il a méconnues. De notre temps, le gouvernement constitutionnel, inauguré en 1815, a duré trente-deux ans, pour céder la place à un régime que tous les partis unanimes avaient déclaré impossible. Antérieurement à 1815, on trouve à peu près un même nombre d'années au milieu des orages où, tout raisonnement concluant à la guerre civile ou étrangère, il eût été absurde de le soumettre à une discussion parlementaire. Remontons plus loin : la guerre des trente ans nous annonce par sa dénomination qu'il fallut ce temps pour vaincre la réaction contre Luther, dont les idées étaient à leur tour propagées dans l'intervalle approximatif de six lustres. En 1500, Louis XII inoculait aux Italiens la lèpre de la domination étrangère, et, en 1530, c'en était fait de la renaissance italienne; le siècle de Léon X avait paru et disparu dans cet intervalle. C'est encore dans une période approximative de six lustres que saint Grégoire élevait la papauté, que Mahomet prêchait l'islamisme, que Charlemagne fondait l'empire d'Occident, qu'Othon Ier le transportait en Allemagne, et que les navigateurs de l'Espagne subjuguaient l'Amérique.

Même aux anciens temps de la Grèce, les héros de l'*Iliade* agissent pendant une génération entière, c'est-à-dire dix ans, sous Troie, et le reste de leur vie dans les exils au milieu de révolutions ou de colonies qu'ils sont forcés de créer pour trouver un asile. Quand cette lutte contre l'Asie de Priam se renouvelle sept siècles plus tard contre Xerxès, on voit, aux jours de Salamine, de Marathon,

de Platée, une crise qui dure de 510 à 480, autant que la colère d'Achille et les erreurs d'Ulysse. La guerre du Péloponèse, qui fut la grande réaction contre la démocratie de Périclès, demanda vingt-huit ans de labeurs; celle qui succéda à cette réaction, en humiliant les Spartiates, s'accomplit également en vingt-six ans, intervalle qui se répéta en devenant plus exact dans la guerre sacrée, dernière révolution religieuse des Hellènes, forcés enfin de s'arrêter devant Philippe de Macédoine, qui dictait la dernière transaction avec les divinités de l'Olympe.

Parmi les époques des Romains, celles qui se dessinent plus nettement sous le burin des historiens n'obéissent pas moins à la loi qui règle la marche du temps au milieu des générations humaines. Ainsi le drame où les plébéiens finissent par obtenir l'égalité politique commence, en 410, avec les décemvirs, et n'arrive qu'en 423 aux conclusions de la loi agraire. L'autre drame, qui demeurera toujours dans la mémoire des hommes comme le type de toutes les transitions des républiques aux monarchies, nous montre, en 59, la dictature de César, et en 29 seulement le triomphe d'Octave, surnommé Auguste. Les sept rois de Rome, à moitié historiques, à moitié fabuleux, selon toute vraisemblance, représentent chacun une action politique; aussi leurs règnes, flottant dans la latitude de vingt-quatre à quarante-deux ans, donnent-ils la durée moyenne de trente-trois ans, la durée de la vie mythique de Jésus-Christ. Cette période se trouve mille fois répétée dans l'histoire de l'Italie, où chaque mouvement jouit du privilége exceptionnel de se révéler à nu et nettement coupé à ses extrémités naturelles par la réaction du pape et par celle de l'empereur. Les évêques, les consuls, les citoyens et les concitoyens,

les Guelfes et les Gibelins, les tyrans, les seigneurs et les condottieri, s'y succèdent par des explosions isochrones de six lustres, tandis qu'à leur tour les plus splendides réactions, comme celles de Henri IV, de Frédéric Barberousse, de Frédéric II, son petit-fils, demeurent dans les mêmes latitudes de 1078 à 1105, de 1150 à 1184 et de 1215 à 1249. Dans les monarchies régulières et dans les républiques aristocratiques, l'action du roi ou le règne de la loi faussent ou dissimulent les véritables contours des actions politiques. Un roi ne meurt pas toujours à propos, les sénats semblent parfois éternels. Mais qu'on fixe son attention sur les grands ministres, tels que Richelieu, ou sur les grands rois comme saint Louis, ou Rodolphe de Habsbourg, et on ne tardera pas à découvrir la loi qui accorde une même durée à toutes les gloires. Si des rois vivent trop longtemps, l'impopularité se charge de rectifier la faute de la nature, leur génie familier les abandonne, le ministre qui les inspirait disparaît. Au reste, les grands hommes se présentent toujours par groupes comme des pléiades : ils ne sauraient se séparer de leurs amis ni de leurs ennemis. Brutus appelle les Tarquins; Sylla demande le contraste de Marius; César, Pompée, Caton, Cicéron, doivent naître et mourir ensemble; l'Arioste donne la main à Machiavel, qui admire les Borgia et parle aux Médicis, et on conçoit que les époques de splendeur littéraire passent aussi vite que les phases politiques.

Cependant, si chaque phase de trente ans offre un drame complet, elle n'est encore qu'une secousse, qu'un pas dans la marche des nations, qu'un acte relativement à un drame plus étendu. Nous avons remarqué que toute révolution s'accomplit en deux mouvements; l'un détruit le

gouvernement traditionnel, l'autre le reconstruit avec des hommes nouveaux et de nouvelles idées. Ce sont deux phases distinctes; celui qui vit dans la première ne s'attend nullement au second acte, où il sera sacrifié. Nous avons vu aussi qu'à chaque révolution succède une inévitable réaction, à son tour subdivisée dans les deux moments d'un gouvernement négatif et d'un essor résolutif, d'après la forme qui protége la patrie contre l'étranger. Ce sont encore deux nouvelles phases, en sorte que chaque période se réalise dans les quatre intervalles d'une subversion, d'une solution, d'un combat qui la conteste et d'une victoire qui la rassure. On peut comparer ces quatre intervalles aux diverses propositions d'un même discours; chacune d'elles se suffit et chacune sert d'introduction à celle qui suit. Mais si, dans le discours, l'esprit passe sciemment d'une page à l'autre, si les pauses mêmes qu'il rencontre irritent sa curiosité et le condamnent à lire le roman jusqu'au bout, au contraire, dans la société, la pensée se développe sous des dimensions si vastes, ses termes se décomposent tellement, il y a de tels espaces entre l'affirmation et la négation, les divers éléments d'un même jugement se séparent à tel point dans le fractionnement des partis, que personne ne vit assez pour reconnaître la place qu'il occupe dans le tourbillon ou pour saisir l'opération intellectuelle qui l'emporte. Ici les plus grands génies se méprennent grossièrement; les uns voient s'échapper de leurs livres des doutes qu'ils avaient cru y dompter à jamais; les autres hasardent de timides hérésies qui les étonnent ensuite en marchant toutes seules exagérées à l'infini; tel casse-cou surpasse les plus admirables tribuns, parce qu'il arrive à propos; tel capitaine fait ou-

blier tous les autres en livrant une bataille, à laquelle la destinée réserve d'incalculables conquêtes. Personne ne prévoit le résultat de son œuvre dans la société, où les forces individuelles, ajoutées les unes aux autres, changent de nature, de direction et de but. Aristote transmet son *Organon* à la scolastique chrétienne; la République de Platon trace le plan de l'Église catholique; les sophismes de Mégare préparent les sept sacrements. Partout les prémisses sont tellement hors de proportion avec les conséquences, que les grands inventeurs des choses les plus indispensables à la vie, le marteau, le clou, le soufflet, le moulin, la cloche, n'ont laissé aucune trace dans la mémoire des hommes. Partout les combattants espèrent que l'avenir sera le triomphe de leur personne, de leur famille, de leur parti, de leur nation, et, au contraire, à part les victimes indispensables au combat, tous les individus, tous les partis, toutes les nations, survivent pour transporter leurs éternels contrastes dans les luttes des époques ultérieures.

Toujours est-il que les intervalles succèdent aux intervalles, et les quatre phases composant une période se lisent dans les diverses époques de l'histoire moderne. Prenons-nous celle de la réformation religieuse, l'Angleterre, traditionnellement libre, la proclame par le despotisme des Tudor, en jouit librement à la mort d'Élisabeth, la voit contestée par la race incorrigible des Stuarts et se dégage de cette réaction en exécutant Charles I[er] l'année même où la période des guerres de religion finit avec la paix de Westphalie. La France, au contraire, qui traduit le progrès libéral de la réformation dans sa démocratie monarchique, nous montre d'abord la liberté des huguenots, ensuite la monarchie victorieuse avec la Saint-Bar-

thélemy; plus tard, la réaction quasi républicaine de la Ligue, et enfin Richelieu, qui perfectionne la monarchie en achevant la Saint-Barthélemy. Ces mêmes phases se répètent en Allemagne, en Russie, en Italie, partout. L'ère successive du despotisme éclairé nous présente également, dans tous les États, des phases qui répondent à l'intermède républicain de la Fronde, à la solution monarchique de Versailles, à la conspiration Cellamare, qui ramenait la France sous l'influence religieuse de l'Espagne et aux doctrines des encyclopédistes, qui divulguaient les idées occultes des rois. Personne ne doute que notre période n'offre les quatre temps de Robespierre, Napoléon, Louis XVIII et Napoléon III, qui suscitent dans tous les États des mutations équivalentes et indispensables pour tenir tête à la France. Toutes les époques du moyen âge que j'ai analysées, d'après le type de l'histoire d'Italie, ne se subdivisent pas moins exactement en révolutions et en réactions semblables à celles des périodes modernes.

Pour nous résumer, il suffira de dire qu'à partir de l'an 1000, quatre intervalles de trente ans composent toujours une époque qui s'épuise en cent vingt ou en cent vingt-cinq ans. Ainsi la grande ère des évêques avec ses quatre phases, des comtes expulsés, de Conrad II vaincu, des évêques librement élus et des réactions déjouées, finissait en 1122, et on peut dire en 1125 avec la paix des Investitures. Les consuls, qui renouvelaient tous les États, cessaient de briller vers 1250, le jour où commençait le grand interrègne; l'épouvantable lutte des Guelfes et des Gibelins, suivie de la brillante conciliation des seigneurs, se développe avec le grand interrègne et ne s'arrête qu'en 1378 à la veille du grand schisme; le

nouveau bouleversement où l'économie politique mesure l'étendue de chaque État et fixe l'emplacement de sa capitale se montre pendant le grand schisme et finit à peine en 1500, où commence le monde moderne qui nous conduit à la paix de Westphalie en 1647, et aux encyclopédistes victorieux en 1775. Les ténèbres qui enveloppent le travail social avant l'an 1000 défendent d'en déterminer nettement les périodes; cependant, même au milieu de l'obscurité, tous les cent vingt-cinq ans nous trouvons un grand événement, tel que les invasions en 500, la constitution de l'Église d'Occident vers 625; la translation de l'empire en Occident vers 750; la dissolution complète du nouvel empire des Franks, en 875, et la reconstitution assurée de l'Europe en l'an 1000.

Il serait trop long de remonter plus loin par le même procédé; mais, quand nous comptons les plus grandes secousses qui aient bouleversé le genre humain à travers l'engrenage des nations, un nouveau spectacle se révèle à nos yeux. Tous les cinq cents ans un mouvement extraordinaire annonce que chaque période de cent vingt-cinq ans ne forme, à son tour, que l'acte d'un drame encore plus grand et mieux proportionné à la vie des nations. Ainsi, en 1500, l'Europe renouvelle sa religion, l'Amérique tombe sous le joug de l'Espagne, la Russie étend ses conquêtes et les Tartares reçoivent l'impulsion qui les rend bientôt maîtres de la Chine. Aucun événement postérieur, pas même la révolution française, n'a produit un changement plus profond. Cinq cents ans auparavant la grande révolution de l'an 1000 jette les bases de l'Europe actuelle; nos temples, nos églises, nos circonscriptions territoriales, nos nationalités modernes, tout remonte

à cette époque qui voyait l'origine de la France, celle de l'Allemagne, la conversion des Slaves, des Scandinaves et la réorganisation des Anglais. On rencontre plus tard de plus grands combats, comme l'éblouissante expédition des croisades ou les effroyables luttes du grand interrègne; mais ces tourmentes passaient, les croisés s'évanouissaient comme les sectaires du grand interrègne, tandis que les traités de Westphalie et de Vienne sanctionnent encore la géographie politique de l'an 1000. Antérieurement à cette époque, le couronnement de Charlemagne, l'élévation des papes et les innombrables batailles des Lombards, des Franks et des barbares ne sont, à leur tour, qu'une conséquence de l'invasion des barbares qui s'accomplissait en 500 en agitant tous les peuples, depuis la muraille de la Chine jusqu'aux côtes de l'Atlantique. C'était la destruction de l'empire romain, et aussi, pour découvrir une autre date qui l'égale par l'importance, nous devons nous transporter aux premières années de notre ère, à la fondation même de cet empire dont le chef fermait enfin le temple de Janus et entendait les premiers murmures de la bonne nouvelle du Rédempteur. Toutes les grandeurs antérieures portent, à leur tour, la date solennelle de 500 avant l'ère, la date de la chute de Babylone, de l'invasion de Xerxès, des victoires de Platée, de Marathon, de Salamine, de l'expulsion des Tarquins, de l'apparition de la philosophie spéculative et surtout de la morale politique qui montrait ses premiers modèles sur le Tibre. Vers l'an 1000 avant l'ère se dessine le mouvement de la Grèce contre les rois de la civilisation asiatique; vers 1500 paraissent Sésostris, Moïse, les grands législateurs, et en remontant plus loin on rencontre, à des intervalles analogues, les premières dates

des livres chinois, la vocation d'Abraham, et en général les premiers mystères qui se confondent avec ceux de notre origine. Redescendons le fleuve du passé avec les Juifs, ces ancêtres du genre humain, après les dates solennelles d'Abraham et de Moïse, nous rencontrons, en 1000, la révolution des rois contre les républiques du désert; en 500 le retour de Babylone et le renouvellement de la loi arrachée à la parole changeante des prophètes; et plus tard, au bout des soixante-dix semaines fatidiques, c'est-à-dire au bout de quatre cent quatre-vingt-dix ans, le rédempteur, la dispersion du peuple élu, ses haines éternellement vaincues et son existence nomade soumise au commerce qui lui impose la paix universelle du christianisme.

Nous n'avons noté que les dates les plus saillantes dans la succession des temps ou les traînées les plus lumineuses à travers les régions du globe. Si nous pouvions connaître l'histoire idéale qui se réalise chez tous les peuples, quoique sous des formes diverses, et s'il nous était permis de mieux explorer cet engrenage qui force les nations à en répéter les époques en même temps, nous saurions la raison de tous les États présents et passés. Nous en verrions les longitudes, les latitudes, les partis nécessaires, les phases inévitables, et, pour ainsi dire, les monologues et les dialogues à travers les siècles. Alors un monument, une légende, un mot, suffirait pour reconstruire l'histoire d'une nation, et nous n'aurions qu'à poser les Ammonites ou les Philistins sur l'échiquier de l'Arabie, à côté des Juifs et des Assyriens, pour évoquer leurs prêtres, leurs idoles, leurs lois ou leurs républiques militantes contre Judas ou contre Babylone. Mais le travail social

constitué par la succession des idées n'est guère connu que depuis les premiers temps de l'Église; plus loin nous ne recevons que des impressions tristes ou agréables, nous n'apercevons que des fragments brillants ou informes; mais les péripéties des États et les combats politiques toujours les mêmes quand on n'en connaît pas les principes toujours divers frappent seuls notre vue, et il ne nous est accordé de recueillir, de nos rapprochements, que cette unique vérité que la nature seule fait et défait les nations; seule elle trace sur le sable leurs mobiles confins; seule elle les force à lutter, à vivre libres ou esclaves, calmes ou agitées, et elle compte si bien les heures de tout gouvernement, que la raison d'être de chaque chef, de chaque parti, de chaque peuple, se trouve toujours pour la moitié dans le camp ennemi, chez des peuples hostiles, au sein d'une religion combattue et abhorrée comme une souillure. Vos institutions se forment parce que vous luttez contre celles de vos voisins; vos formes politiques se constituent parce que vous renversez les formes opposées d'une révolution qui vous a fatigués ou d'une réaction qui vous a excédés; rois ou tribuns, vous transmettez l'impulsion reçue, vous n'êtes pas plus libres d'agir ou de ne pas agir que de naître ou de vivre. Captifs d'une richesse que vous ne pouvez supputer, liés à ses capricieuses évolutions qui embrassent le globe, en face d'adversaires qui vous obligent à changer sans cesse d'attitude, vous êtes moins indépendants que l'acteur enchaîné à son rôle par la scène.

DEUXIÈME PARTIE

LA POLITIQUE DES SAVANTS

SECTION I

AGE D'OR

1222–1530

CHAPITRE PREMIER

POURQUOI Y A-T-IL DES ÉCOLES POLITIQUES

Erreurs des écrivains politiques. — Leur somnambulisme au milieu de la guerre universelle. — Les inventeurs de la raison d'État sont soumis aux hallucinations qui ont fourvoyé Aristote et Platon, — mais leurs aberrations savantes confirment les contrastes naturels que nous avons exposés.

Autant les nations obéissent aveuglément aux inexorables lois de la politique, autant les individus qui ont aspiré à connaître ces mêmes lois se sont lourdement mépris dans leurs tentatives. Que de théories fautives, illusoires, arbitraires! que d'utopies tour à tour absurdes ou triviales! que de donneurs d'avis, dont les préceptes sentencieusements naïfs se laissent réfuter par une foule d'autres préceptes non moins malheureux! Remontez-vous à la plus haute antiquité, vous entendez les voix discordantes de Lao, de Confucius, de Samuel, de Valmici, d'Homère;

chacun d'eux vous transporte dans un monde imaginaire, s'accusant mutuellement de folie. Écoutons-nous les Grecs, nos maîtres en tout, Aristote et Platon se portent le défi; chaque secte propose son système, chaque école nous transmet son plan de la véritable république; tantôt c'est la pauvreté, tantôt la richesse qu'on doit se procurer comme le souverain bien de la vie. Passons au moyen âge; nous trouvons saint Thomas aux prises avec Dante, les Guelfes ennemis des Gibelins, et, plus tard, quatre cents politiques italiens s'évertuent à multiplier les aphorismes contradictoires pour nous enseigner l'art de parvenir. Ils ne se taisent que pour céder la parole à Montesquieu, à Rousseau, à cent publicistes, qui se combattent avec un acharnement qui donne encore des vertiges.

Pourquoi donc tant d'incertitude dans une science si limitée, si positive et on peut dire si humble? Elle se borne aux questions les plus élémentaires sur le mécanisme général des nations. Certes, son sujet n'offre pas plus de difficulté que celui de la stratégie ou de l'escrime. Il ne s'agit que de fixer la valeur de quelques formes de gouvernement, d'en apprécier les inconvénients, d'observer les habitudes les plus vulgaires des peuples, de s'arrêter à la routine imposée d'avance à toutes les nations, quels que soient leurs idées, leurs progrès, leurs amours ou leurs haines. Comment se fait-il donc qu'on trouve tant de dissidences parmi les écrivains? Elles tiennent toutes à cela seul qu'ils se sont toujours proposé un triomphe; personne n'a voulu être le législateur de la guerre universelle; la guerre a paru un désordre transitoire, une anarchie fille du hasard; ses dualités, ses États agencés les uns contre les autres, ses révolutions et ses réactions se développant d'après des

formes contraires, se sont dérobés au regard des observateurs, et la politique a paru confuse, obscure et complétement accidentelle. C'est ainsi que du premier abord le cristal de roche semble une œuvre du hasard; ses angles, ses surfaces, s'enchevêtrent, se croisent, se troublent, s'atrophient réciproquement; rarement on voit dans sa pureté l'exaèdre que la nature veut engendrer; mais, pour l'homme attentif, toute la confusion n'est qu'un ordre merveilleux où le désordre même ne se glisse que par l'excessive fécondité de la force, s'obstinant à multiplier sans cesse une même forme avec une brutale impatience.

Samuel ne songeait qu'à défendre les républiques du désert, Lao-tse qu'à délivrer la Chine de la barbare unité des premiers empereurs, Confucius qu'à la reconstituer sous une monarchie plus humaine; Lycurgue protégeait Sparte contre Athènes, et Solon Athènes contre Sparte. Chaque théorie s'élevait absolue comme le devoir, chaque politique généralisait une situation, un parti, une attitude momentanée; c'était partout un principe de ne considérer que l'État isolé, le gouvernement dans une solitude parfaite, le peuple, le sénat, le consul, le roi, le guerrier, dans une situation unique, typique, invariable, et, au lieu de dominer la nature, on tombait sous sa domination. Chaque politique n'était que l'instrument de ses combats, chaque théorie le délire de ses partis. La guerre des nations et des factions se reproduisait dans les écoles; Platon, Aristote lui-même, ne représentaient que la dualité grecque avec ses deux tendances opposées des républiques dirigées par Sparte et de la monarchie à la suite d'Alexandre.

Les écrivains de la raison d'État obéissaient aux illusions qui subjuguaient Aristote et Platon. Bien que souvent su-

périeurs à toute conviction morale, à toute foi politique, bien que jaloux d'imiter le pontife qui régnait sur toutes les formes et sur tous les gouvernements, ils se mêlent à toutes les révolutions italiennes, les représentent, les généralisent, les propagent. C'est ce qui les fait parler, écrire, formuler des préceptes, et c'est ce qui les aveugle et les rend si ingénus en dépit de leurs intentions malicieuses. Leur histoire nous les montre soumis, comme des automates, à ces lois de la raison d'État qu'ils ont soupçonnées sans pouvoir les comprendre. Très-nombreux, d'un esprit ingénieux, leurs prétentions sont trop solennelles pour que nous manquions l'occasion d'exposer rapidement leurs idées et de confirmer ainsi les contrastes que nous avons découverts. Si ces hommes n'avaient énoncé que des vérités, ils ne sauraient être l'objet d'une histoire ; la vérité est ou n'est pas. Mais ils forment la longue chaîne des illusions et des erreurs qui relie les révolutions d'Italie ; leurs préceptes multiplient les antithèses; leurs contradictions, dans une science encore nouvelle, délient l'esprit, l'habituent à apprécier les combinaisons des gouvernements, l'influence des nations, la force des révolutions ; ce sera donc compléter nos aperçus que de montrer l'origine de la science qui rend compte de tout mécanisme politique.

CHAPITRE II

PREMIÈRES ÉCOLES

1222–1330

Premières luttes des politiques contre la liberté italienne. — Despotisme rustique de l'*Oculus pastoralis*. — Despotisme pontifical de saint Thomas, — impérial de Dante, — royal de Colonna. — Ce sont les quatre premiers essais sur la raison des États.

Le premier prélude de la science dont nous nous occupons nous est offert par une brochure mutilée, sous la date de 1222, et sous le titre d'*Oculus pastoralis*, le manuel des podestats. C'est un recueil de conseils et de discours dictés la veille de la grande guerre guelfe et gibeline, dans le but d'éclairer la nouvelle magistrature des juges étrangers que chaque république nommait pour étouffer les querelles, les rencontres, les scandales qui se multipliaient à chaque pas, en faisant redouter de plus grands désastres. On espérait que la tyrannie brusque et artificielle du juge-dictateur pourrait sauver la patrie, et dès ses premières paroles la raison d'État tomba ainsi dans le moule du despotisme imposé à tous les politiques qui tentent des révolutions, un progrès, des réformes au sein des républiques. L'*Oculus pastoralis* contient donc tous les préceptes pour dompter les factions, pour surprendre les multitudes, pour déjouer les colères des partis, pour tromper les entraînements des assemblées. On n'y songe qu'au pouvoir, au podestat et si l'implacable loi des républiques italiennes le réduit aux ressources exclusives de la rhétorique, chacune d'elles

voile une pensée de domination, une véritable manœuvre contre l'intention générale, une règle qui forme partie intégrante de l'art de feindre et de régner. Il est bien entendu que le podestat sera doux ou colère, clément ou sévère, suivant les circonstances, et sans s'ouvrir à personne; que s'il parle, sa parole cachera sa pensée, et le manuel propose des discours de parade où la douceur, la colère, la clémence ou la sévérité s'annoncent comme des dogmes dont l'universalité, exagérée à dessein, captive le consentement de la foule. Le despote arrive-t-il dans la ville qui l'appelle, se voit-il accueilli par les consuls, les parlements, le peuple officiel et la multitude en guenilles, il débitera une petite déclamation, moitié ecclésiastique, moitié adulatoire, où il dira qu'il aime la république, qu'il brûle de la rendre heureuse, et que, si par impossible il y rencontre quelque coupable, il fera bonne et prompte justice. L'ancien podestat prend-il congé, voilà une allocution appropriée à la situation, avec des éloges et des moralités à l'édification du public. Le mauvais sort veut-il que l'ancien podestat meure avant son départ, même ce cas est prévu, et le roi annuel n'aura qu'à mettre les nom et prénoms du décédé dans une oraison qu'il lira sur le ton le plus lugubre. D'autres sermons servent de modèle à l'éloquence parlementaire du chef qui apaise la sédition, qui demande la guerre, qui veut la paix, qui attaque les pleins pouvoirs de sa justice arbitraire ou qui les défend pour que sa dignité ne soit point avilie. On dénombre tous les lieux communs nécessaires à l'homme muni de la faculté de pendre son semblable, et rien qu'à la multiplicité des situations indiquées on comprend que tant de villes alarmées et choisissant chaque année leur chef ont déjà créé une population de rois no-

mades dont le génie prend tous les masques de la comédie politique.

L'auteur de l'*Oculus pastoralis* les voit, s'en inspire, et s'il s'arrête dans l'humble sphère du podestat, s'il se borne à dessiner les attitudes du juge résolu, exerçant avec aisance les fonctions d'un préfet de police, sa rusticité enfantine révèle toute la force vitale de l'Italie. Il la devance dans la voie de ses incrédules splendeurs, dans son ambition de manier les citoyens, les châtelains, les factieux, les sectaires, abstraction faite de toute foi politique ou religieuse ainsi que dans la prévoyante persuasion que, semblables aux vents d'Éole, les principes doivent soulever des tempêtes où les querelles se transformeront en révolutions, les groupes en partis, les bandits en tribuns et les tribuns en monstres. Mais pourquoi remarquons-nous cet essai? pourquoi chérissons-nous sa naïve malice? d'où vient, en un mot, son mérite? De l'erreur qui lui fait universaliser sa situation momentanée, qui le tourne contre le peuple d'une manière absolue, et qui méprise la liberté jusqu'à la confondre avec l'anarchie. Despote par principe, par passion, sa haine des communes qui l'étouffent lui donne la clairvoyance du prince, la seconde vue d'un roi contre la loi suprême de la nation que le pape et l'empereur rendent républicaine et fédérale. Si ses adversaires n'étaient pas des citoyens, il ne se mettrait pas en monarchie, si leur loi ne combattait pas tout progrès, il ne pencherait pas pour le pouvoir arbitraire, et la politique emporte ainsi cet impassible écrivain qui prétend en maîtriser les orages.

Trente ans après l'*Oculus pastoralis*, la guerre civile éclatait avec toutes ses fureurs, et le grand interrègne commençait avec la terrible époque des Guelfes et des

Gibelins, des massacres sans nombre, des épouvantables dévastations. Les villes, encombrées de ruines, au dire des chroniqueurs, semblaient secouées par des tremblements de terre; c'en était fait de la modeste dictature des podestats, une liberté inouïe, la liberté du chaos renouvelait la nation. Cette fois la politique italienne transporta son despotisme dans la sphère supérieure du pape et de l'empereur, et, s'emparant de ces deux magistratures universelles, elle marcha à la conquête du monde comme aux jours des Romains.

Le premier qui ouvre cette voie est saint Thomas, dans son traité *de Regimine principum*, dont les deux derniers livres sont écrits par Tholomée de Lucques, son disciple. Quelle est sa grande préoccupation? Toujours celle du podestat; il ne demande que le pouvoir; il ne vise qu'au maintien de la paix; il ne cherche qu'à étouffer les séditions et les guerres, et il conseille la monarchie, parce qu'elle n'admet ni troubles ni confusions, et que le roi imite la domination de Dieu sur l'univers. Que si le sceptre peut tomber entre les mains d'un tyran, quel gouvernement évite ce désastre? Au moins la tyrannie assure encore le bienfait de la paix, condition suprême de la vie. Bientôt le roi de saint Thomas se dessine sous des couleurs ecclésiastiques; le but qu'il poursuit n'est ni l'ambition, ni le plaisir, ni la gloire, ni la richesse; c'est le bonheur céleste qui l'enchaîne à l'obéissance de l'Éternel, et quand on passe aux dernières pages du traité, ce roi modèle se transforme rapidement dans le pontife de Rome, supérieur à toute loi. C'est ainsi qu'on arrive à la monarchie universelle en opposition avec l'anarchie universelle de l'Italie. Autant l'anonyme de l'*Oculus pastoralis* se traînait dans

des détails humbles et rustiques, autant le Docteur angélique plane au milieu des abstractions les plus élevées, divisant, subdivisant chaque notion, épuisant tous les cas particuliers de chaque forme, distinguant l'essence, l'accident, la cause, le but, toutes les plus subtiles nuances, à travers lesquelles il renouvelle Aristote, au point de vue chrétien. Mais la monarchie ne cesse pas un instant d'être sa forme, la royauté son idéal, la papauté son idole, et le luxe de sa scolastique prouve seulement que le faste des méthodes et l'ostentation de l'exactitude n'empêchent personne de se cloitrer dans une idée en méconnaissant complétement l'idée opposée.

Pour saint Thomas, les républiques n'existent pas, ce sont des exceptions, des oasis perdues dans le désert, des formes transitoires, que Dieu accorde par privilége à quelques peuples vertueux : la foule y répugne, la malédiction primitive les écarte de la grande route de l'histoire, et si nous y rencontrons la république des Romains, c'est qu'elle joua le rôle d'un royaume, et que ses héroïques citoyens reçurent de Dieu la mission monarchique de réunir tous les peuples sous une seule domination. Une fois cette tâche accomplie, leur liberté individuelle s'évanouit avec la guerre, la monarchie rentra dans tous ses droits, et bientôt une nouvelle domination commença avec Jésus-Christ, nouveau Codrus qui s'immola au salut du genre humain. L'Ange de l'école est tellement épris de la forme monarchique, que pour lui tous les progrès du christianisme ne sont plus désormais que les progrès d'une monarchie religieuse. L'impassible obéissance des martyrs a préparé la voie du nouveau culte; avec Constantin, il a régné sur les peuples; avec Léon III, il a

dominé sur l'empereur, dont il a transmis la couronne à Charlemagne; avec Jean XII, il a rendu l'empire électif, d'héréditaire qu'il était; mais dans l'avenir cette couronne, ce dernier obstacle à la domination illimitée des pontifes disparaîtra, et le vicaire de Dieu régnera sans partage sur toutes les nations.

Ces idées, aujourd'hui froides et inanimées, fascinaient, au treizième siècle, tous les Guelfes; la haine contre l'effroyable république de la fédération italienne les faisait admettre avec enthousiasme sans permettre un doute à l'esprit; elles répandaient un indéfinissable attrait sur la bure du franciscain, sur la robe blanche du dominicain et même sur la flamme du bûcher qui dévorait les hérétiques. Pour ne citer qu'un seul écrivain, Augustin Trionfo, d'Ancône, qui écrit vers 1320; il est évident qu'aucune exagération ne lui coûte pour faire du maître de Rome le principe d'une sorte de rédemption terrestre: à l'entendre, c'est à lui de punir les tyrans, de foudroyer l'hérésie, de prêcher les croisades, et non-seulement il a le droit de régner partout où un prêtre peut formuler ses arrêts, mais les rois, les empereurs, les électeurs de l'empire, les lois impériales, tout dépend de lui sans qu'il puisse dépendre de personne et sans qu'aucun tribunal, aucune magistrature ne puisse l'enchaîner. A la suite de ce démiurge imaginaire, la démocratie guelfe déborde dans les villes, dans les champs; pas de droit qui l'arrête, pas de donjon, aucune armoirie, nulle tradition capable de lui résister; tout s'écroule au cri de *Dieu le veut!* Quel roi, quel sénat, quelle diète se serait arrogé le privilége de défendre la féodalité contre la monarchie du genre humain?

Mais cette monarchie n'existait que dans l'imagination

des croyants : le vrai pontife errait, faible et désarmé, à la merci des émeutes romaines ou des expulsions de Viterbe, et sa suprématie réelle ou chimérique conduisait à l'absurde d'un arbitraire universel. Qui pouvait désormais se fier à un contrat? Quel serment rassurait les transactions? Quels confins sauvegardaient les États? quelle commune, quelle république n'était pas entraînée à se détruire elle-même en détruisant toute règle constante? Désormais plus de fixité; le caprice à la place de la raison, partout un pêle-mêle de cris, d'ovations, d'imprécations changeantes au moindre souffle, et le *moi* impudent des tribuns de l'Église érigé en Dieu. La liberté de l'anarchie pénétrait donc dans la monarchie des thomistes, la dissolvait, la réduisait à une simple apparence, et les contrastes de la politique réclamaient une nouvelle théorie pour rétablir en même temps les deux notions du pouvoir impossible avec les papes, et de la loi détruite par la démocratie victorieuse. C'est ici que Dante paraît avec le traité qui illustre sa *Divine Comédie*. Toujours emporté par l'idée de la monarchie, car le démon des révolutions ne connaît pas encore d'autre forme sur le sol italien, il ne parle, à son tour, que d'étouffer les séditions, de mettre fin aux guerres, de réunir tous les peuples sous un seul gouvernement; on croirait lire saint Thomas, si ce n'est qu'au moment de conclure, en choisissant son chef, il tourne le dos au pontife et proclame la suprématie laïque de l'empereur. Suivant lui, ce n'est pas l'Église qui naît avec le monde, avec la destination de l'absorber; c'est l'empire préparé par les quatre grandes monarchies des Assyres, des Mèdes, des Grecs et des Romains. Elles se sont succédé en élargissant sans cesse le cercle de l'union; les Romains,

visiblement protégés par Dieu, ont été les athlètes de l'univers; le plus grand d'entre eux, César, a réalisé la monarchie universelle : elle a toujours été, elle est encore la tradition des Romains et transmise par eux d'abord à Charlemagne, et ensuite à Othon Ier, elle donne à l'élu de l'Allemagne le droit et le devoir de régner sur l'univers. Rien n'égale la méphistophélique volupté avec laquelle l'exilé de Florence développe poétiquement cette utopie dans sa *Divine Comédie.* Là, Dieu devenu le juge suprême des trois mondes frappe les coupables à coups de foudre, épure les incertains par le supplice du feu et récompense les hommes vertueux dans les nuages insipides du paradis. C'est le Dieu des Césars romains, des empereurs d'Allemagne, des furies gibelines et d'une guerre civile où le fer des sectaires cherche partout à exterminer l'anarchie guelfe des communes. Que de scènes sataniques multipliées avec une fécondité infernale! que d'invectives furibondes contre la liberté du grand interrègne! Quels terribles jugements portés sur les pontifes, les rois et les villes vouées comme Pise, Gênes ou Florence, à une malédiction éternelle! On croirait assister au délire d'un incurable monomane si on oubliait que cette épopée n'exprime que les vœux des jurisconsultes, des philosophes, des hérétiques, des savants du treizième et du quatorzième siècle, tous unanimes à considérer César comme l'unique soutien de la loi, l'unique protection de la pensée contre l'inquisition pontificale et l'ignorance universelle. Foulés aux pieds par les manants des communes, dénoncés par l'espionnage des moines, confondus tantôt avec les criminels, tantôt avec les magiciens, tantôt avec les rebelles, ils gémissaient sur la déroute des Stauffen, sur l'inaction

des Habsbourg, sur les ridicules de la maison de Luxembourg et sur l'absence de cet empereur que l'Italie avait soumis au sacre pour en faire son jouet.

Cependant personne n'avait encore parlé de la véritable monarchie héréditaire, absolue, discrétionnaire. Les deux monarchies de saint Thomas et de Dante étaient deux formes éphémères servant de moule aux explosions vengeresses des révolutions et des réactions italiennes. Tous deux s'attachaient à un chef électif, impuissant, désarmé ou absent; la fédération nationale les guettait sans cesse; dans leurs excursions les plus unitaires ils en montraient les traces, ils en subissaient l'influence, et il y avait si peu de rapport entre un pape de Rome et la domination universelle, si peu de probabilité que l'empereur subjuguât l'Europe, l'Asie et l'Afrique, que leurs conceptions s'évanouissaient semblables à des flammes qui se dévorent d'elles-mêmes dans leur subite existence. La démocratie des thomistes renversait leur papauté; les colères impériales de Dante anéantissaient la légalité, la fédération, les villes même qu'il voulait réformer, les peuples qu'il voulait brider, la nation qu'il laissait tomber dans le feu de l'enfer et à qui son génie indigné ne savait pas ouvrir les portes du ciel. Les catastrophes que ces deux utopies renfermaient en puissance se voyaient trop ouvertement indiquées par les tragédies réelles de Charles d'Anjou, de Boniface VIII, de Henri VII de Luxembourg ou de Louis de Bavière, pour qu'il fût possible de se méprendre un instant. Mais on n'en peut dire autant de Gilles Colonna, qui naît à la même époque et qui nous transmet aussi son traité *de Regimine Principum*. Loin de lutter, loin de se roidir contre les obstacles qui avaient irrité ses illustres

contemporains, chez lui la monarchie germe, paisible et spontanée, de la souche naturelle des vertus les plus pures. Les douceurs arcadiques de son despotisme sont si exubérantes, que de prime abord on n'apprécie pas l'importance de cet ouvrage d'ailleurs net, clair et facile. On se fatigue, on s'ennuie, on se tient à deux mains pour résister à un déluge de lieux communs, de considérations banales, de discours inutiles. Colonna ne cesse de célébrer la justice, la tempérance, la force, la mansuétude, la prudence, tous les attributs du roi ; chacun d'eux engendre un chapitre, chaque chapitre en crée d'autres qui se subdivisent, à leur tour, en nouvelles branches où toute vertu se distingue en plusieurs espèces s'opposant à de longues rangées de vices opposés. Qu'on juge donc de la déplorable richesse de cet ouvrage interminable! Ce n'est pas assez de nous apprendre les mille raisons qui obligent le roi d'être libéral ; il faut dénombrer les mille autres raisons qui le détournent d'être mesquin, chiche, liardeur ou pleurard. On se doit garder de confondre la libéralité avec la munificence, l'affabilité avec la sociabilité, et une foule de synonymies se séparent ainsi pour engendrer une foule de petits traités symétriquement fastidieux. A la revue de toutes les vertus chrétiennes et païennes, théologales et morales succède la discussion des tendances à la témérité, à la crainte, au courage ; l'appréciation des mœurs bonnes et mauvaises des jeunes gens et des vieillards, des hommes et des femmes. D'ailleurs ne doit-on pas se marier? Laisserez-vous le roi sans une compagne? Oublierez-vous les qualités dont l'art et la nature doivent l'orner pour qu'elle soit digne d'entrer dans la couche royale? Voilà donc une longue série de

conseils sur la manière de la choisir noble, riche, belle et bonne; sur la méthode de l'embrasser en été et en hiver, sur l'amour qu'on lui doit porter dans l'intérêt de tout le monde, sur l'art de la gouverner ni comme une enfant, ni comme une servante, et enfin sur la jalousie qu'il faut éviter pour que le ménage ne tombe pas dans l'anarchie. Colonna s'étend ensuite sur l'éducation des enfants, sur la table, le vin, le jeu, les habitudes, le luxe, le faste; une foule de situations se développent ainsi à perte de vue; tout Aristote y passe avec Cicéron *de Officiis*, et l'impitoyable docteur nous oblige encore à le suivre à la guerre, au siége des villes, dans les grandes journées, dans l'examen du soldat, des six qualités du capitaine, et il débite tout Vegetius sans nous faire grâce d'un mot. On le voit, rien n'est plus difficile que de rendre justice au mérite de ce scolastique assommant et d'expliquer sa célébrité si éclatante aux temps de Philippe le Bel et si constamment respectée dans les siècles postérieurs. Mais ayant pris le point de départ de saint Thomas, la nécessité d'étouffer l'anarchie par le gouvernement d'un seul chef, Colonna ne se donne plus d'autre adversaire que le vice en général, et il devient ainsi l'auteur du premier livre régulièrement monarchique, d'un interminable répertoire d'où sortent, dans la suite, tous les livres sur le prince considéré comme la loi vivante, le pontife au petit pied, le modèle universel de ses sujets Plus de pape, plus d'empereur à faire ou à refaire, plus de libertés à combattre ou à ménager; la morale, s'emparant de tout, nous conduit en ligne droite de l'homme au citoyen et du citoyen au chef de l'État qu'elle divinise, et c'est de la sorte que le livre de Colonna étant toujours répété, renouvelé à

chaque génération et sans cesse dédié à une foule de souverains, a eu le mérite de fixer le code du despotisme à l'usage de tous ceux qui ne soupçonnent pas la république.

Dans les quatre ouvrages dont nous venons de parler, le tableau de la raison d'État se trouve déjà ébauché dans ses parties les plus saillantes. L'*Oculus pastoralis* apprend à feindre ; saint Thomas dessine une monarchie militante, je veux dire anarchique; Dante lui donne la colère des tyrans et le droit aux coups d'État; Colonna la rend régulière et naturelle en démontrant l'utilité de la justice. Mais nulle part on ne voit la contre-partie en faveur des peuples libres, ou même les plus lointains soupçons que l'apologie de la monarchie puisse se tourner contre les rois, ou les laisser sans défense contre les théories républicaines. Les passions de l'opposition italienne ont inspiré ces quatre ouvrages d'une manière si exclusive, que chacun d'eux vit le jour là où l'idée contraire régnait avec le plus de force et faisait éprouver les douleurs excessives qui provoquent les révolutions. Thomas, qui idéalisait l'Église, naissait sous les rois de Sicile qui la combattaient avec le plus d'acharnement ; et sa théorie guelfe était achevée par Tholomée, de Lucques, la ville la plus gibeline de la Toscane. Le poëte gibelin de la *Divine Comédie* surgit, au contraire, dans la ville la plus guelfe de l'Italie, qui le jette dans les supplices de l'exil; Colonna, apologiste du royaume, doit le jour à Rome, la ville la plus implacable contre la tradition royale, la plus violemment engagée contre l'unité italienne, qu'elle a trois fois anéantie, à Ravenne, à Pavie et à Ivrée, quoiqu'elle ne manquât jamais de l'appuyer à l'étranger et surtout à Paris. Enfin, l'*Oculus pastoralis*, sans patrie et sans nom d'auteur, appartient, pour ainsi dire, à toutes

les villes, car il paraît, en 1222, au moment de la grande réaction impériale et pontificale contre les podestats. Si personne ne les avait attaqués, personne ne leur aurait donné des préceptes; leur apologie aurait manqué, Brunetto Latini ne l'aurait pas embellie.

CHAPITRE III

ÉCOLE CLASSIQUE

1330-1494

Son incertitude apparente. — Pétrarque lui donne la forme de la monarchie tribunitienne. — Il peint le roi dictateur, le Brutus couronné de l'époque. — Bartolo fixe son inspiration par des formules juridiques. — Successeurs de Pétrarque : Platina, Pontano, D. Caraffa, — Patrizzi à la fois républicain et royaliste. — Les peuples étrangers à l'Italie restent en arrière par excès de bonheur.

A Dante, saint Thomas et Colonna succède Pétrarque, qui remplit à lui seul toute l'époque des seigneurs. Ici les colères s'apaisent tout à coup, l'art de feindre disparait, même les contrastes indispensables à la lutte s'évanouissent, et l'on plonge dans un chaos brillant et nuageux où, faute de teintes fermes, on s'égare et on croit à l'éclipse totale de la raison d'État.

Après avoir lu et relu le chantre de Laure, après l'avoir admiré, vénéré, appris par cœur, analysé dans sa perpétuelle beauté, comment ne pas regretter Colonna, Thomas, et même les plus médiocres scolastiques du treizième siècle? Au moins ils présentaient des contours, des arêtes, des aspérités auxquelles on pouvait s'accrocher; au moins ils ne péchaient que par l'excès des définitions, des distinctions, des explications, de peur qu'on ne se méprît sur leur véritable pensée. Mais Pétrarque nous désespère à chaque pas; sa magniloquence voile sans cesse toutes les différences d'où pourrait jaillir un raisonnement; son enthousiasme jette les idées les plus opposées dans un chaos

uniformément splendide; son vers éternellement amoureux confond tous les principes, et son admiration pour l'antiquité gréco-latine déborde tellement en paroles inutiles ou insensées, qu'on ne discerne plus l'ami de l'ennemi. Jusqu'à son absence de pédanterie nous accable; jamais il ne fait des leçons *ex cathedra;* jamais il n'expose une théorie *ex professo;* jamais une conclusion que le syllogisme puisse serrer dans ses catégories. Pourrions-nous regarder comme des traités instructifs ses déclamations : *De optima republica administranda*, ou *De officio imperatoris?* Diffus, vagues, oratoires, ils s'évaporent en paroles, et, si nous les écartons, que nous reste-t-il? Des discours philosophiques où l'on trouve des consolations banales que toutes les infortunes répudient; des lettres où la continuité d'un même enseignement se disperse en détails d'une vulgarité fatigante; des félicitations, des condoléances, des invectives, qui peuvent convenir à tous les systèmes, comme des robes officielles à toutes les personnes, et enfin quelque chanson, quelque polémique bizarre, des fragments épistolaires et des églogues où des bergers dépaysés font allusion à des exploits si étrangers à l'innocence des champs, que la fiction pastorale n'y peut tenir. Que nous importent Phillis, Ménalque, quelques amis de Pétrarque ou mademoiselle Laure de Sade, quand il s'agit de surpasser l'auteur de la *Somme* ou le poëte de la *Divine Comédie?* Que peut d'ailleurs nous apprendre un homme ami des Guelfes, des Gibelins, des tyrans, des seigneurs, des partis, des chefs les plus opposés, et si naïf, qu'il devient le type de l'innocence académique?

Mais, à l'instant même où Pétrarque nous excède le plus par son inintelligente bonhomie, les nuages se dissi-

pent, le soleil se montre peu à peu, et le poëte paraît enfin sous son véritable jour comme le maître de l'époque. En effet, que lui demandons-nous? Des traités réguliers sur les roueries politiques? Mais leur temps n'était pas encore venu, et puis ils ne l'auraient pas conduit loin. Rien de plus hideux que l'injustice méthodique. Aurait-il dû nous donner des règles, des préceptes pour diriger les coups d'État des Visconti, ou les manœuvres des Carrare, ou l'imposture foudroyante des Scala? Dans ce cas, nous n'aurions pas eu seulement à prononcer son nom, et ses écrits seraient tombés dans cet oubli qui emporte toute consultation, toute harangue sur des affaires courantes condamnées à devenir inintelligibles au bout de vingt ans. Nous ne saurions exiger de Pétrarque qu'un progrès, non pas d'abstraction, non pas d'école, mais d'attitude ou de forme nouvelle, qui montre l'art de régner sous un aspect imprévu, répétant dans une région supérieure cette scintillation d'idées que ses devanciers avaient révélée en luttant contre les républiques, représentées d'abord par les tumultes consulaires et ensuite par l'anarchie des sectaires. C'est ce qu'on voit dans sa poésie, qui résume la force des seigneurs, l'embellit, l'inonde de lumière et en fait jaillir un nouvel absolutisme qui prend la physionomie d'un tribunat athénien, et dont les chefs se montrent à la fois capables de toutes les entreprises de Brutus et de César. Sont-ils républicains ou monarchiques? Personne ne le peut savoir. Dans la même page, dans la même ligne, le poëte embrasse dans ses phases enthousiastes les extrêmes les plus opposés de la gloire. Mais s'il célèbre tous les grands hommes, pourvu qu'ils aient exercé un instant la dictature du génie, s'il est l'homme de la paix universelle improvisée par la grâce des arts, sans dis-

tinction de race ou de nation, il est loin de n'avoir ni ennemi ni adversaire, et, encore plus militant que ses devanciers, il combat, non-seulement la liberté du grand interrègne, mais les deux sectes elles-mêmes, Dante et saint Thomas qui les ont idéalisées, et tout entier le passé de l'Italie. Peu lui importe que ce passé ait été utile, nécessaire, inévitable, que la séparation des deux pouvoirs ait dû désarmer le pape, chasser l'empereur, armer les sectes, affranchir les villes; la confusion artificielle ou plutôt inspirée de ses idées repousse cet affranchissement anarchique fondé sur la faiblesse, obtenu par la discorde, et il invoque la foudre d'un despotisme républicain ou d'une monarchie athénienne contre toutes les divisions de l'époque. Qui peut oublier ses immortelles apostrophes contre la race venimeuse des sectaires! Quelle colère quand il parle de Louis de Bavière, chef des Gibelins! Et qui le surpasse en véhémence contre l'Église guelfe d'Avignon? Ce n'est à ses yeux qu'un repaire de bandits, un complot de prélats dans le but d'escroquer l'or des fidèles; ses deux Clément ont causé plus de dommage que ne pourraient en réparer sept Grégoire; son chef est l'antechrist; son juge Belzébuth, et c'est ainsi que le poëte transporte l'ancien despotisme du podestat dans une région supérieure, non-seulement aux républiques, mais au pape, à l'empereur, on dirait même au Christ et à César. Ni païen ni chrétien, son Dieu embrasse tous les siècles sous une même loi, son Église se fonde beaucoup plus sur les Scipion et les Marcellus que sur les saints du moyen âge, et sa Rome n'attend encore un pontife que pour dissiper la fausse religion des barbares. Dans l'espoir que Rome renaîtra et que l'Italie donnera encore la paix à la terre, Pétrarque écrit des

lettres aux hommes de l'antiquité, comme s'ils étaient encore vivants et impatients de travailler au grand œuvre italien; il multiplie en même temps les appels aux princes, aux peuples, comme s'ils devaient encore accourir à la voix des dictateurs et des consuls de la ville éternelle. Chaque manuscrit qu'il déterre, chaque souvenir qu'il exhume, chaque événement qui s'accomplit, lui prouve la vérité de son inspiration prophétique et nationale.

Plus il est naïf et inexpérimenté dans ce qu'on appelle les affaires, plus il fortifie son despotisme poétique, dont il n'aperçoit ni les lugubres mécomptes ni les inévitables infamies. Il ne voit pas qu'à Milan un chef disparaît dans un festin, un autre dans une cage, un troisième à la fin d'un souper; il semble ne pas se douter qu'à Venise le fratricide se montre à visage découvert; qu'à Padoue les seigneurs se succèdent le poignard à la main; que la trahison est le grand levier de l'époque; que seule elle désarme les partis, elle déroute les sectaires, elle remplit l'Italie de mille situations fausses, glissantes, tragiques. Aucune prévoyance ne l'engage ni à lutter ici, ni à céder plus loin, ni à se rectifier plus tard ou à se roidir contre les mille obstacles invisibles de l'ère qui ferme les parlements et qui jette les orateurs dans le délire de la colère. Jamais la logique ne le prend à ses rouages mordants; le syllogisme, le sorite, le dilemme, toutes les vilaines figures de l'inexorable fatalité ne l'entraînent à aucune de ces transactions, où Louis de Bavière aurait pu prendre le pas sur son empereur imaginaire ou le pape d'Avignon enlaidir sa papauté classique. Son aveuglement lui permet de poser absolument son principe, sa forme, sa sympathie; aux ennemis le soin des principes, des formes, des sympathies opposées;

aux maladroits l'hésitation qui rend la prose raisonnable, mais détestables les livres et inanimées les conceptions.

Au reste, que ce soit là sa véritable pensée, en dépit de sa magniloquence, qui en efface si souvent les contours, c'est ce qui résulte de la fascination qu'il exerce sur ses contemporains. Partout où il se montre, la foule se rue sur ses pas : les rois, les seigneurs, les tribuns, les multitudes, c'est à qui se surpassera en démonstrations pour fonder le culte de sa personne; ses lettres s'ouvrent d'elles-mêmes entre les mains des courriers pour se révéler aux peuples impatients de les connaître avant qu'elles arrivent à leur adresse, et quand la fortune des révolutions contemporaines se plaît à faire paraître un homme qui fixe un instant l'attention de l'Italie, on voit Cola de Rienzi, le fils bien-aimé des théories de Pétrarque, le restaurateur de Rome, le dictateur qui appelle à son tribunal le pape d'Avignon et l'empereur d'Allemagne, le despote, en un mot, qui joue le rôle de seigneur en prenant le titre de tribun. Il passe, il est vrai, comme les explosions momentanées qui avaient réalisé un instant la monarchie de saint Thomas ou celle de Dante; mais il y a un jurisconsulte contemporain qui ne passe pas et qui ouvre ses formules aux idées les plus entraînantes de l'époque. C'est Bartolo, et son système détermine avec une sorte de précision mathématique tout ce que Pétrarque désigne sous les figures les plus capricieusement nuageuses du *canzoniere*. Bartolo démontre la décadence de cet empire que Dante divinisait, il le déclare une invasion étrangère, il félicite l'Italie de s'en délivrer *occulto Dei judicio*. Suivant lui, le pontife est le pire des rois, et il crée exprès une septième catégorie au delà des six gouvernements d'Aristote pour y placer le sien comme un

monstre sans pareil, *regimen monstruosum*. Épargne-t-il les Guelfes ou les Gibelins? Non, il écrit exprès un traité pour indiquer comment on doit leur tourner le dos et les trahir. Voudrait-il abolir les deux principes de l'Église ou de l'empire? Loin de là, il les considère comme les deux sources premières du droit, et il espère qu'un jour ils apaiseront l'anarchie en détruisant ou en légitimant ces tyrans que Pétrarque attaquait et flattait. Quel est enfin le gouvernement qu'il proclame? Suivant lui, la monarchie doit régir les grands États, et, en la discutant d'après le traité de Colonna, on dirait qu'il adopte la forme traditionnelle des révolutions italiennes. Et quelle idée propage-t-il avec le gouvernement monarchique? Celle des seigneurs; il prêche la renaissance des anciens, si ce n'est qu'au lieu de multiplier les appels poétiques aux Scipion, aux Caton, aux César, il évoque la jurisprudence du Latium, qui efface par ses lois sages et humaines toutes les aspérités du droit féodal.

Depuis Pétrarque, la politique reste un siècle et demi dans le cercle qu'il lui a tracé; les condottieri succèdent aux seigneurs, les peuples se perfectionnent par des révolutions, les dynasties par des massacres, et tant de batailles, tant de bouleversements, qui un instant réduisent au silence la poésie et les lettres, ne font que donner plus d'éclat aux idées pacifiques du canzoniere. Vers la fin du quinzième siècle, elles brillent encore de leur lumière naturelle dans un nouveau genre de traités où Colonna, dégagé de son bavardage scolastique, rajeuni, retrempé par l'enseignement révolutionnaire de l'époque, dicte de nouveaux préceptes aux seigneurs. Ainsi Platina soumet son prince à la protection de Dieu, mais son Dieu dirige

en même temps David et Numa, il n'est pas moins secourable aux Romains qu'aux Juifs; ses miracles en faveur de Mantoue ressemblent aux prodiges profanes enregistrés par Tite Live, et la grâce qu'il accorde inspire les vertus païennes de Brutus, Curtius et Decius. C'est avec son assistance que les Gonzagues de Mantoue se défendent contre Milan, Vérone et Venise, comme jadis les tribuns d'Athènes avait combattu Sparte, Mégare ou Corinthe. Point de noblesse, si ce n'est celle conquise par le mérite; désormais le courtisan est un sage, le prince un héros. Les mêmes sentiments animent Pontano, qui s'adresse, non plus aux Gonzagues, mais à Alphonse d'Aragon, et, plus court, plus vif, plus léger, il mêle à son tour les anciens aux modernes, et la république du mérite à la monarchie des seigneurs. Diomède Caraffa nous offre le tableau séduisant du chevalier fidèle donnant ses conseils à la duchesse de Ferrare, qui l'écoute avec une sympathique intelligence et le fait traduire en latin, unique rédaction sous laquelle il arrive jusqu'à nous, à côté de Platina et Pontano, et véritablement digne des neuf Muses. Ce Latin nous fait encore entendre les paroles pacifiques du chantre de Laure, des préceptes pour régner sans exils, sans terreur, par l'unique art de l'amour, et, de plus, il nous montre dans le fond de la scène l'apparition plébéienne du roi de Naples qui donne ses audiences mensuelles à tout venant, qui favorise les marchands, qui prête son argent, son bétail, ses charrues aux laboureurs et ses navires au commerce, dans l'intérêt du royaume. Des traits encore plus piquants se trouvent chez Panormita, apologiste d'Alphonse d'Aragon, qu'il transforme en une sorte de divinité olympienne dont les paroles agréablement érudites retentissent plus tard dans

une foule de livres italiens et étrangers. Enéas-Silvius Piccolomini réclame aussi une mention honorable, ne fût-ce que pour sa lettre sur les tribulations du courtisan et par la peinture saisissante qu'il fait de ce pauvre chien à l'attache, si pompeusement malheureux, si rudement malmené, sans que personne s'en doute, et toujours à la recherche de la richesse, du plaisir, de la puissance qui s'enfuient devant lui comme des apparitions décevantes.

Enfin après Platina, Pontano et Caraffa, s'élève Patrizzi, citoyen de Sienne et évêque de Gaëte. Républicain par sa patrie et favori d'un roi dans son diocèse, il nous donne un traité de la république et un autre du royaume qu'il met fraternellement au niveau de la forme opposée. Nulle part je n'ai vu un style plus fleuri, ni des images plus charmantes, ni une plus merveilleuse facilité de multiplier les exemples empruntés aux anciens. Les attraits de la renaissance s'y montrent dans leur fraîcheur primitive, et une imagination hellénique répand l'air et la couleur du Pirée sur mille préceptes auxquels obéissent paisiblement les villes et les seigneurs de l'Italie. Les vertus qui ornent le prince, ses exercices, ses études, ses voyages, ses jeux; d'un autre côté la sculpture, la peinture, les arts qui embellissent la ville libre; ses halles, ses routes, ses ports, ses places, ses bibliothèques offrent je ne sais quoi d'agréable et d'antique, à tel point que parfois on croit entendre la voix de Platon expliquant les lois de Naples ou de Venise. Il est vrai que le digne évêque ne passe pas de la république au royaume sans une sorte de malaise intérieur qui se traduit en mouvements de mauvaise humeur contre la constance de Caton et contre les hommes incapables de bien apprécier la flexibilité grecque de

Thémistocle. On comprend aussi que ses concitoyens ricanent en le voyant au milieu des satrapes napolitains; ce sont évidemment leurs railleries qui déconcertent notre Alcibiade en soutane. Mais nous n'avons pas à nous enquérir de sa conscience ou de ses intentions; nous le prenons tel qu'il paraît avec ses deux formes autorisées par la tradition de Pétrarque, et il n'en est pas moins le citoyen royaliste, le Brutus sur le trône, l'homme de son temps, l'auteur avidement recherché, protégé, réimprimé, traduit, arrangé; son livre *de Regno* est reproduit trois fois, quatre celui de la *République*, et la Bibliothèque nationale de Paris en montre encore une cinquième copie traduite en français et ornée d'images à ravir.

Avec Patrizzi nous fermons l'ère de Pétrarque. Ce froissement même de deux formes pour la première fois étonnées de se trouver en présence annonce quelque chose de nouveau, et nous n'avons plus qu'à remarquer la suprématie italienne dans les études politiques de cette période. Aucune nation ne nous offre une page comparable, je ne dis pas aux écrits de saint Thomas, de Dante ou de Pétrarque, mais à ceux de Pontano, Patrizzi, Caraffa ou Platina. La France, l'Espagne, l'Allemagne ne nous présentent que des traités comme le *Speculum Principum*, où Belluga de Valence croit faire merveille en entassant pêle-mêle force considérations légales sur la curie, l'amortissement, la monnaie et les dîmes. Et à qui dédie-t-il son livre? Encore à un roi italien, à cet Alphonse de Sicile, le demi-dieu de la littérature italienne. Un anonyme suédois écrit, vers 1400, un livre sur le prince; mais il se borne à abréger Colonna, qu'il a probablement connu à Florence ou à Bologne, et que de retour à Stockholm il

étudie de nouveau dans ses cahiers. Cette stérilité des autres nations en présence de l'Italie confirme d'une manière éclatante la loi que nous avons vue présider à l'apparition des politiques. Ce sont partout des révolutionnaires; ils proposent partout des théories en contradiction avec les faits; ils protestent constamment, au nom d'une idée, contre le gouvernement qui les accable. Cette même raison qui a suggéré le despotisme à Colonna, à Dante, à saint Thomas et au naïf auteur de l'*Oculus pastoralis;* cette liberté anarchique qui a conseillé à Pétrarque et à ses imitateurs de prêcher par contre-coup la monarchie classique, manque aux Français, aux Allemands, aux Espagnols, soumis à des gouvernements réguliers et par là dispensés de conquérir leur nationalité contre le pape et l'empereur; ils laissent donc aux Italiens la gloire et le malheur de chercher avidement toutes les formes de l'indépendance, de la paix et de la stabilité politique.

CHAPITRE IV

DIEU COMPROMIS

1494-1512

Corruption générale. — Gino Capponi son plus illustre représentant. — Savonarole lui oppose la royauté de Jésus-Christ, — mais, en devenant plus catholique que le catholicisme, — il montre que le temps des miracles est passé.

Certes, les politiques avaient par trop abusé de la morale. Saint Thomas avait commencé par faire du roi l'image de Dieu sur la terre; Colonna avait surenchéri en ornant son roi de toutes les vertus éparses dans les livres des anciens; celles-ci n'avaient pas suffi à Pétrarque, qui avait chargé Cola de Rienzi de cumuler les fonctions de Brutus avec celles de César. Le prince de Platina était un tribun, les autres écrivains réunissaient follement une foule de vertus incompatibles dans leurs héros de fantaisie, et chez Patrizzi une même morale donnait indistinctement les mêmes préceptes aux royalistes et aux républicains. N'arrivait-on pas ainsi au comble de l'absurde? Toutes les situations nuageusement héroïques peintes par Pétrarque devenaient autant d'équivoques que le premier venu pouvait transformer en guet-apens; elles permettaient à chaque seigneur d'attaquer ou de défendre la fédération, suivant qu'il lui plaisait d'imiter Brutus ou les Tarquins; le pape et l'empereur eux-mêmes pouvaient, à leur tour, imiter la duplicité des seigneurs. Dès lors la fédération tombait dans l'anarchie; pas un de ses membres qui ne

pût flotter depuis la république la plus guelfe jusqu'à la monarchie la plus gibeline, en se permettant en même temps de croiser cette série de nuances par une série opposée allant des monarchies les plus guelfes aux républiques des Gibelins les plus exaltés. Cette liberté arbitraire autorisait toutes les volte-faces, encourageait toutes les surprises et créait une foule de conspirateurs muets, alertes, à cheval sur toutes les alternatives, toujours artificieusement embusqués, pour ainsi dire, entre le oui et le non, toujours prêts à se trahir mutuellement et se reposant avec délice dans les fausses positions qui font le supplice des honnêtes gens. Des phrases tirées des profondeurs les plus creuses de l'éloquence cicéronienne ennoblissaient toutes les infamies, les comparant aux meurtres de Romulus, aux actions des Romains, aux exploits des Grecs; pas de perfidie qui ne se cachât derrière d'illustres prête-noms. Et tandis que l'élégant radotage des latinistes antiques s'efforçait de dissimuler l'absence de toute loi, la sagesse vulgaire posait déjà ses axiomes en dehors de la morale; déjà les chroniques fourmillaient d'avertissements sataniques sur l'art de réussir, les correspondances épistolaires s'arrêtaient avec une calme admiration sur les plus sinistres forfanteries; la foule donnait les épithètes de grands et de sages aux hommes les plus iniques, et l'habitude d'associer l'idée de la vertu à celle du succès faisait enfin applaudir les condottieri à l'épouvantable cri : *Viva che vince*. Les *Ricordi* de Gino Capponi à son fils, ce peu de mots écrits à la hâte sur un carnet dans l'intimité de la vie domestique, mêlent si bien le charme au scandale et la prudence à l'égoïsme, que jamais la littérature italienne ne saura les oublier. On entend

encore cette voix brève, sourde, décisive : « Ne te mêle « pas des prêtres qui sont l'écume du monde; fuis l'église, « à moins que ce ne soit pour faire tes dévotions; si elle « se divise, tant mieux pour Florence, mais laisse faire la « nature, car il faut avoir le pape pour ami. Méfie-toi des « soldats citoyens, des grandes batailles, des gros siéges, « des grands frais, des hommes puissants.... » Nous voilà bien loin du prince clément et sévère, magnanime et libéral, économe et splendide, très-grave dans son maintien et fraternel pour tout le monde. Ajoutez que la corruption ayant créé ses institutions, ses états nomades, les armées des mercenaires, une nouvelle jurisprudence sanctifiait l'immoralité en action : on la stipulait dans les contrats; on donnait à la fidélité des limites arbitraires et capricieuses, on vendait l'honneur militaire à juste prix. Tel chef ne s'engageait que pour six mois, se réservant le droit de placer son fils dans le camp ennemi, où il comptait déjà mille amis; il déclarait ouvertement que, faute de paye, il s'insurgerait, il trahirait; qu'en tous cas il n'expierait ses forfaits que par une simple amende pécuniaire. Et la politique, condamnée tantôt à contrecarrer cette stratégie du crime organisé, tantôt à l'exploiter peut-être contre des vertus qui devenaient funestes, hâtait sur tous les points la déroute de l'honneur et le triomphe de l'égoïsme.

C'est ce qu'on comprit soudain à l'époque de la descente de Charles VIII; ceux même qui auraient dû la combattre à coups de fusil l'avaient invoquée à genoux; un coup d'épée venait de compromettre la renaissance tout entière, et Savonarole, l'un des plus illustres insensés du moment, se demanda enfin comment on pourrait sauver une na-

tion si profondément atteinte dans les sources mêmes de sa vie.

Tout le monde connait l'histoire de Savonarole, tribun de la république de Florence et dictateur du couvent de Saint-Marc; on sait qu'après avoir tonné contre les Médicis, il les vit un jour expulsés par les armées de la France; qu'enhardi par ce succès, il multiplia les prophéties et les sermons en renouvelant les scènes oubliées des Bussolari, des Jean de Vienne et des moines dictateurs du moyen âge. Personne n'ignore l'enthousiasme frénétique qu'il semait de sa chaire et les miracles de dévotion qu'il arrachait aux citoyens de Florence. Mais ce qu'on ne connait pas assez, c'est que sa prédication tout entière fut le dernier effort de la morale classique pour ranimer la nation et pour la retenir sur les pentes insidieuses où Pétrarque l'avait jetée. Il se roidit, au nom de la vertu, contre toutes les équivoques de l'ancien système sans le modifier, sans y toucher, sans même imaginer qu'on pût le renouveler. Il voulut le prendre exactement à la lettre, comme si Brutus et Cassius avaient été dominicains. En vain aurait-on cherché dans toute la terre un tribun plus fougueux et un homme plus probe; mais nul aussi ne l'égalait dans sa passion pour les plus ridicules préjugés. Dévot jusqu'à l'idolâtrie, papiste jusqu'à l'absurde, moine jusqu'à la démence, il croyait à tous les miracles, à tous les reliquaires, à toutes les processions, à toutes les momeries ecclésiastiques; son inspiration prenait, à ses yeux, la forme d'une mission divine, et il s'attendait à des prodiges dignes des plus beaux jours des ordalies et du fer chaud. Son idée ou plutôt sa manie était que si tout homme avait fait son devoir, depuis le souverain pontife, les évêques, les religieux

jusqu'aux seigneurs, aux magistrats, aux guerriers; si chacun avait joué son rôle de bonne foi, comme Jésus-Christ l'exige, l'Italie eût été miraculeusement guérie. Même comme tribun, il conservait la politique de Pétrarque, et, tout en accordant le premier rang à la forme monarchique comme au point de vue impérial ou pontifical, il prêchait la forme républicaine dans l'intérêt de Florence, destinée à ébranler Rome et l'Italie par ses impulsions fédérales. Indifférent entre la monarchie et la république, entre Brutus et César, entre les vertus les plus contraires enveloppées dans les nuages d'une perfide magniloquence, son unique souhait se réduisait à remplacer par d'honnêtes gens les Médicis de Florence, les Borgia de Rome, les Aragonais de Naples, les Sforza de Milan. Sans se douter que tout le mal tenait aux institutions où les positions à double, à quadruple entente se multipliaient sans cesse, il tombait dans l'infernale méprise de s'en prendre aux hommes et de se jeter dans un labyrinthe inextricable de questions personnelles.

De là ses sermons si naïvement violents, si niaisement austères. Il ne se lasse pas de flétrir les vices individuels, le libertinage, la sodomie, la médisance des Florentins, la corruption des prêtres, les débauches des femmes, les abominations des enfants; à l'entendre, toutes les calamités viennent de la colère divine provoquée par les débordements de ses ennemis politiques; c'était Dieu qui avait conduit Charles VIII en Italie pour les chasser de Naples et de Florence; Dieu devait encore renouveler les invasions de la France pour humilier le pape et les prélats, tous voués au culte du diable, et la nation devait subir le fléau de la plus cruelle conquête, si à force de pénitence, de

jeûnes et de macération, les Italiens ne parvenaient pas à expier au plus vite leurs péchés. O Rome! ô Florence! ô Italie! s'écriait-il sans cesse, convertissez-vous, si vous voulez éviter le sort de Jérusalem; mais, comme toutes les villes étaient parfaitement catholiques, apostoliques et romaines, personne ne pouvait savoir à qui il en voulait; il ne le savait pas au juste lui-même, il en était à surenchérir sur les catholiques, sur les prêtres, sur les moines; à doubler, à décupler l'ascétisme; il ordonnait un carnaval d'abstinence, des processions fantastiques; il faisait brûler les objets de luxe, les instruments de musique, les parures des femmes; il organisait sa corporation des enfants inquisiteurs pour espionner les familles; en propageant sa morale, il faisait du fils le délateur de sa mère.

Sa catastrophe fut donc celle d'une morale trop vague pour éviter les innombrables piéges de la vieille Italie. Quand il attaquait ses ennemis les accusant d'impiété, d'autres moines les déclaraient des saints; s'en prenait-il à la corruption de l'Église, le pape lui imposait silence; il ne pouvait soutenir sa thèse sans devenir rebelle, corrompu; s'engageait-il à maintenir son dire en dépit des foudres de Rome et de l'assertion du pontife, il ne lui restait qu'à faire appel aux miracles, à demander l'épreuve du feu; et un matin, sur un ordre de la seigneurie, il fut pris, torturé, dévoré par les flammes mêmes dont il avait invoqué le témoignage. En résumé, Savonarole, au lieu de renouveler la nation, renouvela les Guelfes, recula jusqu'à Pierre de feu, devint le chef d'une faction frénétique, et pendant sa dictature, Florence fut la risée de l'Italie.

CHAPITRE V

DIEU DETRONÉ

1512-1530

Le diable se charge de diriger les États. — Machiavel le représente, — son prince, — son despotisme national, — sa politique décidée, — ses vues variées, — ses défauts, — ennemi de la fédération italienne, — vandalique devant les gloires italiennes, — mais utile par la secousse qu'il imprime à la nation.

Immédiatement après Savonarole, Machiavel écarte d'un geste la morale et ses insuccès, et, presque joyeux de voir l'impiété victorieuse, il lui demande hardiment le salut de la nation. A qui l'aurait-il désormais demandé? A la religion? elle livrait à l'ennemi ses prophètes désarmés; à Dieu? il n'était plus qu'une illusion des croyants; à la justice? elle n'était qu'un vain mot, et le secrétaire de Florence profitait de toutes les révolutions, de toutes les déceptions passées, pour proclamer le règne de la raison toute seule, puisant sa force dans sa solitude absolue, et son despotisme dans la conviction que la distinction du bien et du mal est complétement arbitraire, étrangère à la politique, étrangère à l'univers. La guerre sacrifie tout à ses contrastes; le même homme, la même action, trouvent des applaudissements ou des imprécations, suivant qu'ils sont ici utiles, là funestes; la gloire d'un peuple devient infamie chez d'autres peuples: pourquoi donc se laisser prendre aux piéges de la renommée, aux caprices de la religion, aux hasards des lois?

pourquoi le libérateur d'un peuple ne dédaignerait-il pas toutes les clameurs de la morale? pourquoi ne pourrait-il pas ainsi reproduire les prodiges de Romulus ou de Lycurgue, au milieu de l'anarchie italienne? Sans doute la nation est faible, divisée, impuissante; ses institutions, semblables à des voiles déchirées, rendent impossible toute manœuvre; son pape s'allie invariablement avec l'étranger; son empereur représente une conquête éternisée; ses princes, ni conquérants, ni fédérés, ni indépendants, ni soumis aux deux chefs du monde, se combattent les uns les autres; enfin, ses armées, ni étrangères ni nationales, mais mercenaires, perfides, nomades, glissantes, sont nulles devant l'ennemi et redoutables aux seigneurs qui les soudoient. Mais, en évoquant encore une fois le despotisme des révolutions italiennes, Machiavel veut un Borgia, un monstre, un tyran, qui ensevelisse le pape, l'empereur, les Guelfes et les Gibelins, et jusqu'au nom du Christ et de César, sous l'avalanche d'un royaume renouvelé des Lombards.

Son roi n'est donc plus ni le juge adroitement débonnaire de l'*Oculus pastoralis*, ni la furie guelfe de saint Thomas, ni le démon gibelin de Dante, ni le chef benoîtement sanctifié par toutes les vertus théologales de Colonna, ni l'incompréhensible héros de Pétrarque. Nouveau Titan, Machiavel propose de détrôner Dieu et de le remplacer par Satan dans le gouvernement des multitudes. Son projet de faire de l'Italie un seul royaume n'est pas non plus une utopie qui dégénère en manie, ni la fiction d'un patriotisme assommant qui défigure tous les faits pour marcher à son but, ni une lâche courtisanerie qui conspire sourdement au profit d'un prince, d'un seigneur, d'une ville ou d'un chef. Jamais il ne songe à le réaliser, ne

fût-ce qu'en idée, c'est à peine s'il en parle dans la première page de son livre de la *Guerre* et dans la dernière de son *Prince*. Même lorsqu'il le rencontre dans l'histoire momentanément ébauchée par Charles d'Anjou ou par les Visconti, il ne s'oublie pas un instant à le considérer ou à se roidir contre les obstacles qui le faisaient échouer. Mais, en vrai novateur, il lui emprunte l'attitude de l'homme qui crée une nation en la tirant du chaos du genre humain; il peint cette nation imaginaire sous des couleurs si vives, il détermine les conditions de sa force d'une manière si précise, que pour la première fois il donne aux modernes l'idée d'un État véritablement spartiate ou romain.

Suivant lui, l'État doit être un, fermé, inaccessible à l'étranger, irrésistible par un gouvernement supérieur à tout, hormis aux tribuns qui l'attaquent légalement pour le perfectionner, et d'une stabilité séculaire dans chacune de ses œuvres. Ses citoyens visent-ils à le renverser? ses magistrats reçoivent-ils les mots d'ordre d'une secte? ses chefs subissent-ils l'influence de l'étranger? ses parlements, son roi, ses prêtres tiennent-ils à de mystérieuses puissances placées au delà de ses frontières? il n'est plus un État; ses citoyens, ses tribuns, ses prêtres, ses magistrats, trahissent leurs devoirs; ce sont des membres d'une fausse république comme celles d'Italie. On ne fonde l'État qu'en s'arrachant aux situations équivoques, aux doubles menées, aux artifices ténébreux, aux perfidies méthodiques d'où viennent l'incertitude, l'irrésolution, la faiblesse qui laissent l'ennemi d'abord maître de nos décisions et ensuite de notre sort. Donc, ou la monarchie ou la république; on est libre de choisir. Mais une fois le choix fait, plus de merci pour la forme écartée.

Voulez-vous la république? Obéissez à la loi, soyez probes, fidèles, héroïques; sacrifiez les hommes trop riches, fussent-ils innocents, chassez les Tarquins, immolez leurs fils; ne tolérez pas les hommes corrompus, fastueux, vivant de distinctions et de vanité. Que si vous préférez la monarchie, alors c'est, au contraire, la corruption, l'inégalité qu'il faut favoriser; c'est Brutus qu'il est urgent de livrer aux licteurs, c'est l'unité du chef, c'est la liberté absolue de son pouvoir qu'on cherchera avant tout, et ici César Borgia méritera d'être pris pour modèle autant que Romulus. Point de fausse honte, jamais d'inepte tergiversation. Il faut se ranger pour ou contre l'ennemi, il n'y a point de milieu. Caressez vos adversaires ou tuez-les; gagnez-les ou exterminez-les sans hésiter. Si vous tenez à faire des conquêtes, achevez-les, colonisez la terre, subjuguez, changez-en les habitants, déportez-y une autre population, confisquez, abattez, rasez : que si vous voulez ménager les provinces, alors attachez-vous-les par des bienfaits, comblez-les de faveurs, faites qu'elles soient si heureuses sous votre sceptre, qu'elles abhorrent leur ancienne indépendance. On conçoit aussi qu'on s'abstienne des conquêtes, des guerres compromettantes, des trophées trop dangereux; mais alors il faut y renoncer entièrement, se couronner de roses, ne pas laisser l'ombre d'un soupçon sur ses intentions, ne donner aucune alarme. Jamais de vaines irruptions ou de conquêtes en l'air ni bienfaisantes, ni terribles, ni redoutées, ni aimées; ce sont des explosions florentines, vénitiennes, françaises, et en laissant l'ennemi debout, armé, irrité, prêt à la revanche, elles se traduisent bientôt en désastres.

Tout le monde sait par cœur les préceptes de Machiavel,

ils forment, pour ainsi dire, un genre à part; on n'entre pas dans la sphère de ses considérations, sans révéler sur-le-champ sa manière. Sa parole calme et lucide parcourt tous les cas de la guerre civile, sans scolastique, sans que jamais il n'hésite à montrer du doigt l'ennemi à combattre. A chaque page, ce sont des perspectives toujours neuves et imprévues; en le relisant, on croit entendre un écrivain toujours nouveau, et il est impossible de l'abréger ou de le resserrer sans le détruire. Personne ne le remplace. Nous remarquerons seulement qu'il force les phrases de Pétrarque à rendre gorge, qu'il met au grand jour toutes ses contradictions dissimulées, qu'il réduit au néant ce parti qui embrassait la république et la monarchie dans une même accolade. En traçant les rôles les plus opposés du tribun, du tyran, du pontife, du condottiere, du prophète, en évoquant avec une égale précision les exploits les plus contraires de l'antiquité gréco-latine, mêlés aux coups d'État les plus célèbres de son temps, il met pour la première fois en regard les contrastes politiques, les force à se tenir, à se répondre à travers la guerre civile, et il faillit se soustraire à l'erreur de l'État isolé, aux monomanies de la foi politique, aux vaines parades de la morale, en un mot, au vulgaire somnambulisme des lettrés, des docteurs et des théologiens. Bien plus, avant lui on considérait les révolutions comme des désastres, des confusions, des accidents qu'on classait et que, d'après Aristote, on subordonnait à sept causes générales en dénombrant autant de remèdes pour les réprimer ou les empêcher d'éclater. Machiavel enseigne enfin à les faire, à se moquer des remèdes, à écraser les pouvoirs légitimes, à créer, à détruire les gouvernements, à dédaigner les pou-

voirs héréditaires, la république traditionnelle, la béatitude, du calme et de la paix qui deviennent pour lui des situations méprisables. Dès qu'un peuple s'agite, de gré ou de force, il obéit aux lois tracées par le secrétaire de Florence: dès qu'un homme s'élève par la force de son génie, héroïque ou criminel, il reproduit dans sa personne l'un des types signalés par Machiavel; aucun chef n'arivera jamais à la gloire qu'à la condition de suivre ses préceptes et de se placer dans l'une des positions tracées dans le livre du *Prince* ou dans les *Discours* sur les décades de Tite-Live.

Mais le don du génie n'était accordé à Machiavel qu'à la condition de lutter, d'être l'un des soldats de son temps, de surpasser tous ses devanciers dans la haine contre la vieille Italie, et, en dépit de ses tendances, la nécessité du combat le faisait retomber dans l'erreur de l'État isolé, d'une thèse absolue, d'un gouvernement, abstraction faite de ses véritables adversaires. Au lieu de considérer les termes opposés de la monarchie et de la république dans l'organisation primitive des États, dans la juxtaposition nécessaire des unités et des fédérations, dans la fatalité qui condamne toute nation à prendre le voisin au rebours, dans la force des choses qui oblige toute république à se transformer à travers des révolutions et des réactions monarchiques, et toute monarchie à travers des révolutions et des réactions républicaines; au lieu, dis-je, d'étudier cet engrenage exact où tous les angles saillants et rentrants de la politique se répondent avec une précision mathématique, il ne voit que des formes détachées, des jets de dés, des contrastes en l'air, à la merci du caprice, de la volonté, ou de la fortune de quelque chef. Chez lui, la liberté du

politique, la possibilité de tout faire ne rencontre d'autres limites que je ne sais quel mouvement des sphères, tantôt favorable aux peuples, tantôt propice aux tyrans; à l'entendre, tout homme demeure toujours maître d'une moitié de ses actions, ou peut toujours fonder des Athènes, des Rome à l'infini, des États, qui, semblables à Sparte ou à Venise, dérobent huit cents ans d'existence à la rotation du monde. Il ne laisse aux puissances de l'anarchie et du chaos qu'une partie des événements, une moitié de l'histoire.

Ses conseils, ainsi adressés à des individus, substituent à la raison des États, un art arbitraire distribuant le succès en dehors de toute idée, de toute stratégie, de toute réalité géographique ou historique; ses arrêts, qui auraient été justes comme lois de la destinée, deviennent des préceptes impossibles comme ceux de la nécromancie, qui promet à l'homme la force d'un Dieu. La franchise même avec laquelle il expose tous les types, pour enseigner à faire le pape ou l'antipape, le roi ou le régicide, se transforme en une duplicité systématique mille fois pire que la rhétorique de Pétrarque, la contradiction de Patrizzi, la naïveté de Savonarola ou la corruption même des seigneurs, dont la tergiversation avait enfin pour limites les lois suprêmes de la nation. A quoi lui servait-il de prêcher la décision, de recommander la résolution la plus prompte et la plus constante, quand il plaçait son initié entre le oui et le non, entre les voies les plus opposées, en déclarant que la gloire vaut autant que l'infamie, et que tout motif de préférence est puéril ou imaginaire? C'est ainsi qu'on parle aux philosophes, aux solitaires, aux martyrs de la pensée, que l'isolement transporte hors de la société, dans un ciel intellectuel, et où l'on prend en pitié les prophètes des re-

ligions, les pasteurs des peuples, les chefs des multitudes; mais comment fonder une nation par la négation de toute foi, de toute action, de toute erreur, et en compromettant toute imposture venant en aide aux croyances et au secours des idées?

Enfin, ennemi implacable de la faiblesse des seigneurs exaspérés par tous les liens qui les garrottent au profit du pape, de l'empereur, des Guelfes, des Gibelins et de mille puissances parasites et funestes, il devient d'une inintelligence vandalique, en présence de la tradition italienne. Il ne voit, il ne conçoit que son État romain, son despotisme unitaire, sa nationalité royale, sa Rome conquérante et détruisant Alba et Tarquinie, le Samnium et l'Étrurie. S'agit-il de l'Église? il ne se doute pas qu'elle est la plus grande des républiques. Songe-t-il au pape? il ne comprend pas l'admirable révolution qui sépare les deux pouvoirs. Est-il question de Grégoire VII, des Guelfes, des Gibelins? il ne voit pas que le feu de leurs guerres purifie l'Europe. Les seigneurs arrivent-ils sur la scène? il déteste cette ère où l'intelligence des chefs trompe la fureur des factions. Naît-il à l'époque des inventeurs? il voudrait des armées féodales, des soldats barbares à la place de ces mercenaires, chefs des plébéiens et terribles aux despotes. Épris des Scipion, il demeure aveugle devant les mille hommes merveilleux qui surgissent du fond de ces villes féeriques de Rome, Naples, Vérone ou Florence; rien n'égale son dédain pour sa splendide patrie, qu'il croit lâche, pauvre, ambitieuse, tombée au fond de l'abîme d'une corruption qui lui donne le dernier rang parmi les peuples. Et Léon X qui fait l'admiration de l'Europe; cet empereur qui tourne encore de loin dans l'orbite que lui ont

tracée les révolutions italiennes, tant de poëtes, d'historiens, de philosophes, de peintres, d'architectes, d'incomparables artistes parlant à l'âme une langue dont personne n'oublie plus les images, tout ce spectacle ne lui arrache pas un mot d'éloge, pas un geste d'étonnement. Il s'obstine à peindre à faux les villes modernes, à les mettre dans une infériorité fictive devant les anciennes, à exagérer leur faiblesse, leurs revers, leur délire, à célébrer les Romains qui les ont détruites ou dévastées; il s'évertue à faire parader de vides fantômes, en réalité plus gothiques, franks, ou lombards que romains, et toujours pour fouler aux pieds de son État imaginaire cette liberté brodée à jour sur le granit élégant de l'édifice italien, mi-partie de république et de monarchie, d'unité et de fédération, pleine d'harmonies littéraires, de discordes calculées, œuvre unique qui réunit la plus grande stabilité dans ses principes, représentés par ses deux chefs, à la plus grande rapidité dans les révolutions confiées à la mobilité de chaque individu. Certes, il était facile, utile, nécessaire de l'attaquer; certes, aucun Italien ne maudira jamais sa patrie sans trouver sur ses lèvres les paroles mêmes du secrétaire de Florence; nous voyons devant nous aujourd'hui les vices qu'il a flétris, les infamies qu'il a signalées, l'inconsistance, les vaines irruptions, les royaumes improvisés et détruits en quelques jours, la versatilité honteuse des chefs, les victoires miraculeuses, les défaites non moins prodigieuses, les villes aux deux drapeaux, les conspirateurs aux deux sectes, les États aux deux gouvernements, les conquêtes faites avec des armées étrangères ou de plates menteries, et l'esclavage paraît au milieu du faste, du luxe, de la vanterie érigés en système. Si le politique florentin s'était borné à

opposer son État unitaire à cette Italie pontificale et impériale, où rien n'existe par soi, où chaque ville est la fraction de quelque chose, où chaque individu jouit de sa liberté sous la condition de ne pas être indépendant, il serait resté fidèle à la théorie des contrastes et il aurait mis en regard deux grands spectacles, dans lesquels l'esprit humain eût été surpris de reconnaître dans l'ancienne et dans la nouvelle Italie la même nation une fois maîtresse du monde par les armes et une seconde fois par la ruse. S'il s'était contenté de dénombrer les fléaux inséparables du système pontifical et impérial, ses inévitables guet-apens, ses oubliettes innombrables, ses détours insidieux, ses mille contradictions qui confondent sans cesse amis et ennemis, et qui font mentir la moitié de toute proposition unitaire et générale, encore une fois, son enseignement eût été à la fois juste comme la science, vrai comme les triomphes de deux ennemis qui restent aux prises pendant des siècles. S'il s'était même limité à montrer aux Médicis, aux Sforza, aux Rovere, aux Aragonais qu'ils espéraient inutilement prolonger leurs dominations versatiles et brillantes, en présence des armées modernes de l'Espagne et de la France, il aurait annoncé une incontestable vérité. Mais, quand il soulève une question de force, de succès, et qu'il prétend écraser sous sa chimérique unité la fédération qui a dévoré les Goths, les Lombards, les plus grands rois, les nations les mieux aguerries, les armées françaises que personne n'arrête ; quand il dit à cette liberté spirituelle, adorée à genoux de toute la terre, qu'elle n'a jamais existé, qu'elle n'a jamais compté, qu'elle est la honte du genre humain, alors sa théorie, sa moralité, son immoralité elle-même se perdent dans la folie. A force d'être Romain Machiavel

passe des papes aux Tarquins, du Christ à Jupiter, de la rédemption aux mœurs antiques, aux grandes injustices, aux prophètes armés, aux imposteurs terribles. Il se plaint même que le Christ ait humanisé les États, prêché l'humilité, montré le ciel, détourné les regards de la terre, rendu impossibles les sacrifices sanglants, les gladiateurs du cirque, les massacres héroïques, la décimation des armées.

Tel est le sort du génie, toujours octroyé à la condition d'une folie, toujours enchaîné à la tradition qu'il combat, à la patrie qu'il méprise, à ses ennemis qui triomphent, toujours dans la nécessité d'affirmer tout ce qu'ils nient, de nier tout ce qu'ils pensent, au risque de s'engouffrer dans des erreurs infinies. Aucune académie ne couronne ses paradoxes, mais ils agitent les nations, ils font le tour du monde, et, encore plus utile que la vérité, la secousse transmise par l'unité italienne mit en doute Léon X, tint tête à Charles-Quint, entr'ouvrit les portes de l'avenir, repoussa tous les dieux qui avaient régné sur la terre, en fit entrevoir de nouveaux par milliers impatients de descendre des régions de l'absurde, et expliqua la cruauté de la nature avec une telle force, que nous nous sentons encore maîtrisés par l'homme extraordinaire qui nous a montré tous les siècles plongés dans une nuit éternelle, et tous nos soleils réduits à des lumières artificielles.

SECTION II

AGE D'ARGENT

1530-1576

CHAPITRE PREMIER

ÉCOLE RÉPUBLICAINE DE VENISE

1530-1572

Revirement complet; le despotisme espagnol fait célébrer la liberté républicaine. — Apologistes de la république de Venise : Contarini, Garimberto, Memmo, — Gianotti dernier défenseur de la liberté florentine, — ses admirables illusions mêlées de colères rétrospectives. — Foglietta, représentant de la démocratie génoise.— Salomonio, tribun du bon sens contre les papes. — Vida oppose l'état de nature aux tyrannies de son temps.

Sous Charles-Quint, l'Italie changea de face : de libre qu'elle était et fédérale, elle tomba sous le joug d'une monarchie étouffante et presque universelle; son pape, son empereur, ses sectaires, ses seigneurs, tous ses chefs obéirent aux ordres de Madrid, et leur asservissement fut d'autant plus complet, qu'il était plus nécessaire pour protéger toutes leurs traditions en présence de l'insurrection protestante. A partir de cette époque, le despotisme disparaît de tous les livres distingués, personne ne rappelle cette servitude enthousiaste qui avait constamment été la forme de toutes les grandes pensées de la nation ; et c'est, au contraire, la liberté que l'on rêve et qui répand les attraits du fruit défendu sur les travaux les plus importants de la politique italienne.

Les premiers appartiennent à ce que j'appellerai l'opposition vénitienne, parce qu'ils se rallient à la république des lagunes, célèbrent ses franchises et voudraient transporter le sénat, le grand conseil des avogadors et les corregidors dans toutes les villes italiennes. A la vérité, d'autres républiques auraient pu prêter leur drapeau aux écrivains mécontents; mais Gênes devait sa prospérité à l'Espagne, Lucques son existence à l'empereur, Sienne agonisait et disparaissait très-vite, Bologne se croyait heureuse d'échapper aux catastrophes du siècle par la protection du pape : c'était donc à Venise, toujours hostile aux pouvoirs italiens, toujours ennemie du pape, de l'empereur, des Guelfes et des Gibelins, que revenait l'honneur de servir de modèle aux ennemis du nouveau despotisme de Madrid.

Au commencement du seizième siècle, la domination espagnole n'est pas encore connue, et c'est à peine si Venise trouve des apologistes dans ses lagunes; ce sont Trifone et Sabellico, des écrivains naïfs, inconscients de leur rôle à venir. Dépourvus de toute importance politique, leurs écrits expriment plutôt l'amour de la patrie et une affection quasi servile pour leur gouvernement que l'amour d'une idée et une inspiration capable d'agiter la Péninsule. Mais chez Durantino, Venise est déjà une théorie, et son livre, imprimé en 1522 la propose à l'imitation de toutes les villes. Bientôt Contarini le surpasse. « Tout le monde, « dit-il, vient admirer notre ville à cause de ses richesses, « de ses arts, de ses lagunes, de son commerce; mais il en « faut admirer l'indépendance absolue, la forme républi- « caine à l'abri de toutes les vicissitudes, et, si les Spartia- « tes, les Athéniens, les Romains comptaient parmi eux des

« hommes héroïques, chez nous, tous les citoyens sont « unanimes dans l'amour de la patrie. Au lieu de tracer le « plan de républiques imaginaires, nous exposerons celui « de Venise, si supérieur à ce qu'ont rêvé les philosophes. » D'après cet exorde, Contarini décrit pièce à pièce le sénat, le conseil, les quaranties, les usages, les traditions; tout lui paraît parfait : les élections aux boules d'or, les conclaves sous clef, le doge pour tempérer la liberté, le conseil des Dix pour étouffer les factions, les mercenaires pour éviter la tyrannie des troupes nationales. Mais pas un mot de cet éloge qui ne porte silencieusement contre l'Italie espagnole, représentée par des satrapes corrompus, des gouvernements sans sénats, des États sans discussion et des franchises anarchiques qui sanctionnent la servitude en la rendant inévitable. Garimberto célèbre de nouveau l'idéal vivant de Venise dans ses dialogues entre des évêques, des prélats, des lettrés, qui laissent entrevoir sur leurs physionomies les traits poétiques de Socrate, de Glaucon et des autres personnages de la république de Platon. La liberté le séduit tellement, qu'il ne pardonne pas même à l'ancienne Rome d'avoir succombé à ses propres discordes.

Vers 1556, ces mêmes idées se reproduisent dans d'autres dialogues du magnifique chevalier Jean-Marie Memmo, qui met aux prises les deux formes de la république et de la seigneurie, en imaginant une conversation du prieur de Rome et du commandeur de Chypre, avec des évêques, des prélats et des ambassadeurs. Rien ne trouble la sérénité de notre magnifique chevalier, rien ne le presse d'arriver à une conclusion; il expose longuement l'éloge du prince, il lui oppose tranquillement celui du citoyen ; il dénombre

avec une patience exemplaire les vertus des sénateurs, des capitaines, des magistrats; chaque rôle politique reçoit ses litanies officielles et son discours édifiant. La religion, la natation, les exercices, les bibliothèques, tous les sujets, jadis si agréablement traités par les écrivains des villes libres, se représentent chez lui dans un style d'une nonchalance incomparable, et il se répète, discute et disserte de manière à désespérer tous les partis, toutes les sectes et les commandeurs de tous les ordres. Mais enfin la nature l'emporte sur les mortelles lenteurs de l'écrivain, et l'on tombe comme par une sorte de gravitation irrésistible de la monarchie dans la république sous un doge vénitien, entouré de sénateurs dignes des lagunes et d'institutions qui constituent l'harmonieux pêle-mêle, tant admiré par Sabellico, Trifone, Contarini et Garimberto. Erizzo, qui conclut en péripatéticien original à l'éloge de Venise, Grimalio qui s'obstine à étaler les qualités du vrai sénateur, Cavalcanti qui supprimait les vieilles divisions guelfes et gibelines de la seigneurie de Ferrare, même Strozzi et Acciajuoli qui, en disciples d'Aristote, s'écartent du pape, de l'empereur et de l'Espagne, méritent à leur tour de figurer sur la liste des républicains forcés de s'attacher comme des naufragés à la république de Saint-Marc.

Un homme surpasse cependant leurs fioritures un peu molles et surannées, et leur apporte le sens avoué de l'insurrection contre l'Espagne. C'est Donato Gianotti, qui arrive de Florence, on dirait sans chapeau, poursuivi par les sbires, furieux, bouillant de colère contre la famille des Médicis et désolé de la catastrophe républicaine, quoique certain de la réparer bientôt. Quelle agitation dans son cœur! quelle tourmente de récriminations assiége son

esprit! Ah! si Nicolas Capponi l'avait écouté; si on avait étendu le grand conseil; si Philippe Strozzi ne s'était pas obstiné contre l'empereur; si on avait imité Gênes, si on n'avait pas suivi les Français, certes Florence serait libre, et en multipliant les hypothèses de son infatigable casuistique, l'illustre exilé espère qu'un coup de poignard florentin, une impatience française, une hésitation romaine, l'un des mille accidents de la politique courante, jetteront la nation dans de nouveaux tournoiements, dont l'issue sera la constitution d'une république avec un doge, un sénat et des quaranties dans la ville des Médicis. C'est avec ces idées qu'il écrit des dialogues, des critiques, des descriptions du gouvernement vénitien, comme pour se le fixer dans l'esprit; des plans de république à inaugurer le jour du réveil, et son modèle chéri se reproduit sans cesse sous sa plume embelli par un amour impuissant. Il y voit le mélange des trois formes qui contentent à la fois la monarchie par le doge, l'aristocratie par le sénat et la démocratie par le conseil; il y trouve la classe moyenne, ce tempérament que le maître d'Alexandre souhaitait à la Grèce pour apaiser ses discordes; il y découvre même une règle sûre pour refaire l'histoire, mieux qu'on ne la voit dans la vilaine réalité des faits historiques. En effet, n'est-ce pas fâcheux qu'en 1180, au commencement de la lutte entre les nobles et le peuple, personne n'ait songé à établir une classe moyenne qui séparât les combattants! Quelle calamité d'ailleurs que d'avoir créé depuis un gonfalonier avec des pouvoirs si exorbitants! Que ne supprimait-on dans la suite les édits de la guerre civile, au lieu de les multiplier sans cesse! Comment approuver tant de proscriptions dévastatrices, tant de ravages

domestiques? Et cette magistrature du parti guelfe, ce gouvernement dans le gouvernement, cette institution de la haine et de la colère, ce boulet rivé à la république, cette obligation fantasque qui lui imposait l'éternelle alliance de la France, habituée à traiter de la même manière ses amis et ses ennemis, n'était-elle pas un fléau permanent, une source intarissable de discordes, une cause perpétuelle, tantôt de bouleversements intérieurs, tantôt de désastres extérieurs? C'est ainsi que l'exilé s'emporte contre les hommes et les choses, sans que rien le décourage, ni la fédération italienne qui entraîne sa patrie, ni la papauté et l'empire, qui l'associent aux révolutions du monde, ni les Guelfes et les Gibelins, qui jaillissent du pacte pontifical et impérial, ni leurs rapides ondulations qui lui rendent en variété, en nuances, en tons diaprés, en scènes fantastiques tout ce qu'elle perd en force, en solidité, en régularité, et surtout en tranquillité, ce but toujours manqué par tous les damnés de la politique italienne. Bref, il ne soupçonne pas que ces discordes florentines, ces expulsions furieuses, ces proscriptions continuellement alternées, cette magistrature guelfe, ces Médicis gibelins, cette alliance nécessaire de la France opposante ou de l'Allemagne régnante, toute cette brillante anarchie se traînant depuis Pierre de Feu jusqu'au bûcher de Savonarole, tiennent à un système aussi vaste que l'Europe, et qui se joue de sa ville natale comme le fleuve d'une barque qu'il roule à la mer. Il croit tellement, l'infortuné, à la toute-puissance de l'individu que, suivant lui, si, en 1200, un homme se fût avisé d'aller à Venise et de transcrire sur son carnet l'organisation du sénat, de retour sur l'Arno, il eût créé un parti intermé-

diaire et aussitôt le pape, l'empereur, les Guelfes, les Gibelins, la France, l'Allemagne, l'anarchie et les Médicis eussent disparu comme par enchantement.

Il faudrait des volumes pour expliquer les attaques, les boutades, les intentions et même les conversations de Gianotti, car tout son entourage a disparu avec le désarroi de la bataille, et avec les événements qui lui faisaient perdre à chaque instant le pied et la visée. Mais on ne saurait trop pardonner à l'homme enveloppé dans une déroute; à peine lui reste-t-il assez de raison pour reconnaître les faits et pour en mesurer l'étendue matérielle; quant à l'étendue morale, il ne doit ni la dire, ni s'en douter; son devoir est de se tromper, de continuer la lutte, de ne se point décourager, quelque nombreux que soient les obstacles. Il ne s'agit pas de raisonner juste, mais de viser droit, de donner de vigoureux démentis aux gouvernements, de les montrer faibles, nuls, sur le point de tomber; de s'emparer de tout intervalle entre un fait et sa plus légitime conséquence pour y faire germer un monde d'illusions, et c'est là le grand mérite de Gianotti, l'unique cause qui nous le fait lire encore trois siècles après sa mort, et célébrer en dépit de ses continuelles puérilités. Sa Venise est bien la protestation la plus énergique contre la domination espagnole; les modifications par lesquelles il la démocratise frappent en plein le despotisme des seigneurs. Peu importe qu'elles détruisent ce sénat si admiré, ces familles si libres; que cette république, ainsi transformée, ne soit plus qu'un projet en l'air, sans antécédents pour Florence, où les deux républiques proclamées en 1494 et en 1527 étaient follement incendiaires et les libertés plus anciennes complétement oubliées; ce projet, cette chimère, tenaient

en échec les gouverneurs espagnols; les princes tremblaient; l'erreur du moment contenait en puissance une vérité aussi forte que Charles-Quint: la possibilité d'un avenir en sens inverse du présent.

Si nous ignorions pourquoi Gianotto prenait la route de Venise et non pas celle de Gênes, Foglietta nous l'apprendrait dans son dialogue sur sa ville natale. Ici les interlocuteurs ne sont plus ni commandeurs, ni évêques, ni prélats: simples citoyens, au lieu d'être épris de la splendeur de leur patrie, ils la déclarent malheureuse, déchue, sans espoir de recouvrer son ancienne gloire; au lieu de la proposer pour modèle, ils conseillent d'en fuir les exemples. N'obéit-elle pas à des patriciens? et quels sont leurs titres à la reconnaissance générale? Dès 1265, ils ont été à la tête de toutes les émeutes; ils ont porté l'anarchie à un tel degré, que la république a dû invoquer la protection de Naples, de Milan, de l'Allemagne. Plus tard, ils n'ont cessé de déchirer encore la patrie par les Adorno et les Fregoso, tandis que les Spinoli campés à Buzallo, les Fieschi à Varisio, les Grimaldi à Monaco, les Doria à Oneglia, inquiétaient les citoyens. « Qu'ils renoncent donc à « leurs distinctions, filles de la guerre civile! s'écrie « Foglietta; la plèbe demande la paix, et personne ne « doit plus marcher dans la voie des Baglioni, des Ben- « tivoglio, des Visconti, des Médicis, des Petrucci, des « Carrare, des Scala, des Adorni et des Fregoso. » Mais la démocratie du politique Génois se réduit à une attaque; sa haine contre le sénat demeure municipale; aucune théorie générale, aucune idée qui s'élève jusqu'à un principe, et il ne nous reste qu'à signaler cette symétrie des haines italiennes qui faisaient détester à Gênes l'aristocratie adorée

à Venise, tandis que Venise méprisait profondément la plèbe que sa rivale voulait rendre triomphante.

C'est une autre nuance à Rome, où Salomonio fonde son dialogue *de Principatu* sur l'unique principe que la loi doit régner sur le prince. Suivant lui, les axiomes romains qui rendent le roi absolu le rendent un tyran. Il en résulte une vigoureuse attaque contre le despotisme pontifical flétri dans ses richesses mal acquises, dans la corruption de son clergé, dans l'imposture qui lui octroie la fausse donation de Constantin, et dans ses mœurs tellement dissolues, que, d'après le politique romain, « la « pudeur s'appelle désormais fatuité, la modestie rusticité, « et la fugalité hypocrisie. On accusa Apulée, ajoute-t-il, « d'avoir manqué à la philosophie, parce qu'il possédait « un miroir; notre clergé licencieux, délicat, lascif, en- « touré de glaces et de concubines, se montre tellement « peigné, parfumé, attifé, le nez au vent, le poignard au « côté, qu'il excite un mélange de peur et de nausée.» Cette insurrection faillit atteindre Dieu, considéré comme l'éternel despote de l'univers, et, lorsque l'un des personnages du dialogue veut célébrer la religion, son interlocuteur l'arrête, se déclarant incompétent avec une brusquerie qui anticipe sur le célèbre *Cela ne me regarde pas* de Descartes. Et qu'on ne lui parle ni de soldats, ni d'argent, ni de ressources matérielles, avec lesquelles on pourrait parer aux calamités de l'Italie si violemment dévastée; tout dépend des mœurs; sans la vertu, les capitaines trahissent, les armées se débandent, les richesses corrompent, et Venise elle-même aurait été perdue, si elle n'avait honteusement apaisé la colère de Jules II.

Au-dessus de Giannotto, Foglietta et Salomonio, Vida -

semble demander la république dans les hautes régions de la morale et des idées. Sa placide latinité s'étend avec une sorte de béatitude sur une foule de sujets, que l'avare politique torture par ses lois de répression. Rien n'est plus imprévu que d'entendre tout à coup une apologie de l'état de nature à la manière de J. J. Rousseau à travers des périodes imitées de Cicéron, dans la bouche d'un Père du concile de Trente, dans un dialogue dont les interlocuteurs sont des membres même de ce concile accidentellement réunis dans une villa. Après les compliments d'usage où l'on plonge dans les élégances ecclésiastiques du seizième siècle, le cardinal Flaminio expose les délices de la vie pastorale et des âges primitifs. « Là, dit-il, l'égalité régnait, « chaque famille formait une république, et les mœurs « étaient rudes, sincères et innocentes. » Aucun royaume, aucune tyrannie, aucune ambition n'opprimait les multitudes; nulle guerre, nulle sédition ne propageait la discorde; on ne connaissait ni lois ni chicanes, et le souvenir de cette époque, constamment regrettée, nous fait comprendre tout ce qu'il y a d'amer dans nos sociétés de fer et d'airain. Chacune de nos lois, poursuit le prince de l'Église, nous impose une servitude; au lieu de nous améliorer, elles nous rendent plus rusés; la corruption s'étend avec les raffinements, et, pour se faire encore une idée de la vertu, il faut tourner le dos aux villes et regarder la campagne, les paysans, les hommes de la nature. Où sont les parfaites républiques? Dans la cervelle des savants ou dans des îles imaginaires. Pourraient-elles subsister au milieu du genre humain? Le mouvement universel emporte tout, et Dracon et Solon. Les assemblées sont-elles meilleures que les chefs? Les sages eux-mêmes, enchaînés à la société par

le corps, n'en sont-ils pas en dehors par l'esprit? Enfin, d'où viennent les États, si ce n'est de la lie de Romulus? En quoi consistent les finances, sinon dans un brigandage organisé? Que reste-t-il de l'histoire, si on lui ôte les guerres, les conquêtes, les catastrophes, les tragédies et les massacres où l'homme est l'être le plus funeste à l'homme? « O bienheureux âge d'or! s'écrie le cardinal, « dût-on me crucifier, je déclare qu'il faut fuir cette bête « sombre et féroce qu'on appelle l'État, et qu'il faut se « réfugier dans la solitude des champs où l'on peut goûter « le bonheur en vivant conformément à la nature. »

Tout le dialogue n'est qu'une amicale réfutation de cette apologie qu'il écarte avec une politesse ravissante. Mais le coup est porté, l'attaque domine la défense, et la nouvelle apologie des lois, de l'industrie, des arts, des sciences et de la religion, ne rétablissant pas l'antique société, nous fait vivre dans une sorte de milieu platonique où la civilisation, quelque nécessaire qu'elle soit, paraît désormais dure, artificielle, forcée, et très-inférieure à cet état de nature qu'on chérit comme les premiers murmures des bergers que l'Opéra faisait admirer dans les drames de *Pastor fido* ou de l'*Aminta*.

CHAPITRE II

ÉCOLE DES SOLITAIRES

1530-1572

La liberté individuelle, — dicte les aphorismes égoïstes de Guichardin, — les observations profondes de l'Anonyme Supérieur, — les remarques ingénieuses de Capelloni, — et les théories misanthropiques du philosophe Cardano.

Jusqu'ici nous avons vu la liberté prêchée dans l'aristocratie, dans la démocratie, dans la civilisation ; mais l'attitude républicaine contre l'Espagne produit au grand jour une nouvelle liberté, où la témérité des anciens seigneurs, devenue un droit personnel et occulte, s'attacha avec une volupté épicurienne à la contemplation des phénomènes de l'égoïsme. Dans l'impossibilité d'agir, on pensa, on considéra paisiblement le jeu des intérêts, qui donne si souvent la couronne au plus fourbe, et l'esprit gagna d'autant plus en hardiesse, qu'il se tint à une convenable distance de tout danger pratique.

Guichardin montre le premier ce progrès ingénieux sous la forme d'une reculade. Profond observateur, d'une exquise délicatesse dans l'analyse des événements politiques, d'une exigence sévère quand il apprécie toute action, sans colère, mais sans pitié pour tout homme qui manque son but ; son histoire d'Italie pèse encore comme un remords sur la littérature nationale. Personne ne s'est mieux placé au point de vue de l'indépendance italienne, personne n'a mieux compté les villes et les seigneurs qui

ont pris les armes contre Charles-Quint; mais personne aussi n'a mieux dénombré les échecs, les lâchetés, les trahisons qui ont couvert de ridicule ceux qui aimaient le plus leur patrie. Qu'on juge donc de la suprême indifférence de cet homme pour tout individu qui voudrait encore l'appeler au combat! Son histoire, qui ne saurait nous occuper ici, le cache en partie sous les trop riches draperies du classicisme contemporain, mais, dans les quelques pages de ses *avertissements*, il étonne par son tact, il mortifie par son infaillible prévoyance; jamais l'égoïsme politique ne s'érigea mieux en principe, jamais il ne présenta une forme plus attique.

Les citoyens gémissaient, les patriotes s'emportaient contre Charles-Quint, les républicains conspiraient : écoutons au contraire Guichardin, que la catastrophe trouve lieutenant du pape et chéri de la famille des Médicis. « Vous « criez à l'injustice, dit-il, mais je ne connais aucune do« mination qui soit légitime, sans en excepter celle de « l'empereur, fondée sur l'usurpation de César, ni celle « du pape, imposée par la double violence des armes spi« rituelles et temporelles. C'en est fait de Florence; ne « vous engouffrez pas tant désormais dans la politique; le « jeu n'en vaut plus la chandelle, les pertes surpassent de « cent piques les bénéfices, et, dès qu'on vous exile, vous « perdez l'argent et le crédit. » Plus bas il ajoute : « Ah! « si je pouvais faire une révolution moi seul! je n'y « manquerais pas, mais avec les fous, avec les polissons!... » Voici d'autres conseils pour se bien gouverner sous tous les gouvernements. « Prenez garde à l'inimitié des grands, « elle est terrible. — Ne croyez pas à ceux qui vous prê« chent la liberté : s'ils espéraient quelque faveur d'un roi,

« ils se feraient ses esclaves. — Ne cherchez pas l'intimité « du tyran, ce sera le meilleur moyen pour conserver ses « faveurs et pour se dégager de sa chute, en grandis- « sant aux yeux de tout le monde. — Ne vous heurtez pas « contre la religion, qui a tant de force sur l'esprit des « hommes, et gardez votre honneur, parce qu'on ne cherche « qu'à vous prendre en défaut ; soyez-en sûr, *expertus lo- « quor;* mais, si on vous surprend, niez résolûment les faits « les plus évidents : la dénégation ébranle toujours l'accu- « sateur et le force à se modérer, *a stare in cervello.* » Une centaine de conseils sortent ainsi de la bouche de ce prudent égoïste, et tombent comme les flèches d'Apollon, ici sur des républicains maladroits, là sur le peuple qui les a désertés, ailleurs sur des princes qui voudraient se rendre vénérables à force d'imposture, ailleurs encore sur des prêtres qui voudraient se diviniser à force de mensonges ; et partout c'est un solitaire de l'esprit, un heureux ermite qui compromet tranquillement, par sa propre corruption, toutes les corruptions italiennes.

Je ne suivrai pas ses cent conseils au moment où ils deviennent les cinq cent soixante avertissements de Lottini, qui les affadit en les mêlant à une foule d'aphorismes aussi vieux que naïfs. Je ne m'arrêterai pas non plus à Salviati, qui voit les Romains plus vertueux sous les rois qu'en pleine république, ni à Guarino, qui trouve la liberté chez les princes et la servitude chez les peuples dont l'histoire célèbre le plus la fierté républicaine. Mais, au lieu de me perdre avec les jeux de mots des oisifs de cette époque, je dois remarquer l'influence de Guichardin sur les esprits les plus élevés, et ici j'ai la satisfaction de révéler à la république des lettres l'existence d'un politique

inconnu, et, certes, digne de figurer à côté de ses plus illustres compatriotes de Florence. Ce ne fut pas sans un vif étonnement qu'en feuilletant une foule de paperasses, ternes et agaçantes, dans la bibliothèque Magliabecchi, de Florence, je vis luire à mes yeux, sous le chiffre XXX, 4, un style franc, net et coloré, à la période forte, aux traits multipliés, maîtrisant son idée et moulé dans une phrase que relève la légère négligence de l'homme, exclusivement préoccupé de sa pensée. Faute de renseignements, et pour mieux fixer mon indication, je donnerai le nom de Supérieur à cet anonyme qui nous transmet une vingtaine d'excellents discours, en se plaçant, par ses dires, sous la date de 1550, sauf de légères variations. L'un de ses mérites consiste à noter les effets opposés d'une même passion, se développant au milieu de circonstances diverses. Ainsi la méfiance est si funeste à Uguccione de la Fagginola, qu'elle le pousse à faire arrêter son lieutenant, forcé par là de lui enlever d'abord Lucques, et ensuite Pise, sa capitale. Cependant François Sforza dut précisément à ses méfiances contre Florence et Venise ses alliées, le bonheur de s'emparer de la Lombardie et de mourir duc de Milan et de Corse. La colère donne à son tour des résultats opposés, suivant le milieu où elle éclate. Elle perd Corso Donati, à qui elle conseille d'abord d'attaquer les nobles, ses amis naturels, et bientôt les chefs du peuple, ses amis d'adoption; en sorte qu'il se voit enfin seul, accusé, haï de tout le monde, pris dans la campagne, et réduit à se donner la mort en se jetant de cheval, plutôt que de comparaître devant ses ennemis, devenus ses juges. Mais c'est aussi la colère qui réveille André Doria, l'arrache au drapeau de la France trop ingrate, le lance dans les rangs de l'Espagne, et le met en mesure de donner la

liberté à Gênes, sa patrie, en se couvrant de gloire. Sans poursuivre des antithèses, qui deviendraient fastidieusement scolastiques, l'anonyme supérieur montre le jeu des autres passions dans l'injure qui provoque les vengeances, dans l'avarice qui conduit à de sordides catastrophes, dans la perplexité qui vous livre à la décision de l'adversaire, dans la mesquinerie qui fait échouer les meilleures entreprises, dans la cruauté qui nous donne l'apparence de monstres, dans l'obstination qui nous pousse à marcher à contre-sens des événements. Chaque loi se développe par des exemples frappants, clairs, pittoresques, détaillés de manière à ne laisser aucun doute; on croirait se promener dans une galerie de tableaux, à l'instant même où l'esprit reçoit l'enseignement le plus varié. Louis de Bavière, sans argent, ni foi, ni résolution, réduit à la plus honteuse banqueroute; Napo Torriani, assez malheureux pour se fier à un homme qu'il avait enfermé pendant sept ans dans une cage, et qui lui fait subir le même supplice jusqu'à la mort; le cardinal de Cortona, soudainement foudroyé par la parole de Clément VII, qui lui reproche d'avoir perdu Pise et Florence, en refusant d'avancer quelque argent aux Médicis, ses bienfaiteurs, quoiqu'il regorgeât de richesses et que son domestique, dit le bossu, couchât toujours sur le coffre de ses épargnes; d'autres portraits, également accentués et touchés avec le faire d'un maître, me gravent dans la mémoire ce manuscrit italien, qui demeure encore inédit par l'injustice du sort ou peut-être par le dédain de son auteur pour les applaudissements de la foule.

Sans égaler l'anonyme supérieur, Capelloni reste fidèle aux traditions égoïstes de Guichardin par ses observations

mordantes et par son attention à serrer de près les faits dans ses *Raisonnements historiques et politiques*. Là encore le point de départ est la catastrophe italienne et surtout l'expédition française de Charles VIII qui lui donna la première impulsion. Mais qui l'a provoquée ? Louis le More ; qui l'a voulue ? des Italiens ; qui s'attachait à la France ? qui invoquait l'Espagne ? qui appelait sans cesse de nouveaux étrangers? les partis italiens de chaque ville, de chaque bourgade. Rien donc de plus naturel que Capelloni veuille nous donner une instruction prudente et positive. Voilà Côme des Médicis qui dresse son fils à l'économie en l'obligeant à compter lui-même l'argent aux créanciers. Voilà un Génois qui manque sa fortune en refusant sa fille à Innocent VIII, qui la demandait pour un fils naturel. Au contraire, voyez le Florentin Laurent des Médicis qui s'empresse de lui accorder sa fille, et aussitôt son fils Jean de Médicis devient cardinal, puis légat, enfin pontife, et comme il nomme cardinal Jules des Médicis, plus tard pape à son tour sous le nom de Clément VII, il en résulte que la famille obtient ainsi Florence et la Toscane. Un autre tableau nous montre le crime utile aux États, aux mœurs, à la religion, à Dieu lui-même, car c'est César Borgia qui restaure la papauté en détruisant tous les princes qui l'avaient si longtemps opprimée. L'exemple de deux cardinaux qu'Alexandre VI emprisonne et ne délivre qu'après les avoir empoisonnés, est donné afin d'inspirer une horreur salutaire contre la société des imprudents tels que le cardinal Petrucci qui les avait compromis. C'est ainsi que par une riche série d'exemples mêlée de quelque naïveté, ce politique façonne le lecteur à aborder sans étonnement les points de vue les plus excentriques des lois de la morale.

Cependant Cardano surpasse mille fois les hommes les plus hardis de cette période, et les aperçus qu'il sème çà et là au milieu de ses traités de morale ou de médecine laissent des traces flamboyantes qui éclipsent toutes celles de ses contemporains. Pénétrant, lumineux, facile, ennemi de la vulgarité jusqu'à lui préférer le paradoxe, assez fort pour toucher à la vérité même à travers l'absurde, il ne conçoit que trop pourquoi l'Italie demeure immobile. Méprisant tous les princes italiens, entourés d'adulateurs et de bouffons, dédaignant les multitudes plongées dans les ténèbres de la superstition pontificale, il marche seul avec ce désespoir misanthropique qui vaut tous les courages de la politique réunis ensemble. Avec quelle hauteur ne jette-t-il pas tous les moyens les plus violents aux pieds des princes et des peuples, insouciant de celui qui les ramassera ! Qui règne sera toujours faux, imposteur, cruel : il déportera les populations dans les provinces conquises, il fera le mal tout à coup, le bien peu à peu, avec une sorte d'avarice pour le faire savourer : il bâtira des temples semblables à Sainte-Marie de Florence ou aux pagodes de la Chine, afin de persuader que ses villes appartiennent aux dieux; il se déifiera lui-même à l'imitation d'Alexandre, ou ce qui revient au même, il se mettra sous la protection du saint sacrement sans toutefois se livrer à l'Église. Que d'avis, que de scènes, que de situations rapidement explorées ! que de vicissitudes embrassées d'un coup d'œil ! Chaque mot de Cardano révèle de longues méditations, et il n'oublie pas une douleur, pas un geste, pas un masque de la Divine Comédie. Même en résumant ses devanciers, il leur donne toujours un sens nouveau, une tournure originale; il les dépasse sans cesse par l'imprévu des aperçus

au milieu d'un monde qui se transforme. Sa raison domine toutes les scènes incendiaires de la réformation; quand il fixe son doigt sur le roi d'Angleterre ou sur le duc de Saxe, on apprend à faire vite les révolutions religieuses ou à s'en abstenir complétement : quand il signale les agitations fiévreuses de la France, il enseigne à éviter la détestable manœuvre des rois qui s'efforcent d'étouffer un parti par l'autre. Quelquefois il semble vulgaire, perdu dans des lieux communs, noyé dans des idées d'obéissance monarchique qu'il partage avec la foule. C'est alors qu'il se moque le plus du vulgaire, de la monarchie et de la foule, et il affectera, par exemple, l'horreur la plus naïve pour les régicides et le propos délibéré d'en dévoiler les affreuses machinations, pour s'arrêter avec une visible complaisance sur la hardiesse incomparable de l'homme isolé qui fait trembler une nation. Suivant lui, le conspirateur qui frappe le prince et parvient à s'évader mérite une place à côté de Brutus, bien au-dessus de César. D'autres fois vous le voyez engouffré dans l'astrologie, plongé dans une spéculation lunatique, presque atteint de folie; c'est qu'il se couvre du voile de l'extravagance pour juger encore plus librement les plus redoutables chefs de la terre. Veut-il nier la divinité de Jésus-Christ? Il le subordonne aux sphères, et le fait naître sous l'influence des astres comme les choux et les navets; veut-il montrer qu'il a été maladroit et insensé? Il fait observer que Machiavel l'accusa de s'être follement mis à dos tout le peuple de Jérusalem sans avoir songé à s'armer. Lui parlez-vous des grands hommes sur un ton admiratif, cette amorce qui fait les dupes par milliers? Il hausse les épaules: les héros, dit-il, sont le fléau de leur patrie; Épaminondas n'engagea-t-il pas les Thé-

bains dans des entreprises si supérieures à leurs forces qu'Alexandre finit par les écraser? Thémistocle ne se réfugia-t-il pas chez l'ennemi de la Grèce? Alcibiade ne fut-il pas la perte d'Athènes, Lysandre de Sparte, et Cicéron même de Rome? Mais qu'on l'entretienne de Néron, alors il se déride, et en glissant son éloge à côté de celui de la podagre, il se sert de la liberté déclamatoire et du bavardage convenu de la *Cicalata* pour montrer les caprices de la renommée, la bassesse naturelle de l'homme, la folie universelle des politiques. Car ce Néron si honni, si couvert d'infamie, n'égala jamais les massacres de Sylla, ne prêcha jamais des exterminations comme Caton, ne fut pas dévastateur comme Titus, ni fiscal comme tous les empereurs postérieurs. Affable, charitable, modeste, il renouvela Rome par ses constructions, il nourrit les hommes de la plèbe par milliers; ses vices ne furent que les actes d'une aberration personnelle; il ne frappa que les ennemis du peuple et de la patrie, et une nation qui se plaisait aux spectacles des gladiateurs, aux supplices des esclaves et qui décrétait de telles extorsions qu'elle forçait d'entières provinces à se vendre, après avoir donné le titre de héros à tant de meurtriers, devait considérer Néron comme une exception de clémence. Convaincu de la perversité sanguinaire de notre race, le philosophe lombard se félicite que la nature nous ait refusé des vies de trois à quatre cents ans en nous enlevant ainsi à l'odieuse alternative de perpétuer d'horribles tyrannies ou d'exagérer les plus grands massacres de l'histoire. Ces vues supérieures à la sphère des affaires n'empêchent nullement, du reste, que, toujours positif, le même homme ne parvienne à signaler le premier des vérités très-pratiques. Personne avant lui

n'avait distingué les empires unitaires fondés sur une capitale des empires fédéraux dépourvus de tout centre ; personne non plus ne s'était emparé de cette distinction pour prophétiser nettement que ni le Portugal ne garderait l'Inde d'Orient, ni l'Espagne celle d'Occident. Jamais je n'ai vu un esprit plus naturellement prudent dans les rébellions spéculatives, ni plus foncièrement inventif dans ses moindres écarts, quoique ses idées trop dispersées dans des ouvrages étrangers à la politique ne parviennent pas à former un système régulier.

CHAPITRE III

DÉCADENCE DE L'ÉCOLE MONARCHIQUE
1530-1572

Pitoyables compositions de la littérature servile. — Lieux communs de Mambrino Roseo et de Pigna. — Effronterie de Bruccioli encore inédit. — Le prince au rabais dans les manuels du gouverneur.

Rien n'égale la détresse, la pauvreté, l'insignifiance des littérateurs monarchiques de cette période. Le despotisme révolutionnaire, qui avait inspiré les grands hommes de l'époque de Dante ou de Machiavel, tombe entre les mains d'une foule de médiocrités, très-heureuses de vivre sous la domination de l'Espagne, sous le joug des seigneurs immobilisés. Toutes les qualités du prince, si laborieusement saisies pour enfoncer les traits les plus acérés de la monarchie dans l'anarchie incendiaire des époques postérieures, ne se reproduisent plus que sous forme de litanies, suggérées par l'impulsion de l'habitude.

En 1523, Léon-Baptiste Alberti noie déjà son prince dans une foule d'allégories, sourdement brodées sur des fictions mythologiques qui le rendent illisible. Vingt-six ans plus tard, Roseo Mambrino de Fabriano revient sur le même sujet, avec force banalités morales, entre autres que « *le donne specialmente le principesse non devono uscir di casa.* » Je ne l'aurais pas mentionné si, sa tirade contre Alexandre le Grand ne me semblait pas viser contre la monarchie de Charles-Quint. Alexandre (fait-il

dire à un Garamante) mérite d'être l'esclave de tout le monde : ne cherche-t-il pas la gloire par l'infamie de la guerre ? Quant à nous, ajoute le Garamante, nos lois sont simples, elles proscrivent l'innovation pour qu'on n'oublie pas les bonnes mœurs, elles défendent d'adorer plus de deux dieux, l'un dans la vie, l'autre dans la mort ; nous portons tous les mêmes habits, nos héritages sont égaux ; nous décapitons celui qui ment et vouons aux dieux l'homme au delà de cinquante ans, et la femme au delà de quarante, pour que personne ne s'attache à la vie.

A propos de lieux communs, Pigna mérite la place d'honneur : en lisant son prince, dédié au duc de Savoie, il nous semble entendre un élégant capucin, à la voix nasillarde, aux flagorneries illimitées, se faisant un devoir de la bassesse et un plaisir d'idolâtrer son souverain. Mais ses litanies des vertus du monarque sont si bien tournées, ses paroles se multiplient si agréablement pour tirer d'un mot un chapitre et d'une série d'épithètes toute une section systématique, il mêle si bien les princes aux héros, l'histoire à la fable, il donne en un mot une telle irradiation directe, comme il dit, oblique et circulaire à sa divinité terrestre, destinée à servir de foyer à la lumière, qui réunit Dieu, les anges et les hommes, qu'on se surprend parfois à oublier la dégoûtante réalité et à chercher un sens à tant de phrases voyantes et associées aux plus poétiques souvenirs de la Grèce et de Rome. Ici, Côme et Laurent de Médicis prennent place parmi les dieux de l'Olympe, et l'on adore, non-seulement Charles-Quint, quoique retiré du monde dans la solitude de Saint-Juste, mais Philippe II lui-même « ce fils qui le rend encore vivant aux yeux de l'univers. »

Nous refusons de descendre plus bas que Pigna, et de

rendre compte de ses nombreux collaborateurs en monarchie. Comment pourrions-nous citer le *Prince* que Nifo dédie à Charles-Quint, si ce n'est pour dire que c'est un impudent plagiat de Machiavel, délayé dans des distinctions scolastiques qui dissimulent le vol en supprimant les têtes des chapitres? Comment parler de la morale cicéronienne de Gualandi, dédiée à François II Sforza? Cresci, qui écrit son *Prince*, *pour fuir l'oisiveté*, le laisse inédit dans la bibliothèque Magliabecchi; Natta d'Ast abandonne le soin d'éditer le sien à des Allemands, qui impriment quelques années plus tard son babil libéral, mais sans portée. Pouvons-nous parler du bon Figliarchi, qui explique en six ou sept chapitres, écrits d'un ton de domestique, comme quoi le prince doit être affable, juste et accessible à ses sujets? Que dire de Ceccarelli, qui propose l'ignoble Alexandre des Médicis, poignardé par Lorenzino, comme un modèle de vertu? Que penser de Rosello, qui admire l'exemple encore plus odieux de Côme des Médicis? Nous ne citerions pas même Bruccioli, nul comme Gualdo et inédit comme Cresci, à la bibliothèque Magliabecchi, si, à côté de son *Ottimo principe*, nous n'avions trouvé ses *Cent huit manières de faire de l'argent*, *employées par une foule de républiques*, *de rois et d'empereurs*, *d'après les auteurs grecs*, *latins et hébreux*. Le digne homme conseille de battre fausse monnaie, de vendre les amnisties, de se faire prêter la vaisselle des riches sans la rendre, d'emprunter sur gage en réclamant le gage le lendemain. Rien n'égale sa diligence à dénombrer toutes les turpitudes de la finance, et, quand on arrive au cent huitième moyen de Laurent le Magnifique, qui demandait aux conspirateurs autant d'argent qu'ils en avaient dépensé contre lui, on s'étonne d'arriver à la fin sans avoir trouvé

parmi ses ressources celle de piller les diligences ou de voler les passants.

On complète la revue des mauvaises compositions de cette époque en nommant les écrivains qui s'emparent du type du prince pour l'appliquer aux fonctions subalternes du magistrat, du gouverneur, du conseiller. Tatio transporte l'art de régner chez le chancelier, auquel il recommande une bonne écriture et l'air important. Pietro Magno dédie au duc de Parme un traité sur les conseils; Ferrarotto transporte les qualités du souverain au stradico de Messine; mais aucun homme distingué ne se montre, l'art de commander paralyse tous ceux qui l'effleurent, et, pour trouver quelque belle page, nous devons lire le joli traité de Campano, édité à cette époque, mais emprunté à l'époque antérieure, où il avait appris au magistrat que non-seulement il doit s'abstenir de tout acte licencieux, mais même de toucher les femmes des yeux.

CHAPITRE IV

PROGRÈS DE L'ART DE TROMPER LES ROIS
1530-1572

L'art de faire la cour remplace celui de régner. — Traité de Castiglioni, qui enseigne à se bien tenir, — de Nifo, qui apprend à parvenir, — de Grimaldi, qui s'applique avec méthode à conquérir la grâce du souverain, — du cardinal Commendone, qui perfectionne l'art de flatter. — Innocence et infériorité des écoles étrangères à l'Italie, — et d'ailleurs occupées à suivre les écoles italiennes.

Tandis que le prince condamné à une insipide honnêteté ou à une fatale iniquité n'excitait plus l'imagination des écrivains, leur philosophie vagabonde se dédommagea de cette perte par un nouveau genre de dégradation où l'esprit s'appliqua à donner du relief à la bassesse. On réfléchit sur les moyens d'exploiter le prince, et l'art de faire la cour remplaça presque l'art de régner. Castiglioni de Mantoue avait déjà écrit son *Cortigiano*, encore aujourd'hui entre les mains de tout le monde, comme un modèle de goût et comme le souvenir d'une société si élégante, que la noire intrigue s'en exile d'elle-même. La douce politique de l'agrément y trône seule pour enseigner à se bien tenir, à parler décemment, à paraître, à disparaître à propos, à tenir son rang, à ne pas déchoir, à ne pas se perdre dans les pénibles labyrinthes de l'étiquette, à éviter les odieuses catastrophes de la vilaine gaucherie. L'homme de cour y apprend à être mesuré, savant, lettré, cauteleux, aimable, attifé, sincère, étranger aux lourdes plaisanteries, aux ridicules expressions; tout homme in-

struit y savoure avec délices des contes ravissants, des scènes d'une grâce féerique, d'adorables pédanteries; jamais sujet plus léger et plus superficiel ne fut traité d'une manière plus solide et plus attrayante.

Cependant, aux jours des ambitions déçues, on s'aperçut que ce chef-d'œuvre avait un défaut capital, un vice qui le rendait complétement inutile. Semblable à une fleur sans parfum, à un fruit sans saveur, à une femme sans vie, il se perdait en paroles agréables et en règles élégantes, en laissant l'égoïsme en souffrance et le courtisan sans fortune. N'était-ce pas le comble de la maladresse, que de se confondre en révérences, sans songer à l'objet essentiel, la grâce du prince, cette source intarissable de places et de faveurs? Fallait-il laisser sans règles ce bonheur inappréciable de l'homme qui approche son maître et qui peut s'en servir à tout instant sous prétexte de le servir? Rien ne devenait donc plus important qu'une nouvelle législation sur l'art de faire la cour, et Nifo se fit pardonner son plagiat de Machiavel, en ajoutant le grain de sel de l'égoïsme aux fades cérémonies de l'étiquette. Son livre, écrit avec une touche antique et un singulier atticisme, s'occupe principalement de l'adulation, qu'il divise en plusieurs classes et qu'il explore dans ses plus subtils méandres. On adule, dit-il, par imitation, comme Clisophe, qui boitait pour ressembler au roi Philippe son maître; l'adulation par de fausses défaites offre à son tour ses avantages, et Clisson se laissait vaincre à la course par Alexandre; d'autres préfèrent la fausse franchise, et ils reprochent à leur prince de ne pas s'abandonner à ses penchants, de se trop contenir, d'avoir une modération honteuse, des égards absurdes, une nonchalance impar-

donnable; un sénateur réprimandait Tibère de négliger sans cesse ses intérêts, pour ne songer qu'à la conservation des libertés républicaines. On ne saurait se douter combien la flatterie la plus grossière remue les cœurs les plus insensibles; elle les retourne, les amollit, et le moment arrive où chaque mot bien placé trouve la récompense d'une place, d'une pension, d'une décoration, de mille faveurs imprévues. Non content d'être flatteur, suivant Nifo, l'homme de cour doit se montrer agréable, complaisant, souriant, d'une gaieté communicative; la bonne humeur est aux affaires comme l'huile dans les roues, et un traité en forme sur le rire, la plaisanterie et la bouffonnerie, clôt cet ouvrage, où le philosophe devient d'autant plus piquant, qu'après avoir parlé du courtisan il donne aussi ses conseils à la courtisane, qu'il veut, au contraire, très-sérieuse, car l'amour est dupe et l'adoration sévère.

Grimaldi de Gênes renchérit sur le badinage profond du philosophe de Sessa en enseignant *ex cathedra* les moyens de s'insinuer dans les bonnes grâces du souverain. Long, verbeux, mais judicieux et avisé, il se constitue le Mentor de tous les Télémaques de la cour; il explore attentivement leur position, à quelle distance géométrique ils se trouvent du cœur du prince, sous quel jour ils lui montrent leur physionomie, par combien de voies ils peuvent l'approcher, quelles courbes conduisent plus près de lui, et il multiplie les règles du plus pur égoïsme, tout en parlant vertu et morale. Soyez sincère, dit-il; mais pourquoi? Parce qu'il est si facile de se contredire en mentant. Soyez honnête, il y a tant d'indiscrets qui divulguent les mauvaises actions! N'opprimez pas non plus vos subalternes; ne pourraient-ils pas se révolter? Surtout vénérez la femme

du prince, qu'elle soit chose sacrée pour vous, attendu que, dédaignée, elle deviendrait votre ennemie; courtisée, vous seriez à sa merci. Il est inutile de dire que Grimaldi conseille un visage de circonstance pour toutes les situations, un respect infini pour le maître, un dédain à toute épreuve pour ses ennemis, et il est si diligent dans ses dénombrements, qu'en prévoyant le cas où il faudrait se dégrader, il propose de suivre l'exemple édifiant de ce chevalier de Milan qui s'empara lui-même du pot de chambre du duc dans une circonstance pressante, service qui lui valut la bienveillance la plus féconde de la part de son chef.

Il paraît que si Castiglioni était désintéressé et Nifo excentrique, il restait encore à Grimaldi le tort de tenir par intérêt aux apparences de la morale. Commendone, devenu cardinal sous Pie IV, se délivre de cette gêne dans son discours en trois points sur la cour, le courtisan et le sieur Savorgnani, qui voulait se mettre au service d'un prince de l'Église. Suivant lui, on peut sans doute faire sa fortune avec une vie exemplaire et vertueuse; mais c'est si difficile, il faut tant de fermeté et un effort si continuel pour jouer à tout instant, et dans toutes les factions, le même personnage, que, si on n'est pas extraordinairement doué par la nature, on se condamne à mener une vie très-malheureuse, toujours à contre-sens de ses désirs et dans une fiction à la longue impossible. Il faut donc intriguer, cabaler, servir, ramper, choses où le cardinal enseigne à mêler adroitement la dévotion à l'ambition, la dignité au servilisme, le ton franc et bourru à la plus souple flatterie.

Telle fut l'efflorescence italienne pendant les beaux temps de Philippe II, de Sixte-Quint et de la Saint-Barthélemi. Que pensait l'Europe de tant de singulières découvertes sur

l'art de compromettre les ennemis, de flatter les princes, de soutirer les bonnes grâces des tyrans? Personne ne soupçonna seulement qu'on pût songer à faire de la morale un calcul et un jeu du devoir, et l'ignorance générale fit méconnaître les politiques italiens, en même temps que le siècle de Léon X. De 1500 à 1576, l'Europe donne à peine cinquante-six ouvrages de politique, pas même moitié moins qu'en Italie, et leur infériorité numérique n'est rien, comparée à celle du mérite. Ce ne sont pas des ouvrages à proprement parler, mais des curiosités bibliographiques, des brochures oubliées, des naïvetés du jour, à l'usage du lecteur débonnaire. Ainsi, en France, Clicthovis, Thaleus, Roy, Mondain, ou Redin, écrivent quelques thèses sur l'excellence du gouvernement monarchique; Espense publie une sorte de photographie microscopique de Colonna. Budée s'efforce inutilement de rapporter de Rome la manière italienne de dominer l'histoire; ses deux traités quasi politiques n'offrent qu'une série d'adorables gaucheries, semblables aux premiers essais des peintres du moyen âge. Scipion, Sylla, Thémistocle, Pompée, Alexandre, s'y montrent en pourpoint ou avec le casque du moyen âge, et une teinte indélébile de rusticité et de foi aux apparences détruit jusqu'à l'idée qu'un homme, si innocemment épris des belles-lettres, devine la vie qui les anime à Rome ou à Florence. Marcouville se plaint de la discorde qui ébranle le royaume, et, en traduisant Plutarque, il semble invoquer « la tardive ven- « geance des dieux » contre les huguenots; Jean Michel compare la politique à l'anatomie, et, en plaçant dans l'Église le cerveau du corps social, il frémit à la vue de l'hérésie; le capitoul Perrière s'amuse à réaliser des abstractions mo-

rales et à les grouper dans des tables fantasques ; long, pédant, nul et naïf, il donne le titre de *Miroir* à son livre, qui ne reflète aucune lumière ; François de saint Thomas exempte les princes de l'influence des astres ; Pietre fait l'éloge de Charles IX avant la Saint-Barthélemi ; Belleforest l'an même du massacre ; Madeleine cite Xénophon pour faire adorer son roi. On ne voit partout que des machines obéissantes, pas une étincelle de génie ou même de malice ; Étienne Doletus est le seul Français où l'on entrevoit quelque finesse, quand il recommande aux ambassadeurs de s'entourer de domestiques taciturnes, de se servir d'espions vigilants, et de mettre en œuvre toutes sortes de fictions, surtout en négociant avec la cour de Rome ou avec les princes italiens.

Pour être plus libres, les Allemands n'en sont pas plus éveillés ; et on ne saurait rendre compte ni de Biesius, qui écrit un traité scolastique sur la république ; ni de Lotichius, dont l'ouvrage ne mérite que trop son titre de *Loci communes;* ni d'Omphalius, qui s'obstine à traiter naïvement les problèmes posés par la malice italienne. Érasme, qui trace en riant la satire du courtisan ; Hutten, qui montre en plaisantant les écueils et les orages des cours ; Agricola, qui imite Érasme et Hutten, ne sauraient faire admettre leurs silhouettes morales parmi les livres sur l'art de régner. Ajoutons aux Français et aux Allemands que nous venons de nommer Orichof et Volanus, qui écrivent *grosso modo* sur leur royaume de Pologne ; l'Anglais Morus, qui publie son utopie ; l'Espagnol Guevara, qui intitule pédantesquement l'*Horloge des Princes* son livre sur les maximes de Marc Aurèle, et Ceriol, également Espagnol, dont le traité sur le Conseiller, d'abord traduit en italien et plus tard en

latin, est souvent cité avec déférence, et nous aurons le compte complet des politiques de l'Europe. L'art de feindre et de régner appartenait encore à l'Italie en dépit de Luther et de Calvin, et, malgré les exploits de Cortez et de Pizarro et par une anomalie apparente qui continue d'être la règle constante, la nation enchaînée par tous les peuples de l'Europe jouissait du privilége exclusif de donner des leçons de liberté aux nations les plus libres

SECTION III

AGE D'AIRAIN

1576-1639

CHAPITRE PREMIER

COUP D'ÉTAT CONTRE LE PROGRÈS DE L'IMMORALITÉ ET DE LA SCIENCE

1576

Amnistie inopinée de Machiavel, — opposé par l'Église aux écoles libérales. — Bottero l'insulte et le pille au profit des puissances constituées, — et des contre-révolutions générales. — Une foule d'écrivains imitent Bottero, — et forment une littérature de médiocrités salariées.

Vers 1576, la plus étrange, la plus bizarre de toutes les réactions surprend tout à coup les apologistes des républiques, les mentors des courtisans et les hommes indépendants qui frondaient la monarchie. Ils ne sont pas attaqués, personne ne parle d'eux, c'est à peine si l'on trouve quelque mot qui les écarte dédaigneusement de la scène politique, et jusque-là rien de plus naturel, jamais en Italie on ne combat en face l'adversaire d'une idée : Dante ne réfute pas saint Thomas, Pétrarque ne se permet aucune allusion contre Dante et saint Thomas, qu'il supprime, et dans les écoles postérieures on ne trouve pas un mot contre la politique de Pétrarque, qu'elles détruisent. Mais on entend pour la première fois le nom de Machiavel, on se passionne pour sa théorie ; il n'est question que de son prince,

de ses préceptes, de son despotisme. Le secrétaire de Florence, qui était mort dans la misère et qu'on avait enseveli dans l'oubli, ressuscite pour rassurer tous les maîtres de l'Italie; sa renommée efface le bruit de tous les mécontents, et c'est l'Église qui le tire du tombeau, le prend sous sa protection même, et l'oppose aux libertés de l'opposition italienne et de la réformation protestante.

Cette amnistie imprévue, accordée à l'homme le plus impie, fut l'œuvre de Bottero, qui écrivait à la veille de réactions catholiques contre tous les hommes libres de l'Europe. Non pas que Bottero approuvât ouvertement les théories du politique florentin ou qu'il leur témoignât l'ombre d'une sympathie. Loin de là, il se montre probe, moral, plus sévère encore que les jésuites et les protestants, qui s'injuriaient mutuellement en se lançant les uns contre les autres le mot de machiavelliste. A l'entendre, il est désormais temps d'abolir la mémoire de cet homme exécré, et, suivant lui, la religion seule protége les États, la justice seule en est la base inébranlable, la morale la plus pure dirige les entreprises les plus profitables, et la vraie politique n'est autre que l'art de conserver ou d'étendre les États fondés sur la foi et le droit. En aucun cas il n'est permis aux rois, aux papes, aux empereurs, de recourir à des moyens impies; la guerre elle-même, et jusqu'aux conquêtes, s'exposent à une ruine certaine en se servant d'iniques instruments. En lisant certaines pages de cet écrivain, on se croirait revenu aux beaux temps de Patrizzi ou de Pétrarque, si sa prose cauteleuse, sournoise, dépourvue de toute naïveté, de toute innocence, ne nous faisait sans cesse pressentir la possibilité d'un guet-apens piémontais, et, en effet, le moment arrive où son chemin, semé de fleurs artificielles, nous

conduit par surprise au sinistre problème : comment faut-il traiter les hérétiques? Il les faut bien traiter, répond doucereusement le prélat, qui nous attendrit en insistant sur les exhortations amicales, sur l'inépuisable indulgence avec laquelle l'Église s'efforce de toucher leur cœur en s'interdisant rigoureusement toute violence. Cependant il lève les yeux au ciel et il prévoit bien le cas où ils refuseront de se convertir, où ils résisteront à toutes les avances, où ils ne se laisseront pas convaincre par les discours des évêques, où enfin, endurcis, pervertis, ils deviendront rebelles à l'Église, au roi, à l'État, et, dans cette hypothèse, mise en avant comme une abstraite possibilité, mais qui n'était alors que la plus évidente réalité, il conseille, il ordonne d'avilir, de diviser, d'affaiblir les ennemis de la foi; les moyens les plus odieux du *Prince* et des *Décades* se reproduisent tout à coup au nom du trône et de l'autel. Bottero approuve la Saint-Barthélemi, l'expulsion des Maures d'Espagne, les massacres de Charlemagne en Saxe et jusqu'aux épouvantables infamies de Cortez dans le nouveau monde. Une fois la brèche ouverte, il pille, il saccage, il copie tout Machiavel. S'il n'imite plus son langage classique, s'il ne regrette plus les spectacles romains, les religions païennes, s'il n'enseigne plus à faire des révolutions, à fonder des États, il apprend à défendre les gouvernements établis, à les conserver, travail bien plus difficile, dit-il, que celui de les créer. En effet, tout conservateur n'est-il pas aux prises avec l'insurrection, avec la mobilité générale des hommes et des choses, avec la nature entière essentiellement changeante? Il doit combattre les terreurs, les surprises, les hérésies, les religions nouvelles, les ennemis étrangers ; en quoi donc la tâche de prince hérédi-

taire serait-elle plus aisée que celle du chef poussé par les révolutions à fonder un État?

C'est ainsi que Bottero retourne tout Machiavel, le charge de toute la réaction contre Luther et contre les républiques, le maudit en paroles et le santifie en action, et bientôt l'école vénitienne s'arrête; les frondeurs oublient la verve, le laconisme et la lucidité de Guichardin; la série des hommes indépendants s'interrompt, et, grâce à l'importance des questions nouvelles, la littérature du seizième siècle perd à jamais son caractère, ses hommes et son à-propos. Tout cède à un despotisme où les brillantes tyrannies des époques antérieures, confisquées par la réaction, servent à étouffer toute idée de progrès et de mouvement Pour surcroît de malheur, cette compression répond à tous les instincts de la démocratie catholique, et Bottero lui reste si fidèle, il y a chez lui tant de considérations utiles au commerce, à l'industrie, à l'égalité; tant de conseils importants donnés pour abaisser les grands et leur arracher les commanderies, les grandes maîtrises, les châteaux, et l'influence du moyen âge, qu'on se résigne presque à le voir triompher à la tête de vingt écrivains unanimes dans leur machiavélisme contre Machiavel.

Ainsi, plein de respect pour Tibère et la Bible, Spontone ne parle que pour noyer, tourmenter, étrangler, exterminer les hérétiques : Pallazzo, indigné contre l'art diabolique d'acquérir des droits, donne une tournure platonicienne à sa répression, qu'il appelle la purgation de l'État; Calderini, qui croit à la magie, commente mot à mot l'auteur piémontais en l'exagérant sans cesse; Brusantini, qui trouve les Médicis trop cléments, s'écrie qu'en négligeant de châtier les rebelles *si va à casa del diavolo ;* d'après



Canoniero de Gênes, la politique est nécessaire contre les hérétiques, et il en traite les questions en produisant tous les arguments *hinc inde* et en citant toutes les célébrités les plus inconnues pour arriver à des solutions féroces contre toute liberté religieuse, populaire ou moderne. Bonaventure s'engouffre davantage dans la scolastique de ce droit muet et implacable de la raison d'État dont, à force de définitions, de subtilités et de distinctions, il fait une sorte de logos effroyable et aussi sacré que l'héroïsme de Judith ou de Scevola. Pourvu que la guerre soit juste, dit-il, il est toujours permis de tuer l'ennemi par ruse et par surprise, *con astuzia ed inganno*. Certes, Zuccoli ne s'écarte pas de cette théorie, puisque, suivant lui, dans un bon gouvernement la raison d'État est toujours bonne. Zinano l'approuve chez les princes en l'interdisant aux simples particuliers. Settala soutient que, même athée, le souverain doit imposer une religion dominante. Valériano Castiglione applaudit à une Saint-Barthélemi au petit pied ordonnée par Charles, duc de Savoie, et Chiaramonti, excellent historien de Césène, fait filtrer toutes ces sinistres doctrines à travers l'alambic d'une longue série de définitions pour en extraire l'apologie du grand massacre de Paris d'après le principe qui réduit à l'intérêt personnel du roi tous les intérêts de l'État. Au milieu de tant d'uniformité d'opinions et de redites, il serait plus qu'oisif de noter les imperceptibles différences entre Mancino, Ciccarelli, Albergati, Brancalassi, Gambaruti, Matteacci, Gramigna, l'inquisiteur Bonini et d'autres rétrogrades ; il suffira de remarquer le fanatisme pittoresque de Mirandola, qui porte aux derniers excès la distinction des deux raisons d'État, des deux politiques et des deux machiavélismes, en

signalant comme de hautes œuvres d'iniquité mondaine les ordres de Pilate pour le jugement, la flagellation et la crucifixion de Jésus-Christ, tandis que du haut du ciel Dieu le Père fait très-bien de machiavéliser et de statuer en dépit de toute justice que le péché d'Adam perdra le genre humain et que son Fils sera sacrifié pour que quelques élus seulement entrent au paradis.

Il est facile de saisir le caractère de cette nouvelle branche de la littérature politique. Elle s'attache à expliquer, à justifier les principes, à inculquer les formes qui règnent ; elle est avant tout pontificale et impériale; elle défend le protectorat de l'Espagne; elle met au service de cette unité toutes les ressources de l'ancien despotisme révolutionnaire. Mais, comme elle défend ce qui existe, et qu'elle se borne à conserver ce qui n'a pas besoin d'être inventé, elle n'est qu'une littérature d'employés; la vulgarité lui imprime son pitoyable cachet; Bottero lui-même n'est que le grand prince des médiocrités contemporaines. Ses imitateurs n'offrent pas même la poésie des emportements; calmes, réfléchis, décidés à s'en tenir aux faits, aux tristes nécessités de la vie politique, sans jamais dévier des voies les plus battues, ils citent plus souvent Aristote que la Bible. Si quelque trait ingénieux se présente, il est dû plutôt à la variété accidentée de la terre qu'à l'initiative des écrivains toujours condamnés à la prose la plus lourde. Chiaramonti, que personne n'égale en pédanterie, aurait voulu que la musique efféminée des modernes, anticipée de quelques siècles, eût été appliquée à adoucir les haines guelfes et gibelines; et il propose, au contraire, les airs rudes de l'Allemagne et de la France pour retremper la trop molle Italie de son temps. L'un conseille de voyager pour

s'éclairer, pour secouer les ténèbres du patriotisme, pour observer les cérémonies religieuses et profanes des étrangers; l'autre compare la raison d'État à la sagesse de Venise, qui attire les prostituées dans ses lagunes afin de sauvegarder les honnêtes femmes; souvent on assimile ses doctrines à la thériaque, aux contre-poisons; mais les faits instructifs et les tournures ingénieuses se perdent dans une myriade de lieux communs où il est impossible de rester.

CHAPITRE II

REVANCHE DES ÉCOLES LIBRES ET FÉDÉRALES

1576-1649

Leurs progrès avec les jésuites qui réfutent Machiavel, — avec Bozio d'Agobbio qui réhabilite l'Église, — avec Scipione Ammirato qui révèle les forces de la nation, — avec Tassoni et Boccalini qui se moquent de l'Espagne, — avec le Génois Costa qui redoute l'avenir unitaire du Piémont, — avec l'anonyme de Saint-Marin qui déclare que l'Italie est le jouet de l'Espagne et de la France.

Quelques années après l'apparition du livre de la raison d'État, une discussion sur la raison d'être de l'Italie dérobe peu à peu la nation au despotisme réhabilité de Machiavel, pour la rendre à sa liberté traditionnelle. Ainsi le jésuite Bellarmin, loin d'abandonner sa patrie à l'Espagne, invoque et fait revivre le pacte pontifical et impérial, cette franchise suprême qui donne à l'Italie la direction du monde, cette charte exceptionnelle qui détruit d'avance jusqu'à la possibilité d'une tyrannie ou d'une conquête. Le jésuite Possevin, qui réfute le secrétaire de Florence, évoque à son tour la tradition de Charlemagne, l'antique constitution de la terre; son incurable bêtise, ses miracles inventés en honneur des papes et même de Charles-Quint ne tendent qu'à subordonner le roi catholique lui même à la domination nationale de l'Église. Bozio d'Agobbio, qui combat également Machiavel, étend ses prétentions encore plus loin. De prime abord, quand il place l'Italie de son temps au-dessus de l'Italie de Léon X, des seigneurs, des républiques, des rois, des Césars et même des Romains, on dirait qu'il ren-

verse toutes les idées reçues, que les objets fuient devant lui arbitrairement rapetissés, et qu'un impitoyable génie l'emporte vers le passé, comme si les sphères du ciel revenaient sur elles-mêmes, à la merci d'un ressort rétrograde subitement détaché des rouages qui l'obligeaient à marcher d'accord avec l'ordre des temps. Des pensées de tranquillité, de conservation, de dévotion, jettent une couleur terne et antipathique sur les événements : on voit passer avec un douloureux étonnement les aigles de Rome, la pique lombarde, les mille drapeaux des villes libres, les armoiries parlantes des seigneurs, tout, en un mot, soumis à la mitre, à la crosse des évêques, des archevêques et des abbés, qui se félicitent naïvement d'avoir vaincu Dante, Machiavel et Luther. Suivant le politique d'Agobbio, hors de la domination du pape, seigneur et maître de l'univers, on ne voit que désolations et ruines. Tel est le sujet de sa méditation *de ruinis gentium*. Cependant ses livres offrent je ne sais quoi de poétique et de décidé qui impose ; on ne saurait s'arrêter à la première impression qu'ils laissent et qui est au-dessous même de leurs titres, et bientôt on découvre que leur forme paradoxale et odieuse ressemble à l'apparence gauche et informe d'un marbre à moitié entamé par les ciseaux du sculpteur. Achevez le travail, obéissez à ces lignes bizarres qui vous guident d'après un dessin préconçu, et vous verrez la statue : de même dégagez les traités du politique d'Agobbio de leurs formes pedantesques et des malédictions d'usage prononcées contre lui par tous les admirateurs de Machiavel, et ils vous révéleront un plan et des idées supérieurs, non-seulement à Bottero et aux écrivains de son temps, mais aux politiques les plus avancés de l'école vénitienne. N'est-ce pas proclamer le progrès dans sa forme la

plus nette et la plus philosophique que d'affirmer la suprématie de l'époque réformatrice de Sixte-Quint sur celle de Léon X, qui plonge dans la perfidie des seigneurs? Et Léon X ne surpasse-t-il pas l'ère des coups d'État, des massacres, des expulsions, et toute l'anarchie des seigneurs, des tyrans, des Guelfes et des Gibelins? Qui oserait regretter contre Bozio les rois goths, hérules, franks et lombards, unanimement maudits par les républiques italiennes, nées toutes de la guerre contre Pavie? Comment contester qu'au départ de Constantin les arts n'aient déserté l'Italie, et qu'auparavant les Césars ne l'eussent déchirée; tandis qu'antérieurement encore, Marius, Sylla et les dictateurs de Rome l'avaient mise à feu et à sang! Ne soyez pas dupes des mots, laissez là le ton acerbe et ligueur du polémiste; traduisez ses dires dans votre langue, et vous trouverez dans sa rétrogradation apparente tous les signes du progrès : son guide, Dieu; sa mesure, la religion; son mouvement, les révolutions et ses époques, qui commencent avec la barbarie sanglante des Romains, se perfectionnent avec les Césars, se renouvellent avec les papes, se développent avec les républiques, se raffinent avec les seigneurs et triomphent enfin avec l'ordre et la morale des modernes.

Scipione Ammirato explique encore mieux la raison d'être de l'Italie, en l'arrachant à la réaction qui enlaidissait les ouvrages de Bozio. Le premier, depuis Machiavel, il parle *delle speranze d'Italia*, le premier, il demande une armée nationale, un homme, un Cola de Rienzi, un Christophe Colomb, qui transforme la nation, ou mieux, qui expulse les Espagnols; et, précisément parce qu'il aspire à une plus grande liberté, il s'élève non-seule-

ment contre l'unité espagnole, ennemie de tous les peuples, mais contre celle d'un royaume, imité des Lombards ou des Goths et qui dévasterait tant de centres, ruinerait tant d'États florissants et aboutirait à la création d'une fausse monarchie, exposée à périr sous les coups du premier conquérant capable de s'emparer de sa capitale. Pour lui, l'unité serait la mort de la nation, qu'il voit vivante et heureuse, grâce aux beautés de sa fédération, à la force de ses villes, aux ressources de ses princes, à la variété de ses peuples qui la font ressembler à la Grèce et à ses divisions multiples, qui lui permettent d'opposer, non pas un, mais trente chefs au roi catholique.

C'est à tort, dit-il, qu'on accuse le pape d'avoir divisé la nation et perdu ce royaume de malheur, que tant de républiques se vantent d'avoir mis en poussière. Avant les Lombards, le chef de l'Église n'avait aucun pouvoir; en appelant les Franks, il n'a fait que seconder Naples, la Pouille, les Calabres, la Sicile et Venise furieuses contre Byzance et les Lombards : les trois plus grands duchés du royaume, Spoleti, Bénévent et le Frioul s'associèrent eux-mêmes à la guerre contre Pavie. Quand les Franks donnèrent Rome aux pontifes, l'Italie n'en fut pas plus divisée qu'auparavant; partout les circonscriptions territoriales demeurèrent les mêmes. Est-ce la papauté qui appela ensuite les Normands? N'accepta-t-elle pas l'unification de toute la basse Italie, transformée en un royaume? Au contraire, qui s'opposa dans la haute Italie à l'ambition unitaire de Mastino della Scala? Qui arrêta les troupes de Galéas Visconti, désormais sur le point de subjuguer Rome? Qui dispersa celles de Ladislas de Naples, déjà campées à Pérouse? Qui depuis humilia les Vénitiens, dont le drapeau flottait

sur une foule de villes de la Romagne, du Milanais et du royaume de Naples? Ce fut Florence, la fédération, la nation, et nullement le pontife; et c'est de la sorte qu'Ammirato montre la force dans la ligue et non plus dans l'unité, dans le jeu des rivalités et non plus dans l'obéissance musulmane ou byzantine, en un mot dans l'Italie antérieure aux Romains ou postérieure au royaume, et non pas dans celle où Machiavel avait admiré la conquête des Romains ou l'invasion d'Alboin. Le politique napolitain ne manque pas non plus de constater qu'électif et tribunitien dans sa mission morale, le gouvernement pontifical, loin de mériter les attaques de Machiavel, représente le règne du mérite, la plus grande suprématie qui ait placé un peuple à la tête du genre humain, contre le règne de la nature et de la force.

A la suite d'Ammirato, les théories libres et fédérales se développent, et nous rencontrons, en 1601, les pensées de Tassoni réimprimées vingt fois en trente et un ans. Prenant l'allure insouciante de l'Arioste, le politique de Modène pénètre avec une adorable bonne humeur dans un labyrinthe de *quodlibeta*, dont il se sert comme de lanternes pour créer une sorte d'illumination fantastique dans les souterrains de la politique, de la scolastique et de la religion. Le voilà qui demande sournoisement et pourquoi les marbres suent? et pourquoi les femmes portent des robes longues? et s'il fait bon de naître en septembre? et par quelle raison les habitants de Ferrare ne se marient jamais au mois de mai? et c'est à la suite de ces interrogations bizarres qu'il s'avance, tantôt en démontrant la supériorité des modernes sur les anciens, tantôt en se moquant d'une foule de préjugés savants et sacrés, sans toutefois attaquer

la religion, ce mystère éternel, que les compatriotes de l'Arioste ménageront toujours sur la terre qui voit tant de pèlerins s'acheminer vers Rome. Poursuivant sa route au milieu de mille questions extravagantes et saugrenues, Tassoni arrive peu à peu sur le terrain de la raison d'État, où l'on s'étonne de le voir, malgré son apparente étourderie, manier les contrastes politiques avec une pondération qui manquait à Machiavel. Il ne se contente plus de vous dire : Soyez flatteurs ou terribles, cléments ou cruels, et de tout laisser dans le doute entre les deux extrêmes opposés; mieux initié aux rivalités fédérales dont il désire le jeu libre contre l'Espagne, il s'efforce de s'arracher au dilemme que lui offre chaque problème, en lui donnant une double solution, d'après l'opposition des circonstances. Ainsi vous flatterez, dit-il, les puissants comme le comte d'Egmont, auquel il aurait fallu donner une ambassade; mais vous écraserez les hommes sans racines, comme Narsès, qui brave l'empereur et fait appel aux Lombards. Enfin, Tassoni se rallie aux idées d'Ammirato surtout par son poëme de la *Secchia rapita* et par ses discours intitulés *Philippiques*. Le premier ridiculise les anciennes guerres municipales qui auraient dissous les États et détruit les capitales; les *Philippiques* combattent le roi d'Espagne, l'ennemi de la nation, et l'Italie se trouve ainsi défendue contre le fractionnement du moyen âge qui l'attaque par en bas et contre l'unité madrilène qui l'attaque d'en haut.

Boccalini paraît en même temps que Tassoni pour mieux représenter la haine nationale contre le protectorat espagnol. Libre comme un homme à l'état de nature, maître de sa pensée comme un grand écrivain, il transporte la scène sur le Parnasse antique où Sa Majesté Apollon, les

Muses sérénissimes et une foule de philosophes, de politiques, de poëtes transformés en courtisans, en conseillers, en juges, sbires ou alguazils, régentent l'univers entier, punissant, récompensant, admonestant les princes, les républiques, les hommes, les femmes, tout le monde, à la manière de la cour de Madrid. Ici c'est Tacite traduit devant le tribunal de la Ruota olympique et forcé de se disculper d'avoir enseigné aux rois les artifices de Tibère ; là c'est Machiavel qui parvient à grand'peine à éviter le bûcher, en déclarant qu'il n'a rien inventé et que sa politique est toute empruntée à l'histoire ; Bodin n'échappe pas au supplice et on le brûle sans pitié pour avoir proposé d'imiter le Turc, qui respecte la liberté de conscience. Voilà sa majesté qui descend en personne visiter les prisons où gémissent une foule de poëtes et d'écrivains accusés d'avoir adulé, menti ou péché contre la rhétorique et la grammaire. Partout le dieu du soleil et ses étranges serviteurs représentent le despotisme grotesque de madame la monarchie catholique, et si cette bouffonnerie se prolonge beaucoup trop, elle saisit cependant à merveille ce mélange de bêtise et de dignité, d'avarice et de munificence qui faisait le fond de la domination espagnole. Rien, au reste, de plus large que les cadres de Boccalini : le monde ancien y tient à son aise pêle-mêle avec le moderne; une sorte de fédération universelle y réunit Athènes, Sparte, la Russie, la France et le Turc, et, mieux que partout ailleurs, on y sent le contre-coup de la domination universelle des pontifes. Par un dernier privilége qu'il tient de la nation, l'auteur des *Relations du Parnasse* manie l'art de régner avec une aisance inouïe, sans préjugés, sans préférences maladives qui tracent d'avance des catégories arbitraires,

sans aveuglements qui empêchent de connaître les défauts des meilleures formes politiques, nul homme n'a mis les États de l'Europe dans la balance avec une plus grande impartialité, personne n'en a vu la force et la faiblesse avec plus de sagacité, et c'est en se jouant avec la plume qu'il a surpassé de beaucoup les plus consciencieux pédants de la politique contemporaine.

A sa mort, la littérature se sert encore de son style et même de son nom pour continuer ses batailles contre l'Espagne. Quelques-unes de ses pages reparaissent dans la *Quintessence de la raison d'État*, qui excite les princes italiens à imiter la maison de Savoie insurgée contre le roi catholique. Quelques-unes de ses idées se retrouvent chez Vicoperti, qui impose à tous les princes de la Péninsule, non-seulement de combattre, mais aussi de tromper les étrangers leurs maîtres. Aucun écrit distingué de cette époque ne sort de la thèse d'Ammirato ou s'écarte du plan fédéral de l'antique Italie; tout écrivain libre s'y attache au nom de son État, de sa ville, de son indépendance, et jusqu'au Génois Costa, qui fait consister la paix et la liberté des peuples dans la domination du roi catholique, ne s'attache cependant à ce roi qu'au nom de sa tradition républicaine et de sa liberté fédérale. De premier abord il semble servile, atteint de folie; ces mots de liberté, de paix, placés à la tête de son livre paraissent recevoir un démenti à chaque page; quelle tranquillité, quelle indépendance, quelle république pourrait-on obtenir de Madrid ou des grandesses de première classe, des vice-rois de Naples, de Palerme ou des gouverneurs de Milan et de Cagliari? Cependant lisez ce Génois qui aime sa patrie, qui en partage les méfiances salutaires, les pressentiments fatidiques; ne

faut-il pas qu'elle se défende contre le Piémont, qu'elle en dénonce l'ambition, qu'elle lui arrache le masque quand il médite une conquête en prononçant le mot sacré de liberté? Pourquoi la république de Gênes céderait-elle sans combat? Costa se rallie donc à Madrid, mais au nom de la liberté, mais parce qu'il prévoit qu'en se mettant à la suite d'un État italien insurgé contre Madrid on tomberait sous une domination mille fois plus avide et plus unitaire que celle de l'Espagne.

A la fin de cette période, au moment des dénoûments, un Piémontais, Vittorio Siri, ayant fait appel encore une fois à la France, qui protégeait l'opposition italienne, provoqua une polémique qui résuma toutes les nouvelles théories en obligeant tout le monde de convenir que la liberté italienne consistait précisément dans cette fédération, si mal comprise par les écrivains de l'ère de liberté et si utile dans l'ère nouvelle de la domination espagnole. On vit qu'en poursuivant le but de l'indépendance abstraite avec les idées de Machiavel, on compromettait l'indépendance réelle de chaque État, on la sacrifiait à des guerres dirigées par des étrangers, et on tombait sous le joug de nouvelles invasions, sous prétexte de liberté, à la merci de nouveaux tyrans, sous prétexte d'affranchissement. Cette vérité vulgaire, odieuse et en définitive profitable à la monarchie espagnole, n'avait pas besoin de grandes plumes pour briller ni d'écrivains aussi hardis que Boccalini pour s'imposer à des gens garrottés. Mais elle était plus forte que des épigrammes et plus large que tous les projets de guerre du Montferrat, du Piémont et de la France. Aussi Vittorio Siri s'entendit-il répondre par un politique qui s'appelait l'*Indifférent*, que les princes italiens n'avaient

pas besoin de son zèle ni de ses conseils, qu'ils savaient à quel prix s'achetaient les secours gratuits de la France, qu'elle avait déjà provoqué d'autres ligues et qu'elle les avait toutes abandonnées au bout de quelques jours, et que c'était au moins plaisant de déclarer nationale une ligue de deux États contre la majorité de huit peuples italiens. Un autre auteur campé à Saint-Marin se moquait à son tour de cette prétendue libération, et, résumant sa pensée dans le titre même de sa brochure, il l'appelait *Il zimbello ovvero l'Italia schernita*, c'est-à-dire l'Italie jouet des Espagnols et des Français. Ce mot de zimbello, cette date significative de Saint-Marin, provoquèrent une nouvelle brochure où l'on ajoutait que, ni barbares ni conquérants, les Espagnols régnaient d'après l'antique tradition, et que les princes indigènes devaient recommencer la Ligue sainte pour chasser enfin les Français, qui troublaient, disait-on, la Péninsule sans y posséder juridiquement un pouce de terrain. Deux ans plus tard, Paul Torelli d'Urbin s'écrie : Italie, ouvre les yeux; car, en t'alliant avec la France, tu t'exposes à ta dernière ruine. Enfin, sous la date de 1648, nous lisons une profonde ânerie intitulée : *Considérations politiques sur les troubles d'Italie*, et, quoique son auteur soit le type du servilisme ignorant, il annonce l'incontestable vérité de cette époque, que « sa patrie ne pouvait faire un seul pas en avant sans perdre sa gloire ancienne et son influence universelle. »

CHAPITRE III

REVANCHE DES SOLITAIRES INDÉPENDANTS

1576-1649

Ils commentent Tacite pour flétrir l'Espagne. — Commentateurs honnêtes : Ammirato, Boccalini, etc. — Commentateurs équivoques : Castro, Cavriana, etc.—Commentateurs inédits : —Orafli, — Marretti, — le Cauteleux, — le Fourbe, — l'Indépendant.

La haine contre la domination espagnole créa un nouveau genre de littérature consistant à expliquer, d'après Tacite, les calamités inséparables de la monarchie universelle fondée par Charles-Quint. Aucun historien ne se rencontrait, en effet, plus à propos que Tacite pour révéler les secrets de la perversité couronnée, personne n'enseignait mieux à dominer les Césars par cette sublimité tragique du stoïcisme qui n'a besoin d'aucun triomphe sur la terre ou dans le ciel pour croire à soi-même. La profonde tristesse de ce Romain, son style dédaigneusement laconique, ses sentences solennellement lugubres et toujours confirmées par des exemples dont la grandeur n'admet pas de réplique ; le temps qu'il donne à la méditation par une sorte de refus d'explication où les paroles limiteraient la portée de sa pensée ou l'obligeraient à faire route ensemble avec des lecteurs vulgaires, toutes ses qualités et même ses défauts en faisaient le censeur de l'époque, l'ami de tous les hommes indépendants, en un mot, l'ennemi de Machiavel dont la rouerie s'était développée en exploitant l'innocence républicaine de Tite Live.

Dès 1589, Annibal Scotti le commenta dans un livre, fruit d'une longue méditation et d'un travail assidu, et si son œuvre ne nous transmet pas les satisfactions solitaires qu'elle a données à son auteur, homme d'étude et de cour, elle mérite néanmoins d'être citée comme la première qui signale une nouvelle voie. Bientôt Scipione Ammirato fixa son attention sur les scènes diverses de Tibère, de Séjan, de Livie, de Néron, du sénat avili, des légions insurgées, des favoris disgraciés, des prétendants sacrifiés et de tous les souvenirs historiques détruits en quelques années par la toute-puissance des empereurs, aussi funeste à l'ancienne Italie que l'Espagne à la moderne. Comprenant le prix de ces tableaux accusateurs, une foule d'écrivains se précipitèrent sur les traces du politique napolitain, et Boccalini lui-même suivit cette impulsion dans un ouvrage dont la verve et les traits contrastent d'une manière piquante avec la forme doctorale du commentaire. Pagliari s'efforce d'imiter Boccalini, Pucci extrait les maximes de l'historien latin, Pirogalli recueille les *reflets politiques*, dit-il. *du soleil de Tacite;* Aldobrandini lui donne une physionomie républicaine et un accent d'insurrection. Malvezzi s'engage sur le terrain des allusions jusqu'à comparer Salomon à Tibère et Jésus-Christ à Germanicus dont il a partagé le sort pour avoir trop compté sur la mobile populace de la Judée. Il prêche d'ailleurs ce qu'il appelle une *concordante discordia*, bienfait dont on ne jouit que sous une sage et franche constitution. Les couleurs voyantes et le style emphatique de Gucci qui appelle ses livres des *bassesses* dédiées à son *altesse* le grand-duc de Toscane, ne doivent pas non plus nous empêcher de reconnaître la manière fine et imprévue avec laquelle il allie parfois le sentiment de la moralité

avec une clairvoyance satirique sur les triomphes du vice et les déroutes de la vertu.

Les idées, les goûts, les caprices littéraires et politiques des commentateurs varient tellement, qu'il est impossible de les rencontrer tous dans la même voie. Tandis qu'Ammirato, Boccalini, Tassoni, Malvezzi, Gucci, se servent de Tacite pour flageller le maître étranger de l'Italie, d'autres, au contraire, semblables à ces animaux qui se nourrissent de chairs corrompues, se plaisent au despotisme des Césars, admirent l'imposture de Tibère, savourent ses féroces perfidies et le proposent comme modèle aux princes, aux rois, aux papes, aux empereurs. Un homme domine cependant cette catégorie des admirateurs du crime, c'est Scipione Castro, écrivain exceptionnel, à la parole ferme, concise, sévère, et auteur d'un fragment qu'on ne peut oublier. Disciple du grand historien, il y recueille les moyens de régner, les *instrumenta regni*, et il donne une telle idée de sa pénétration, qu après l'avoir lu on cherche involontairement quelle peut être cette sombre personne dont les réflexions nous accablent d'une manière si solennelle. Mais j'ai inutilement demandé sa vie aux dictionnaires et aux biographies, et je n'ai pu trouver à la bibliothèque Magliabecchi que ces mots ajoutés à son manuscrit inachevé, *le reste a été perdu pendant ma carcération qui dura trois ans et sept mois*. Qui l'emprisonna? où subit-il sa détention? quel crime, quel mérite lui valut ce malheur? Pourquoi a-t-il combiné le stoïcisme antique avec le machiavélisme moderne? nulle réponse; sa prison a gardé son secret. Plus sinistre, mais absolument médiocre, Cavriana admire Catherine des Médicis, et, présent à la Saint-Barthélemy, il enseigne, Tacite à la main, que le peuple d'un royaume

ne se gouverne pas comme les innocents d'un village : *Alife è Torpia non erano il regno di Francia*. Le Génois Canonieri, que nous avons déjà mentionné parmi les écrivains de la raison d'État, revient ici avec sa verbeuse scolastique pour forcer l'historien latin à célébrer la monarchie universelle du pape et de l'empereur. D'autres, trop insignifiants, se dérobent à toute appréciation ; je ne saurais citer ni Collodio, apologiste de l'imposture, ni Frezza, trop curieux de savoir jusqu'à quel point on peut assassiner, voler et tromper, ni Muzio, ennuyeux admirateur des répressions romaines et espagnoles. Le banal Moscheni, le trop médiocre Paganini, et Brugnoli Sales de Gênes qui publie *Tacito abburattato* (vanné), ne doivent pas non plus nous arrêter.

Cependant cette littérature aux réflexions excentriques a produit des manuscrits importants qu'on conserve encore aujourd'hui dans les bibliothèques de Paris et de Florence et qui flottent entre la satire de l'Espagne et l'admiration de la force victorieuse. Tel est, par exemple, le manuscrit d'Oraffi, qui oppose Germanicus à Tibère pour faire ressortir la bonne contre la mauvaise politique. Mais son héros est forcé de feindre, de mentir, de tergiverser, de fabriquer de fausses lettres de Tibère, afin d'apaiser une sédition militaire, que, pour surcroît de duplicité, il trompe davantage encore en affectant de vouloir lui cacher ces lettres inventées. En quoi diffère donc la bonne de la mauvaise politique? En cela qu'elle retourne les artifices des princes contre les princes. Un autre anonyme de 1605 montre toute la supériorité du premier Brutus sur le second et nous l'appelons le Prudent, parce qu'il témoigne tout son mépris pour la multitude qui mérite les Néron, bien qu'il respecte la raison

des Césars. Lelio Marretti de Sienne nous lègue silencieusement sa sagesse en cinq cents *Ricordi* qu'on dirait écrits par un malade à qui toute action mâle et guerrière répugne comme le bruit de la rue ou la forte nourriture. Le *quieto vivere* semble sa passion dominante, à cela près que, si on lui demande les observations fines et ingénieuses d'un spectateur qui ne s'engage à rien, il étonne par l'audace de ses rapprochements. Du fond de son fauteuil il se plaît à comparer sans cesse les papes de son temps avec les Césars et les rois des Romains; ce spectacle le fascine; la cruauté, la luxure, la fourberie lui semblent éternelles sur le Tibre; Tibère et Pie IV, Auguste ou Sixte-Quint, temporel ou spirituel, le pouvoir demeure criminel pour le bonheur et la honte du genre humain à qui notre malade ne souhaite d'autre guérison que celle qu'il peut obtenir en remplaçant les fades galanteries de l'opéra par les coups de poing de Sienne, les coups de canne de Venise, les coups de lance des vieux tournois et les plus vigoureuses gourmades des fêtes du moyen âge.

Après Marretti arrive un anonyme cauteleux qui rappelle confusément la délicatesse et la peur de Guicciardini. Il se plaît à étudier la jalousie, l'ambition, la ruse et tous les cas de la forfanterie humaine et, quoique Vénitien de parti, nous l'appelons Cauteleux, parce qu'il ne tarit pas en conseils de timidité et de prudence. Ne vous promenez pas, dit-il, devant la maison de votre ennemi; gardez-vous de déplaire aux grands, de vous fier aux séditions; n'ayez aucun zèle dans vos fonctions; congédiez les domestiques que vous avez insultés; il voit une arquebuse à toute fenêtre, la pointe d'une épée à tout coin de rue, le stylet partout, et à force de précautions il rend la vie

aussi pénible que celle d'un soldat sur le champ de bataille.

La revue des commentateurs inédits se complète par deux anonymes qui, sans présenter la forme scolastique du commentaire, se rallient directement à l'école de Tacite. Le premier, que j'appellerai le Fourbe esthétique, parait sous la date approximative de 1585 et se plaît à manier les préceptes de Machiavel avec la volupté d'un pianiste qui répète et combine des variations. C'est l'amour de l'art qui le pousse à soulever l'une après l'autre les questions les plus cruelles; l'envie de s'exercer le fait passer d'un piége à l'autre, et le besoin de la précision le détermine à adopter les solutions monarchiques qui concordent le mieux avec l'intérêt personnel. Rien ne lui répugne plus que la confiance dans son prochain; son prince accueille avidement toutes les dénonciations, son ministre se livre aux plus extravagantes subtilités pour éviter le danger de déplaire à son maître. On se fait une idée des singulières questions qu'il soulève en lisant son quatorzième discours sur la conduite à tenir par un chef de cabinet à qui l'ennemi proposerait de trahir son devoir. Il ne se borne pas à lui conseiller la fidélité, chose trop simple, ou la trahison, qui a du moins le mérite de se présenter nettement à l'esprit; il tourne autour du problème avec une inquiétude fiévreuse, avec des témérités et des paniques inexplicables, et, poussé à la perfidie par le besoin d'être ingénieux, il parle même de laisser des lettres et des arcs de triomphe dans une chambre fermée à clef et d'aller chez l'ennemi pour l'assassiner, car même en succombant, fait-il observer, ce ministre mourra, sûr que sa famille sera comblée de bienfaits par le prince, *levata a celo dal principe.*

Le second manuscrit parait sous la date de 1648, et

nous l'attribuons à un homme indépendant qui écrit aux derniers jours de la paix de Westphalie et de l'école de Tacite. Il y tient plutôt par les formes traditionnelles que par les idées, et s'emporte brusquement contre le pape qui l'irrite et contre les Espagnols qu'il veut expulser. Il penche vers une monarchie élective, à l'imitation de celles de Rome et de Pologne, et s'il pille Castro ou d'autres écrivains moins avancés, loin d'admirer les turpitudes des Césars, il s'indigne franchement et déclare que l'âme avide des Romains a passé dans le corps des Espagnols. « Ce sont les mêmes hommes, dit-il, les mêmes maximes, « les mêmes oppressions, les mêmes vols; et, chez les Fla- « mands aussi ce sont également les ligues, les insurrec- « tions, les séditions, les succès, qui donnaient la victoire « aux Bataves, sur les légions du Tibre. Rien n'a changé, ni « en France ni en Allemagne; chaque nation conserve ses « instincts, *nil novi sub sole;* vous lisez les avertisse- « ments de Guichardin dans les livres de Salomon. » Les pages de cet anonyme fourmillent d'anecdotes sur les cours contemporaines, son style bouillonne comme la plèbe de Masaniello, et les idées françaises le gagnent tellement, qu'il quitte son ouvrage sans y donner la dernière main, comme s'il se reprochait de l'avoir commencé trop tard.

Tous les écrivains que nous venons de nommer mettent leur sagesse en tableaux; chacun de leurs préceptes se développe par un fait; leurs traits sont aussi vifs et aussi rapides que les scènes de Lopez de Vega. Ceccarello s'inquiète de savoir si Remus n'eût pas fait un meilleur prince que Romulus, et si Tatius n'eût pu être utile à la ville naissante. D'autres traitent longuement la discussion connue sur le sort d'Alexandre, s'il avait porté ses armes en

Occident; pas de minutie, pas d'extravagance qui ne soit longuement analysée, mais tous ces écrivains se divisent dans les deux classes des apologistes de la vertu et du vice : les premiers, ingénieux, parfois brillants, se trompent et méritent d'être lus, parce qu'ils nous transmettent leur haine contre Madrid ; les seconds, raisonnables et mille fois plus près de la vérité, sont complétement illisibles, parce qu'ils se bornent à mettre en prose le fait déjà trop prosaïque de la monarchie espagnole.

CHAPITRE IV

REVANCHE DES RÉPUBLICAINS DE VENISE

1576-1649

Combat satanique de frà Paolo Sarpi contre le despotisme espagnol. — Lutte fédérale de Paruta contre l'Espagne et la France. — Apologistes de la liberté vénitienne, — son développement chez Nores, qui l'embellit par les idées de Platon, — chez Sgualdo, qui la rend démocratique et romaine, — chez Jean Bonifazio, qui s'en sert pour tracer un plan d'égalité imaginaire, — chez Zuccoli, qui oppose la franchise de Saint-Marin et le bonheur d'une île fantastique aux servitudes de l'Italie, — et enfin chez les péripatéticiens, qui confirment par l'exemple de Venise la théorie de la classe moyenne

La réaction catholique qui avait fait taire momentanément tous les écrivains du seizième siècle ne manqua pas de menacer la politique vénitienne et de lui faire subir les sinistres impressions du despotisme de Machiavel, adopté par Bottero et devenu conservateur des pouvoirs italiens. Un instant les politiques des lagunes cessèrent de diriger l'opposition nationale ; au lieu de lui offrir leur modèle dédaigné, ils durent songer à se défendre, et frà Paolo Sarpi engagea le combat contre le nouveau monstre de la raison d'État en retournant la partie républicaine de Machiavel contre le machiavélisme monarchique adopté par l'Église romaine et par la cour de Madrid. Et pourquoi donc Venise n'aurait-elle pas eu sa raison d'État, ses criminels utiles, ses infamies bienfaisantes ! Voilà donc le moine servite qui montre le conseil des Dix comme le palladium de Venise, le salut de la patrie. Il veut en augmenter les pouvoirs, lui sacrifier le grand conseil, les quaranties, les franchises ré-

publicaines, les fonctions tribunitiennes, qu'il conseille de déconsidérer en les confiant à des hommes tarés, incapables ou ridicules.

Tous les *instrumenta regni*, tous les *arcana imperii*, toutes les abominations du machiavélisme, il les met au service de l'inquisition politique avec une perfidie dont l'effronterie calme et réfléchie donne le frisson. Nulle part je n'ai vu un écrivain plus intimement persuadé de la nécessité de l'imposture. Il exige qu'on l'enseigne aux enfants en même temps que la doctrine chrétienne; qu'on établisse deux justices, l'une pour les nobles, l'autre pour le peuple; qu'on divise les multitudes en entretenant des fêtes guerrières pour célébrer les discordes traditionnelles des Castellani et des Nicolotti, et qu'on tourne même une province contre l'autre en nourrissant les haines de Brescia contre Bergame, de Vérone contre Padoue, des Guelfes contre les Gibelins. Aucune mesure n'est oubliée, ni celle de supprimer les chefs avec quelques gouttes de laudanum, ni celle d'enrichir les amis de la capitale par des mariages avantageux, ni l'iniquité d'appauvrir les villes suspectes en augmentant leur misère par la défense de vendre les immeubles à des étrangers. Mais ces idées d'enfer, exposées dans un style lucide, avec une assurance que ne donnerait jamais une perversité individuelle, forment ce qu'on doit appeler la raison d'être de Venise, ainsi rappelée à cette prudence qui se méfiait si justement de son peuple léger et des rébellions de ses villes, trop ouvertes à l'influence italienne, aux foudres de l'Église et à des ennemis maîtres du monde.

La littérature italienne, récemment émue de l'impiété de frà Paolo Sarpi, a voulu contester l'authenticité de

son livre; mais on ne saurait jamais en contester ni l'existence, ni les qualités littéraires qui en font un chef-d'œuvre. Et d'ailleurs, qui défendit Venise contre Rome? qui en revendiqua, à n'importe quel prix, l'autonomie religieuse contre la réaction générale dirigée par des jésuites? Qui sut tenir tête à ces influences, prêtes à renouveler les séditions du patriarche Jean, contemporain de Charlemagne, ou des Caloprini, contemporains d'Othon Ier, ou de Bajamonte Tiepoli, dont l'audace avait provoqué, par contre-coup, l'institution même des Dix? C'est ce même Sarpi qui expia sa liberté prématurée par une immoralité non moins exceptionnelle, mais désormais vertueuse dans une république, où tout avait toujours été soumis au principe exclusif de l'indépendance politique, d'après ce mot célèbre : Soyons d'abord Vénitiens et ensuite chrétiens.

S'il restait des doutes sur la pensée de Sarpi, Paruta les dissipe en comparant Venise à Sparte et à Carthage, pour intervertir toutes les théories de Machiavel pour combattre toute unité universelle ou nationale, espagnole ou italienne, et pour sauver l'existence fédérale et la liberté républicaine des lagunes, supérieure, suivant lui, à la grandeur cruelle de Rome, aux plus glorieux empires, à leurs plus fastueuses capitales. Sa patrie dédaigne leurs exploits sanguinaires, leurs foudres de guerre, leurs plus brillantes conquêtes. « Ce n'est pas elle qui doit imiter les autres nations, c'est le monde qui doit imiter sa sagesse, sa paix, son commerce, ses prodiges politiques, sa merveilleuse neutralité, ses atermoiements enfin qui ont mis en défaut Byzance et Pavie, les sultans et les papes, les Espagnols et les Français; et l'Italie, qui prétend donner des lois à la terre, obtiendra à peine de prolonger sa

misérable existence, si, au lieu d'aspirer à la tâche impossible de conquérir son indépendance par des armes étrangères, elle se borne à contenir l'une par l'autre l'Espagne qui l'opprime, et Paris qui la trompe. Qu'elle apprenne de Venise l'art de tergiverser, de trouver l'équilibre, de se méfier de tout le monde; qu'elle sache enfin que ses projets politiques, de chasser une nation par l'autre, la font tourner dans un cercle vicieux, que ses victoires ne lui appartiennent pas, que ses luttes sont celles des invasions qui se disputent sa possession et qu'en provoquant ainsi des fléaux de gaieté de cœur, en jouant sans cesse avec le feu des conquêtes, elle hâtera sa dernière ruine, que le sénat combattra de toutes ses forces, sans jamais se départir du principe de la neutralité et de l'hostilité systématique contre toutes les nations, unique garantie de tout peuple né viable. »

Sur les lagunes, personne ne commente Tacite : à quoi bon la liberté des solitaires, quand on possède un sénat ? Aldo Manuzio, le seul qui imite les commentateurs du continent, s'attache à Tite Live, et encore c'est pour opposer la république à l'empire. Embusqué à Carthage, il se passionne pour Annibal, il fait cause commune avec Capoue, avec tous les ennemis des Scipion, des Marius, des Quirites; la colère faillit presque lui donner du talent quand il reproche à Sagonte de s'être obstinée à la suite des Romains, de ne pas avoir cédé avec souplesse : une bonne capitulation eût sauvé ses murs, de sages concessions eussent avancé les affaires de l'Afrique.

D'après ces idées, les apologistes exaltent Venise, la divinisent, la proclament la ville des villes, le paradis de l'Italie. Paruta lui-même compose un ouvrage où il démon-

tre que la perfection de la vie politique consiste à être sage et la perfection de la sagesse à être Vénitien. Quelques années plus tard, Gozzi feuillette Aristote et Platon pour en déduire que « Venise est l'exemple d'un gouvernement « saint et divin. »

Pierre-Marie Contarini, au contraire, feuillette Machiavel, mais c'est toujours pour arriver à la conséquence voulue que la république est le meilleur des gouvernements, et Venise la meilleure des républiques. Vingt-cinq ans après Contarini, Caimo parcourt enfin tous les historiens anciens et modernes, et, renchérissant sur tous ses devanciers, il place sa patrie au-dessus de Sparte, qui avait deux rois, d'Athènes, sujette aux erreurs des multitudes, et de Rome, livrée à de perpétuelles séditions. Suivant lui, la république des lagunes, semblable à la statue de Vénus, réunit toutes les beautés, et si d'autres villes chez les modernes se fondent comme elle sur la classe moyenne, préférée par Aristote, son antiquité, sa loyauté, sa sagesse, les secours qu'elle donne à Narsès contre le royaume d'Italie, ses combats contre les empereurs d'Allemagne, les tyrans de Padoue et les musulmans de Byzance lui assurent un tel rang, qu'à bon droit ses sénateurs s'appellent les plus grands des seigneurs.

Je n'insisterai pas sur les autres panégyriques du fanatique Crasso, de l'humaniste Bonifazio et du trop nul Manzini, je dirai seulement, que dans cette époque encore, la reine de l'Adriatique donne son drapeau à l'opposition italienne. Les Génois la suivent jusqu'à lui sacrifier complétement et Foglietta et la démocratie qui les excède, et leur propre sénat qu'ils voudraient voir fortifié par la *Serrata*, les *Dix* et les *Trois* des lagunes. Canonieri, dont nous

avons déjà parlé à propos de la raison d'État et des commentateurs de Tacite, se déclare ouvertement aristocratique et vénitien. Non moins hostile aux anarchistes de sa patrie, Bonfadio dédie son livre au doge de Venise et le finit par l'éloge de l'aristocratie des lagunes, ce qui concourut peut-être à le faire condamner au bûcher. Pour Ferrante Pallavicino, exécuté à Avignon par ordre du pape, la république de Saint-Marc est comme le *soleil au milieu des planètes*, et Ceba qui traite *ex professo* des vertus du parfait citoyen, non content de décrocher du vieux type du prince toutes les qualités superlatives pour en affubler son modèle républicain, non content de le faire comme lui sage, tempéré, libéral, magnifique, constant, juste, clément et même héroïque, exige en outre qu'il soit riche, noble, puissant, honoré comme un membre du sénat de Venise. Un Caton pauvre, faible, manant, n'est destiné qu'à chagriner ses amis.

La république de Venise fraternise enfin avec la démocratie nationale dans des théories supérieures, où l'on perd également de vue et les îles de la lagune, et les villes du continent, et l'aristocratie régnante à Saint-Marc, et les nobles opposants de Saint-Georges. Telles sont les théories de Nores qui lance sa ville natale dans les hautes sphères du platonisme. Soudain ses sénateurs, ses sbires, ses avogadors se transforment en sages, en guerriers, en magistrats classiques ; des pontifes règlent les accouplements, soignent les grossesses et recueillent les enfants dans des gymnases poétiques où les jeux gymniques s'unissent à la peinture, à la musique, à la littérature, et il en sort une Italie régénérée à l'image de la ville féerique placée « dans la tête de la péninsule, dans le cœur de l'Europe,

« entre le froid et le chaud, créateurs des climats tempérés « où naissent les hommes à la fois intelligents et hardis, « prudents et courageux. »

Surpassant cette admiration de Nores, Sgualdo, abbé du Mont-Cassin, regarde Venise d'un œil qui la transfigure peut-être encore plus. « Il me semble, dit-il, voir cette « cité si désirée, si impossible de Platon, où les hommes « étaient aussi supérieurs à leurs semblables que ceux-ci le « sont aux diverses espèces d'animaux. Héritière de la « fortune des Assyriens, des Perses, des Macédoniens, des « Égyptiens, des Athéniens, des Spartiates, des Carthaginois, « Venise est la puissante république, fille de Jupiter, mère « de héros, reine de la mer et de la terre, soleil du ciel « politique. » Mais Sgualdo place l'homme au-dessus du citoyen, et le genre humain au-dessus du sénat de Saint-Marc, en sorte qu'il décrit une république supérieure où tous les vices de l'oligarchie des lagunes s'évanouissent dans l'intérêt universel. Sans se perdre à régler les accouplements, les grossesses, les gymnases ou la musique, il engage les *republicanti*, ses amis, à renouveler souvent les magistrats, à les retremper souvent dans l'onde du peuple, à imiter Caton, Brutus, Cassius, modèles de vertus impérissables et à réclamer la liberté qu'il prêche sous la forme imprévue de la discorde. « La discorde, dit-il, crée la mé« lodie dans la musique, l'ordre dans l'État, la discussion « dans le sénat : c'est elle qui opposa Pélopidas à Épami« nondas pour le salut de Thèbes, et qui protégea Athènes « en y faisant paraître l'un contre l'autre Clisthènes et Isago« ras, Nicias et Cléon, Thémistocle et Aristide, Périclès et « Cimon, remplacé par d'autres à sa mort, afin d'empêcher « l'union mère du silence et complice de toute tyrannie. »

Faites encore un pas dans l'abstraction, et vous aurez la république des abeilles de Jean Bonifazio, imprimée à Rovigo, en terre ferme. Ce politique raconte que l'un des capitaines du roi catholique découvrit un jour une île immense dont les habitants vivaient dans l'heureuse innocence de l'âge d'or. Les hommes adoraient le soleil, les femmes la lune, et tous heureux, sans disputes de religion et sans lois sur la chasse, faisaient de chaque jour fête et dimanche. A peine débarqué, le capitaine de Sa Majesté arbora le pavillon de Castille, prit possession de la terre, et de retour à Madrid il demanda ses instructions. L'affaire était grave, il y avait tout un gouvernement à créer avec ses préfets et sous-préfets; tout y manquait, les ministres, les juges, les soldats, les gendarmes, et il était urgent de réglementer le bonheur et de le soumettre aux bureaux. Sa Majesté confia donc l'affaire à une nombreuse commission qui, après mûre délibération, fit un rapport non moins extraordinaire que le peuple appelé à recevoir ses arrêts. En effet, elle copia l'histoire des abeilles de Virgile et, en transformant chaque vers en loi, elle proposa de construire la capitale loin des odeurs, loin des bruits, avec des portes étroites, des maisons égales, une reine impuissante et des courtisans châtrés, et c'est ainsi que de détail en détail on décréta cent lois semblables aux tables de Moïse ou à celle des Romains, mais toutes démocratiques et sociales comme les cellules de la ruche. Les conseillers n'avaient laissé en blanc que le chapitre de la religion, mais ils s'en rapportèrent à la sagesse et à la discrétion du roi.

La douce innocence et les réflexions arcadiques s'offrent si rarement sur le terrain désolé de la politique, qu'en

demandant grâce pour l'enfantillage de Bonifazio, nous finirons avec Louis Zuccoli, qui se consolait d'avoir perdu neuf ans à la cour d'Urbin en idéalisant dans ses dialogues la virginité et le bonheur de Saint-Marin. Il l'appelle la *Città felice* et la compare à Pise, à Venise, aux Grisons. « Nous sommes pauvres, fait-il dire à un citoyen du mont « Titano, mais nous sommes heureux au milieu de notre « félicité champêtre ; nous ne connaissons ni l'avarice qui « rend les richesses inutiles, ni la hideuse avidité qui « rampe pour les conquérir. Nous ne voyons ni étrangers « qui viennent nous corrompre, ni marchands qui nous « apportent des délices dangereuses, ni banquiers qui « nous ruinent par des échanges désastreux, ni inutiles « artisans de futilités dorées, ni charlatans qui vident nos « bourses, ni médecins qui énervent notre santé. Notre « jeunesse mène une vie dure; jamais nous ne donnons « asile aux bannis, aux voleurs ou aux rebelles; aucun « mercenaire ne défend nos maisons. Nous n'avons rien à « envier aux vertus artificielles de Sparte, où une impos« sible égalité et les lois de la guerre torturaient ceux que « le travail aurait dû rendre forts et utiles. » L'interlocuteur finit en disant que Saint-Marin exige que ses lois demeurent occultes comme des cérémonies de Cérès, mais qu'il les voudrait connues et célèbres comme les fêtes de Bacchus. Ailleurs Zuccoli corrige l'utopie de Thomas Morus avec l'amour consciencieux d'un artiste qui modère les tons trop vifs et trop heurtés d'un tableau pour qu'il puisse mieux paraître. Ailleurs encore il décrit un voyage imaginaire de son aïeul maternel qui, après avoir recueilli cette ample moisson d'amères déceptions germant périodiquement dans les guerres pour l'indépendance ita-

lienne, abandonne sa patrie dégradée, et, dans ses courses vagabondes chez des peuples inconnus, découvre enfin la république d'Evandrie. C'est une Italie améliorée, embellie, une Italie dégagée de l'étreinte pontificale et espagnole, une Italie avec moins de ports pour les étrangers, avec une forme plus ronde, afin d'en rendre la défense facile, et réunie sous une monarchie démocratique et élective, gouvernée par des magistrats annuels, des censeurs antiques, des tribunaux sans torture et des juges expédiant toutes les affaires en quinze jours. Là personne ne parle latin, nul ne meurt de faim, aucun fils ne quitte la profession paternelle; on ne voit d'autre servitude que celle qui punit les voleurs.

Telle fut l'école vénitienne de 1578 à 1649 pendant les réactions catholiques et les guerres de religion. Exacte et atroce dans les pages de Sarpi, libre et fédérale avec Paruta et Manuzio, d'un patriotisme emphatique avec Caimo, Pierre-Marie Contarini et les apologistes des lagunes, elle doubla ses forces en se généralisant avec Ceba, Sgualdo, Zuccoli et les autres Italiens qui ennoblissaient par des idées philosophiques son hostilité territoriale contre le pape, l'empereur et l'Espagne. Sa forme protégea constamment toutes les oppositions, elle demeura toujours l'utopie de tous les novateurs, et même le Napolitain Serra, qui écrivit le premier traité d'économie politique dans les prisons de la *Vicaria*, ne cessa de comparer son ingrate patrie à la reine de l'Adriatique pour montrer ici la prospérité, la richesse, l'aisance au milieu des îlots les plus déshérités par la nature, là l'indigence, la famine, les haillons sous le ciel le plus splendide, frappé de stérilité par l'ignorance de l'Espagne. Si nous ajoutons aux écri-

vains que nous venons de nommer, les commentateurs d'Aristote, Scaino, Montecatino et Figliucci publié à cette époque, nous aurons complété le nombre des hommes à qui Venise donne pour ainsi dire l'hospitalité. De tout temps, les partisans du gouvernement mixte, prêché par le philosophe Stagire, ont considéré les institutions des lagunes comme autant de preuves en faveur de leur doctrine.

CHAPITRE V

REVANCHE DES RÉVOLUTIONNAIRES

1576-1649

Impuissance et contradictions des ennemis de l'époque. — Campanella les attaque, — renouvelle la monarchie universelle, — et invente le socialisme. — Sa cité du soleil, — son admirable fanatisme, — son système exposé aux répliques. — Réplique de Sammarco, — premier auteur d'un traité sur les révolutions et sur les déceptions politiques.

Supposons un homme de la plèbe paraissant tout à coup au milieu des novateurs italiens; supposons-lui la seconde vue des poëtes, la logique des conspirateurs et l'audace des impies : il n'aurait pas manqué de trouver dans les principes mêmes de la nation la cause première qui rendait inutiles tant de brillantes témérités contre l'Espagne. C'étaient de fausses attaques, des insurrections obliques, des luttes factieuses contre le chef naturel de la nation. Issu de la longue croisade contre les Maures, maître des deux Indes, protecteur de la haute Allemagne, invoqué partout où l'on combattait pour la foi de Rome, le roi catholique n'était-il pas le véritable Charlemagne auquel Rome devait encore son influence? Devant cette considération, les critiques des Boccalini, des Tassoni, des *Tacitiens*, des *Republicanti*, se réduisaient à des censures vulgaires, à des boutades ingénieuses, et en définitive à des contre-sens où l'on prétendait chasser les Espagnols par ce pape qui les invoquait, par cette France inséparable du pontife, par cette fédération, résultat naturel de l'antique distinction des deux pouvoirs, en un mot par

cette liberté catholique désormais insuffisante contre la plus grande liberté de Luther. Qu'on louât la *concordante discordia* des constitutions ou qu'on prêchât la démocratie à Venise, l'aristocratie à Gênes ou la communauté à Saint-Marin, jamais ces fades arguties n'auraient chassé un bataillon espagnol ni élevé un doute sur le moindre des sacrements catholiques.

C'est ce que comprit frà Tomaso Campanella, et, tournant le dos aux tracasseries de la politique républicaine, il s'avança solitaire sur la route d'une révolution universelle avec la forme de la monarchie pontificale. Il évoqua donc l'empire de Dante afin de l'étendre aux deux hémisphères, il rappela l'Église de saint Thomas dans l'espoir de lui soumettre l'Asie et de lui rendre le nord de l'Europe, et, suivant lui, la plate tyrannie de l'Espagne même était destinée à réunir tous les peuples sous un seul chef en effaçant les anciennes distinctions de race, de caste, de famille et de nation. Subjugué par la grandeur de la tradition romaine et par ses principes démocratiques, communistes et universels, il ne vit plus dans la liberté de conscience qu'un orgueil monstrueux où tout individu prétend résister seul au genre humain ; il ne s'arrêta pas à considérer cette littérature voyante où les beaux esprits parodiaient l'indépendance protestante, et sans même songer aux probabilités qu'un prince italien copiât encore Cola de Rienzi ou César Borgia, il ne pensa plus qu'à établir un pouvoir fort, universel, compacte et capable de dompter toutes les nations du globe, à commencer par ce pape, par cet empereur, par ce roi catholique dont l'ignorante tyrannie perdait le dépôt sacré de la parole divine.

C'est ainsi qu'il inaugura ce que nous appelons la révo-

lution sociale. Sa *Cité du soleil* n'offre rien de commun avec l'Utopie de Morus, les Garamanthes de Roseo, les Abeilles de Bonifazio, les divagations de Nores ou la République de Platon. S'il adopte également la communauté des biens et des femmes, une foule de jeux gymniques, d'institutions philosophiques, le règne des sages, le mépris des lois, ce sont là des ressemblances superficielles, extérieures et presque accidentelles. Ce qui le distingue de tous les utopistes, c'est qu'il ne trace pas un plan académique; il ne s'écarte pas de la foule, il ne place pas ses citoyens imaginaires dans des îles perdues, dans des régions inaccessibles, dans une ignorance factice en contradiction avec une sagesse non moins factice ; il ne voit pas son État chimérique au fond de son unique conscience, comme la jeune fille regarde son fiancé au fond d'un verre d'eau. Au contraire, il plonge dans la tradition, et ne s'en détache pas un instant, il est moine, Italien, papiste, il vit sous l'Espagne, au milieu des gueux qui l'entourent, des bandits qui le visitent, des Turcs qui l'observent, des princes qui le redoutent, des inquisiteurs qui le surveillent; et précisément parce qu'il se trouve dans une sorte d'enfer il veut que sa cité idéale l'élève jusqu'au ciel. La misère lui donne des forces, les malheurs de la plèbe ne lui permettent pas de s'arrêter avant la rédemption universelle. Pour la première fois la démocratie coule toute seule sur le plan incliné de l'avenir, et la philosophie trouve un tribun qui lui apporte l'universalité et la fascination d'un culte. Aussi les calculs de Campanella sont d'un ingénieur; ses allocutions saisissantes et faciles s'adressent à la foule des prêtres, des soldats, des Napolitains, des Espagnols; il a des secrets d'État; il écrit ayant la carte du monde sous les yeux, le

compas à la main, il considère les astres, il évoque les démons, enfin il interroge Machiavel, et, lui soumettant Platon et l'Évangile, le conclave de Rome et le conseil de l'Espagne, Dante et saint Thomas, la croix et le croissant, il le somme d'indiquer les ruines, les proscriptions, les tromperies nécessaires pour propager la cité de Dieu au milieu des révolutions contemporaines. Que n'autorise-t-il pas au nom de l'unité du genre humain ? Il propose de réduire les protestants en esclavage, de déporter les habitants du nouveau monde en Afrique, ceux de l'Afrique dans le nouveau monde; il veut tromper l'un par l'autre les partis français, jeter l'Angleterre et l'Écosse dans un labyrinthe inextricable de guerres. Le Turc se convertit, les Russes sont écrasés, l'Asie tombe dans les serres de l'Espagne et mille batailles imaginaires, dirigées par une perfidie gigantesque, font disparaître les vieilles superstitions, l'antique idolâtrie, les tyrannies de l'Europe et celles même de l'Espagne, qui s'effacent devant un pontife véritablement rédempteur.

En vrai lutteur politique, Campanella montre l'ennemi faible, atteint de folie, sur le point de tomber, entouré de précipices et d'oubliettes où la moindre erreur donne la mort. Peu lui importe au reste de se tromper de date et de lieu; l'avenir sera toujours la mort du présent, et il ne cesse de frapper avec le marteau de la plèbe sur tous les obstacles que le génie de l'humanité ne détruira jamais entièrement : la propriété, l'hérédité, l'aristocratie qui fonde le monopole des nations, les nationalités qui s'opposent à la fraternité du genre humain. Il dénonce les lois funestes au sol, les barrières qui séparent les peuples, les famines, les pestes; les inondations que le

défaut de secours mutuels rend contagieuses et mortelles, enfin les religions qui bandent les yeux des humains et propagent des délires sacriléges. D'après les souhaits romains de Machiavel, il prédit une religion sans humilités dégradantes, sans mystères insensés, sans dogmes hostiles à la science, et dégagée des langues mortes qui restreignent la rédemption à une aristocratie moitié ecclésiastique et moitié féodale. Des prophètes armés, une industrie maîtresse de l'univers, un culte qui fera adorer Pythagore et Socrate à côté de Jésus-Christ, enfin des inventions qui multiplieront les forces de l'homme sans créer la domination de personne, voilà les espérances qu'il fonde sur les données mêmes de son temps. La presse parle, dit-il, l'artillerie tonne, la navigation brave les tempêtes, les capitaines réunissent toutes les régions de la terre où la religion d'Adam ne reconnaissait même plus l'unité de son origine. Le monde a fait plus de progrès en cent ans que depuis les six mille ans de son existence, et, partant de ces faits interprétés d'après les séditions, les guerres, la magie, l'astrologie, les prophéties et les sciences vraies ou fausses de l'époque, le moine de Stilo conclut que la rédemption terrestre se réalisera l'an 1600 par explosion.

Révolutionnaire par principes, son inspiration lui explique tous les prophètes et tous les rédempteurs du passé, où il voit le genre humain toujours en marche vers la monarchie universelle. La rotation des sphères, le mouvement circulaire des gouvernements, le retour perpétuel des mêmes institutions, toutes les croyances purement politiques, cèdent la place, chez lui, à la foi, au progrès d'une monarchie toujours voulue par Dieu et ne s'écroulant sous les coups des républiques qu'afin de reparaître de plus en

plus vaste, jusqu'aux jours où, devenue universelle, elle ne laissera place ni à l'hostilité d'une nation ni à l'insurrection d'un tribun.

Cette foi, qui aurait fait frémir Aristote et sourire Machiavel, cette rébellion contre les républicains, qui ramène Campanella au despotisme, à l'instant même où il combat l'Espagne; bref, cette sublime utopie qui lui donne l'élévation des solitaires et le martyre des apôtres, n'est encore qu'une attitude imposée par l'idée d'un État isolé, d'une situation spéciale, fuyante, contrastée, et Sammarco, qui écrit le premier un ouvrage exprès sur les révolutions, rétablit bientôt l'équilibre en tombant dans l'erreur opposée. Sans vues originales, sans remarques ingénieuses, à peine doué de cette facilité napolitaine qui frise la négligence, il accorde aisément à tous les tribuns que rien n'est plus facile que de renverser les gouvernements. Ses riches dénombrements, empruntés presque sans examen à Bottero, à Bodin, à d'autres, peut-être à Campanella lui-même, prouvent abondamment que tout peut conduire à une mutation politique : le peuple, les grands, les ministres, les ambassadeurs, les factieux, leurs fils, les prophètes, les capitaines, les soldats, les bourgeois, les écrivains, la minorité du roi, l'imprudence des régents, les jalousies des princes, rien qui ne se puisse transformer en cause ou prétexte de vastes tragédies. Mais que peut-on en inférer, suivant lui, sinon que tout change, passe, s'écroule, avec une irrémédiable défaillance? Les ruines sont aussi naturelles que les édifices, les cimetières que les villes, et d'effroyables désastres ne manquent jamais de sceller toute révolution politique. Jamais le révolutionnaire ne règne, jamais il ne réussit. Les qualités qu'il doit réunir sont trop nombreuses,

trop diverses, trop impossibles; les uns échouent au commencement, les autres au milieu de leurs tentatives, et les plus heureux disparaissent, comme Othon ou Galba, au moment même où ils semblaient victorieux. Ignoré de tout le monde, l'auteur du traité des *Mutations* ne survivait que dans quelques médiocres sonnets réunis dans des recueils. Tant que l'Italie resta immobile sous l'Espagne et sous l'Autriche, on ne comprit pas son enseignement trop sinistre et inopportun pour des peuples trop heureux. Mais quand la république française les secoua rudement et les força de marcher, sinon éveillés, au moins dans le sommeil agité des somnambules, quand plus tard l'empire français détruisit tout à coup ces rêves où ils se croyaient peut-être dans la cité du soleil, quand toute une génération de révolutionnaires se vit déçue avant même que ses erreurs pussent se compléter; alors on se souvint de Sammarco; on lut avec étonnement dans ses pages tous les cas des mécomptes politiques, et cinq éditions de son œuvre, publiées coup sur coup, de 1805 à 1830, attestent une tristesse et des douleurs qui n'ont pas encore cessé.

CHAPITRE VI

AVILISSEMENT DE L'ÉCOLE MONARCHIQUE

1576-1649

Médiocrité progressive des écrivains conservateurs. — Traités ridicules sur le prince. — Nouveau déluge d'aphorismes soporifiques et naïfs. — Livres illisibles sur le rôle du gouverneur. — Ouvrages d'une remarquable pédanterie sur l'art de faire la cour. — Les hommes d'esprit se cachent et demeurent inédits, — témoin le comte de Verrua, — le Roué — et le Diplomate.

Une foule d'ouvrages médiocres, imprimés pendant cette période, confirment pour la millième fois cet axiome que les bons employés font de mauvais écrivains, et que les grandes pensées ne surgissent qu'au milieu des souffrances politiques. S'agit-il de braver le pape, l'empereur, l'Espagne, tous les princes, toutes les républiques italiennes? Campanella, qui passe les vingt-sept meilleures années de sa vie dans une prison, égale la grandeur de Dante et de saint Thomas. Faut-il, dans une lutte plus modérée, combattre l'Espagne en défendant la fédération pontificale? le génie disparaît, et nous ne trouvons plus que le talent de Tassoni, Boccalini, Ammirato et des commentateurs de Tacite. Nous résignons-nous à laisser aller le monde son train, sauf à célébrer Venise parce qu'elle ne ressemble pas à l'Italie? Sarpi, Paruta et d'autres resserrent de plus en plus le cercle de leurs idées et ne brillent qu'en dehors de la politique. Rentrons-nous enfin dans l'obéissance absolue; quittons-nous les régions de la foudre et les points exposés; la lèpre de la médiocrité s'attache

aux écrivains récompensés, et nous ne lisons plus que de tristes paperasses.

Ici nous rencontrons d'abord ceux qui traitent du prince à la suite de Colonna, Platina, Pontano, et des écrivains que l'idée monarchique avait illustrés dans le temps des libertés. Bottero nous transmet un livre sur la *Sagesse du roi;* mais si ses idées s'y reproduisent, on déchoit lourdement en passant de la *raison d'État* à son œuvre automatique, et sa réaction ne s'y présente que sous un aspect odieux, en dépit des exemples bibliques, grecs, romains et hongrois. Guazzo, petit-maître de Montferrat, grand panégyriste du duc de Mantoue, veut que son prince tienne le milieu entre le bœuf et l'âne, et, en lui recommandant d'être dissimulé, il remplit son livre de proverbes, de bons mots et de banalités désespérantes. Vieri s'adresse aux Médicis de Toscane, avec la manie de leur donner des avertissements ternaires, pour qu'ils sachent se faire aimer de Dieu, du peuple, et aller au paradis, ce que, par exemple, ils obtiendront à coup sûr en choisissant un bon conseiller, un capitaine habile et un digne confesseur. Mais voilà Prato encore plus dévot, qui veut que le prince aille à la messe, fasse force génuflexions devant le saint sacrement, et place dans ses chambres et dans les lieux les plus marquants de son palais de grands tableaux de la croix, de la madone, des saints et des saintes. Galvani personnifie toutes les vertus imaginables pour les introduire l'une dans l'œil, l'autre dans le cou, d'autres dans la main, dans le cœur, dans le bras, dans les jambes de son prince, que d'autres vertus, arrivées trop tard, entourent debout en le transformant ainsi en une sorte de petit soleil théologique et moral. Que Dieu nous garde de rendre compte de ces honnêtes nul-

lités, auxquelles s'ajoute le cortége de Maffei, Cernozio, Gesù-Maria, Perucci, Castellani, Albergati, Aldobrandini, Taleapetra, Zecchi, Capaccio, Frachetta, Brancalassi, Mengozzi, Santonio et Marliano, tous occupés à réciter les litanies du prince avec une monotonie désolante et capable de nous faire chérir Bastardi, leur contemporain, qui tranche au moins sur l'uniformité générale, en faisant de saint Benoît un prince à imiter pour conquérir le royaume du ciel. On ne saurait trouver une nuance attrayante dans cette littérature, née du désir d'avoir un lecteur couronné ou une tabatière enrichie de diamants. Pas un trait qui ne soit ridicule. C'est en vain qu'à partir de 1620 les auteurs s'efforcent d'attirer l'attention par des titres dramatiques. Le *Prince belliqueux*, de Carpignano, n'en est pas moins l'œuvre d'un homme qui ne sait ni l'italien ni la grammaire, quoiqu'il approuve les marins qui jetèrent le prophète Jonas à la mer. Que dire du *Prince enfant*, de Castiglioni; du *Prince régnant*, de Cadana; du *Prince studieux*, de Tomasi; du *Prince guerrier*, de Fiamelli? Que penser du *Prince délibérant* et du *Prince moral*, de Rocabella, avec leurs distinctions scolatiques et leurs souvenirs de saint Thomas? Le *Prince politique*, de Gucci, donne le Christ comme l'archétype des rois, à qui il conseille la fausseté, la fiction, l'imposture; et le *Princeps ex Tacito*, de Celso, forme la plus bizarre mosaïque de citations combinées pour produire un code de police d'après les modèles de Tibère et de Néron. Nous ne nous hasarderons pas à travers les *utrum* de Restelli, bien que son ouvrage soit inspiré, dit-il, par saint Janvier en personne, ce qui le rend si favorable au saint-siége. Nous ne nous mêlerons pas non plus de Caraccioli, qui n'est ni important

ni insignifiant, et qui forme un traité régulier, une chose mortellement ennuyeuse. Enfin, si Léon Zambelli se fait remarquer, c'est qu'il combine les signes du ciel avec les idées de la science politique. Chaque précepte se trouve ainsi subordonné à son astre, et il ne sort de l'alambic de l'auteur qu'après avoir traversé deux consultations contradictoires, divisées chacune en trois conseils donnés par trois conseillers et aboutissant à un résultat qui traîne à sa suite un exemple historique. Sans doute tout n'est pas absolument à dédaigner chez les écrivains que nous venons de nommer; même le moine Zambelli soulève des questions qui surprennent et qui trouvent sans cesse leur application dans la politique courante; mais quelle énorme distance entre la littérature triomphante et l'opposante!

La médiocrité qui envahit les traités du *Prince* s'étend aux infatigables continuateurs de Guichardin, de Lottini, des donneurs d'avis, cette fois entraînés tous dans la réaction catholique. Aux maximes pénétrantes, décochées comme les traits d'Apollon, du haut de l'Olympe, sur les travers d'une phase homogène et harmonique, succèdent les compilateurs de sentences, empruntées çà et là aux auteurs les plus étonnés de se rencontrer dans le même pêle-mêle où leurs dires perdent le tour, la force, le mot incisif. C'est ce qu'on voit déjà chez Sansovino, et quoique il saccage les meilleurs hommes de la renaissance, il ressemble toujours à un fripier, étalant de curieuses breloques, rangées par ordre alphabétique. Les huit cents aphorismes de Piccolomini ne valent certes pas les cent de Guichardin. Quelle chute d'ailleurs si nous passons de Piccolomini à Frachetta, qui en donne huit mille! et qui pourrait nous suivre si nous parlions ensuite des treize mille trois cent soixante-

trois sentences de Vannozzi, patronné par le pape, quatre cardinaux, six prélats, et une foule d'autorités rétrogrades qui en font l'homme le plus bêtement servile de l'époque? Les *Règles*, de Duri; les *Prévoyances*, de Sartonio; le *Jardin*, de Deruschi; les *Conceptions*, de Zuccaro; les *Dits mémorables*, que Graziani extrait de la *donna Desterrada;* le *Passe-Temps*, de Raimondi; les *Avertissements*, de Girinzana, ne se dérobent pas moins à toute critique. Plus tard, Canino, qui feuillette Guichardin et Tacite, ne réussit pas plus que Pichi, annotateur de Machiavel, ou que Cassoni, auteur de *Vingt sentences*, qui donnent lieu à vingt compositions poétiques précédées de vingt vignettes mythologiques.

Les traités sur le gouverneur nous font tomber dans un nouvel abîme, ouvert par le seigneur Massenzio Carbonari de Terni, qui dédie à Paul V son livre du gouverneur politique et chrétien. Rien n'égale la lucide vulgarité de cet homme : gros, joufflu, jovial, d'une fatuité délicieuse : « Quel plaisir, s'écrie-t-il, de gouverner, d'être « appelé Excellence par-ci, monseigneur par-là, lumière, « soleil, providence des mortels, etc., etc. ! ! Ce serait le « comble du bonheur si malheureusement il ne fallait se « tenir droit, s'interdire la joie, manger ce qu'on n'aime « pas, se mortifier les cinq sens et se donner l'intolérable « pénitence de garder un air constamment digne et sé« rieux. » Ces grosses choses, dites en style macaronique et parsemées de citations de Sénèque et de saint Augustin, captivent l'attention comme les choux, les navets dans les tableaux flamands, et, dès qu'il entre en matière, on suit l'heureux Carbonario avec une curiosité mêlée de bonne humeur. A peine nommé, son gouverneur va sur-le-champ baiser les pieds du pape, et visite successivement

un à un les cardinaux pour se mettre en règle avec tout le monde : « *Per non avere mortificazioni.* » Avant de partir, il entend avec toute sa famille la messe, et la fait célébrer à un autel privilégié par l'un des prêtres les plus considérés. Sur la route, tandis que le postillon fait claquer son fouet, il prodigue les aumônes; en arrivant, il entre tout botté dans une église, puis il se retire sans recevoir personne pendant le temps qu'il juge convenable pour sa réputation. N'est-ce pas tout prévoir? Mais il faut choisir ses lieutenants, et Carbonario les conseille lettrés, « *più* « *nobili che sia possibile*, » sains et dispos, plutôt pauvres que riches pour qu'ils soient obéissants, plutôt laids que beaux pour éviter les scandales, plutôt petits que grands, car la petitesse annonce prudence, bonté, sagesse, générosité et loyauté. Rien n'est oublié, ni les principes inflexibles sur les appointements, ni les règles de la civilité (*della buona creanza*), ni celles de l'art militaire pour assiéger les bandits. C'est ainsi que cet automate pontifical enseigne l'art qu'il a exercé pendant vingt-cinq ans et qui consiste, suivant sa propre expression, à bien chanter sur les cinq lignes du commandement, de la permission, de la défense, de la punition et de la récompense, sans fausser le ton ni tomber dans l'anarchie. Mais Carbonario est encore un homme de génie, si on le compare à Castelli, son compatriote de Terni, à Cibo Ghisi, qui écrit le *Conseil aux conseillers*, et surtout à Flavio Fieschi, auteur du *Parfait ministre*, chez lequel l'adoration pour le pape et l'Espagne passe toute limite.

Obstinée à se dédommager de son insuffisance par la quantité des ouvrages qu'elle dicte, la médiocrité suggéra de composer de nouveaux traités sur l'ambassadeur, per-

sonnage qui partage le faste et les dangers du prince. Gentile écrivit le premier; Germonio vint après; Torriani, de Gênes, laissa son traité inédit; Bragaccia, qui imprima le sien, lui consacra dix-huit ans d'étude et de labeurs. Jamais on ne perdit plus inutilement une si belle partie de la vie, et ce fut aussi peine perdue que celle de Belli, qui voulut enseigner l'art de voyager; de Santa-Maria, qui exposa l'art de se bien gouverner dans le monde politique, et celle de Bisaccioni, qui donna des préceptes au capitaine.

L'art de régner enveloppe dans sa ruine l'art opposé de faire la cour, et les scènes si finement touchées par Castiglioni, Nifo ou Comendone, deviennent l'objet de lourdes discussions en *barbara celarent*, suivies d'un interminable attirail de citations. Ainsi Ducci fait passer le courtisan par toutes les catégories d'Aristote; il étale, il divise, il subdivise toutes les situations de l'obséquiosité, de la sollicitation, de la méfiance, des rivalités, et il n'y a pas de problème qui ne traverse toutes les distinctions de la cause efficiente et de la cause finale, en subordonnant tout à l'intérêt personnel du parasite : *al proprio suo comodo.* Trois ans plus tard, en 1604, Sigismondi surenchérit encore sur la pédanterie de Ducci, en fixant avec des soins infinis la définition de la cour, du maître, du chambellan, du bouteiller, du valet de chambre, de l'écuyer; chaque fonction reçoit ses préceptes, chaque fonctionnaire est peint avec les traits qui en font un modèle. Platon et saint Thomas donnent leur avis sur ces délicates matières, et ce n'est pas sans de graves autorités que l'auteur exige de la hardiesse dans l'écuyer tranchant, ou qu'il se décide à accepter pour maitre d'hôtel un ancien cuisinier. Baldi s'emparant, en 1624, d'une lettre du célèbre Antonio Perez

sur l'art de faire sa cour, la commente mot à mot et la fait suivre de trente-cinq *dubitazioni* et d'une avalanche de chicanes. Quérini, qui rédige le *Manuel des Grands*, leur conseille la parole lente et équivoque de Tibère. Pio les sanctifie, Solera leur explique la clef des songes de *somniandi ratione*. Enfin Pellegrini nous donne la mesure de sa sottise dans son frontispice, où il annonce des *déclamations politiques* sur l'art du courtisan, et, en effet, il tient parole en nous octroyant force tirades *hinc*, *inde*, pour nous montrer *che al savio conviene il corteggiare*.

Dans cette école de pédants, tout homme d'esprit est forcé de se cacher et de dérober au public l'anomalie de son existence. Le comte de Verrua, digne de continuer Guichardin, laisse inédites ses quatre-vingt-quatre maximes justes, laconiques et empreintes d'une incomparable malice. Avec quel tact ne renseigne-t-il pas son jeune prélat sur le choix d'un cardinal à servir! Un maître trop stupide serait fatigant, trop adroit il serait désespérant; nul artifice ne pourrait réussir avec un seigneur artificieux? Prenez donc un homme médiocre, ayez les jésuites pour amis et ne faites de mauvais coups que rarement, contre des hommes que vous aurez préalablement comblés, et à propos d'intérêts très-petits et très-compromettants, afin d'éviter l'accusation de cupidité. Les manuscrits les plus complets de Verrua finissent par une statistique des cardinaux, classés en trois catégories : les vaillants, rares, comme les corbeaux blancs, les mauvais très-variés dans leur genre et enfin les c....ns subdivisés en trois familles : les *infâmes* livrés à la débauche, les *convertibles* dont les vices sont vulgaires et l'intelligence flexible, et les *vénérables* que Verrua appelle *spirituali*, non

pas certes à cause de leur esprit, mais à cause de leur profession qui les voue exclusivement au culte de Dieu et aux matières de religion. Un autre anonyme également inédit, et que j'appellerai le Roué, ajoute au talent naturel de Verrua une finesse à la fois perçante et dédaigneuse et un style d'une remarquable lucidité. Étonné de voir que la plupart des hommes marchent au hasard, sans circonspection, sans attention, sans se donner la peine de prendre l'attitude simulée et les manières suaves qui les conduiraient aisément à leurs fins, il se constitue précepteur universel, et, en montrant les écueils et les orages qui troublent l'interminable océan de l'intrigue, il apprend, dit-il, à naviguer au milieu d'innombrables dangers. Rien de plus pittoresque que son entrée en matière quand il définit les caractères des personnes avec qui l'on a à traiter : il pèse les chances qu'offrent les hommes sanguins, les lymphatiques, les bilieux; il donne le bilan des obstacles qu'opposent le vice et la vertu dans les divers tempéraments; les uns apprennent à solliciter à temps opportun, au milieu des fêtes, de la joie, des démonstrations expansives; les autres à éviter les refus en n'abordant jamais le maître, ni à jeun, ni dans un moment d'hypocondrie ou de méfiance : ceux-ci éconduisent poliment des innocents heureux de recevoir de l'eau bénite de cour ; ceux-là multiplient les promesses généreuses aux absents, cauteleuses aux présents, mais toujours nulles au besoin; et c'est ainsi que tout le monde arrive à son but, le solliciteur aussi bien que le sollicité. Un autre anonyme inédit, que nous appellerons le Diplomate, se place à la suite de Commendone, de Verrua et du Roué, en offrant aux ambassadeurs une analyse singulièrement frappante de l'espérance et du désespoir, ces

deux pôles autour desquels tourne le monde des affaires. Suivant lui, il ne faut jamais ni trop présumer de ses forces ni se trop décourager; les temps varient et mille accidents résolvent et embrouillent les négociations de la manière la plus imprévue. Calme par principe, juste par égoïsme, franc par dissimulation, le Diplomate justifie ce mot des conclaves que souvent un cardinal se sert même de la sincérité en manifestant ses désirs les plus vifs pour que ses adversaires lui en supposent d'autres absolument opposés. Verrua, le Roué et le Diplomate eussent mérité de faire suite aux commentateurs inédits de Tacite, si la différence du sujet ne m'avait forcé de les classer après leurs indignes émules, Ducci, Sigismondi et Pellegrini. En dehors de cette dernière classe d'écrivains, nous ne pouvons distinguer personne sans tomber au-dessous des théories abstraites dans les traités spéciaux, où nous ne rencontrons plus que des hommes comme Caputo, exclusivement occupé du droit napolitain, ou comme Sartonio qui substitue des textes sacrés à des maximes profanes.

SECTION IV

AGE DE FER

CHAPITRE PREMIER

DISPARITION SOUDAINE DE TOUTES LES ÉCOLES

1649 - 1789

La paix des religions tue la raison d'État, — aussitôt les politiques deviennent vertueux, — l'éloge périodique de Venise cesse, — on oublie Tacite,— et on n'écrit plus sur le prince. — Statistique comparée des quatre cent vingt-quatre politiques italiens. — Les meilleurs sont toujours les plus persécutés.

A la signature du traité de Westphalie, on dirait qu'on touche une détente et que tous les ressorts de la politique italienne se relâchent en même temps ; les écrivains de la raison d'État disparaissent comme par enchantement. Une fois la théocratie détrônée, l'Italie ne sait plus que faire de l'art de régner sous toutes les formes politiques, et ses écrivains se trouvent tout à coup déshérités. Mucci est désormais incapable d'apprécier Machiavel; Scipioni et Ceschi se servent de la raison d'État pour en tirer des homélies, et bientôt Doria indigné contre sa vaine immoralité, la repousse avec l'ignoble cortége de ses traditions, l'accusant d'avoir d'abord écrasé le monde sous le poids des Romains, et de l'avoir ensuite trompé par la religion des pontifes. Noble, élevé, d'un naturel angélique, il veut croire à la justice, parce qu'il la voit dans le cœur des peuples, au fond des

masses, et que, en la suivant, on livre le genre humain à la pente d'une heureuse destinée. S'il est trop érudit, trop complet dans une matière trop épineuse, si ses remarques sur les fondateurs, les conservateurs et les réformateurs de la civilisation, sortent du cadre du langage habituel, son apparition contemporaine de celle de J. B. Vico, son ami, marque une date dans l'histoire de la politique italienne. Après lui le droit fait entendre seul sa faible voix, soit que Certain, Mattioli, Tosini, Persiani, Coppa et Blandini défendent la religion, soit que leurs adversaires Gorini, Cromaziano, Caraccioli, Spanzotti, Mocenigo et Gorani propagent les idées libérales. L'auteur anonyme du *Vero despotismo*, Pilati, qui écrit la *Réforme de l'Italie*, où il demande toutes les innovations qu'on réclame aujourd'hui contre le gouvernement pontifical, enfin Filangieri et Beccaria, les deux demi-dieux de la nation pendant le dix-huitième siècle, croient tous qu'il suffit d'énoncer la vérité pour la propager et de la propager pour répandre le bonheur sur la terre. Ce principe, continuellement prêché par la presse, qui lui doit son existence, a chassé la raison d'État de tous les livres, de tous les écrits, de toutes les tribunes, où elle ne pourrait plus se montrer sans provoquer des malédictions unanimes.

Dans cette dernière période, Venise elle-même, convaincue de tyrannie, n'ose plus se proposer pour modèle. Le dernier anonyme qui la loue, en 1670, avoue que le Génois Christophe Colomb l'a blessée mortellement en paralysant ses caravanes d'Orient et sa mystérieuse navigation. Un autre Génois, R. Torre, raille ses *républicistes* en montrant qu'elle est née sous Byzance, qu'elle a été impériale et qu'on peut être libre sans être Vénitien. Personne

ne prononce pas non plus l'éloge de Gênes, et Marini, qui tente cette œuvre périlleuse, commence par réciter tout au long dans sa préface le *Salve Regina*, comme pour donner à l'avance au lecteur la mesure de ses forces. Enfin si on veut savoir pourquoi les républiques italiennes ne trouvent plus d'apologistes, un manuscrit de Rucellaï nous le dit à l'oreille en nous montrant leur légalité repoussante, leur raison d'être en opposition à la raison de l'époque, et Venise, leur modèle, fondée sur des vices : le pouvoir des nobles, la corruption du peuple et l'ignorance de la multitude. L'aveugle fortune s'est complu à la favoriser en lui accordant une position exceptionnelle, inexpugnable, mais comment faire de cette exception une règle générale ?

Tacite tombe à son tour dans l'oubli. Dès 1650 il n'a plus d'autre courtisan que Fabbri, écrivain faible et prétentieux qui mêle l'histoire apocryphe de saint Pierre et des premiers chrétiens à un enthousiasme dépravé pour la politique des Césars. Brusoni cède encore à l'habitude invétérée d'extraire des aphorismes de l'historien latin, mais Castrucci et Manfredi, derniers compilateurs de maximes, perdent de vue le texte même de Tacite, et Maffeï, qui les imite, nous avoue lui-même que son livre est le fruit de sa flânerie, *parto dell' ozio*. C'en est fait des donneurs d'avis; la tradition déjà si dégénérée de Guichardin, Sansovino et Lottini finit avec Venanzi, qui ramasse au hasard quelques milliers de sentences, Marliani qui en offre cent au sénateur pour le rendre taciturne et imperturbable, et A. D. G. qui publie ses *dogmes pour enseigner à se bien gouverner sous tous les gouvernements*.

Les derniers traités sur le prince tombent dans le ridi-

cule à la suite de l'Écriture sainte et de Bossuet. Le Milanais Borri ne fait exception que pour répéter de vieux conseils trop connus. Mais en 1700, Comazzi de Lodi se moque même de l'Écriture dans un traité à double entente sur l'imitation politique de Jésus-Christ. *Ecce agnus Dei*, dit-il, voilà notre empereur Charles-Quint; *qui tollit peccata mundi*, qui fait grâce aux victimes de ses ministres; *et videbitis cœlum apertum*, et il ouvre la diversion du paradis aux badauds. C'est ainsi que toujours entre la satire et le sermon, sans jamais se compromettre, ni se prendre au sérieux, il montre les actions du roi d'Espagne, les coups d'État des souverains et les énormités de Wallenstein ou de Oppenheim comme des applications à la fois justes et railleuses des préceptes du bon Jésus. L'éloge qu'il fait de l'homme simple, du *verus Israelita*, du croyant à toute épreuve, suffirait seul à prouver que, suivant lui, les choses de ce monde ne pourraient marcher sans cette bonne dose de foi, de simplicité et de duperie qui donne du jeu aux acteurs de la comédie politique. C'est le dernier soupir de la raison d'État. Après Comazzi, plus de réflexions scandaleuses; la tradition nationale se perd dans les clartés d'une époque plus lumineuse, et nous ne pouvons plus rien dire de Sianda, Donati et Torre, les derniers à parler de l'homme d'État, *dell' uomo di comando*, *dell' uomo di governo*.

Ainsi finit ce mouvement politique, qui donna plus de quatre cent vingt-quatre écrivains à la littérature italienne et qui remplaça sur la terre des Pontifes le libre examen de Luther et de Descartes. Ce fut le sacrilége occulte de la nation, une sorte d'usurpation du pouvoir spirituel dans l'espoir de réaliser l'antique promesse du

démon : «Vous serez comme des dieux, sachant le bien et « le mal. » Tant que la nation fut libre, ses écrivains ne cessèrent d'invoquer le despotisme, et Dante, saint Thomas, Pétrarque et Machiavel firent paraître sous les couleurs les plus saisissantes toutes les ressources des monarchies. Quand la nation tomba sous la domination de l'Espagne, alors la république, la liberté, la fédération déterminèrent les attitudes du progrès. La première époque, qui commence avec la naïve malice de l'*Oculus pastoralis* et aboutit aux conceptions sataniques du secrétaire de Florence, peut se définir : l'âge d'or de la raison d'État. La seconde, époque des idées républicaines contre l'Espagne, se subdivise en trois périodes qu'on pourrait désigner sous les noms d'âges d'argent, d'airain et de fer. Guichardin et Gianotti illustrèrent l'âge d'argent qui s'écoula entre la restauration de Charles-Quint et la réaction de la théocratie romaine contre les libertés nouvelles de l'Europe. Bottero, Sarpi, Paruta, Ammirato, Tassoni, Boccalini, furent les célébrités de l'âge d'airain qui finit à la paix de Westphalie. L'âge de fer, qui commence avec cette paix et ne finit pas encore aujourd'hui, ne donne aucune illustration relevant de la tradition exclusive de l'art de régner.

La loi de douleur qui préside à l'apparition et aux méditations des hommes politiques domina constamment les écrivains italiens. Les meilleurs furent toujours au ban des plus nombreux. On en comptait à peine un sur dix digne de fixer l'attention. Les hommes comme Dante et Machiavel, ou même comme Doria et Comazzi, formaient une misérable minorité, écrasée par les écrivains officiels populaires médiocres, prônés, révérés par leurs contemporains, et bientôt oubliés, quand, au premier changement, on s'aper-

cevait que les infortunés si hautement dédaignés, les obscurs martyrs si indignement foulés aux pieds, présentaient je ne sais quoi de mystérieusement universel qui portait le défi à toutes les révolutions. Nulle part la théorie et l'action ne s'allièrent dans la même personne : l'homme de science fut quelquefois magistrat, ministre ou ambassadeur; mais jamais il ne brilla comme les Sforza et les Visconti, ou même comme saint Charles Borromée ou Masaniello de Naples. Il subissait toujours l'exil de Dante, l'insuccès de Machiavel, la captivité de Campanella, et il devait s'estimer heureux s'il se faisait tolérer par la bienheureuse innocence de Pétrarque. C'était l'échec continuel et pour ainsi dire chronique qui lui imposait de sonder les abimes de l'art de régner et qui le classait au premier rang dans ces écoles florentines ou vénitiennes toujours à l'état d'insurrection et de martyre en présence des lois générales de la Péninsule.

Nous avons déjà dit que les plus anciens auteurs de la politique italienne naquirent là où leurs ennemis régnèrent le plus cruellement, et nous avons déjà noté que Rome, ennemie du royaume, donnait Colonna apologiste des rois. Aquino, fief gibelin, produisit saint Thomas, chef des guelfes, et, au contraire, Florence, ville guelfe, donna le jour à Dante, auteur de la grande épopée gibeline. Pour la même raison, Pétrarque, chantre des guelfes, vint d'Arezzo, mélancolique repaire des gibelins. Barthole, grand jurisconsulte impérial, surgit dans l'Ombrie, terre pontificale, et Machiavel, ennemi de la fédération italienne, naquit à Florence, où la fédération trouva ses plus ardents défenseurs. Plus tard, Ammirato, qui plaida la cause de la fédération contre l'Espagne, vit le jour à Naples

sous la domination unitaire du roi catholique; Campanella, nouveau saint Thomas de la révolution contre l'Espagne, le reçut également dans le royaume des Deux-Siciles et écrivit ses œuvres au fond des prisons napolitaines. Enfin, Boccalini, le satirique ennemi de la vieille religion, appartient à Loreto, la plus superstitieuse de toutes les villes de l'Église. Cette contradiction entre les hommes et leurs patries ne disparaît que chez les écrivains médiocres; ici on voit tout à coup l'accord le plus parfait entre Venise et les Vénitiens, entre Bologne et les dévots, entre les Napolitains ou les Milanais et les Espagnols, en un mot, entre les lois et leurs automatiques approbateurs.

C'est encore la loi de la douleur qui donne une si grande supériorité numérique et intellectuelle aux écrivains de la politique italienne. Seuls en face des autres nations, ils sont déshérités de toute indépendance, le souverain bien de la forme extérieure; ils sont sans cesse à la recherche de la base de leurs États, de leur fédération, dont la raison suprême se trouve aliénée dans le pape, dans l'empereur, dans la plus vaste fédération de la chrétienté. Ils courent donc après l'idée décevante de l'indépendance. Semblable à ceux que la soif jette dans le délire, ils voient, pendant leur fièvre, des monarchies cyclopéennes, des papautés babyloniennes, des républiques foudroyantes, dont ils tracent les conditions avec la pénétration de la manie; et, à travers des évocations gréco-romaines et un langage dicté par les muses, ils décrivent l'État de manière à étonner tous les véritables États de l'Europe. D'après la proportion de leurs habitants, ceux-ci auraient dû opposer quatre mille deux cent quarante écrivains aux quatre cent vingt-quatre politiques italiens; mais, n'ayant aucun motif

pour réfléchir sur le fait accompli de leurs gouvernements fermes et compactes, ils se bornent à suivre l'impulsion italienne par l'entremise de quatre cent quatre-vingt-quatorze auteurs en se plaçant ainsi de dix degrés au-dessous de la terre des pontifes. Et, si on considère que Florence fut l'État le plus agité, le plus ouvert aux révolutions générales, le plus violemment déchiré par les guelfes et par les gibelins, par le pape et par l'empereur, par Rome et par Milan, on comprendra qu'elle ait à elle seule produit les premiers politiques, Dante, Machiavel, Gino Capponi, Gianotti; qu'elle ait ouvert ses tribunes à Savonarola, ses bibliothèques à Ammirato, qu'elle ait revendiqué Pétrarque, fils d'un de ses exilés, et qu'elle ait produit vingt politiques, tandis que la statistique proportionnelle de l'Italie ne lui en demandait que deux ou trois. L'État le plus faible s'élevait ainsi de sept degrés au moins sur tous les États italiens et de dix-sept sur tous ceux de l'Europe.

CHAPITRE II

INFLUENCE DES ÉCOLES ITALIENNES SUR LE RESTE DE L'EUROPE

1576-1789

Influence sur les écoles allemandes, — sur celles de la France, — sur les politiques de l'Espagne, — de l'Angleterre et des autres nations. — Hommes remarquables, — Clapmarius, — Richter, — Bodin, — Naudée, — Gordon.

Chaque nation a emprunté à l'Italie cette partie de l'art de régner, que son gouvernement pratiquait sans le savoir, et qu'il était ravi de voir sous des couleurs si passionnées dans les divers tableaux de la science italienne. C'est ce qu'on vérifie aisément, surtout à partir de 1576, quand les guerres de religion commencent et que la théocratie du moyen âge se trouve aux prises avec la liberté protestante. A la lueur de ce nouvel incendie, mille secrets se laissent surprendre, tous les États montrent à nu le jeu caché de leurs institutions, la science politique commence, et partout les écrivains se multiplient en copiant ceux des villes italiennes, qui deviennent ainsi les maîtres de l'Europe.

Inspiré par les écrits de Bottero et d'Ammirato, les Allemands y contemplent avidement leurs fédérations aux innombrables replis, leurs attitudes indéfiniment variées, leurs États si divers, depuis la monarchie absolue jusqu'aux républiques marchandes comme Venise, jusqu'aux villes ecclésiastiques qui répètent dans leur petitesse microscopique les phénomènes de Rome et du saint-siége. Cette

fois, la nation se réveille à demi, et elle se sert des catégories de son droit public, inconnu des Italiens, pour classer diligemment toutes les hautes œuvres de l'égoïsme politique. C'est un spectacle curieux de voir la raison d'État décomposée, rangée par axiomes, théorèmes, scolies et corollaires, et tant de pensées fines et fuyantes, jadis conçues dans le feu des révolutions, tout à coup glacées et précipitées dans des formules méthodiquement disposées comme les squelettes d'un musée. Il faudrait des volumes pour dénombrer les variantes monotones et bizarres de cet ossuaire aux cent soixante-dix écrivains; mais, sans parler ni de Fritz, ni de Casemann, ni de Bornitz, ou de Fesselius ou des autres politiques dont le nom sera prononcé une fois par siècle à l'occasion des grands inventaires de bibliothèques, il suffira de dire que Lipsius, le premier d'entre eux qui se fait remarquer par ses idées italiennes, en dissimule la vive hardiesse sous de si fades palliatifs et tombe tellement au-dessous de ses modèles, que l'Italien Cati, en le traduisant et en l'annotant, l'écrase sans le vouloir. Au moins ce dernier n'est ni académique ni timoré; son commentaire vif et coloré se développe plein d'aménité et de naturel, et son érudition, puisée dans les révolutions de l'Italie et de l'Europe, offre un attrait dont le texte est absolument dépourvu. Après Lipsius arrive Clapmarius, nom qui reparait obstinément dans une foule d'ouvrages d'Italie et d'Allemagne, ce qu'on s'explique par la bonne foi solennelle avec laquelle il dénombre, l'un après l'autre, tous les *arcana* ou mystères des rois, de la plèbe, du sénat. Chaque malice se trouve montée chez lui comme un papillon sur une épingle, et les fausses malices, *arcana inania*, ne sont même pas oubliées, pour que chacun puisse appré-

cier de soi-même le poids ou la mesure de toute ruse ancienne ou moderne. Une foule de citations grecques, latines et germaniques ajoutent à la sombre majesté de ce travail, et, quand on l'a lu, on éprouve au fond du cœur la satisfaction d'avoir rencontré un docteur entendu et complet.

Seize ans plus tard, Scioppius, persuadé que les morts sont les meilleurs conseillers, évoque douze anciens rois pour tracer, d'après eux, le modèle du plus parfait des rois. Plus souple, plus neuf, Forstener doit aux écrivains d'Italie une foule de remarques très-malicieuses et très-justes qu'il expose sans méchanceté, sans fiel, sans affectation. Cyriacus et Mevius commentent Tacite comme Forstener; d'autres se plaisent à retracer les vertus des princes, les vicissitudes des États, les avantages des républiques ou des monarchies, les péripéties des courtisans, des favoris, les dangers des séditions. Les écrivains italiens reparaissent encore chez eux avec un air de cérémonie qui contraste plaisamment avec la pétulante mobilité du sujet. Kniken se distingue en publiant le plus vaste des manuels; Boxhorn, en écrivant vingt et un ouvrages de politique; Crescentius, qui copie Clapmarius, donne l'art de solliciter (*ars ambiendi*). Nous ne pouvons mentionner ni Efferen, ni Schonbornius, ni Conrig, ni Felwiger, et moins encore discuter le *Daniel* de Contzen, ou le *Politicus sceleratus* de Pelleri, ou même la *Météorologie philosophico-politique* de Cælestinus, qui parle des feux follets et de l'ambition, des dragons ailés et des calomnies, en accouplant sans cesse les faits physiques aux politiques à l'aide d'une foule de vignettes symboliques.

Un homme se montre cependant solitaire dans une caté-

gorie à part, où il rappelle l'air et le faire de Campanella: c'est Richter qui parle des révolutions fatales des empires, des bouleversements qu'on rencontre tous les cinq cents ans dans l'histoire, des grands hommes toujours nombreux au milieu des grandes calamités et des peuples toujours ingrats envers les bienfaiteurs du genre humain. Une singulière bizarrerie le porte à exprimer ses pensées par des aphorismes empruntés à des hommes qui visaient plus bas que lui, mais cette facilité même rehausse le tour poétique de son esprit. Il observe que le progrès est cruel, que les plus grands empires n'ont jamais réuni qu'une faible partie du genre humain, et que l'autorité des chefs comme Alexandre, César ou Scipion, offre quelque chose de divinement imposant; nous apprenons par là que ce n'est pas au hasard qu'il naît à Görlitz, patrie du grand mystique J. Boehm. Quelle prodigieuse différence entre le séraphique Richter et la pesanteur malicieuse des écrivains autrichiens ou flamands, comme Chokier, Forstener, Cyriacus ou Pelzhoffer! C'était la différence entre le fatidique Campanella et les épicuriens de Venise, ou entre ceux-ci et les Aristophanes de Modènes, Loreto et Lodi? L'Allemagne étudiait donc d'une manière calme et méthodique les libertés diverses que l'Italie opposait d'une manière révolutionnaire à l'Espagne.

Monarchique de gouvernement, la France se borne à recevoir, par une majorité d'hommes médiocres, cette partie de la science italienne qui enseigne l'art de régner au profit d'un roi. Les ligues, les républiques, les révolutions, d'après les théories de Venise ou de Florence, deviennent ici des choses secondaires et réprouvées; il n'est plus question que des qualités, des mérites, de la grandeur du mo-

narque. Madelaine traite de l'*Office du roi;* Say, de sa *dignité*; Constant, de son *excellence;* Coulomby, de son *autorité;* Menard, de l'*Académie des princes;* Pagan, du *prince parfait;* Beausobre, de ses *études;* d'autres parlent de son *éducation*, et d'autres encore du *prince qui fait les délices des cours.* Toute cette littérature reçoit sa première impulsion du terrible massacre de la Saint-Barthélemy; son progrès, considéré chez ses écrivains les plus importants, suit pas à pas les progrès du despotisme. Ainsi Belleforest, qui écrit l'année même de la grande tragédie, accuse les révolutions de perdre les États, et représente Charles IX comme le *sauveur des multitudes*, le *recours des peuples affligés.* Je laisse de côté Dubois, Senault, Lancre, Hervard; mais que dit Delamare en 1618? Il fait encore l'apologie de l'unité, de la monarchie, de la Saint-Barthélemy, de Charles IX, qui, suivant lui, « a mérité le titre « magnifique et glorieux d'être appelé décorateur et or- « nateur du royaume. » Castaneus démontre, en 1621, que jamais on ne fondera une république en France, et l'an même où Richelieu achève l'œuvre de Charles IX en prenant la Rochelle, Balzac célèbre encore la monarchie absolue dans son style académique et brillanté. « Voilà les re- « belles abattus, s'écrie-t-il, les grands humiliés; on ne « parle plus de conférences ni de traités de paix; on obéit « à une simple lettre de cachet. Ceux qui sont en liberté « sont aussi peu à craindre que les prisonniers; dans peu « de temps la rigueur des lois ne sera plus nécessaire parmi « nous. » Et, plus loin, il conclut que « les habitants même « des villes rasées se trouvant plus heureux, adorent leur « destructeur, et que la France serait ingrate, si elle n'était « pas passionnée pour son roi. » Fortin, qui fonde sa poli-

tique sur la nature, n'est pas moins monarchique que Causin, qui écrit des déclamations théologiques; les jurisconsultes s'attachent à la couronne aussi bien que les évêques. Enfin, prenons Bossuet le jour où la révocation de l'édit de Nantes scelle l'œuvre de Charles IX et de Richelieu, et nous trouverons encore l'éloge de la monarchie, la haine contre la liberté protestante, la colère contre les ligues et l'amour de la religion identifié avec celui du roi, et tourné vers le but du nivellement, de la fraternité, de l'obéissance filiale et des conquêtes contre l'Espagne et l'Autriche. A ces écrivains qui mènent le gros train de la monarchie, s'en ajoutent d'autres non moins médiocres et occupés de l'art de faire la cour, de faire fortune, de négocier, d'occuper, en un mot, toutes les positions subalternes déterminées par la forme monarchique.

Tant d'absolutisme chez les politiques qui représentent le gouvernement rejaillit par contre-coup sur les écrivains opposants; ce sont des avocats comme Ottman, des plaideurs comme Langlet, des ennemis de Machiavel comme Gentillet; mais aucun d'eux n'a le sentiment de la liberté légale; ils tombent tous dans la contradiction de demander des réformes au pouvoir et de vouloir le modérer. Le plus grand d'entre eux, Bodin, ne doit son originalité qu'à ses considérations variées sur le droit des personnes, sur l'esclavage, le mariage, la naturalisation, le vasselage, la souveraineté, etc. Personne ne l'égale lorsqu'il apprécie les divers phénomènes soumis aux législations féodales ou à celle du Digeste, ou lorsqu'il fait passer à travers les catégories d'Aristote toutes les institutions de l'Europe. Ici, véritable précurseur de Montesquieu, il en a la grandeur, la compréhension et peut-être le dépasse-t-il par la

force. Mais au point de vue politique, il ne croit qu'à la monarchie, ne la distingue pas du despotisme, ne se doute pas que le règne de la loi la soustrait seul à l'arbitraire, et s'il aime la liberté, il se borne à la confier aux accidents de la discorde, aux caprices de l'honneur, au désordre des magistratures rivalisées. Chez lui la démocratie l'emporte toujours et le force à suivre même Charles IX qui combat la noblesse. Croit-il à la liberté des cultes? Certes ce n'est pas au point de vue de la franchise absolue des consciences, c'est au point de vue du roi qu'il voudrait tolérant comme le sultan, mais dont il approuve l'intolérance dès que deux sectes seules se trouvent en présence. Consciencieux, varié, érudit, parfois poétique quand il mêle les souvenirs de Syracuse et de Florence, de Corinthe et de Venise, des anciens et des modernes, à des questions exclusivement politiques, il tombe à la suite de Cardan, de Machiavel et des autres Italiens, sans laisser son empreinte à la tradition qu'il remanie. Tous les problèmes sur les alliances, les magistratures, les forteresses, les factions, les novateurs et les hommes infidèles à leurs promesses, lui passent entre les mains et le quittent sans lui rien devoir et sans former un système en dépit des fastidieux débats qu'il établit dans ses livres. Sa théorie des révolutions, que l'on a tant célébrée, se réduit à un casse-tête chinois où l'on compte les six passages possibles de l'une à l'autre des trois formes d'Aristote. Ses riches dénombrements, copiés depuis par tant d'écrivains, profitent plutôt à la rhétorique qu'à la science, et c'est avec une véritable naïveté qu'il cherche la précision scolastique de la cause et de l'effet au milieu de tourbillonnements où tous les faits prennent sans cesse les formes les plus opposées.

Au point de vue de la raison d'État le mérite ne consiste pas à se ranger pour ou contre la liberté de conscience, pour ou contre la meilleure des causes, mais à comprendre le jeu des partis, les rivalités naturelles et la rude indifférence des lois de l'égoïsme envers les principes de la morale. Aussi peu importe que Bodin soit libéral, il n'en est pas moins insuffisant; peu importe également que Mornay attaque les papes, son livre s'adresse à des huguenots. Peu importe encore que de la Noue soit placé à côté de Mornay et de Bodin pour former une sorte de trinité libérale. Ce bonhomme met sur la même ligne le *Prince* de Machiavel et l'*Amadis* de Gaule, et il attribue les désastres de la France aux blasphèmes, aux impiétés, aux sortiléges des méchants. Ses emprunts faits à l'Italie ne lui servent qu'à développer sa naïveté.

Tous les écrivains français, catholiques ou huguenots, transforment la raison d'État en un jeu destiné à gagner toutes les parties au roi. Si Lucinge réfute Machiavel, c'est pour admirer la politique du sultan. Si Carron pille Cardano, ses observations sur l'adulation, le secret, le conseil, la simulation, les ligues et les factions tournent autour du roi. Villars est un chicaneur à la manière des mauvais commentateurs de Tacite. Millet habille Tacite à la française pour le tourner contre la liberté protestante. Balzac, que nous venons de citer, rappelle Pontano, Platina et la tradition de Colonna qui divinise le roi; Silhon et ses prédécesseurs Hotman et Pascal offrent à leur tour des réminiscences italiennes; mais quand le premier parle de l'art de fonder ou d'étouffer une religion, on le voit disciple de Bottero et dans une atmosphère monarchique.

Naudée lui-même, malgré sa célébrité, ne sort pas de

cette atmosphère, et s'il se distingue entre mille, c'est qu'il représente mieux que personne l'imitation de l'Italie et la tendance monarchique des Français. S'agit-il de comprendre les problèmes, de s'emparer des solutions, de se les approprier avec des paroles vives et frappantes qui décident à l'action et qui répondent du moins en apparence à la vie pratique d'un État? Nul ne l'égale et le but que l'Italien regarde de travers, que l'Allemand manque toujours et que l'Espagnol ignore sans cesse, il l'atteint d'emblée. En quelques pages, en quelques lignes il semble détrôner Aristote. Lui demandez-vous de la hardiesse, de l'entrain, des traits acérés? Là encore il surpasse votre attente, c'est une sorte d'impatience intellectuelle en présence des opinions dominantes qui lui met la plume à la main; c'est un insurmontable dégoût pour tous les lieux communs des moralistes qui lui fait écrire son traité des *Coups d'État*. Il le lance joyeusement contre l'austère badauderie des théologiens qui faisaient consister la véritable raison d'État à aimer Dieu et à pratiquer la vertu la plus pure. Disciple du secrétaire de Florence, de Bottero, de Malvezzi, même de Clapmarius, il étale les plus effroyables poisons avec une complaisance satanique, il jouit de scandaliser les plus vénérables dupes de l'époque et on le voit heureux de se dire l'ami de Campanella, ravi de presser sur son cœur cet homme notoirement incendiaire, allié du Turc, prophète d'une religion nouvelle, chef d'une rébellion contre l'Espagne, bref l'un des monstres les plus redoutés de la politique contemporaine. Il est charmé de démontrer que le crime seul fonde les monarchies, que Clovis était un vaurien, Moïse un imposteur et tous les héros grecs, hébreux et romains des fripons. En démolissant tout ce

qu'on adore, il prend le monde au rebours; il nous prévient lui-même que pour se préparer aux coups d'État il faut d'abord être convaincu que tout peut changer d'un instant à l'autre, et que les plus anciennes monarchies peuvent devenir des républiques. Il est si persuadé de la fragilité du trône et de l'autel qu'il recommande de parler bas à ses lecteurs, car dans les catacombes de la raison d'État le retentissement de la voix suffit, dit-il, comme dans les grottes, à détacher une pierre de la voûte et à faire crouler l'édifice. Pour ajouter à son audace artificielle, Naudée nous arrive commenté par un écrivain qui le suit depuis deux cents ans comme son ombre en poussant des gémissements et en demandant merci pour tant d'iniquités.

Telle est l'apparence; mais, quand on sonde la profondeur, que reste-t-il au fond de cette nerveuse témérité? A quoi se réduit la science du terrible Parisien? Elle ne sort pas du cercle que lui a tracé Belleforest. C'est la science du roi qui fonde ou qui rétablit la monarchie, qui annule des priviléges ou qui étouffe rapidement les séditions nobiliaires, c'est la science de Richelieu ou même de Charles IX, c'est l'apologie de la Saint-Barthélemy, avec l'unique regret qu'elle n'ait pas été plus complète, plus sanglante, plus funeste aux huguenots survivants à la tête des révolutions postérieures. Sans doute, la scélératesse de l'illustre écrivain s'évapore en paroles, et jamais jeune fille ne fut plus soigneuse de sa pureté que lui de sa virginité politique. Mais ici encore ne laisse-t-il pas l'avantage aux Italiens, qui ne cherchent ni bruit ni scandale, qui n'affectent ni crimes ni impiété, qui gardent une inimitable tranquillité, une hypocrisie ecclésiastique, un implacable sérieux à peine effleuré par de rares sourires à la vue des effets dramatiques se

réalisant d'après des causes prévues? Où est d'ailleurs la seconde moitié de la raison d'État au service des républiques, des tribuns, de la liberté, des fédérations? La trouverons-nous dans le coup d'État des maris chinois qui emprisonnent les jolis pieds de leurs femmes dans des souliers d'enfant? ou dans le coup d'État du mari indien qui attire ses veuves sur son bûcher funèbre? La minorité littéraire de l'homme monarchique gâtait par de pétulantes divagations la science des inventeurs italiens.

Mêmes remarques chez Priezac, parfait Italien écrivant la langue de Naudée, moins l'entrain, le trait sémillant, la curiosité inquiète et la vanité maladive. Bon royaliste, mille hommes au masque de fer auraient passé à travers sa conscience politique. Lebleu dévoile assez bien les ruses de David et ne laisse rien à désirer quand il compare les troubles de l'élection du roi et l'esclavage imposé par le principe héréditaire. Amelot de la Houssaye résume l'école de Tacite d'une manière saisissante, et son Tibère, sublime d'indifférence entre le crime et la vertu, révèle le spectacle du despotisme dans toute sa profondeur variée, depuis les caprices de la cruauté jusqu'aux raffinements de la miséricorde calculée. Quelle infamie ne se trouve pas autorisée par ce livre? Mais voyez la force de la monarchie : Amelot, qui se prosterne devant la raison du roi, s'emporte contre l'arbitraire des ministres, et saint Pierre écrit la *Polysynodie* pour réclamer la pluralité des conseils contre le vizirat des Richelieu, des Mazarin et le demi-vizirat des Fouchet, des Colbert et de leurs successeurs. Plus tard, nous arrivons sur un terrain exclusivement français, absolument moderne; la raison d'État s'évanouit, des considérations générales de justice décident seules des affaires.

A l'état d'insurrection contre l'Espagne, les politiques italiens n'exercent aucune influence. Les Espagnols s'en tiennent aux faits et se contentent de régner. Chefs d'une réaction universelle, pour eux toute politique est une croisade religieuse, une œuvre de foi ; ils ne conçoivent pas un triomphe, un succès, une joie qui ne soit une action merveilleuse à célébrer par les mystères du moyen âge ou par les auto-da-fé des temps modernes. A les entendre, Machiavel et Bodin sont également des impies; la loyauté germanique leur répugne aussi bien que la licence française, et leurs livres de politique, Ribadeneyra en tête, se réduisent à de fougueuses apologies du trône et de l'autel, à des panégyriques des saints et des rois espagnols. Sur les trente écrivains qui se succèdent chez eux depuis 1576 jusqu'en 1700, je ne puis mentionner que Nucleus, seul disciple de Guichardin, admirateur des *Instrumenta regni* et répétiteur d'une foule de choses dites et redites, mais nouvelles en Espagne. En Portugal, c'est Macedo qui mitige légèrement la monomanie catholique, en fixant son attention avec une sorte d'amour sur le terrible portrait de Louis XI de France. Mais il ne cesse à son tour d'inculquer les maximes de l'Écriture, et les exemples des rois de Portugal arrivent solennellement à la fin de chaque chapitre pour donner la dernière sanction à sa politique que Dieu conseille, que les sages enseignent et que les souverains pratiquent saintement.

Les Anglais sont peut-être encore plus pauvres que les Espagnols : leurs publicistes Harrington, Filmer, Overall, Sidney, appartiennent à la classe des écrivains juridiques; Buchanan et le roi Jacques s'écartent à leur tour de la raison d'État. Qu'ils défendent ou qu'ils attaquent la monar-

chie, ils ne doivent pas nous arrêter, et Bellenden, le seul qui, en 1616, rappelle le faire italien dans son livre *de Statu*, loin de mériter les éloges de Hallam, qui le compare à Vico, n'est pas digne de figurer à côté de Bottero. Comme historien, il marche au hasard; comme politique, il se borne à encadrer des maximes banales dans des formules empruntées à Cicéron; comme penseur, il ne présente aucune idée, ni dans son *Prince*, ni dans son *Sénateur*. Enfin, nous voudrions citer avec déférence Gordon, qui clôt, en 1728, la série des commentateurs de Tacite; mais comment louer cette perpétuelle bévue d'un homme qui débite force moralités et maints sermons, sans se douter que cet historien qui l'inspire, cette moralité qui le passionne, puisent toute leur force dans un fond d'amère misanthropie qui permet à l'expérience de développer à son aise les plus cruelles vérités? Tacite connaît l'art de réussir par l'injustice, et il y fait penser; il sait que c'est avec les lois de lèse-majesté, les apothéoses menteuses, les adulations effrénées, les délateurs innombrables, les sicaires patentés, les massacres continuels, que les Césars se sont élevés, succédé, étendus au détriment de toutes les libertés, à la honte du genre humain. Et, comme il méprise le succès dans la région sublunaire où se traînent les misérables intérêts des mortels, au milieu de péripéties guerrières, il lui est permis d'exposer avec justesse une politique protégée par des dieux favorables à l'iniquité des cours. Mais le soporifique Gordon déverse le blâme et la réprobation sur les crimes des empereurs, sans aucun discernement; emporté par sa fanatique naïveté, il prétend que, dans son propre intérêt, César aurait dû maintenir la république, Auguste rester citoyen, Néron régner mo-

destement, et chacun de ses successeurs pratiquer des vertus arcadiques; car, à l'entendre, jamais un peuple monarchique n'a su défendre son prince, jamais un peuple superstitieux ne saurait être heureux, rien de plus faible que les conquérants, rien de plus dangereux que les armées permanentes. C'est un Anglais qui parle, et tellement infatué de sa liberté britannique, qu'il ne sait comprendre ces chefs, qui, romains ou français, ont tant de fois envahi sa patrie.

L'Angleterre ne se venge de son infériorité politique, à l'égard de l'Italie, que lorsqu'elle prend ses idées sur son propre fonds et qu'elle marche avec la plèbe de Jean Cade et le despotisme de Stuart contre les libertés de ses lords. Alors elle trouve une inimitable inspiration; elle imagine des monarchies incendiaires, qui surpassent par leur amère profondeur toutes les autres conceptions de ce genre, et elle laisse des souvenirs ineffaçables, où la tyrannie et la philosophie étonnent et se confondent. C'est ainsi qu'Harrington arrive à la postérité, parce qu'après avoir été à la suite de Charles Ier, il devint niveleur comme personne ne l'avait été avant lui, quoiqu'il admirât Venise comme un modèle destiné à durer autant que le monde. Par un mouvement dialectique inopiné, chez Hobbes, les phénomènes juridiques se développent au point de vue de la guerre qui unit les combattants, des conquêtes qui fondent les empires, du despotisme qui étouffe l'erreur des religions et de ce léviathan monstrueux des multitudes, où le droit du plus fort défend contre les grands les droits des plus faibles. Il semble ici que le génie du mal usurpe la place de la Raison, et que la force exclue la notion même du droit. Mais quelles sont les victimes du système de

Hobbes ? ce sont les nobles, les grands, les amis de la loi, les hommes des droits absurdes, de la conquête normande, et sur le sol anglais on ne se soustrait au despotisme hobbesien qu'en défendant les amis du pape, les ennemis de la nation. L'absolutisme est encore le principe que Filmèr déduit de la tradition des patriarches et de la raison de l'homme. Il considère les républiques comme des gouvernements rebelles, criminels, causés par la chute de l'homme, par l'orgueil de Lucifer, et condamnés à présenter des scènes continuellement odieuses et sanglantes. Ce n'est pas certes l'avis de Sidney et des défenseurs de la liberté britannique; mais, né aux jours d'une réaction, Sidney ne puise ses forces que dans la lutte, ne s'élève qu'en combattant le roi, n'arrive à la postérité qu'en payant sa gloire de sa tête. Soumis à la loi qui n'accorde le génie qu'aux insurgés de toutes les nations, ce n'est pas la véritable liberté de de l'Olme et des lords qui l'inspire; c'est la liberté de la guerre. Rien n'égale son mépris pour les monarchies, calmes et tranquilles comme celles de Byzance ou de l'Espagne ; rien n'égale son admiration pour la Grèce agitée, qui faisait trembler Suze et Babylone, et pour l'Italie sanglante qui faisait admirer son pape et ses tyrans.

Hors de l'Espagne, de la France et de l'Allemagne, l'influence de la politique italienne s'éteint en même temps que toute lumière littéraire ; mais Im-hof ne saurait parler de politique aux Polonais sans citer les compatriotes de Machiavel, que Stespens fait connaître aux Danois. Spinosa admire Venise, et la Suède elle-même, forcée de faire l'apologie du despotisme parce qu'elle est libre, imprime dans cette période l'anonyme qui avait abrégé Colonna vers l'an 1400.

Quand la raison d'État disparaît en Italie, elle s'évanouit en même temps en France, en Allemagne, en Espagne; on ne traite plus que des questions de droit, de législation, d'économie politique; la presse unanime vante la toute-puissance de la publicité, le force irrésistible de la justice. Personne ne parle des avantages du silence, du succès de l'iniquité ou du jeu des passions individuelles dans les affaires publiques. La raison d'État serait-elle morte réellement comme l'un de ces monstres nourris par le chaos primitif du globe enflammé, et depuis tué par l'épuration de l'atmosphère et l'embellissement du monde? La guerre aurait-elle cessé, les surprises nocturnes des gouvernements seraient-elles reléguées à jamais dans les chroniques de Viterbe ou de Pérouse? La vertu la plus pure serait-elle couronnée par les pouvoirs de notre temps? ou *vice versa* le vice ne la mettrait-il plus à son service? Il n'y a donc plus d'injustices nécessaires imposées ici par le climat, là par le sol, ailleurs par les urgences de la lutte, ailleurs encore par celles de la paix. Loin de là, l'examen des sociétés augmente chaque jour le nombre des conditions qui pèsent sur notre liberté. Vico nous asservit aux lois de l'histoire, où l'individu se perd dans la masse et la masse dans des révolutions séculaires; Montesquieu montre que les lois et les idées varient avec la température et les climats; Hégel, que chaque époque naît de l'erreur de l'époque antérieure. En explorant mieux les diverses races, la science a expliqué la domination des Européens sur les autres régions de la terre; Hobbes avait suggéré l'apologie du vice à Mandeville, et cette apologie, pénétrant dans l'économie politique, par la théorie de la libre concurrence et par la déification de l'intérêt individuel, porte

si haut le défi à la vertu, qu'on ne sait plus si c'est l'égoïsme ou le dévouement qui fonde la prospérité des nations.

Ce n'est donc pas la raison d'État qui a disparu, c'est la naïve espérance que les préceptes de Machiavel ou de Bottero pussent commander aux événements et former une sorte de nécromancie sociale pour produire de grands hommes à volonté ou des révolutions à loisir. On a senti le vide de tant de systèmes inconsistants; on a éprouvé un insurmontable ennui en présence de tant de constitutions, d'aphorismes, de conseils, de commentaires variés à l'infini. Un insurmontable dégoût pour cette fastidieuse scolastique enseigne enfin confusément que, loin d'éclairer le chaos de la politique, les vieilles théories, conçues au point de vue de l'État isolé, ne font qu'en confirmer la confusion, en reproduisant pêle-mêle ses partis opposés, ses variations incessantes, ses pitoyables monomanies et ses échecs multipliés. Mais la raison des États réclame elle-même contre cette vulgaire logomachie, et on ne saurait avancer d'un pas sans l'écarter, en la livrant aux caprices des romanciers, à qui revient désormais le droit exclusif de tracer les portraits du prince, du ministre, du courtisan, de la république, de la monarchie, abstraction faite des termes corrélatifs qu'ils combattent ou qui provoquent leur apparition.

SECTION V

CATÉCHISME DE LA RAISON D'ÉTAT

CHAPITRE PREMIER

LES CONTRASTES SOLENNELS

Appréciation des théories secondaires.— Faut-il préférer l'amour ou la crainte? — la discussion ou le silence? — la sincérité ou la fraude? — Nouveaux dilemmes sur la royauté élective ou héréditaire, — sur les magistratures libres ou féodales,— sur les pouvoirs ministériels concentrés ou fractionnés, — sur la littérature indépendante ou protégée, — sur les tendances pacifiques ou guerrières, — sur les troupes nationales ou mercenaires, — sur les conquêtes clémentes ou cruelles. — Le catéchisme de la nature n'est pas celui de la morale.

D'après nos principes, il sera facile d'apprécier les théories secondaires que nous n'avons pu mentionner de peur de tomber dans d'interminables redites en exposant les attitudes diverses des écoles. Toute institution, tout instrument de politique, toute mesure de gouvernement ou de révolution, ne se peut concevoir isolément et n'arrive à propos qu'en frappant l'ennemi au joint de la cuirasse. Considérer les alternatives politiques comme des problèmes qu'il faut résoudre au profit d'une solution unique en excluant la solution opposée, c'est retomber de mille manières dans l'erreur de ceux qui se mettent à la recherche du meilleur gouvernement et qui enseignent à bien combattre, abstraction faite de l'ennemi. Chaque alternative doit

se considérer par rapport à l'adversaire et se comporte comme celle de la république et de la monarchie, de l'unité et de la fédération. Examinons d'abord les contrastes permanents et solennels qui dominent tous les autres, et ensuite les contrastes éphémères dont la dualité trop légère subit mille tournoiements au moindre changement des États.

Le premier de ces contrastes solennels met en présence l'amour et la crainte, les gouvernements qui se fondent sur l'affection du peuple et ceux que la terreur seule défend. Que ne dirait-on pas en faveur de l'amour ! Ce mot seul semble décider la question : l'amour, c'est le plaisir, l'attrait, la force créatrice de l'univers ; le roi qui peut y compter se fait de son peuple un rempart inexpugnable ; le capitaine que ses soldats chérissent escalade les forteresses les mieux protégées ; le pontife adoré des multitudes double sa puissance en renonçant au glaive et en se déclarant le serviteur des serviteurs ; tandis qu'au contraire l'empire de la force est momentané, le moindre accident l'ébranle, et, s'il est interrompu un instant, il est perdu à jamais. Cependant qui ne sent le vide de cette déclamation mille fois répétée et mille fois réfutée dans tous les livres des politiques ! Comment réduirez-vous le rebelle qui vous déteste, le jaloux qui vous supplante, l'ennemi qui vous poursuit, la multitude qui vous méconnaît ? Êtes-vous le maître de ne pas naître au jour des dangers dans une caste menacée, sur un trône chancelant ? Que ferez-vous quand la foule brise les portes de votre palais, et qu'un délire tragique tourne toute une capitale contre vous ? Comment lutterez-vous si vous n'inspirez pas la terreur qui paralyse les esprits, qui commande au loin, qui devance le télégraphe, qui rend

l'enfer complice des prophètes, qui fait taire toutes les langues, qui oblige les sujets à regarder sans voir et qui ménage ainsi au vice lui-même l'apparence majestueuse d'une vertu vénérée? On le voit, nous sommes ici dans un dilemme aveugle, dans un débat qui ne saurait finir, mais c'est là précisément ce qui en fait un débat politique.

L'amour et la crainte se combattent par des avantages de nature diverse et produisant des effets opposés. L'amour protége dans la paix, la crainte quand l'émeute éclate. L'amour est actif, spontané, intelligent; la crainte, passive, inerte, déraisonnable; l'un élève, l'autre abrutit; l'un s'offre, l'autre s'enfuit; l'un parle, l'autre se tait. En ne considérant que ces qualités, il faudrait déjà opposer les phalanges de l'amour aux partis qui s'étendent par la crainte, aux armées qui s'avancent à force de dévastations, aux religions qui s'imposent par les menaces d'un dieu effroyable. Que si au contraire vous devez combattre des armées héroïques, des Aristides, des patriotes, marchez résolûment en avant par le fouet, par le canon, par la mitraille, soyez aussi terribles que les Romains à Capoue, les Tartares à Samarkand ou les Espagnols en Amérique. Mais où naissent les hommes que leur propre volonté attache au devoir? Dans les gouvernements réguliers, dans les monarchies traditionnelles et dans les républiques aussi incontestées que des royaumes héréditaires. Il en résulte que l'amour défend tous les gouvernements réguliers, et qu'au contraire, sans la crainte, aucune révolution, aucune réaction ne saurait réussir. Parcourez les capitales de l'Europe, regardez ces rois, ces empereurs, ces princes qui se promènent librement dans les lieux publics, et que leurs peuples suivent des yeux avec

une tendresse filiale; regardez ces Suisses qui ne conçoivent pas même la possibilité de recevoir les ordres d'un maître, ces Américains qui vivent de la vie de leur patrie : c'est l'amour qui les unit, les inspire et les rend redoutables. Mais aux jours de troubles, comment la Convention s'imposa-t-elle à la France? Que serait-elle devenue, si des légions plébéiennes n'avaient pas veillé à ses portes? Et comment la réaction de 1815 se serait-elle développée sans les baïonnettes étrangères? Que de sang ne faudrait-il pas répandre pour imposer l'unité en Suisse ou l'absolutisme à Londres? On peut s'en faire une idée en lisant l'histoire de Zurich au quinzième siècle et des révolutions qui retrempèrent sans cesse les Anglais depuis Jean sans Terre jusqu'à Cromwel. Ainsi on combat par la terreur les gouvernements de l'amour, par l'amour ceux que la crainte improvise. Telle est la loi de la nature, et quand la force des choses ne permet pas d'établir nettement ce contraste, on tombe dans les situations vulgaires, dans les phases triviales, dans des tumultes indignes de figurer dans l'histoire. D'où vint la continuelle faiblesse de Louis-Philippe et sa brusque catastrophe? De ce qu'il ne put jamais opposer l'amour de ses sujets à la terreur qu'inspirait la république; il combattit la force par la force, il tomba dans une cacophonie où l'on ne tarda pas à voir de quel côté se trouvait l'avantage. De même, quel fut le tort impardonnable des assemblées de 1848? Celui de ne pas être aimées, d'être en lutte avec la nation, dans la nécessité de combattre, de faire des barricades et contre qui? contre la révolution, contre des hommes violents. Nous n'hésitons pas non plus à classer parmi les phases vulgaires celles où des personnages comme le P. le Tellier ordonnent

de plates proscriptions et font de la terreur contre des hommes terrifiés.

Ce qu'on dit de l'amour et de la crainte s'applique à l'alternative de la discussion et du silence. Le grand tort du silence est de se taire toujours, en laissant sans cesse aux parleurs la satisfaction de se déclarer supérieurs : *Un bel tacere non fu mai scritto*. Cependant, si la discussion répand, comme on dit, des torrents de lumière sur toutes les questions, si elle soulève des orages, si elle vivifie et retrempe continuellement les nations, si les orateurs sont si puissants que c'est apparemment par pure complaisance qu'ils se laissent battre si souvent : le silence à son tour ne manque pas de remporter des victoires. Ne guidait-il pas les armées de Ninus, de Sésostris et de Xerxès, que les paroles magiques de la Grèce pouvaient à peine arrêter? N'a-t-il pas soumis le monde, depuis la Hongrie jusqu'au Japon, à l'empire des Mongols? La terreur lui confia un temps les rênes de la France, et la muette Russie s'étend avec une habileté romaine sur toutes les terres que les Tartares envahissaient jadis avec une rapidité barbare. Il y a donc une incurable imperfection dans la liberté de la parole; elle divulgue les secrets; elle instruit l'ennemi en même temps que l'ami; elle sonne la cloche d'alarme à chaque instant, à tout propos; elle trouble les citoyens, les épuise, les fatigue, les énerve et rend leurs pensées comme des forteresses sans enceinte. Et croyez-vous que tout soit dit, connu, discuté, quand la tribune a été ouverte et la presse déchaînée? La polémique n'éclaire que les champs directement exposés aux feux croisés des partis; le reste demeure inexploré, dans les ténèbres, hors des courants : ses orateurs nourrissent et enfièvrent le peuple dans ses propres folies;

personne n'ose braver ses colères ou son insouciance; personne ne doit exposer ses craintes, ses méfiances, ses appréhensions. Ce serait sortir du parti, du principe, du droit; ce qui est utile, il faut le dire à l'oreille d'Aristide, et en attendant on n'arrive au secours des victimes que lorsqu'elles sont assassinées. Il est vrai qu'on supplée à l'impuissance de la publicité par le déchaînement universel ou par de fausses tendresses; tantôt un homme passe à l'état de monstre sans savoir pourquoi, tantôt le pacifique Lamourette transforme en bergers les plus terribles tribuns. Mais n'est-il pas pitoyable qu'il faille s'en rapporter à la calomnie, à l'imprévoyance, à la sottise, à d'aveugles instincts du soin de défendre la patrie? En attendant, le voisin rassemble silencieusement son conseil; ce que Démosthène n'oserait pas dire à Athènes, une courtisane le fait connaître à son amant couronné, et au jour des batailles on s'étonne de trouver la baïonette du stupide Croate ou du Russe abruti plus intelligente que celle du patriote Italien ou du vaillant Hongrois. C'est ainsi que le silence mortel et glacial des monarchies résiste aux paroles enflammées des républiques: tantôt il consacre les pontifes de mystérieuses religions, tantôt il fait adorer des rois inaccessibles, comme les chefs de Borneo, de Ninive, de Babylone ou de la Chine; tantôt il rehausse la vaine sagesse des oracles politiques et religieux. Ramassez tous ces contrastes, balancez d'un côté les inconvénients de l'affabilité, de l'autre ceux de la morgue, mettez en regard les avantages du secret et ceux de la publicité, vous tombez dans une interminable discussion, à moins de suivre la voie que nous venons d'indiquer, en renvoyant le silence aux monarchies, la parole aux républiques. Voulez-vous donc venir à bout

d'un roi taciturne? Voulez-vous mettre en déroute les ministres les plus sages d'une ancienne monarchie? Parlez, accusez, calomniez! Si vous parvenez à faire parler le roi, s'il dépose le bilan de Necker, le compte rendu de Calonne, c'en est fait de lui. Ce fut là aussi ce qui donna la victoire aux républicains contre la monarchie de Juillet. Louis-Philippe était le meilleur des hommes; ses ministres parlaient mieux que personne; mais ils parlaient, ils répondaient, ils s'excusaient, ils accusaient, ils bavardaient, et comme il n'est accordé qu'à la république de prononcer des paroles fulminantes, ils tombèrent sous la révolution du mépris. Mais voulez-vous renverser une république d'avocats? Taisez-vous, complotez, conspirez!

Même remarque sur le contraste du mensonge et de la sincérité? C'est à tort qu'on déclare le mensonge funeste et la fraude ruineuse. Pourquoi de faux bulletins n'électriseraient-ils pas les armées? Pourquoi de fausses nouvelles de contre-révolution ne réprimeraient-elles pas d'avance une révolution prête à se propager avec la célérité du télégraphe? Pourquoi un peuple simple, naïf et militaire ne serait-il pas continuellement tenu en haleine par des gouvernements habiles et variés? Le mensonge se découvre vite, dit-on, il compromet, il tue; mais les vérités politiques ne se succèdent-elles pas à leur tour aussi vite que l'erreur? Et si la calomnie perd un César, si une fiction apaise des légions insurgées, si une fraude pieuse fait échouer un conclave de factieux, si un miracle improvisé trompe toute une province ennemie, si la vision d'un imposteur crée une religion libératrice, renonce-t-on à ces avantages conquis pour ouvrir le procès à Germanicus, à Sixte-Quint ou à Mahomet? Les peuples eux-mêmes ne men-

tent-ils pas en créant des mythes? ne calomnient-ils pas leurs ennemis? n'ennoblissent-ils pas, ne divinisent-ils pas leurs bienfaiteurs? Et si le mensonge compromet à la longue, ne sait-on pas que la vie est courte, qu'on ne vit qu'une fois, que le succès sanctifie l'action, que, le but atteint, on oublie les moyens? La sincérité n'est donc qu'une thèse forte, grande, imposante, nécessaire, mais sans exclure l'arme du mensonge chez l'ennemi qu'elle combat. Là encore la destinée ordonne aux héros de l'histoire d'être sincères avec les fripons et faux avec les honnêtes gens; votre franchise imposera toujours aux menteurs, votre mensonge aux dupes. Ici l'Italie offre un admirable exemple dans l'opposition entre ses deux chefs d'un côté et ses innombrables révolutionnaires de l'autre. Aucune autorité ne surpassa jamais celle du pontife, ni par la franchise, ni par la sagesse, ni par l'universalité de ses arrêts; toujours à la tête de la plus grande des républiques, on n'aurait pu lui demander une conduite plus constante, plus fidèle à la tradition, plus harmoniée avec les circonstances variables de la civilisation, sans exiger de lui des facultés surhumaines. Et, quant à l'empereur, il représenta toujours la plus haute légalité, il trahit rarement sa mission, et, jusqu'à Grotius, il fut la source unique du droit. Mais, d'un autre côté, qui a surpassé la déloyauté des chefs des révolutions italiennes? Évêques, consuls, podestats, sectaires, tyrans, seigneurs ou condottieri jusqu'aux derniers jours de la renaissance, ils ont toujours été conspirateurs, équivoques, mobiles; ils ont constamment tournoyé dans un labyrinthe d'intrigues et de mystères et c'est ainsi qu'ils ont tenu tête à Rome et à l'Allemagne.

Cet exemple irrécusable se répète partout par une règle

qui n'admet pas d'exception : quand le gouvernement trompe, l'opposition est franche; et quand l'opposition trompe, c'est le gouvernement qui incline vers la loyauté, sans qu'on en puisse rien inférer sur le rôle ou sur la grandeur de la nation.

D'autres alternatives s'offrent au sujet des magistrats. D'abord on se demande si le magistrat suprême de l'État, je veux dire le roi, doit être héréditaire ou électif. L'intérêt de la paix réclame l'hérédité, pour éviter les troubles que soulève toute option. La Pologne était si malheureuse pendant les interrègnes, qu'elle doublait la sévérité de ses peines; dans les intervalles du conclave, il se commettait plus de crimes à Rome que sous vingt pontificats; que de troubles à Gênes pour choisir les doges? D'un autre côté, la raison exige que les mortels s'arrachent le bandeau des yeux, qu'ils cessent d'adopter une méthode si contraire au bon sens, et que la couronne soit décernée au plus digne. Mais l'intérêt de la paix et celui de la raison étant de nature différente, le débat se prolongerait à l'infini, comme dans une question de goût, si on ne le tranchait par l'opposition entre le règne d'un chef discrétionnaire et celui d'une loi implacable. Plus la monarchie est parfaite, plus son élection tion suprême s'élève au-dessus de la loi. Les premiers empereurs de la Chine, les Césars de Rome et de Byzance, imposaient arbitrairement leurs successeurs. Par la constitution de 1722, les czars de Russie pouvaient prendre leurs héritiers où ils voulaient, même en dehors de leurs familles. Limitez-vous ce choix supérieur, vous limitez la monarchie, vous placez la famille régnante au-dessus du chef, qui, cette fois, peut rencontrer l'opposition foudroyante d'un prétendant, et vous trouvez dans ce degré

inférieur de la monarchie le sultan qui fait étrangler ses frères, le schah qui les fait aveugler, le khan qui les rend fous. Bornez-vous encore davantage le choix en le limitant au fils aîné, au frère du roi, à une personne désignée? La monarchie devient alors quasi constitutionnelle comparée aux dominations musulmanes, persanes et tartares. Enfin remplacez l'hérédité par l'élection des conclaves romains, des diètes impériales et polonaises, du sénat de Venise, ou du conseil de Gênes : alors la loi l'emporte sur le chef, la monarchie cesse de fait et de droit, la république commence.

Descendons du faîte du pouvoir aux magistrats secondaires : les mêmes principes nous guideront pour savoir si les fonctions doivent être héréditaires comme les pairies, ou électives comme les députations; révocables comme la judicature française, ou irrévocables comme celle des Anglais; temporaires comme le consulat, ou viagères comme les dogats; choisies par le roi, le conseil, le parlement, ou données au sort comme les gouvernements de la campagne qu'on tirait des bourses des conseils de Bologne ou de Florence. Aux monarchies appartient le choix, l'appréciation des personnes, les magistrats à la merci du roi, les dignitaires imposants, terribles, absolus, jouant le rôle de proconsuls hautains avec les inférieurs, souples avec les supérieurs. Aux républiques, au contraire, conviennent les choix faits par la loi, par le parlement, par le sort, et des fonctionnaires contrôlés, opposés les uns aux autres, intéressés à se dénoncer réciproquement et bornés à des missions si courtes, si provisoires, qu'ils se trouvent dans l'impossibilité de régner. Au reste, tout dépend des contrastes, des agencements, des combinaisons; car l'absolu se dérobe

sans cesse aux lois politiques qui ne gardent d'autre caractère éternel que celui de la lutte. Ainsi, au premier degré, l'absolutisme exclut l'hérédité; dans un degré inférieur, il l'admet; après avoir fondé la monarchie héréditaire, il fonde aussi la petite monarchie du fief, du fidéicommis, du majorat, des gouvernements tradionnels, qui rencontrent à leur tour l'opposition des communes, où les conseils électifs règnent à la place du seigneur féodal. Mais, si vous remontez du seigneur féodal à son suzerain, c'est le premier qui, étant inamovible, se trouve républicain comme les barons français, les ducs de Normandie ou les lords anglais. On peut donc être despote chez soi et tribun au dehors : rien de plus naturel ; on refuse aux autres ce qu'on prend pour soi.

Entre la première magistrature et toutes les autres, celle de premier ministre soulève encore un nouveau débat, également républicain d'un côté, monarchique de l'autre : car se demander absolument s'il est utile de créer le pouvoir monstrueux d'un ministre en chef, d'un cardinal *Padrone*, d'un Séjan, d'un Richelieu, d'un Volny, d'un Ximenès, c'est s'engager dans un dédale aussi varié que les souvenirs divers réveillés par ces noms, les uns illustres, les autres infâmes; ceux-ci bienfaisants, ceux-là funestes. Combien de ministres ne faudrait-il pas entasser les uns sur les autres pour nous donner la monnaie de Pitt ou de Sully? Mais aussi que de malheurs, si Volny ou Séjan avaient eu la vie trop longue? Or la nature fait paraître les ministres aux pleins pouvoirs dans les États constitutionnels où les rois chevelus deviennent des chefs impuissants, où les Kalifes ne représentent plus que la loi abstraite de l'islamisme, où l'empereur d'Occident cède la place

aux généraux de l'armée d'Italie. Au contraire, la monarchie absolue ne saurait accepter un pareil pouvoir, et, à la mort de Mazarin, quand les courtisans demandaient à qui fallait-il désormais s'adresser, Louis XIV répondit : A moi.

En passant des magistrats aux lettrés, on tombe dans le doute bizarre de savoir si le gouvernement doit protéger les sciences, les arts, l'érudition, les belles-lettres. N'est-il pas étrange, en effet, qu'on se demande sérieusement s'il faut laisser le peuple dans l'ignorance, les écoles dans l'erreur, la religion dans la superstition? Cela ne revient-il pas à se demander s'il est utile qu'un bœuf prenne la place du roi, ou que celui ci ne soit qu'un âne couronné? Et cependant ce sont précisément des raisons opposées et tout à fait paradoxales qui conseillent au prince d'imiter Auguste, et aux rois de s'entourer de Mécènes. C'est qu'il importe au chef des monarchies de régner sur les lois, et de briser les obstacles muets que le temps élève au pouvoir arbitraire. Faute d'exercice, l'absolutisme se rouille comme l'épée; toute ordonnance tend à devenir coutume, droit positif, principe républicain; mais les lettrés évitent cette défaillance incessante, et, protégés, multipliés, embrigadés, ils secouent l'atmosphère sociale en engageant l'État dans de perpétuelles agitations. Que le prince s'entoure donc de théologiens, de professeurs, de littérateurs; qu'il fonde des académies; qu'il décore les hommes distingués; il se formera ainsi une sorte d'Olympe supérieur à la justice vulgaire des tribunaux, et, si par hasard des séditieux l'attaquent, l'unanimité de ses Virgiles à bon marché et de ses mandarins de première classe lui fournira les moyens de donner des patentes d'imbécillité aux plus grands hommes qui se rallieraient à l'insurrection. Quand, vers la moitié

du quinzième siècle, les condottieri marchèrent sur Rome, les cardinaux haussèrent les épaules. « L'Eglise ne périra « pas, dirent-ils ; nous avons trois mille gens de lettres à « notre service, et ils sauront bien tromper l'ennemi. » Ce fut Philippe-Auguste qui fonda l'Université de Paris; Richelieu fonda l'Académie française, et la Chine sera le type éternel de la littérature récompensée.

On conçoit donc que les républiques ne songent guère à organiser des bataillons littéraires. L'homme le plus libre de l'Orient disait, il y a deux mille ans : « N'exalte pas les « sages, renonce à la science, quitte la prudence, et le « peuple sera cent fois plus heureux. » C'était dire : il sera cent fois plus libre, plus attaché à ses lois, plus indépendant dans ses pensées; c'était dire aussi que le gouvernement en protégeant la science la comprime, donne force de loi à quelques systèmes, et en fait des fléaux pour les véritables savants. Le même homme ajoutait : « L'eau qui coule seule « à la mer porte le poids énorme des navires, tandis que « les fontaines artificielles s'évaporent en jets inutiles. » Ces jets sont les compositions académiques, les éloges de commande, les productions des littératures nourries par ces grands corps que l'on pourrait appeler fabriques de médiocrités à juste prix. D'après Thucydide, les lettrés sont novateurs, dépensiers, rebelles, hardis, brouillons ; Dante et Machiavel les écartent de tout gouvernement, et Tassoni déclare que, « si les esclaves ont combattu pour Athènes, « si les femmes ont défendu Chios et si les oies ont sauvé « le Capitole, jamais on n'ouït dire que les lettrés aient fait « chose utile. » Laissez en paix le génie, votre incompétente intervention créera peut-être des grands prix de collége destinés à interdire l'éloge de Descartes; mais Homère n'a

besoin de personne, ni Socrate non plus; et, s'il faut absolument des académies, mieux valent celles où l'on chante les éloges de la salade et du chat que celles où l'éloge du roi est le refrain obligé de tous les discours.

Les débats qu'on a soulevés sur la guerre ne ressemblent que trop à cette pitoyable discussion sur le meilleur gouvernement. On a parlé des combats en oubliant l'ennemi, des effets, sans tenir compte de la cause; et, puisque les voisins peuvent être faibles ou expansifs, monarchiques ou républicains, fédéraux ou unitaires, timides ou agressifs, n'est-il pas évident que chaque problème sur cette matière recevra à son tour deux solutions opposées? Ainsi, chercher abstraitement s'il faut préférer la paix ou la guerre, la conservation ou la conquête, l'isolement ou l'alliance, c'est se perdre en paroles inutiles, à la suite de Bottero et de ses successeurs; mais, la monarchie étant donnée, elle sera solitaire, guerrière, conquérante, tandis que les ligues, la paix, la conservation, seront le partage des faibles. Tout État faible évitera l'alliance d'une grande monarchie, et toute grande monarchie évitera également d'épouser les intérêts d'un petit peuple. Tout grand roi imitera les Ottomans, qui se sont étendus sans jamais signer aucune ligue, ni offensive ni défensive, avec le Caire, la Caramanie ou la Perse. Ils puisaient leurs forces dans leur propre isolement, et, combattant sans cesse des peuples fédérés, ils restaient fidèles au contraste qui favorisait leur puissance. Il faut, au reste, demander toujours ce que redoute l'adversaire. Chérit-il la paix; qu'on l'abreuve d'humiliations, qu'on le traîne de vive force sur le champ de bataille, qu'on lui impose l'épreuve abhorrée du combat, ce sera très-utile. Que s'il est impatient de dégaîner l'épée,

s'il ne cherche que des prétextes de guerre; alors qu'on lui oppose l'amour de la paix, les explications raisonnables, une condescendance à toute épreuve, des ovations florentines ou vénitiennes au besoin.

Doit-on donner plein pouvoir aux généraux; ou les charger de missions limitées? Voilà encore une question que l'art seul de la guerre et l'intérêt unique du combat ne suffisent pas à résoudre, car, s'il importe au capitaine d'être libre dans les camps pour profiter de toutes les occasions, il n'importe pas moins à une foule de seigneurs et de républiques de se méfier d'un capitaine trop absolu ou même trop victorieux au milieu de son armée. Faut-il armer les indigènes ou soudoyer des mercenaires? Nouvelle impasse au point de vue absolu; puisque si les républiques commerciales redoutent les armées indigènes, au contraire, les rois se méfient des troupes soudoyées. Les premières n'auraient-elles pas détruit la liberté de Carthage, de Venise, de l'Angleterre? Les secondes n'auraient-elles pas déchiré, compromis la France au lieu de la défendre? Machiavel déclame à son aise contre les condiottieri; mais, si les seigneurs ne pouvaient pas armer les citoyens sans mettre les armes entre les mains des factions, si Byzance ne trouvait pas de troupes sûres parmi ses sujets, si l'industrie réclame les bras, si le parlement redoute les épées des enfants de la patrie, ne faut-il pas se résigner à vivre neuf ou dix siècles à l'imitation de Byzance, plutôt que de mourir de mort violente, en voulant imiter la courte période de l'héroïsme romain?

On veut enfin savoir comment on doit réaliser les conquêtes; s'il faut respecter les mœurs des vaincus en imitant Alexandre, qui s'habille à la persane, ou Théodoric,

qui adopte les traditions des Romains. Ici vous vous exposez à être emportés comme Alexandre, dont l'empire s'évanouit à sa mort, ou comme les Goths, qui passent, semblables à une rapide fantasmagorie. Cependant les Tartares se fixent à la Chine, précisément à cause de leur condescendance pour la tradition nationale. Ainsi, absolument parlant, point de choix : humiliez-vous les vaincus, les réprimez-vous avec les moyens extrêmes de la terreur, de la servitude, de la colonisation, vous les poussez à une insurrection désespérée; les comblez-vous au contraire de bienfaits, vous leur donnez des armes pour combattre, comme Napoléon qui octroyait la révolution à l'Europe pour se faire détrôner. Mais, si l'homme ne peut pas choisir, la fatalité choisit pour lui, en lui ordonnant d'être doux avec les forts, colère avec les faibles. Alexandre, qui ne peut pas subjuguer tant de peuples avec le faible groupe de ses phalanges, doit s'étendre en ministre d'une révolution, avec le secours des rébellions, avec l'amitié des vaincus, en se créant des appuis parmi eux. Théodoric doit flatter la haine des Romains contre Byzance, les Tartares doivent s'étendre en Chine par les bouddhistes, Napoléon doit parcourir l'Europe, en faisant appel aux peuples opprimés. Peu importe qu'Alexandre, Théodoric et Napoléon passent vite; n'est-ce pas assez de paraître? Que si le sort nous met en présence d'ennemis faibles, désarmés, divisés, alors frappez, exterminez, imitez les Romains, Cortès, Pizarre, Albuquerque, les fondateurs des colonies européennes.

Tels sont les préceptes les plus solennels du catéchisme de la nature, que tout homme suit d'autant plus religieusement, qu'il les ignore complétement au moment où il

leur obéit. Car ce n'est pas l'individu qui obéit, c'est le parti, c'est la masse, c'est la société, c'est toute une évolution historique, dont on ne comprend le sens qu'à la fin, quand on n'en peut plus revenir. L'individu est moins qu'un atome; sa conscience nous échappe, sa volonté est un caprice, ses facultés sont des germes que la nature prodigue par myriades : Guillaume Postel, concevant sa seconde incarnation, vaut bien autant que Mahomet; Jean de Parme et Campanella surpassent certes Postel. Mais, quand la nature veut une rédemption, alors l'atome devient Dieu ; elle sait lui donner l'illusion qu'il est libre, la force de se croire surhumain, des fidèles qui lui prêtent des miracles, des continents qui adorent son image, tandis que faute d'à-propos Campanella s'éteint dans un couvent, et Postel dans un collége. Quel n'eût pas été l'étonnement de Louis-Philippe, si humain, si affable, si libéral, si pénétré de respect pour la loi, si décidé à ne jamais l'altérer, ni la violer, et à ne jamais infliger une heure de prison en dehors des formes les plus solennelles des tribunaux ; quel n'eût pas été, dis-je, son étonnement, si une voix lui avait dit : Tu règnes par la force, tu périras par la force? Jamais il n'aurait compris qu'en France sa liberté à l'anglaise était une répression, un refus de changer sans cesse les lois, une vraie terreur pour le parti du progrès, mais une terreur ridicule comparée à celle que pouvait inspirer la république. La faiblesse impose des fautes, la force rend adroit, et aucun Père de l'Église ne soupçonna jamais que le destin décida seul de cette mystérieuse alternative qui fit triompher le christianisme d'abord par la douceur contre les forts, ensuite par la terreur contre les faibles.

CHAPITRE II

CONTRASTES MOBILES

Leurs tournoiements, — clémence et cruauté, — formes diverses de cette antithèse, — confiance et méfiance, — prodigalité et avarice, — affabilité et gravité, — tolérance et intolérance, — franchise et tergiversation, — impossibilité de suivre les variantes du prince, du ministre, du courtisan et de l'ambassadeur.

Les préceptes qu'on ne ramène pas directement aux oppositions primitives de la politique et qui se montrent pour ainsi dire suspendus, volants, livrés à tous les caprices de l'atmosphère, et tour à tour utiles et funestes dans toutes les situations, n'en suivent pas moins la règle générale qui conseille de se servir toujours de moyens contraires à ceux de l'ennemi.

De même qu'il faut être guerrier aux pacifiques et pacifique aux guerriers, soyez cléments avec les chefs exaltés, couvrez-les de bienfaits et de confusion, faites en sorte qu'il paraissent aux multitudes comme de véritables forcenés. Avez-vous affaire à un capitaine suspect et redoutable, je veux dire violent, faites l'aimable, flattez-le, caressez-le, n'épargnez ni avances ni prévenances. Si le peuple s'insurge, gardez-vous de l'appeler rebelle ; que toute capitale, fût-elle aussi émeutière que Naples, reçoive toujours le nom de très-fidèle. Si un chef tout-puissant vous menace, faites le mort, comme Uzano, qui ajourna les violences des Médicis en ne les heurtant jamais. Rois, empereurs, tribuns, n'ayez ni yeux ni oreilles pour les

rivaux indomptables. C'est avec les mœurs naïves, innocentes, inoffensives, qu'on impose aux plus forts ; c'est grâce à leur humilité que les papes foulent aux pieds les empereurs, et rien de plus juste que les conseils de lâcheté que Verrua et Comendone donnent au courtisan forcé de lutter contre le souverain qui peut l'écraser. Comment dominerait-il, sans artifices, l'homme redoutable qui dispose d'un État ? Quelle arme lui resterait-il, après avoir renoncé aux caresses ? Humiliez-vous donc, n'ouvrez la bouche que pour louer votre maître : s'il est artificieux, faites l'ingénu, s'il est brusque et franc, usez de douceur ; s'il vous entoure d'espions, soyez la candeur même, et, de peur qu'une flatterie trop directe ne puisse le blesser, prenez un air rustique. Blâmez rudement les choses qu'il déteste, accusez-le sévèrement d'être trop timide, trop modéré à suivre la pente de ses vices; montrez-lui comme une obligation dure, mais inexorable, la nécessité de faire ce qu'il aime le plus. Sans doute Verrua et Comendone ont écrit le code de la bassesse; mais c'est aussi le code du tribun qui flatte le peuple, de Démosthènes qui joue le rôle de flatteur bourru, du premier Brutus forcé d'assister impassible au supplice de ses fils. A cette idée, d'apprivoiser les maîtres terribles et de les captiver à force de douceur, se rattachent une foule de maximes comme celles-ci : faire un pont d'or à l'ennemi en fuite; ne pas mettre du zèle dans les ambassades et les emplois; ne pas blesser l'adversaire par une insistance intempestive; oublier les injures faites par les grands et avoir toujours parmi ses ennemis un ami personnel qui nous défende dans le cas d'une calamité extrême.

Cependant, s'il faut être doux aux colères, on doit au contraire être colère aux hommes doux, aux flatteurs, aux

aigrefins, aux endormeurs. C'est par la terreur qu'on réprime les agitations vastes, pacifiques, en apparence inoffensives, à la longue infatigables. La cruauté protégeait les derniers jours des Goths contre les insurrections faibles et incessantes des Romains; la férocité fonda le royaume des Lombards, qui n'auraient jamais réussi sans abattre la constitution impériale et sans couper court aux pourparlers; enfin l'épouvante d'un massacre mit seule un terme à l'iniquité des Ommiades et aux traditions aristocratiques de l'Arabie. Bref l'indignation est nécessaire contre toute opposition pacifique; les hommes incapables d'en écouter les implacables suggestions succombent fatalement à la doucereuse perfidie de l'ennemi. Ici on méprise toutes les maximes de la clémence, de la flatterie, du savoir-faire. Tandis que le faible doit résister au premier mouvement de son cœur, il faut que le fort s'y livre pour étouffer l'ennemi. C'est avec le zèle des apôtres que se propagent les religions contre les diplomates sans zèle. C'est en gardant indélébile le souvenir des injures qu'il a faites que le roi maintient sa dignité; c'est en sabrant les fuyards que le général achève sa victoire; c'est en brusquant les événements que les prétendants détrônent les Césars imbéciles, les kalifes impuissants, les rois fainéants, tous les chefs qui cherchent dans l'immobilité absolue la dernière ressource pour prolonger leur vie ou pour dissimuler leur mort.

Personne ne dénombrera jamais toutes les formes que peut prendre l'antithèse de la clémence et de la cruauté; à chaque instant, dans tous les États, elle prend de nouvelles dénominations jusqu'à épuiser les mots du dictionnaire. Quelque parti que vous preniez, quelle que soit

votre résolution, vous verrez reparaître l'alternative de flatter ou de tuer, de pardonner ou d'écraser. Décidé à détruire vos adversaires, à exterminer vos ennemis, au moment où vous vous croyez soustrait à toute incertitude, vous voilà forcé de choisir vos moyens de proscription, vous voilà entre la clémence de l'ostracisme athénien et la peine capitale prononcée par le dictateur romain, entre la cour espagnole qui charge les hommes suspects d'ambassades lointaines et la monarchie française qui attire les huguenots dans le guet-apens de la Saint-Barthélemy. L'alternative se reproduit dans le palais même du roi, que l'affabilité peut rendre accessible à tout le monde, comme à Vienne, et que la gravité impériale peut dérober à tous les sujets, comme à Péking. Pénétrez dans le palais, arrivez jusqu'au prince, vous êtes son homme, son capitaine, son courtisan. Vient la question s'il doit être avare ou prodigue avec vous : il sera avare de ses grâces si vous êtes prodigue, c'est-à-dire facile à gagner, disposé à le servir ; tandis qu'il sera prodigue si vous êtes avare, revêche, indépendant, jaloux de votre liberté. Ennemi du prince, vous trouvez-vous à moitié rebelle, à moitié amnistié, hésitez-vous à vous mettre entre ses mains de peur d'être sacrifié comme Paul Baglioni, qui se soumit à Léon X, ou comme Vitelli et les autres chefs qui acceptèrent le terrible rendez-vous de Sinigaglia, ou comme tant de pachas, de capitaines, de rois, qui trouvèrent la mort là où ils cherchaient la paix ? Ici nous voyons heureux ceux qui se confient aux gens méfiants, malheureux ceux qui se livrent aux princes si haut placés, qu'ils peuvent impunément tromper tout le monde. Quelle cour a surpassé les trahisons des papes, si terribles dans leur gou-

vernement temporel? C'est qu'ils sont simples, vertueux, humbles et merveilleusement sincères dans leur gouvernement spirituel. Où trouver des princes plus fidèles aux engagements que ceux d'Allemagne ou d'Espagne? c'est que proclamés suspects par leurs lois, soumis au point d'honneur, forcés de multiplier les promesses humiliantes, ils se gardent d'y manquer.

La meilleure conduite à tenir n'existe pas plus que le meilleur gouvernement, et ici encore la nature suggère à ses élus, d'opposer la cruauté aux innocents et l'innocence aux tyrans. Ainsi, au milieu des barons puissants et orgueilleux, les rois s'élèvent en affectant l'affabilité de saint Louis, des Hapsbourg, des rois anglais, qui fraternisent avec la populace, de Louis XI, qui s'entoure de ministres de basse extraction. Au contraire, au milieu d'une aristocratie avilie, de grandesses improvisées, de comtes ou de marquis tirés de l'industrie ou de la banque, les nouveaux rois se raffermissent à force de gravité, de pompes et d'étiquette. Ont-ils à s'imposer à un peuple pauvre, avide, inquiet, ils l'apaisent à force de prodigalités, ils exaltent ses espérances, ils l'entourent de fêtes, de loteries, d'illusions, de féeries; ils se déclarent magiciens, ils se font adorer. Mais sont-ils aux prises, comme la famille d'Autriche, avec des grands hongrois, couverts d'or et de pierreries, avec la fastueuse aristocratie de la Pologne, avec les traditions prodigues de la Bohême, avec le luxe des arts italiens, alors ils ont l'habit rapiécé, les bottes éculées des Hapsbourg, la parcimonie affectée de Louis XI, en un mot une économie de parade qui est un reproche à la prodigalité de l'ennemi, sans toutefois confiner avec l'avarice, toujours mortelle aux souverains. . . . .

Les religions montrent encore mieux que les gouvernements l'odieuse règle de la nature qui nous veut cruels aux pacifiques et pacifiques aux cruels. Nous avons déjà vu comment le catholicisme fut intolérant contre le paganisme, qui était le plus tolérant de tous les cultes; comment il suscita mille proscriptions contre les Ariens, qui étaient les plus indulgents de tous les chrétiens; comment enfin il poussa à la croisade contre l'insouciant laisser-aller des musulmans. Par le même principe, appliqué en sens inverse, l'islamisme, ennemi d'une religion intolérante, triomphe en respectant depuis douze cents ans les chrétiens d'Orient ainsi que leurs couvents de l'ère byzantine; et la réformation au contraire devient funeste à Rome, parce qu'elle est douce, contre le catholicisme colère et emporté.

Machiavel ne cesse de répéter qu'il faut éviter les termes moyens, l'inepte tergiversation, les positions équivoques, et se décider toujours franchement pour l'un ou pour l'autre des deux partis extrêmes. Emporté par la fougue du combat, il sent confusément qu'il n'y a point de milieu entre l'amour et la crainte, entre la guerre et la paix, entre la conquête romaine et la modestie spartiate; et c'est ainsi qu'il généralise toujours en partie double ses préceptes, où tout Italien peut reconnaître la plus amère satire des princes et des républiques du siècle de Léon X. Cependant même ce précepte si juste ne saurait devenir absolu sans tomber dans l'absurde, car c'est avec l'équivoque que l'on tient tête à la franchise, la tergiversation fait perdre le sang-froid à l'ennemi, et l'histoire donne raison au siècle de Léon X contre Machiavel, comme à une foule de politiques qui, à la suite d'Aristote, placent le succès dans le juste milieu. En effet, on ne doit confondre les

contrastes politiques, ni avec les antithèses changeantes et arbitraires de la parole, ni avec les mesquines alternatives entre la corde et le poignard, entre la guerre et la paix. Ce sont là des dilemmes de mélodrame, des positions absolues. Plus riche, la nature développe ses comédies par une diversité indéfinie de termes et d'idées. Le moindre État a plusieurs ennemis ; le plus chétif roi combat des adversaires opposés ; le schisme de Photius attaque le pape à Rome et Mahomet à Byzance; le pape résiste d'un côté à Photius, de l'autre à Mahomet, en troisième lieu à Luther, et rien n'empêche qu'un même chef ne soit cruel aux uns et indulgent aux autres, en d'autres termes, placé dans une sorte de juste milieu ou de prudente tergiversation, pourvu que partout ses luttes se fondent sur des contrastes réels. L'incertitude mortelle est celle qui accule un chef, un État, une religion, dans une impasse si désespérée, qu'on ne peut plus prendre une résolution sans vouloir en même temps la guerre et la paix, l'alliance et l'extermination des adversaires. Alors plus de décision, plus d'action, plus de mouvement, la mort se déclare.

Plus les contrastes sont tranchés, plus la vie politique se développe. Les moments les plus solennels de l'histoire sont ceux de Marius et de Sylla, de Brutus et des Tarquins, des Pompée et des César, et les plus grandes batailles dont le genre humain ait gardé le souvenir : Marathon, Salamine, Platée, attestent la haine réciproque des peuples les plus opposés par les mœurs, les traditions, les religions. Nul poëte n'ignore qu'il doit accoupler les caractères d'après la loi des contrastes, et que la mise en action de plusieurs personnages, également bons, honnêtes et bienfaisants, produit un insupportable ennui. Point

de drame sans tyran, point d'héroïne sans un monstre qui fasse ressortir son innocence; point d'idylle sans un coup de clairon, qui réveille les échos des forêts, pour rappeler confusément l'ouragan, qui peut détruire ces enchantements bucoliques. Le peintre aussi ne vous charme que par l'opposition des couleurs, et, sans que vous y songiez, il varie les tons, les teintes des habits, des visages, de tout, dans l'unique but de vous transmettre le choc vital de son inspiration, au reste asservie aux règles du roman, du drame, de l'épopée, de l'idylle. Entendez-vous les sons de l'orchestre, les chants de l'opéra? Ce sont des sons qui luttent contre d'autres sons; des phrases musicales aux prises les unes avec les autres; des *andanti* entrecoupés d'*allegri*, des modes mineurs mêlés aux majeurs, des dissonances artistement ménagées, pour que l'accord arrive comme une délicieuse délivrance. Enfin la vanité et le découragement, la constance et la légèreté, l'ambition et l'avilissement, la colère et l'apathie, la fermeté et la faiblesse, la témérité et la lâcheté, la grâce et la brutalité, s'appellent, comme les deux pôles électriques d'où vient le mouvement, comme la distinction des sexes d'où vient l'enfantement. L'un des deux extrêmes n'aurait ni nom ni sens, si l'autre n'était connu, et, au point de vue absolu, ils sont tous deux si vagues et si insaisissables, que le vice se change en vertu et réciproquement la vertu en vice, suivant le point de vue où l'on est, en sorte que Coriolan, dur aux plébéiens, est ferme pour les patriciens, et tel tyran, exécré de l'Italie, comme Frédéric Barberousse, est un héros pour l'Allemagne, où la légende ne cesse de le regretter.

Pour nous résumer, tous les rôles typiques du prince, du

courtisan, de l'ambassadeur, du conseiller, du ministre, du sénateur, n'ont fixé l'attention des politiques que parce qu'ils se fondent sur des contrastes constants continuellement renouvelés par mille contrastes mobiles. Le souverain s'oppose nettement au sujet; il est impératif à la foule obéissante, digne devant une multitude vulgaire, juste devant un peuple anarchique; il a tout ce qui manque à la foule, et c'est ce qui a permis d'en tracer les caractères à plus de deux cent cinquante écrivains, dont cent trente italiens et cent vingt dans le reste de l'Europe. Bien plus, le roi du moyen âge réprime des hommes violents et sauvages : il est donc un saint comme Étienne de Hongrie, comme David d'Écosse, comme Marguerite de Bourgogne, bref, comme le prince de saint Thomas, de Tholomée ou de Colonna; le roi de la renaissance, au contraire, combat le pape et l'empereur, il est hostile au culte du moyen âge, et la loi des contrastes lui donne je ne sais quel air classique et tribunitien qui tranche sur le servilisme de la foule. Mais voilà que la scène change de nouveau; au seizième siècle toutes les situations deviennent glissantes, et alors le prince se montre décidé, ferme, brusque dans ses actions comme les types de Machiavel ou ceux de Bottero; et c'est ainsi que d'autres tracent plus tard d'autres princes corrélatifs aux situations des époques postérieures.

La même réflexion s'applique au ministre, auquel on consacre huit traités; au gouverneur, qui forme le sujet de douze ouvrages; au conseiller, peint par quatorze politiques; à l'ambassadeur, qui reçoit les préceptes de trente-trois nouveaux écrivains. Ce sont autant de traités sur le prince, avec la différence qu'ici le pouvoir est limité par un maître supérieur. Mêmes remarques sur le courtisan,



qui occupe encore soixante-dix-huit nouveaux politiques jaloux de le bien diriger dans le labyrinthe de la cour.

Et pourquoi, depuis un siècle, les écrivains se sont-ils fatigués de traiter ces sujets? Parce qu'ils se sont aperçus que la nature les trompait, qu'en variant les perspectives elle les vouait à une tâche aussi vaine qu'interminable. La description du prince, du conseiller, du ministre, du diplomate, ne figure plus désormais que dans les romans, dans des compositions exclusivement littéraires, où tel poëte nous fait oublier les mille distinctions scolastiques d'une foule de savants qui prenaient le jeu d'une rhétorique aux paroles changeantes pour un problème solennel à résoudre tout à coup d'une manière méthodique, complète et éternelle.

CHAPITRE III

DE LA JUSTICE

Cause de toutes les révolutions. — Elle attaque la propriété, — la famille, — la société, — la religion, — elle rend impopulaires les hommes raisonnables — et met en suspicion le ciel même.

Puisque la nature est si cruelle dans son travail historique et que son catéchisme donne des préceptes si contraires à la morale, on me demandera à quoi sert donc la justice dans le monde. Elle sert à faire les révolutions; toute émeute est une question de droit, tout révolutionnaire est un jurisconsulte, un pontife qu'un délire sacré révolte contre toutes les lois politiques. Nous avons déjà dit comment son rôle est de détruire le gouvernement traditionnel, comment il se dresse à lui-même l'échafaud, et comment il périt le jour même où ses idées triomphent en partie, Voyons maintenant où l'entraîne la logique à toutes les époques, dans toutes les patries.

Ennemi de la tradition, il doit tout sacrifier au principe qui l'inspire, faire mille ruines, braver mille malédictions, éclater comme la foudre, se révéler par la dévastation, marcher à la démolition de l'homme lui-même. En effet, il attaque d'abord la propriété qui barre le chemin à la justice et constitue les divers gouvernements échelonnés sur la route de l'histoire. Chacun d'eux défend les priviléges d'une caste, d'une cité, d'un royaume, d'un État, au détriment de tous les autres; et dès lors il faut s'avancer grâce à une loi agraire éternelle, toujours rajeunie par des doc-

trines incendiaires. C'est la loi qui a fait asseoir les Proces à la table d'Ulysse, qui a réuni les citoyens de Sparte dans leurs repas publics, qui a forcé ceux de Carthage à les imiter, qui a imposé ensuite aux amis de Pythagore de tout mettre en commun. Plus tard, elle a détrôné le patriciat de Rome et forcé le Romain à entendre la prédication communiste de l'Évangile. L'esclave qui la comprenait cessait d'être une chose, l'homme qui l'interprétait cessait d'être un serf, et c'était la même loi qui enlevait au seigneur son fief et à l'Église ses biens. Toute révolution se clôt par un code, et le nôtre, quel qu'il soit, n'est pas moins que les statuts des seigneurs, le livre du Digeste, les Tables des Décemvirs, ou celles de Moïse, une violation formelle, catégorique et véritablement agraire de toute propriété légitimement constituée dans l'époque antérieure à sa promulgation.

L'attaque passe directement de la propriété au mariage, qui fonde la famille, la sépare du reste des vivants, lui donne une maison héréditaire, hostile à la société, indépendante de l'humanité, et fixe ainsi la funeste distinction des riches et des pauvres. Comment donc respecter la famille? Il faut la nier par les dix raisons de la république de Platon, copiées par Campanella et silencieusement adoptées par les rédacteurs des Évangiles. En effet, la femme n'entre ni dans les ordres de l'Église, ni dans les légions de sa hiérarchie, ni dans l'immense communauté du bouddhisme, ni dans nos armées recrutées par la conscription : nouvelle atteinte au droit de la famille. Je veux dire qu'il suffit de pouvoir imaginer des raisons incendiaires contre les arrêts les plus impérieux de la nature pour que ces raisons forment partie intégrante d'une sorte d'utopie éter-

nelle qui guide sans cesse l'humanité au milieu de ses tumultes.

C'est ce qui autorise bientôt la lutte contre la société elle-même. Peu importe qu'on ne puisse la détruire sans perdre l'industrie, la richesse, les arts, la civilisation, la science, la politique elle-même : ses capitales, ses routes, ses ateliers, ses travaux, sont l'œuvre d'une conquête, tiennent à une propriété néfaste, à des familles maudites, oppriment des multitudes issues d'une ancienne déroute, et la lutte contre la société devient le sinistre refrain de toute époque incendiaire, la ritournelle obligée de toute invective tribunitienne. Que dit Tacite, cet ennemi des Césars? Il fait l'apologie des Germains, il regrette les mœurs des forêts. Quintus Curtius célèbre les vertus des Scythes, pour combattre Alexandre, ce César éphémère de l'Orient. Les Scythes, les Germains, les barbares, trouvent d'autres panégyristes. Jornades, Orose, une foule d'écrivains appellent d'abord et naturalisent ensuite les invasions en haine de la servitude romaine. Fatigué de voir l'Italie impuissante au milieu de tous les raffinements de la pensée et de l'art, Machiavel envie la sainte ignorance de l'Helvétie et la rustique béatitude des villes germaniques. C'est encore la justice qui inspire le Tasse, quand il entrecoupe son épopée guerrière de scènes pastorales, ensuite réunies dans son *Aminta*, pour protester contre la sombre iniquité de son temps. Plus tard la Révolution française n'éclate-t-elle pas par l'apologie des sauvages, la guerre aux civilisés, et la réhabilitation d'une nature primitive? Effacez les paradoxes de Rousseau, raturez ses invectives, supprimez ses excès, corrigez ses disciples, refaites les vies de Saint-Just, de Robespierre et de ceux qui les ont surpassés dans les ré-

gions du délire, tout le tableau de la Révolution disparaît. Et ce n'est pas là un travers de nos jours, un assonance accidentelle qui répond aux idées d'Orose, de Curtius, de Tacite ou de Machiavel ; dans les moments les plus terribles de la révolution chrétienne, nous voyons les Antoine, les Simon, les ermites du désert, les croyants qui fuient la société, les solitaires qui l'accusent de corruption. Dans un autre continent, les bouddhistes, les Taossés, sont à leur tour les ennemis de l'État, et même les philosophes de la Grèce, les éléates, les atomistes, les sophistes, n'ont-ils pas exigé l'abjuration de la patrie comme la condition première de leur nouvelle initiation?

Mais ce n'est pas assez de nier la propriété, la famille et l'État : les premiers symptômes des révolutions paraissent dans le mépris de toute foi. La foi, cette soudure des idées, est chose si sacrée, si inviolable, elle donne une telle consécration à la société, que, si on ne la détruit pas d'avance, à force de railleries, de libertinage, de profanations, d'effroyables dérisions, elle résiste à toute démonstration. Sans la préface des sophistes, Socrate lui-même ne saurait se faire écouter : ôtez les jeux de Néron et les infamies de Caligula, personne n'ébranlera le paganisme. Qui prête une oreille facile à Bouddha? Des publicains, des filles perdues, des femmes adultères, des hommes de peu de foi. Enlevez à Voltaire la fascination de la licence, sa propagande s'arrête, la vieille religion résiste à Bayle et à Bolingbroke, la vieille monarchie survit aux vertueuses chicanes de Turgot. Enfin, si l'Italie du moyen âge a été horrible d'audace, si les maîtres de Milan ont fait manger des bulles aux cardinaux, si des condottieri ont

porté écrites sur leur poitrine des malédictions contre Dieu, c'est que la nation marchait, demandait sans cesse des hommes nouveaux, une nouvelle justice, des émeutes plébéiennes, des rébellions incendiaires contre les faux peuples, les patriciens insolents, les parlements attardés, les princes incorrigibles qui s'opposaient au progrès.

J'ai suivi attentivement les plus illustres tribuns de notre temps, ceux qui savaient le mieux soulever les peuples et engendrer une indestructible confiance dans leur parole. J'ai vu qu'ils s'attachaient la foule par le délire forcé de la justice, par l'utopie éternelle qui guide le genre humain et que toute religion transporte dans le ciel. Leur artifice consistait à écarter les limites détestées, à laisser dans le vague les restrictions les plus naturelles, et à éloigner l'idée qu'ils pussent devenir jamais les ennemis des hommes les plus follement avancés. Dès que les limites, les restrictions, l'inimitié contre l'utopie, s'étaient manifestées, quelque habilement dissimulées qu'elles fussent d'ailleurs, par des appels poétiques à un avenir nébuleux ou par des motifs supérieurs qui réclamaient des ajournements, ils devenaient aussitôt impopulaires, la foule revenait sur ses pas, la jeunesse se déclarait trompée, et c'était toujours l'extrême rapidité de leur déconsidération qui les forçait à tourner les uns contre les autres les fureurs du progrès, à s'accuser mutuellement d'imposture, de trahison, à s'engouffrer dans une métaphysique de personnalités, pour se défendre contre la stupide nécessité de suivre leurs sentinelles perdues dans une ruine certaine.

Mais pendant que les élans de la justice ébranlent les États, la nature les rétablit sur leurs bases traditionnelles; la propriété, la famille, la civilisation, reprennent leur em-

pire et ne livrent qu'une faible partie de leur domination. Le gouvernement, ce mal nécessaire, la police, cette plaie indispensable, l'égoïsme, cet élément respecté de la civilisation, gagnent presque tout le terrain perdu, et l'idée révolutionnaire s'évanouit avec la soudaineté de l'éclair. Même dans sa courte apparition, la nature lui défend pour ainsi dire de prendre pied et la soumet d'avance à la raison d'État. L'apôtre le plus emporté, le plus naïf, a ses vérités qu'il dissimule, ses points réservés, ses choses à dire, à taire, à toucher légèrement ; ses hommes à éviter, à choisir, à ménager, ses vertueuses incapacités dont il se méfie, ses amis maladroits qui le font trembler, ses martyrs malencontreux dont il redoute le ridicule. Pas de tribun, aucun chef, nul saint qui ne soit obligé de se demander à tout instant si la lutte mérite la peine d'être tentée, si ses efforts ne pourraient se retourner contre lui, si la plèbe n'est pas dans un moment d'hystérisme. Bref, la justice que Socrate voulait faire descendre du ciel sur la terre est si aérienne et si insaisissable, que les hommes, même décidés à la peindre dans sa plus forte expression, la laissent bientôt retomber sous le joug de la lourde réalité, au-dessous du niveau des sociétés qu'ils combattent. Platon exile les poëtes, constitue une horrible inquisition, combat l'industrie, abolit le commerce, s'isole de l'humanité, et fonde son État sur une fable religieuse défendue par une foule de tromperies sacerdotales. Campanella est encore plus tyrannique ; les autres utopistes se livrent à des colères dont le résultat le plus immédiat serait de doubler ces bourreaux que leurs idées proscrivent.

Même dans le ciel chrétien la justice absolue subit une terrible réaction de la nature. Ce Dieu qui donne à l'homme

un ordre bizarre, en menaçant de punir pour une seule faute sa postérité tout entière, cette mortalité qui saisit soudain tous les êtres du monde après le péché d'Adam, ces patriarches préférés au milieu d'un déluge, ce peuple élu au milieu de l'ignorance universelle, ce sacrifice du fils de Dieu qui meurt sur la croix, ces juifs destinés à le méconnaître, après l'avoir attendu des milliers d'années, cette Église combattant des milliers de réprouvés, d'hérétiques, d'idolâtres, de sages morts dans l'ignorance du véritable Dieu, tant d'exclusions arbitraires, tant de limites multipliées, étouffent en apparence le ciel lui-même sous le poids d'une injustice universelle. Mais combattez ces limites, élevez-vous contre la partialité divine, contre ses mystérieuses préférences, dépouillez et Jéhovah et le Christ de leurs foudres redoutées, de leurs incompréhensibles colères; en un mot, soyez hardi, utopiste, rédempteur; prêchez un paradis facile, des récompenses universelles, des amnisties illimitées, et, plus courageux, plus vrai, plus simple que vous, le dernier des prêtres vous confondra en vous montrant le mal partout et la nécessité de l'imposer à la délivrance elle-même pour la rendre possible.

CHAPITRE IV

DE LA PRÉVISION

Ténèbres qui enveloppent l'avenir, — ignorance des idées qui l'enfantent, — oscillation trompeuse des événements, — ignorance factice de nos adversaires, — grandes perturbations qui changent les lois historiques des États ; — mais on tourne ces obstacles en se transportant dans le passé, — en suivant la marche de la justice dans le temps, — et en soumettant les perturbations elles-mêmes à la raison des États. — Petitesse des politiques, — grandeur des prophètes. — L'an 2000 verra de grands événements, — et l'art de prédire, captif des pontifes, sera l'héritage des savants.

La perfection de la raison d'État serait d'éclairer le philosophe au point de le rendre prophète. Prévenu que chaque période traverse quatre phases et que toute révolution fait le tour du globe, il connaît d'avance les batailles à venir, il sait qui doit vaincre, qui doit périr, et dès 1789 il aurait vu Robespierre dictateur, Napoléon conquérant, la France envahie et le triomphe des Bonaparte. Devant lui aucun événement n'eût été inopiné, aucune insurrection imprévue ; sa science aux mille replis se fût tranquillement déroulée sur les routes de l'avenir en tournant tous les obstacles qui ôtaient la vue aux partis et ménagaient des catastrophes aux sectaires. Les principes eussent été pour lui comme les cartes d'un jeu où ses adversaires n'auraient pu lui opposer ni secrets ni hasards ; ses contemporains lui eussent toujours paru des somnambules emportés par un rêve qui n'admet pas de réveil.

Que la prophétie soit possible, les religions l'affirment, le bon sens le croit, et prévoir, c'est l'ambition de tout le

monde. Le philosophe, l'érudit, le savant, l'industriel, le spéculateur, l'homme d'affaires, ne cherchent qu'à deviner le lendemain. Sans se fier aux principes, sans se livrer aux hommes d'action, la foule survit à tous les partis, elle salue de son sourire banal tous les débuts, elle assiste avec une invariable insouciance à toutes les chutes, elle vise plus loin que cette fièvreuse prévoyance des chefs qui ne voient qu'eux-mêmes, leurs principes, leurs triomphes, et considèrent leurs échecs comme des martyres, leurs faux pas comme des protestations, leurs déroutes comme des ajournements. Mais le peuple qui les domine sépare tellement la prévision de l'action, qu'il place les sages au-dessus des hommes politiques.

Cependant d'épaisses ténèbres nous cachent l'avenir et nous retiennent encore dans l'obscurité du présent. A quoi sert de connaître que toute révolution s'accomplit en quatre phases, si nous ne connaissons pas le principe qui en distingue la négation de la solution, celle-ci de la réaction et cette dernière de l'essor définitif? A quoi sert d'étudier l'engrenage des nations, si une erreur peut nous faire regarder un peuple élu comme le dernier de tous les peuples? Comment mesurer d'ailleurs l'intensité d'un principe d'où dépend la quantité future d'un mouvement? Transportons-nous en 1789 : pourquoi n'aurait-on pas cru la négation suffisante le jour de la convocation des états généraux, ou le lendemain, quand Louis XVI ne pouvait plus les disperser, ou la nuit du 4 août, quand la noblesse et le clergé renonçaient à leurs droits, ou plus tard quand le peuple envahissait l'antique palais de ses rois? Pouvait-on s'attendre à une négation plus forte que la république elle-même, que les massacres de septembre, que le supplice du roi, que l'exé-

cution de la reine? Et si le génie de la Révolution demandait tant de victimes, pourquoi ne se serait-on pas attendu au spectacle de Robespierre immolé à Hébert, à Babœuf et à d'autres furies surpassant celles de Tinville? Mais supposons que le prophète eût vu la démolition achevée le 9 thermidor, supposons-le persuadé qu'une monarchie devait rassembler désormais les débris de l'ancien régime en épurant dans ses édits despotiques les paroles dictées aux orateurs par les fureurs de la lutte, aurait-il pu éviter mille méprises en attendant la royauté réparatrice dans Hoche ou dans les Bourbons exilés, ou chez les conspirateurs royalistes, ou par un Robespierre devenu pacifique et humain? Comment démontrer *à priori* que la France demandait une nouvelle dynastie?

Il n'y a pas d'action à jet continu. Le progrès et la conservation, la cruauté et la clémence, tous les contraires de la politique se disputent les moments de chaque phase, et Macbeth ne se voit qu'au théâtre, tandis que les Macbeth de l'histoire offrent mille intervalles de retour, de pardon, de calme, jusqu'à passer parfois pour débonnaires. Or n'est-il pas évident que chaque reflux peut faire croire à la fin d'une phase? A chaque période quatre mutations suffisent; mais combien de périodes en demandent un plus grand nombre; combien de contrées subdivisent chaque mutation. Byzance à ses derniers jours les dédouble pour tenir tête aux Turcs et aux Francs; la Corse dans la crise militaire en montre quarante-cinq au lieu de quatre ou de six; certains États sont livrés à des oscillations convulsives. Nous savons à n'en point douter que toute situation est transitoire; mais pendant le calme personne ne devine comment on tombera en révolution; pendant la révolution

personne ne saurait dire comment le calme se rétablira; et mille ondulations vagues et incertaines troublent la vue la plus assurée. Enfin, quand bien même ces ondulations et ces subdivisions se laisseraient saisir aisément, quand un homme serait assez supérieur pour reconnaître au juste sa position, son point de départ, la phase où il vit et que la nature le condamne à prendre pour la situation régulière et perpétuelle de l'univers, il serait encore comme un soldat sur le champ de bataille, il ne verrait qu'une partie de l'armée; victorieux au quartier général, il pourrait se croire en déroute d'après les fausses nouvelles, les fausses perspectives du combat, les désastres partiels qui atteignent sa division, et, fût-il même au centre de l'armée, qui le rassurerait contre les desseins, les ressources et les revanches de l'ennemi? Admettons qu'il sût apprécier les idées des partis: qui se flattera d'évaluer l'imprévoyance des chefs, celle des masses, les fausses alertes, les attaques simulées, les fautes artificielles et certaines actions qui se présentent avec l'apparence d'inqualifiables sottises et ne sont en réalité que les tranchées, les fossés, les fortifications par lesquelles l'ennemi se défend? L'ignorance affectée trompe plus que la véritable, elle vous donne raison pour vous prendre au piége, elle vous fait mépriser un mouvement qui profite de votre négligence pour grandir, elle vous donne les satisfactions intérieures de la victoire pour vous ménager d'odieuses surprises. Vous vous croyez en présence d'un insigne maladroit, et c'est un fourbe que vous méprisez, c'est un martyr qui vous trahit par sa gaucherie calculée, c'est un apôtre qui met en défaut par sa sublime ignorance votre philosophie alexandrine. Parfois vous croyez écouter la parole d'un pontife débonnaire, vous souriez de sa sim-

plicité, son entourage de révolutionnaires en banqueroute semble marier innocemment le carnaval au carême, la procession aux mascarades ; vous haussez les épaules en entendant des cantiques à moitié patriotiques, à moitié ecclésiastiques ; mais ces chants vous plongent dans un sommeil magique, la voix de l'enchanteur vous fait partager un délire à moitié simulé, à moitié maladif, et bientôt vous vous trouvez, comme les Italiens d'Alexandre VI, livrés à la France, ou comme ceux de Jules II, asservis à l'Espagne, ou comme ceux de Pie IX, sous la domination de l'Autriche. Ici encore vous frémissez d'entendre de nouvelles voix qui vous convient à des batailles impossibles ; qui vous proposent de raser sept capitales au moment où elles fraternisent avec vous pour demander une délivrance ; vous criez à l'erreur, à la démence, mais c'est vous qui vous trompez, vous êtes en présence d'une révolution qui doit être unitaire au milieu d'une antique fédération, et, semblables aux Juifs de l'Évangile, vous niez aveuglément une rédemption, parce que, soumise aux mystérieux arrêts de la nature, elle n'est pas encore dans les voies directes de la raison.

Enfin, toutes les lois peuvent être suspendues ou même interverties. A l'expulsion des Tarquins, on aurait dû attendre leur retour ou l'élévation d'une nouvelle dynastie. Après la conquête d'Alexandre, la Grèce aurait pu espérer un troisième Périclès, étendant encore davantage le cercle de la révolution hellénique. Pendant le règne de Léon X, rien n'annonçait aux Italiens que l'Allemagne devait les dominer, et, au milieu des libertés indéfinies de la réformation, certes les Allemands ne s'attendaient pas à se voir surpasser par la France. En déplaçant les grands centres, le mouvement

du globe altère toutes les lois des États, et il en résulte que plus l'horizon philosophique s'étend, plus les possibilités diverses se disputent l'avenir. C'est la prévoyance elle-même qui rétablit en apparence l'impossibilité de prévoir.

Mais signaler ces obstacles, c'est presque les surmonter, et nous espérons, avec Bacon, que le don de la prophétie sera un jour accordé à la science. Quel que soit l'avenir dans ses lointaines métamorphoses, tous les peuples qui rempliront les pages encore vides de ses annales, toutes les religions, tous les principes qui écriront leurs dates inconnues dans ses espaces mystérieux, obéiront toujours à la raison des États, et leurs époques ne seront jamais que la répétition isochrone de celles qui se sont écoulées. Les grains de sable ne tombent pas plus vite dans le clepsydre aujourd'hui qu'au commencement du monde, et, si la vapeur ou l'électricité précipitent les progrès, ne sont-ils pas également entre les mains des ennemis de l'avenir?

Voulez-vous donc devancer la marche des temps, vieillissez, vivez de la vie d'un citoyen d'Athènes ou d'un Romain sous l'empire; ressuscitez dans votre cœur ses espérances, ses craintes, ses attentes, et vous verrez les événements de votre temps rapetissés, réduits à leurs véritables proportions, avec leur caractère éphémère. Les légions ameutées, Germanicus sacrifié, les soldats de Varron égorgés, ne font pas plus tomber le ciel sur la terre que nos insurrections de juillet, février, septembre, décembre, de tous les jours du calendrier. Rien n'est donc plus facile que de saisir l'idée d'une époque; il n'y a qu'à écarter les anecdotes, les médisances, les espérances individuelles, et à fixer son attention sur les faits les plus solennels qu'aucun homme n'ignore, aucun partisan ne conteste. Ainsi

la société actuelle s'explique par le code, par la propriété soustraite au noble et au prêtre; elle dirige l'industrie, le commerce, l'armée, le gouvernement, la religion. Croyez-vous imminente une nouvelle époque qui tranche sur la fatigante monotonie du présent? Regardez si on attaque la propriété, si on renverse les autels, si on démolit les églises, si on accuse d'imposture les livres saints, si la science les suspecte, si les tribunaux les proscrivent. On a trop exagéré l'importance de la Révolution française; on reviendra là-dessus; elle n'a changé ni les dogmes sacrés, ni les traditions nationales, ni les gouvernements historiques, ni la géographie politique, ni les anciennes capitales, ni la force comparée des États; nous sommes toujours dans l'Europe de 1500, ou plutôt de l'an mil. Si la rapidité des communications menace les petits États, si une foule d'idées minent la société, si les explosions latines, la liberté germanique, la force des Slaves et le travail chinois promettent je ne sais quoi de grand, d'innomé et d'universel; il est impossible de ne pas reculer jusqu'à l'an 2000 cet avenir aujourd'hui égal au néant. Alors les grandes voies du globe seront établies et ses ressources exploitées. Mais on traversera encore une période de cent vingt-cinq ans avant d'atteindre ce but nébuleux et fuyant; on verra une nouvelle série de catastrophes et de profanations, et le mécanisme des gouvernements répétera de nouveau ce mouvement en quatre phases qui s'accomplissait de 878 à 1000, depuis la chute des Carlovingiens jusqu'aux rois régénérateurs de l'Europe. Ce sera ainsi qu'à cinq cents ans du dernier événement le plus considérable, qui est la découverte de l'Amérique, on obtiendra un commerce, une industrie, une science, une religion dignes de répondre aux plus

grandes époques de l'humanité, telles que l'apparition des philosophes, la naissance des rédempteurs ou la création des pontifes.

Pourquoi les grandes perturbations troubleraient-elles notre vue? Elles retombent sous la loi générale qui proclame ici des républiques contre des monarchies, là des royautés contre des libertés établies plus loin. Est-ce un mystère de dire que les explosions françaises et les invasions russes tendent à se toucher comme jadis Rome et Carthage? Le nouvel intervalle de 1875 à 2000 se dessine donc avec les libertés d'un côté et l'unité de l'autre. Les régions intermédiaires, qui perdent déjà leurs centres, se verront tiraillées en deux sens opposés; elles éprouveront le vertige de Byzance, les douleurs des États qui dédoublent inutilement leurs révolutions, le délire des villes prises et reprises vingt fois, et par là l'équivalence entre l'Occident et l'Orient sera parfaite. Quel sera leur travail? Personne ne le dirait sans soulever l'horreur universelle; l'avenir s'écrit avec du sang, ses joies sont impies. De même que l'Église naît sous les anathèmes de la synagogue, la réformation sous les malédictions de l'Église, les encyclopédistes sous celles de tous les cultes; nos fils, aussi, naîtront peut-être maudits de leurs pères. Au reste, notre vue ne saisit que des intervalles simples de 30 ans ou quadruplés de 125 et de 500 ans, d'où le même multiple tire la période de 2000 ans, qui montre, en 2500 ans avant l'ère, l'apparition du genre humain, en 500 la naissance des philosophes, en 1500, après J. C., la renaissance universelle, et en 3500 l'exploitation du globe portée à son apogée avec les républiques dans un hémisphère et la monarchie dans l'autre. Une disette cosmique, un malheur universel in-

terverlirait le mouvement, et alors le mal devenant le bien et le bien mal, les révolutions et les réactions seraient des moments de bonheur, les solutions et les essors des temps de tristesse.

On perfectionnera l'art de prédire en cherchant quelles causes ont tour à tour éclairé ou aveuglé les prophètes. Pourquoi Machiavel promit-il follement des conquêtes éternelles à César Borgia, à Louis XII, aux mercenaires de la Suisse, aux puissances éphémères de son temps? Parce que la manie de l'État fort et romain lui montrait un Romulus dans chaque brouillon : la ligne droite l'égarait sans cesse. Campanella se heurtait encore plus lourdement à la réalité, en multipliant en idée les inventeurs et les réformateurs de son temps, qui cessaient à l'instant même où il commençait à parler. Dans une époque antérieure, Villeneuve se méprit en donnant un tour apocalyptique et des attentes surnaturelles à la civilisation des seigneurs, bientôt précipitée dans une crise qui mit tout en doute. Habitué au succès contre l'empire, Grégoire VII commit la faute de prophétiser, en 1077, la déroute immédiate de l'empereur, qui devait l'écraser, et la même erreur obligea une foule de devins à dissimuler leurs perpétuelles déconvenues par des oracles équivoques ou par les ressources de Jonas.

Au contraire, les prévisions étonnantes par leur lucidité évitent la ligne droite et se développent par les désastres, en cherchant leurs triomphes, non dans une fausse sécurité ou dans de niaises espérances, mais au fond de ces calamités qui font naître les grandes pensées et retrempent les nations. On entre de cette manière dans les secrets de la nature, on devine ses oscillations mystérieuses,

on imite les démolitions et les restaurations de l'histoire, le va-et-vient des unités et des fédérations, des monarchies et des républiques, des conquêtes et des révolutions. En effet, quel a été le plus grand prophète des anciens? quel homme a donné le plan sur lequel se fonde encore aujourd'hui le drame sublime de l'Église catholique? C'est Isaïe, qui voit, dès l'an 742 avant Jésus-Christ, le triomphe de Jérusalem sur l'Assyrie, l'Égypte, Moab, l'Idumée, Tyr, Sidon et tous les peuples connus. Mais combien il se garde de partager la sécurité de ses rois! Que de désolations ne place-t-il pas entre lui et l'avenir! Il communique à la terre un mouvement qui se propage d'une mer à l'autre, il voit un dévastateur qui arrive de loin avec une vitesse prodigieuse, et, avant que la capitale de la Judée se pare de remparts de jaspe, de portes ciselées, d'enceintes aux pierres étincelantes, avant que tous les peuples viennent s'y prosterner devant la dynastie de David, les malédictions éclatent avec une telle force, les Assyriens triomphent avec tant de fureur, les ennemis prospèrent avec un bonheur si odieux, que le tribun d'Israël faillit deviner le catéchisme de la nature. Ses vastes oscillations emportent Jérémie, qui, dans sa tristesse, ne voit Sion reconstruite qu'après sa destruction totale, après la captivité de son peuple, après la ruine complète de ses rois. Rien n'égale son mépris pour les prophètes myopes, qui annonçaient un rachat prompt, soudain, miraculeux; Ézéchiel les compare à des hommes qui bâtissent des murs sans chaux, à des femmes mettant des coussinets sous les coudes, et, suivant lui, la grande ville ne devait ressusciter qu'après l'invasion de Gog et Magog. Osée ne voit que prostitutions, Amos que désolations; Daniel, aux merveilleuses visions, prédit un salut

postérieur au sacrifice du libérateur même, mis à mort par les siens. Chez Zacharie, la Judée elle-même se révolte contre ceux qui relèvent sa capitale, Michée fait venir de Bethléem son Sauveur, constamment signalé comme un homme pauvre, humble, pacifique contre les chefs de Babylone, riches, fastueux et guerriers. Les prophéties ont si bien imité la marche inconstante de la fortune, que plus tard, pour attendre une nouvelle reconstruction de Jérusalem, détruite par Titus, les sectes juives et chrétiennes n'ont eu qu'à faire osciller une dernière fois les tableaux éblouissants de Daniel et d'Isaïe.

Cependant l'ère des Rédempteurs survint; au lieu de défendre les villes, il fallait désormais défendre les hommes eux-mêmes écrasés par la conquête de César, et on attendit un réparateur de toutes les captivités de Babylone subies par les nations; un jugement universel dans la vallée de Josaphat, où les peuples conquis auraient condamné les conquérants; enfin une résurrection universelle des morts, un millénium matériel, un bonheur infini sur la terre affranchie. Jérusalem ne se releva point; mais, si la religion chrétienne se fonda ainsi sur une attente déçue, sur une prophétie démentie; si elle s'établit en reculant d'abord de quelques jours, ensuite de mille ans, enfin à jamais sa Sion imaginaire, néanmoins ses apôtres, ses disciples, ses Pères, ont gardé une partie de l'inspiration judaïque en annonçant le règne du Christ après l'effroyable interrègne de l'Antechrist. C'est ce qui donna une latitude illimitée à la critique : les plus humbles d'esprit purent voir la danse tragique des nations et se démolir entièrement sans redouter une perdition. Brigitte, Ildegarde, Savonarola et la Pucelle étonnèrent le

monde par leur esprit fatidique. Enfin, quelle autorité surpassa toutes les autres par ses infaillibles prévisions? Celle des pontifes, toujours fidèles à la règle qui élevait Isaïe, qui dictait l'*Apocalypse* et qui inspirait à Ézéchiel et à Jérémie les saintes colères du bon sens contre les prophètes de bonheur. Presque tous les chefs de l'Église subirent patiemment tous les martyres, ne dissimulèrent aucune affliction et réservèrent constamment leurs coups de foudre pour les solutions dernières. Dans la période même où nous sommes, au milieu d'un monde qui les accuse de démence, nous avons entendu de grands orateurs; la sténographie et la presse, en combinant leurs forces, nous ont conservé les paroles des philosophes, des savants, des ministres, des rois de la politique et de la pensée; et, tandis que tous sont restés dans l'imprévoyance de leur jour, dans l'erreur des menaces directes qu'ils faisaient à leurs ennemis; tandis que Voltaire se bornait à pressentir un *beau tapage*, Rousseau la *ruine de l'Europe*, leurs successeurs la durée éternelle de leurs victoires momentanées; enfin, tandis que quelques jours avant son triomphe Pitt lui-même mourait navré de douleur, dans la fausse persuasion d'avoir perdu sa patrie; Pie VI seul, à la veille de 89, allait à Vienne dérouler aux yeux de l'empereur le tableau magique de la Révolution imminente; seul il en prévoyait les succès et les revers, seul il savait craindre et espérer, comme s'il avait encore été l'unique initié du grand art des prophètes.

L'abnégation absolue sera la condition essentielle pour hériter de ce grand art que les mythes ont paralysé. Qu'on l'appelle humilité chrétienne, néant bouddhiste, ou abstention sceptique, l'abnégation ouvre les portes de l'avenir, elle fait le vide autour du voyant, et elle écarte la foule, que ses

intérêts journaliers pousseront à pas de fourmi sur les grandes routes prévues. Sans désintéressement, la science enfle, étourdit, enchaîne à des apparences fugitives, et l'homme prononce des mots légers et cupides qui dérangent au hasard l'aiguille de sa montre; tandis que sur le cadran du destin le moindre murmure du sage indifférent à tout remplit dix siècles de batailles. La morale même qui gémit, récompense et punit, entraîne à des mélodrames dans lesquels les peuples s'effacent, les chefs restent seuls, et les événements se dénouent follement comme chez ces historiens qui font expier à Louis XVI les crimes de Hugues-Capet. Les nouveaux oracles ne parleront ni de Saül ni de David; les nouvelles pythonisses ne verront que des multitudes, des capitales, des royaumes, des républiques en proie à la contradiction créatrice et destructrice de tout; et, si les sens se transposent dans le délire fatidique, si le cœur devance par de mystérieuses ellipses le travail de l'esprit, l'extase même sera l'organe d'une pensée impersonnelle préalablement assujettie à la précision des formules algébriques.

NOTE

Nous avons subordonné tous les synchronismes à l'ère chrétienne, qui est simple, facile et familière aux lecteurs; mais l'exactitude scientifique exige qu'on prenne les époques telles que les présente la tradition de chaque peuple sans la couper par des chiffres empruntés à des traditions étrangères. Autant le chrétien a droit de faire commencer ses périodes avec la quatorzième année du règne de Tibère, autant cette date est arbitraire dans le paganisme, où il faut débuter *ab urbe condita*, afin de bien comprendre les diverses phases de trente, de cent vingt-cinq et de cinq cents ans. On doit donc suivre les Olympiades chez les Grecs, le temple chez les Juifs, les incarnations au Thibet, Alexandre en Syrie et chez les Arabes, l'Hégire chez les musulmans, Aldegerde en Perse et les dynasties en Égypte et en Chine. C'est ainsi qu'on descend par des intervalles isochrones de cinq siècles, d'Abraham à Moïse, de Moïse au premier temple, de celui-ci au second et de ce dernier au peuple dispersé. On passe de la même manière du premier Brutus au second et d'Auguste à Augustule; de Cécrops à la république athénienne et de celle-ci à l'ère des philosophes. Des intervalles de dix siècles conduisent de Sésostris à Cambyse, du commencement à la fin de Carthage, de Cyrus à Cosroës, le sanglant réformateur des Persans; des Védas à Bouddha et de Bouddha à Boudhiarma, le saint Augustin de l'Orient. Même l'ère chrétienne ne fixe pour la première fois sa date qu'au bout de cinq siècles, quand Denys le Petit, en voyant le travail accompli, la signale enfin aux croyants.

Les grandes dynasties chinoises marquent les époques de la civilisa-

tion avec une force qu'on chercherait en vain dans des rapprochements numériques. Ainsi les Hia, précédés de Yao, correspondent pendant cinq cents ans à la première apparition du genre humain, les Chang à la grandeur de Sésostris et à l'atrocité des Atrides; les Tchoux au fractionnement, à l'indépendance et à la philosophie des Hellènes; les Han aux conquêtes, à l'unité et à la civilisation des Romains. Sous eux, les hommes illustres se multiplient comme à Rome; le Rédempteur paraît, en 65, comme à Jérusalem; en 89, les eunuques affaiblissent déjà le Céleste-Empire comme les chétiens la domination des Césars; en 168, quatre-vingt mille adeptes de Lao s'agitent comme les adeptes de Jésus sous Trajan, et, en 386, les Chinois se scindent dans les deux empires du Sud et du Nord, comme les Romains dans les deux empires d'Orient et d'Occident. Enfin, lorsque Honorius tombe à la merci de ses généraux, vers 420, le Fils du ciel est victime de son capitaine, et aux jours d'Alaric, d'Attila et Genséric qui ravagent l'Occident, quatre dynasties ou dictatures, se succédant rapidement dans le court intervalle de soixante-dix ans, attestent le bouleversement complet de l'empire où le Bouddhisme foule aux pieds la loi, désarme les chefs et bâtit ses pagodes monstrueuses au milieu de la désolation universelle.

Passons-nous des Romains aux pontifes : en 590, l'an même de l'élévation de saint Grégoire, les Soüy, dictateurs d'un jour, réunissent l'empire que les Tangs régénèrent bientôt au point de vue du Bouddhisme libre chez la foule. Tout ce qu'un Chinois dirait de nos papes, nous le devons dire des Tangs, dont le chef Taisong présente déjà mille contradictions étonnantes. Ne relève-t-il pas la tradition romaine des Han, en même temps qu'il tend la main aux bonzes qui l'avaient attaquée? Ne réhabilite-t-il pas la littérature impériale, tandis qu'il ouvre la Chine aux étrangers qui l'avaient profanée? Comparé à Yao, par les rigides historiens de l'empire, vénéré par les mandarins, à l'instar d'un dieu, ne permet-il pas aux Bouddhistes de se propager, aux pagodes de se multiplier, aux femmes d'exercer une influence nouvelle? Et pendant les trois cents ans que dure sa dynastie, cesse-t-elle un instant de favoriser et de proscrire tour à tour les bonzes et les lettrés? Ce sont les contradictions des papes, qui défendent et désarment l'empereur; de l'Église, qui protége les Romains dont elle maudit les gloires; du Saint-Siége, qui éternise les Césars en les soumettant à l'humiliation du sacre.

Plus tard, quand les papes déchoient et que les Carlovingiens s'effacent, les Tangs disparaissent à leur tour en 907; quand les Normands, les Saxons, les Danois, les miasmes byzantins bouleversent l'Europe,

cinq rapides dynasties ou dictatures donnent cinquante-trois ans d'une effroyable anarchie mêlée d'invasions. Quand l'ordre se rétablit en Occident avec Othon Ier et avec les rois de la régénération, les Songs commencent en 960 leur brillante carrière. Bientôt ils assistent à une lutte des lettrés et des bonzes, qui imitent en 1075 la querelle du sacerdoce et de l'empire; en 1279, cette querelle dégénère dans la grande anarchie présidée par les Mongols contemporains du grand interrègne de l'Italie et de l'Allemagne; les Ming font cesser la guerre civile en 368, époque où les seigneurs désarment nos sectes d'Occident, et en 1649, l'an même où les protestants et les catholiques signent la paix de Vestphalie, les Mantchoux écrasent les Ming et règnent encore aujourd'hui sur la Tartarie et la Chine, parce que nous n'avons pas non plus trouvé un culte qui réconcilie l'Allemagne avec Rome.

Somme toute, nos époques se répètent dans l'ère patriarcale des Hia, dans la famille redoutable des Chang, dans l'hellénisme des Tchoux, dans le césariat des Han, dans le papisme des Tangs, dans les disputes des Song, dans les sectes des Mongols, dans la seigneurie des Ming et dans le protestantisme des Mantchoux. A l'époque des Patriarches et des Législateurs. la Chine devançait peut-être d'un siécle Moïse et Sésostris; elle marcha de pair avec les Grecs, fut en retard de soixante-cinq ans sur la rédemption chrétienne, de soixante et un ans sur la division de Constantin, nous rejoignit de nouveau à l'époque de saint Grégoire; en 960, elle devança de deux ans Othon Ier; en 1075, elle devança encore de deux ans le triomphe de Grégoire VII à Canosa; mais elle perdit de nouveau dix-huit ans avec les Ming et plus que le double avec les Mantchoux.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA POLITIQUE DES PEUPLES.

SECTION I

PHÉNOMÈNES DE LA GUERRE.

SECTION II

PHÉNOMÈNES DE L'HISTOIRE.

DEUXIÈME PARTIE

LA POLITIQUE DES SAVANTS.

SECTION I

AGE D'OR (1222-1530).

SECTION II

AGE D'ARGENT (1530-1570).

SECTION III

AGE D'AIRAIN (1576-1640).

SECTION IV

AGE DE FER.

SECTION V

CATÉCHISME DE LA RAISON D'ÉTAT.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.









